Imprimerie-Lithographie
Fournitures de Bureaux
H. WARGÉE-BARTH
Rven. de Cortenberg, 46
BRUXELLES

LE NOUVEAU MONDE

INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE,

OU

LES SÉRIES PASSIONNÉES.

RÉSULTATS DE L'INVENTION.

Moyen de Quadrupler subitement le produit effectif, et de vingtupler le relatif, la somme des jouissances;

D'opérer l'affranchissement des nègres et esclaves, convenu de plein gré avec les maîtres;

L'accession générale des sauvages à l'agriculture, et des barbares aux mœurs policées;

L'établissement universel des unités de relations, en langage, monnaies, mesures, typographie, etc.

PLAN RÉDUIT.

Préface. Indices d'égarement.
Monde à rebours.

PRINCIPES.
- 1e Section. Attraction passionnée.
- 2e Section. Canton d'essai.

APPLICATION.
- 3e Section. Éducation harmonienne.
- 4e Section. Mécanisme de l'attraction.
- 5e Section. Équilibre des passions.

CONTRE-PREUVE.
- 6e Section. Analyse de la civilisation.
- 7e Section. Synthèse du mouvement.

Postface. Duperie du monde savant.
Cataracte intellectuelle.

IMPRIMERIE BELGE-FRANÇAISE, 87 DE N^T RUE LEOPOLD, N° 92.

CHARLES FOURIER.

LE NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL.

Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.

(Evangile.)

Ce ne sont pas là des hommes; il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause.

J.-J. Rousseau.

1 VOLUME.

2 fr. 50.

BRUXELLES,

A LA LIBRAIRIE BELGE-FRANÇAISE,

MONTAGNE DE LA COUR, N° 26.

1840.

NÉOLOGIES OBLIGÉES,

POUR INDIQUER DES DISPOSITIONS INCONNUES.

PHALANSTÈRE :	Édifice qu'habite une phalange agricole.
SÉRISTÈRE	Nom des salles et pièces contiguës, servant aux séances d'une Série passionnée.
SÉRIAIRE,	ce qui est relatif aux Séries passionnées.
Garantisme 6. *Sociontisme* 7. *Harmonisme* 8.	Noms des 3 périodes sociales qui succèdent à la 5e dite *civilisation*.
Harmonien.	Mot déjà employé.
SIMPLISME.	*Simpliste*, ce qui tient au mouvement simple.
Passionnel.	Ce qui tient au mécanisme des passions : Le mot *passionné* désignerait l'effet et non la cause.
GASTROSOPHIE	La gastronomie appliquée à l'attraction industrielle et à l'hygiène.
Cabaliste *Papillonne* *Composite*	Nom des trois passions jugées vicieuses, qui font mouvoir une Série passionnée.
UNITÉISME	Passion de l'unité, inconnue des civilisés.
⋊ et X	Signes de pivot et contre-pivot de série.
Y et ⅄	» de pivot direct et inverse.
K et ꓘ	» d'ambigu direct et inverse.

Ces trois signes sont nécessaires dans les tableaux d'une Série passionnée, les chiffres n'y suppléeraient pas; ils ont d'autres emplois.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

CHARLES FOURIER.

La providence se sert quelquefois des plus faibles instrumens pour accomplir de grandes choses. Quand le monde gémissait sous le poids de tous les vices et de tous les abus d'un égoïsme effréné, quand les hommes se prosternaient devant des idoles, tyrannissaient les esclaves en traitant leurs semblables comme des bêtes de somme, quand les nations s'exterminaient réciproquement, Dieu désigna un enfant, le fils d'un charpentier, pour régénérer le monde par la parole, par la morale. D'une simple cabane sortit cette puissante voix, qui apprit aux riches et aux pauvres, aux maîtres et aux esclaves, aux blancs et aux noirs, aux juifs et aux païens, que tous ils étaient frères,

enfans d'un même Dieu, destinés à s'aimer et à se dévouer les uns pour les autres.

Dix-huit siècles plus tard, quand la morale du Christ fut oubliée, quand la foi et le sentiment religieux firent place au doute général, quand les masses gémissaient dans la misère, quand les révolutions et les guerres ensanglantaient le globe, il naquit à Besançon, dans ce Bethléem moderne, un homme que Dieu destinait aussi à remplir une mission immense. Fils d'un simple négociant, il fut appelé à donner le signal d'une nouvelle ère pour l'humanité. Victime et martyr lui-même, il nous a appris à remplacer la misère par l'abondance, les crimes par les vertus, les guerres et les révolutions par la paix et l'harmonie; enfin, c'est lui qui, brisant les doctrines erronées des prétendus philosophes, nous a prouvé l'immortalité de l'âme, la sagesse, la justice et la bonté infinie du Créateur.

Cet homme, c'est François-Marie-Charles Fourier, né le 7 avril 1772.

Nous allons tracer en quelques lignes la vie infortunée de cet homme puissant qui,

pendant trente ans, étudia la nature humaine pour doter du fruit de ses recherches laborieuses une société ingrate, qui l'abreuva d'amertume pendant sa vie, qui le laissa mourir pauvre et sans témoins, et qui après sa mort commence à s'apercevoir qu'elle a crucifié le continuateur du Christ.

L'enfance de Fourrier fut réfléchie et studieuse; dès l'âge le plus tendre il donna des preuves de cette volonté inébranlable, de cette inflexible raison qui devait, plus tard, livrer une guerre à mort à nos erreurs et à nos préjugés. Il avait à peine cinq ans, que la fausseté de nos relations commerciales lui fut soudainement révélée, dans une circonstance où il fut puni *pour avoir dit la vérité*. Cette injustice l'étonna; ce châtiment l'indigna; il ne pouvait rien comprendre à cet ordre de choses où la vérité était condamnée. C'est ici qu'il faut chercher l'origine de cette amère critique de la société actuelle, que nous rencontrons dans tous ses ouvrages.

Nous aimons ce noble enfant qui se révolte contre l'injustice, qui a horreur du

mensonge; son cœur est aussi sensible que son caractère est franc et droit :

Quoiqu'il n'ait jamais montré qu'un appétit médiocre, chaque jour il emportait un copieux déjeuner; ses parens s'étonnaient de cet approvisionnement contraire à ses habitudes; l'énigme s'éclaircit à son premier départ de Besançon. Un pauvre vieillard du quartier, les larmes aux yeux, le demandait avec instance; le cherchait partout. Pressé de questions, l'infortuné avoua que le jeune Fourier était sa providence; que c'était à lui qu'il devait sa nourriture quotidienne. Ainsi, dans le premier châtiment injuste, nous trouvons en lui ce respect pour la vérité, qui sert de base à la théorie sociétaire; et c'est dans cette charité chrétienne qu'il faut chercher le germe de cet amour profond qui encouragea Fourier à lutter contre l'adversité et à travailler avec persévérance pour découvrir cette nouvelle vertu, cet amour universel, cette tendance vers l'harmonie, dont les moralistes, qui l'ont précédé, n'avaient jamais eu aucune idée, et dont nous ne saurons

apprécier la sublime conception qu'en étudiant ce qu'il entendait par l'*unitéisme*.

Le commerce basé sur la ruse, sur le mensonge, répugnait à l'âme de Fourrier. Cependant, comme s'il eût été destiné à subir toutes les conséquences fatales de la société qu'il devait régénérer, ses parens firent de lui un commerçant, un commis-voyageur. S'il fut forcé d'exercer un état pour lequel il n'avait aucun attrait, son esprit observateur y gagnait; car dans ses nombreux voyages, ayant eu l'occasion de parcourir la France, l'Allemagne, la Belgique et la Hollande, il souffrait, mais il étudiait. Semblable à ces grands médecins qui s'inoculent des maladies pour trouver des remèdes, remèdes qui les tuent, mais qui doivent guérir leurs semblables.

La révolution ruina entièrement Fourier. Dans ces luttes passionnées, dans ces commotions sanglantes où il était difficile de reconnaître les partis, de juger les hommes et les choses, ses jours même furent menacés; et c'est presque par miracle qu'il échappa à l'échafaud. Peut-être le danger,

cette effusion de sang dont il était témoin et dont il faillit être victime, lui inspirèrent un nouveau dégoût pour la société, qui, pour conquérir une lueur de liberté, avait besoin de sang et de ruines. Enfin, comme pour combler la somme de bizarreries de notre siècle, Fourier, subissant le conséquences du décret du 23 août 1793, fut incorporé dans le 8e régiment de chasseurs à cheval. Le voyez-vous armé contre l'ennemi et même contre ses compatriotes, le sage qui a annoncé une science de paix et d'harmonie? Fallait-il donc qu'il subit les conséquences d'une discipline militaire, qu'il fût forcé d'agir par ordre, de tuer par ordre, pour faire surgir de sa pensée ces armées industrielles, destinées à remplacer un jour nos armées destructives afin d'enrichir et d'embellir le globe?

La fatigue épuisait ses forces, la contrainte l'accablait. Après trois années de souffrances il obtint son congé, et encore une fois la nécessité le força de chercher une existence dans le commerce pour lequel il avait un dégoût si prononcé. Ici, il devait

encore une fois être le témoin et l'instrument d'une mesure infâme, qui prouve jusqu'à quel point nos relations commerciales sont fausses dans leurs principes et pénibles dans leurs résultats. Ses patrons, guidés par une avidité sans bornes, ne voulaient pas vendre, pendant une famine générale, une grande quantité de riz qu'ils avaient accaparé pour en faire hausser le prix; en en reculant la vente ils espéraient obtenir un gain plus considérable. La misère générale ne les touche pas; leurs cœurs sont secs et inaccessibles aux cris et aux larmes des pauvres affamés. Qu'arrive-t-il? Le riz pourrit dans les caves, et Fourier est chargé de le faire jeter de nuit dans la mer. L'extrême avidité a préféré de perdre un précieux approvisionnement, que de le livrer à la consommation à un prix raisonnable. Ne nous étonnons donc pas si celui qui fut puni dans son enfance pour avoir dit la vérité, et qui plus tard fut forcé d'opprimer, de tuer et d'affamer ses compatriotes, se soit indigné contre la société toute entière, et ait cherché à décou-

vrir un nouveau milieu social plus conforme à la destinée humaine et à la grandeur du Créateur.

La société actuelle, mille savans l'exaltent en l'appelant l'apogée de l'intelligence humaine; Fourier la condamne. Non, se dit-il, ce milieu où l'on ne voit que morcellement, misère, mensonge et crimes, ce milieu est faux et discordant; il doit être contraire aux vues de la Providence. Et c'est cette foi en un Dieu juste qui lui imposa le devoir d'observer la nature, d'étudier les lois d'attraction passionnée; l'homme lui apparut tel que Dieu l'a créé; la terre, le monde lui ouvrirent leurs trésors. Enfin, l'énigme de la création fut dévoilée, nos destinées furent découvertes!

En 1807, Fourier publia la *Théorie des quatre mouvemens et des destinées générales;* c'était son premier ouvrage. L'homme qui après trente années de recherches a trouvé une route nouvelle, une science jusqu'alors inconnue, jeta cette première publication comme une annonce, ou plutôt encore comme un essai destiné à

sonder les esprits. Le génie qui s'élevait au-dessus de ses contemporains, voulait connaître quelle impression exerceraient sur le siècle ses découvertes immenses, pour apprendre quelles concessions il faudrait faire aux erreurs et aux préjugés. Dans la *Théorie des quatre mouvemens* rien n'est achevé, tout est indiqué. Là vous avez une critique de la société actuelle, et quelques ébauches de l'organisation de l'harmonie; Dieu, l'homme, l'univers, la cosmogonie, tout y trouve place; mais, comme nous l'avons dit, ce sont les grands traits d'un tableau qu'il devait achever plus tard. Le *Traité d'association*, son œuvre immortelle, parut quinze ans après. C'est là que tout se tient, tout se lie pour briser nos préjugés, combattre nos erreurs et construire un nouvel édifice d'après la loi naturelle, en harmonie avec le reste de l'univers. L'organisation passionnelle de l'homme lui sert de point de départ; l'unité de système est sa base, l'analogie universelle le guide. Alors les problèmes les plus difficiles sont résolus, plus de travail répu-

gnant, plus de crime, plus de doute. Les steppes, les sables, les déserts se couvrent de riants jardins, de palais magnifiques. La terre est conquise par l'industrie; l'homme reconnaissant, s'incline devant son Créateur, qui lui réserve des jouissances inconnues dans d'autres vies qu'il doit parcourir à l'infini.

Mais c'est de la théorie, dira-t-on; c'est le rêve brillant d'une âme poétique. Aussi Fourier ne veut pas qu'on le croie sur parole, il demande un essai; il cherche un riche, un homme assez puissant pour construire le premier phalanstère. Il assure richesse et gloire pour le fondateur d'un canton d'épreuve, d'une colonie agricole industrielle, où il n'y aura ni pauvre, ni salarié; où les malades et les vieillards trouveront asile et secours; où tous les travaux seront exécutés par groupes et séries de groupes; chaque individu associé travaillera pour lui-même et selon son goût, en variant ses occupations plusieurs fois par jour; les enfans seront élevés aux frais de l'établissement; les femmes ne seront pas

forcées de vendre leur honneur pour assurer leur malheureuse existence; libres dans leur choix, elles suivront leur destinée, selon le vœu de leur cœur. La prospérité et la vraie liberté développeront tous les plus nobles sentimens. On y sera heureux et on y travaillera pour le bonheur de tous.

Fourier, comme nous l'avons dit, cherchait un homme assez puissant pour créer ce magnifique établissement, dont la fondation devait être imitée dans toutes les contrées, dans tous les pays. Il attendit en vain; personne ne répondit à son appel. Il pensa alors que le *Traité d'association* était un ouvrage trop étendu, et qu'il fallait l'abréger en tout ce qui n'aurait pas un rapport direct avec la fondation du phalanstère; il voulait faciliter aux riches et aux puissans l'étude de la théorie. Voilà pourquoi il publia, en 1820, le *Nouveau Monde industriel,* ouvrage qui offre un ensemble parfait, des détails précieux, des indications indispensables pour la réalisation.

Ici, nous devons mentionner, à la honte de notre époque, comment les savans, la

presse, les littérateurs, se conduisirent avec cet homme. Au lieu d'examiner ses travaux, d'admirer son génie, de l'aider à accomplir sa tâche immense; d'abord ils le raillent, puis le condamnent comme un utopiste, un rêveur; enfin, craignant d'attirer l'attention sur lui, ils se liguent pour ne pas parler de ses œuvres, pour ne pas même prononcer son nom.

Aussi, Fourier, au lieu de donner le complément de ses vastes conceptions, luttant contre la misère et le dédain, dans ses publications postérieures tendait plutôt à réfuter ses détracteurs, à confondre ses plagiaires, à dévoiler les misères et les injustices de notre siècle, que d'accomplir sa tâche. La fausse industrie, la critique des sectes de Saint-Simon et Owen, porte le cachet d'un homme torturé par le siècle qui n'a pas compris son bienfaiteur.

L'hiver de 1836 à 1837 eut sur sa santé une influence mortelle; épuisé par ses travaux et ses luttes, il succomba, l'homme qui a posé les bases d'une association universelle, qui organisait les travaux, le mouvement par

groupes et séries de groupes, ennemi du morcellement et de l'isolement, qui offrait à l'humanité des palais magnifiques, des trésors immenses, est mort seul, sans témoin, dans un chétif logement de la rue St.-Pierre-Montmartre.

Telle est la vie de cet homme. Tel est le sort du génie dans le milieu social où nous vivons. Il faut mourir pour que justice vous soit rendue.

JEAN CZYNSKI.

AVANT-PROPOS.

ENTRAVES OPPOSÉES AUX INVENTEURS.

Un moyen de quadrupler subitement le produit de l'industrie; de déterminer tous les maîtres à l'affranchissement conventionnel des nègres et esclaves; de policer sans délai tous les barbares et sauvages (dont la philosophie ne s'est jamais occupée); d'établir spontanément toutes les unités en langage, mesures, monnaies, typographie, etc.!!! c'est quelque charlatanerie, diront les beaux esprits.

L'auteur a dû prévoir cette défiance qu'excitent les promesses gigantesques; il ne s'exposerait pas ainsi au soupçon de jonglerie, s'il n'était appuyé de preuves plus que suffisantes. Les charlatans scientifiques ont soin de ne pas heurter l'opinion; ils prennent des formes patelines, insinuantes; ils évitent les annonces invraisemblables : mais celui qui publie une découverte réelle, ne serait qu'un charlatan s'il ne contredisait personne; il n'apporterait rien de neuf: Colomb, Galilée, Copernic, Newton, Harwey, Linnée, furent obligés de heurter de front leur siècle, démentir les opinions les plus enracinées.

Cependant les formes académiques s'opposent à ce qu'on donne un démenti aux sciences en crédit; la règle est de distribuer de l'encens à tout le monde, si l'on veut se glisser dans les rangs des sophistes privilégiés. Le rôle d'un inventeur est tout différent; il n'est pas prétendant à l'académie, ni obligé d'en prendre le ton; il ne peut pas encenser des préjugés qu'il vient dissiper. Vouloir qu'un inventeur ne s'écarte pas des

idées reçues, c'est comme si on exigeait qu'un naturaliste, au retour d'un voyage d'exploration, ne présentât aucune plante nouvelle. Ceux qui nous ont rapporté d'Amérique le quina, le tabac, la pomme de terre, le cacao, la vanille, l'indigo, le vigogne, la cochenille, ne nous ont-ils pas mieux servis que s'ils n'eussent rapporté que des espèces déjà connues ?

Un moderne a dit avec raison : *Le dernier des torts qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles.* (THOMAS, *Éloge de Descartes.*)

Tel est mon tort, c'est de dévoiler beaucoup de sciences neuves et éminemment utiles ; les nouveautés les plus précieuses ont été repoussées à leur apparition ; la pomme de terre et le café ont été proscrits par des arrêts du parlement ; la vaccine, le mécanisme à vapeur, ont été de même diffamés dans leur début. C'est un travers inhérent à l'esprit civilisé que de contrecarrer les découvertes, en insulter les auteurs. L'amour-propre des diverses classes trouve son compte à ce vandalisme ; les philosophes inclinent à étouffer

une invention qui compromet leurs systèmes; les badauds se croient de beaux esprits, en raillant, comme au siècle de Colomb, une théorie avant qu'elle ne soit éprouvée : de là vient que tout le monde s'accorde à repousser les inventions, et même les nouveautés en demi-faveur : Sévigné était applaudie quand elle disait : *On se lassera du café comme des tragédies de Racine.*

Pour motiver la défiance, la persécution contre les inventeurs, on objecte qu'il y a beaucoup de charlatans : c'est la faute du monde savant qui n'a établi aucun jury d'examen, et qui s'est organisé de manière à ne favoriser que l'intrigue. Citez un charlatan qui ait été repoussé, citez un inventeur qui ne l'ait pas été. Les académies, pour s'excuser, rejettent la faute sur les siècles peu éclairés; le nôtre qui se dit pourvu de lumières, n'a-t-il pas éconduit FULTON et LEBON, inventeurs du bateau à vapeur et de l'éclairage au gaz? On peut voir à la Postface un article où les savans français se trahissent et se dénoncent eux-mêmes, en croyant s'excuser de ce vandalisme qu'on af-

fecte de condamner pour mieux l'exercer, contre les hommes non protégés, dont la théorie froisse quelque amour-propre.

Renvoyons cette discussion : il est plus pressant de faire connaître au lecteur le sujet dont on va l'occuper, l'échelle des sociétés supérieures à la civilisation, et dont le mécanisme est enfin découvert. L'humanité, dans sa carrière sociale, a 36 périodes à parcourir ; je donne ici un tableau des premières, qui suffira aux documens contenus dans ce volume.

ÉCHELLE DU PREMIER AGE DU MONDE SOCIAL.

Voyez pour les 3 autres âges le chap. LIV.

Périodes antérieures à l'industrie.	K. Bâtarde sans l'homme.	*C.* 1.
	1. Primitive, dite Eden.	*C.* 2.
	2. Sauvagerie ou inertie.	*C.* 3.
Industrie morcelée, mensongère, répugnante.	3. Patriarcat, petite industrie.	
	4. Barbarie, moyenne ind.	
	5. Civilisation, grande ind.	
Industrie sociétaire, véridique, attrayante.	6. Garantisme, demi-association.	
	7. Sociantisme, assoc. simple.	*C.* 4.
	8. Harmonisme, assoc. comp.	*C.* 5.

Nota, Les lettres *C* indiquent les époques des créations passées et futures dont on parlera au chap. LIV.

Je ne fais pas mention des périodes 9 et suivantes, parce que nous ne pouvons nous élever aujourd'hui qu'à la période 8, déjà infiniment heureuse en comparaison des 4 sociétés existantes. Elle s'étendra subitement et spontanément au genre humain tout entier, par la seule influence du bénéfice, du plaisir, et surtout de l'*attraction industrielle*, mécanisme bien ignoré de nos politiques et moralistes. On en sent de plus en plus le besoin, car on ne peut amener au travail agricole,

Ni les nègres de Saint-Domingue, malgré les amorces, concessions de libertés, avances de moyens;

Ni les nègres du Brésil, malgré les essais d'un colon aussi judicieux que généreux;

Ni les sauvages d'Amérique, malgré les tentatives de la secte Owen, qui s'était flattée de découvertes en régime d'industrie *sociétaire et attrayante*, et qui a échoué complétement : aucune horde, aucun propriétaire de nègres n'a voulu adopter son système tout opposé à la nature, et si peu lucratif que cette secte n'ose dire mot de ses béné-

fices : ils sont donc bien médiocres ! et pourtant la vraie méthode sociétaire, *attrayante et naturelle*, donnerait dès la 1re année quadruple produit. Combien la secte Owen est loin d'atteindre ni à ce résultat, ni à l'attraction industrielle.

Pour créer cette attraction, il fallait découvrir le procédé nommé *Séries Passionnées*, exposé dans cet ouvrage. Il s'établit par degrés dans les périodes 6, 7, 8, du tableau précédent. La période 6 ne crée qu'une demi-attraction, et ne séduirait pas encore les sauvages ; la 7e commencerait à les entraîner, la 8e séduira en outre les riches oisifs. On pourra franchir les périodes 6 et 7, grâces à l'invention des *Séries passionnées* qui sont le mécanisme de 8e période.

La connaissance de l'échelle des destins sociaux, va dissiper nos préjugés sur le bonheur. Nous avons sur ce sujet des notions si erronées, que la philosophie nous concède une trentaine de *faux droits de l'homme*, souveraineté et autres, dont on n'a aucun besoin, puis elle nous refuse les droits naturels au nombre de sept,

1. *Chasse*; 2. *Pêche*; 3. *Cueillette*; 4. *Pâture*;
5. *Ligue interne*; 6. *Insouciance*; 7. *Vol externe*.

⋊ Minimum gradué : K libertés réelles.

Ce n'est que dans la 8e période qu'on peut obtenir en plein ces libertés, ou des équivalens préférés. Le monde social va passer à cette 8e période, en franchissant les 6 et 7e, dont la découverte et le parcours auraient pu coûter bien des siècles encore, par influence de l'obscurantisme, vieille plaie intellectuelle que créa la docte antiquité, en nous dépeignant la nature comme impénétrable et voilée d'airain. Écoutons là-dessus Cicéron : « *Latent ista omnia, crassis occultata et circumfusa tenebris, ita ut nulla » acies humani ingenii tanta sit, quæ in » cœlum penetrare, in terram intrare possit.* » Voilà les visions de voile d'airain bien établies par la docte antiquité. Les modernes donnent dans un autre excès, dans les gasconnades sur leurs torrens de lumières d'où

on ne voit naître qu'indigence, fourberie, oppression, et cercle vicieux.

Quelques savans modestes, les Montesquieu, les Voltaires et autres, ont voulu faire entendre des opinions plus raisonnables, déclarer que la politique sociale était au berceau, que la raison était égarée dans un labyrinthe, comme l'ont pensé tant d'hommes célèbres qui, depuis Socrate et Aristote jusqu'à Montaigne, ont dit : « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Ces opinions modérées ont dû échouer; les excès ont prévalu, surtout chez les philosophes tous énorgueillis, comme Crébillon qui pensait qu'après lui on ne pourrait trouver aucun sujet de tragédie. Ainsi les politiques, les métaphysiciens, les moralistes, les économistes, ont cru ou feint de croire qu'on ne pourrait inventer aucune société supérieure à la civilisation et la barbarie qui sont le terme de leurs étroites conceptions. Ils sont engouffrés dans des chimères de la civilisation perfectible (refutées en VI et VII sections); ils sont engoués d'un mesquin budget de 400,000 f. dans Paris : je prouve

à la Postface, que chacun d'eux, dans l'état sociétaire obtiendra de son travail au-delà de 400,000 f. de revenu.

Qu'ils cessent donc de s'alarmer de la découverte des destinées sociétaires; mais la peur ne raisonne pas, les corporations aveuglées ne rétrogradent pas, on ne peut pas les convertir en masse; peu importe : il suffira d'en désabuser une très-petite minorité, la tenter par l'appât d'une immensité de gloire et de fortune assurée à tout écrivain distingué, qui osera le premier dénoncer les chimères dites politique, moralisme, économisme, vraie cataracte qui aveugle l'esprit humain; ces sciences n'ont abouti qu'à détourner les nations des voies de progrès en échelle sociale. On verra, dans cet ouvrage, qu'un petit essai du régime naturel ou sociétaire appliqué à 1800 personnes, couvrira de ridicule les sociétés civilisée et barbare; et prouvera qu'elles ne sont point la destinée de l'homme.

Alors finiront nos controverses parasites sur le bonheur, la sagesse, la vertu, la philantropie; il sera prouvé que le vrai bon-

heur consiste à jouir d'une grande richesse, et d'une variété infinie de plaisirs; vérité que nos philosophes ont niée, parce que leur science ne peut donner ce genre de bonheur à personne, pas même aux sybarites ni aux monarques. César parvenu au trône du monde, n'y trouve que le vide, et s'écrie: *N'est ce que cela!* Madame de Maintenon dit : « Ne voyez-vous pas que je meurs de » tristesse dans une fortune qu'on aurait eu » peine à imaginer, et qu'il n'y a que le » secours de Dieu qui m'empêche d'y suc- » comber? » (secours bien faible s'il la conduit à mourir d'ennui!) elle ajoute : « que » ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dé- » vore les grands, et la peine qu'ils ont à « remplir leur journée! tous les états laissent » un vide affreux, une inquiétude, une las- » situde, une envie de connaître autre » chose. » Horace l'avait dit en d'autres termes: *Post equitem sedet atra cura.* C'est donc en vain que les sybarites parisiens nous vantent leur talent de VIVRE SI BIEN ET SI VITE; je prouverai, par un parallèle avec les plaisirs de l'harmonie sociétaire, (période 8e

du tableau précédent) que leur vie est bien mesquine, bien traînante; et que l'homme le moins riche, le moins favorisé dans l'état sociétaire, sera plus heureux que les sybarites parisiens, parce qu'il pourra donner cours à ses douze passions dont le développement combiné est le seul gage de parfait bonheur.

On persuade aux civilisés qu'ils volent à la perfectibilité, quand ils sont accablés de calamités nouvelles et récentes, dont 24 sont décrites au chap. XLVIII; entre autres le fléau des dettes publiques, toujours croissant, et qui, à la première guerre entre les occidentaux, amènerait une banqueroute universelle suivie de révolutions.

Il est bien d'autres plaies inaperçues : tel est l'empiètement du commerce qui menace de tout envahir, et dont les gouvernemens commencent enfin à s'alarmer; la théorie sociétaire peut seule enseigner les moyens d'abattre ce Titan politique. (Voyez 6e section.)

Le vice de nos soi-disant régénérateurs est d'accuser tel ou tel abus, au lieu d'accuser

la civilisation entière qui n'est qu'un cercle vicieux d'abus dans toutes ses parties ; il faut sortir de cet abîme. J'en indique 32 issues.

Depuis 3000 ans, la philosophie ne sait inventer aucune disposition neuve en politique industrielle et sociale ; ses innombrables systèmes ne reposent que sur la distribution par familles, réunion la plus petite et la plus ruineuse : quelle stérilité de génie!

Voici enfin des idées neuves, une théorie qui s'accomode aux vues des gouvernemens, au lieu de les harceler par des visions philantropiques, vrais masques d'agitateurs ; tout ministre goûtera une méthode qui, quadruplant le revenu *effectif*, permettra de doubler subitement les impôts, tout en dégrevant les administrés de moitié, *en sens relatif*. (*Ils ne paieront que double sur un produit quadruple.*)

Un effet plus brillant sera d'opérer sur le monde entier, sauvage, barbare, civilisé ; métamorphoser le tout par un essai borné à une lieue carrée et 1800 personnes. Quel contraste avec la philosophie qui bouleverse

des empires, de fond en comble, sans aucune garantie de bons résultats, ni d'accession des barbares et sauvages !

La pauvre civilisation fait des efforts gigantesques pour des riens; envoi d'armées de terre et de mer pour délivrer *peut-être* un dixième de la Grèce; révolutions et massacres pour essais sur l'émancipation des nègres; tentatives infructueuses de secours à l'indigence; tous ces travaux de pygmées vont finir : le genre humain va être affranchi et secouru TOUT ENTIER; il se ralliera partout à l'industrie attrayante, dès qu'il saura, par essai sur un canton, les prodiges de richesse, de plaisirs et de vertus qu'on en recueille.

Là finiront les chimères et fureurs de l'esprit de parti : chacun en voyant la vraie destinée de l'homme, *la mécanique des passions*, sera si confus des absurdités civilisées, qu'on opinera à les oublier au plus vite.

Obligé de démasquer ici des professions vicieuses, commerce et autres, je ne blâme pas ceux qui en profitent : le tort est à la politique civilisée qui pousse les peuples au

vice, en ne leur ouvrant d'autre voie de fortune que la pratique de la fourberie.

Il faudra de fréquentes redites pour dissiper certains préjugés, *les illusions*, « de tendre à la PERFECTIBILITÉ, dans cette civilisation où le mal fait dix pas en avant quand le bien en fait un » : de tendre à la richesse par l'industrie morcelée dont le faible produit borné au quart de la sociétaire, est illusoire par le vice de population illimitée : de vouloir établir des mœurs avant d'avoir inventé le régime d'attraction industrielle, seul garant de bonnes mœurs et de juste répartition.

On fait à Paris une tentative d'extinction de la mendicité, *tentative et non pas moyen réel :* le comité ignore qu'il faut opérer sur la campagne avant d'opérer sur la ville ; effectuer la réforme industrielle en agriculture, fabriques, commerce et ménage. Qu'on se dispense de recherches : dès ce moment on a l'option sur les moyens réels d'extirper et de plus prévenir cette lèpre, par avénement aux phases 2, 3, 4.

Tant d'écrivains cherchent un sujet neuf :

voici le plus fécond qui se soit jamais présenté. Je puis à peine en traiter la 20e partie : (voyez analogie.) la proie est ample pour les coopérateurs ; je dois y préluder par une Préface réfutant nos prétendues perfections sociales, qui ne sont que l'absence de toute sagesse, que le *monde à rebours en politique et en industrie*, que la folle prétention *d'aveugles qui conduisent des aveugles*. ÉVANGILE.

SECTION QUATRIÈME.

MÉCANISME ET HARMONIES DE L'ATTRACTION.

SEPTIÈME NOTICE.

ENGRENAGE DES ATTRACTIONS INDUSTRIELLES.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Initiatives d'attraction individuelle et collective en industrie sériaire.

Distinguons en deux séries les classes qu'il faudra attirer au travail productif; ce sont :

La série de 3 sexes, hommes, femmes et enfans.

La série de 3 fortunes, riches, moyens et pauvres.

Parmi les sexes, le faible entraîne le fort, (voyez le Traité de l'Association domestique-agricole). Il faut donc séduire d'abord les enfans ; ils entraîneront les mères à l'industrie, puis les mères et les enfans réunis entraîneront les pères, plus rétifs par effet des défiances qui règnent entre civilisés au-delà du jeune âge. Parmi les classes, la plus for-

tunée entraîne les inférieures; il faudra donc se mettre en mesure de séduire les riches, car la bourgeoisie et le peuple travailleront assez, quand ils verront les grands s'entremettre passionnément à l'ouvrage. Examinons si les travaux sociétaires séduiront de prime abord les enfans et les gens riches.

La 1re amorce pour les enfans sera la gourmandise, une cuisine spéciale pour eux, et la libre manifestation de leurs goûts qui seront suivis en toute fantaisie, dès qu'il y aura demande formée par un groupe de 7 enfans, pour tel mets, tel accommodage à déjeuné, diné, goûté, soupé. Lorsque la phalange sera au complet, on souscrira aux fantaisies d'un groupe de 3 enfans. Dès les premiers jours on les exercera à former des partis sur chaque mets, bien classer leurs goûts sur chaque sorte de préparation, cette nouvelle sagesse leur semblera si délicieuse qu'ils seront autant de Séïdes pour la phalange.

On a vu quelles seront les autres amorces, industrie en miniature, petits ateliers, petits outils, courtes séances, manœuvres chorégraphiques, etc.

La classe riche hésitera d'abord, elle s'engagera peu à peu dans quelques minuties, nommées travaux parcellaires; examinons cet effet sur une culture vulgaire, le chou.

La nature a donné à Mondor du goût et de l'aptitude pour la *parcelle du travail agricole* qu'on nomme Grenetérie, cueillette et conserve des graines. Mondor aime le chou rouge, il en a vu de beaux car-

reaux à la phalange, et les a trouvés très-bons à table : il demande à voir les graines de ce chou, il disserte sur leur tenue, et donnne de bonnes idées au groupe des grainistes. Ce groupe complimente Mondor dont l'amour-propre est très-satisfait de briller sur cette bagatelle. Il prend parti avec les grainistes du chou, mais non pas avec les autres groupes qui vaquent à cette culture ; sa passion en ce genre étant parcellaire et bornée aux graines, il s'enrôlera plutôt dans la série de greneterie générale, que dans les divers groupes qui soignent le chou rouge.

Le lendemain de ce premier engagement, Mondor voit, à la parade matinale, s'avancer vers lui la fanfare enfantine, âgée de 8 à 10 ans ; elle bat le ban des promotions ; puis une héraute de la série des choutistes proclame Mondor, bachelier du chou rouge ; dispensé de noviciat, vu l'étendue de ses connaissances ; ensuite la vestale de parade qui distribue les insignes de promotion, embrasse Mondor en lui présentant un bouquet de fleur de chou artificielle, puis il reçoit les félicitations des chefs, accompagnées d'une salve de la fanfare enfantine. (Cette réception est le contraire de la coutume civilisée qui ne fait que du barbouillage en cérémonial, et ferait embrasser une jeune bachelière par un municipal de 80 ans).

Mondor au bout de la 1re quinzaine aura déjà plusieurs trophées de cette espèce ; il ne voudra plus quitter la phalange, il y aura noué des intrigues et

pris parti dans les prétentions de divers groupes.

Ainsi chaque personnage riche, homme ou femme, après avoir parcouru quelques jours les travaux de la phalange, sera fort étonné de voir éclore en lui-même vingt attractions industrielles dont il ne se savait pas doué, mais qui seront attractions *parcellaires et non pas intégrales*, car elles ne s'appliqueront point à l'ensemble du travail, comme l'exigerait le mécanisme civilisé contraire en tout sens au vœu de la nature.

C'est par influence de l'exercice parcellaire qu'on verra les 7/8 des femmes se passionner pour les fonctions de ménage qu'elles répugnent aujourd'hui : telle femme qui n'aime pas le soin des petits enfans, prendra parti dans un groupe affecté à quelque branche de couture ; telle autre qui dédaigne le pot au feu, se passionnera pour la préparation des crêmes sucrées, y excellera et deviendra présidente de ce groupe, quoiqu'étrangère aux autres branches de cuisine. L'écumoire et le pot trouveront de même des sectaires passionnées, quand ce travail n'astreindra pas à en exercer vingt autres dont on surcharge les ménagères civilisées, non moins rebutées par le défaut d'argent que par la complication de travaux ; car les maris et la morale donnent aux ménagères beaucoup de conseils et peu d'argent. Les femmes ne trouvent dans le ménage que tracasseries et privations, les hommes ne trouvent à la culture que friponnerie et dégoûts, faut-il

s'étonner que tous prennent en aversion ces travaux qui sont leur destination naturelle.

Quoique l'exercice parcellaire soit la principale source d'initiative en attraction industrielle, on la verra naître de beaucoup d'autres amorces; telles seront les intrigues de contact, et la domesticité passionnée.

L'intrigue de contact enrôle à un travail tel individu qui n'y aurait jamais songé. Chloé, après avoir servi plusieurs fois à table les sectaires de la lutherie, dans leurs dînés cabalistiques, finit par s'intéresser à leurs intrigues dont ils confèrent avec chaleur; elle prend fantaisie de visiter les ateliers de cette compagnie, elle y trouve de menus travaux, ou sur bois ou sur ivoire et nacre, qui lui plaisent ainsi que la société; elle s'engage dans quelque fonction parcellaire, et n'y aurait pas pris parti si elle eût visité l'atelier sans s'être auparavant mise en contact d'intrigue avec les sectaires.

Bientôt la lutherie entraînera Chloé à d'autres fonctions qui lui étaient indifférentes, et qui seront stimulées par ce contact d'intrigues dont on n'a aucune connaissance en civilisation : chaque classe d'ouvriers étant insouciante et railleuse sur les intrigues des autres classes.

La domesticité indirecte est un des plus brillans effets d'harmonie passionnée et un puissant ressort d'attraction industrielle. Tel qui aujourd'hui est réduit, pour subsister, à servir autrui, essuyer les

rebufades et les vexations d'un maître, se trouvera tout-à-coup pourvu d'une cinquantaine de serviteurs passionnés, travaillant pour lui par préférence affectueuse, et sans aucun salaire de sa part.

Bastien jeune homme sans fortune a déchiré par un accroc son plus bel habit. Le lendemain, le groupe des caméristes, en faisant la chambre de Bastien, emporte cet habit à l'atelier des repriseuses, présidé par Céliante, dame opulente âgée de 50 ans, et passionnée pour le travail des reprises perdues où elle se prétend incomparable.

Céliante affectionne Bastien qu'elle rencontre souvent dans divers groupes où il excelle ; c'est lui qui, au colombier des faisans, soigne les faisans favoris de Céliante, et ses œillets à parfum de girofle, au groupe chargé de cette variété ; elle est empressée de s'en reconnaître, et voyant un habit étiqueté Bastien, elle s'en empare et exécute la reprise avec une haute perfection.

Dans ce travail, Bastien a eu pour ouvrière une dame millionaire qui l'a servi par passion et très-gratuitement, car c'est la phalange qui paie chaque service par un dividende alloué au groupe. Nul ne reçoit de salaire individuel, ce serait déshonneur.

On verra que Bastien, quoique très-pauvre, est partout servi de même. Les fonctions de faire le lit, battre l'habit, cirer les chaussures, seront toutes remplies par des femmes ou enfans qui, dans les groupes de caméristes, batteuses et décroteuses,

auront choisi de préférence les vêtemens de Bastien et de tels autres qu'elles affectionnent. Tout travail domestique roulant sur un groupe libre, chacun choisit à volonté les personnes qu'il veut servir, et les quitte de même. Celui dont l'habit n'est choisi par personne, sera servi par les complémentaires qui, à tour de rôle, exercent pour la masse non choisie.

Sur cet aperçu, il reste à prouver que chacun, vieux ou jeune, pauvre ou riche, trouve des serviteurs passionnés en tout genre, et a réellement une cinquantaine de domestiques affectionnés, souvent cent fois plus riches que lui. Le travail de domesticité qui en civilisation désole les valets et parfois les maîtres mêmes, devient dans la phalange une source de liens innombrables, souvent en amour; car le jeune Bastien, pour se reconnaître envers Céliante qui l'a obligé dans divers services, ne manquera guères de lui offrir la preuve de gratitude qu'un jeune homme de 20 ans peut offrir à une dame de 50.

Il arrive en régime sociétaire que toute la vieillesse d'un et d'autre sexe a quantité de ces bonnes fortunes, par suite des nombreux services qu'elle rend dans divers groupes à la jeunesse peu experte, mais passionnée pour des travaux où les vieillards excellent.

Ce ralliement amoureux des deux âges extrêmes, en doit faire pressentir un autre plus précieux

encore, c'est celui de l'éducation qui est toute passionnée : chaque enfant pauvre est entraîné à une trentaine de fonctions et même une centaine dans le cours de sa jeunesse ; partout il trouve des vieillards qui, zélés pour la continuation de ces travaux, se plaisent à instruire tel enfant pauvre en qui ils entrevoient un héritier de leur travail favori; de là vient que souvent un petit garçon sans fortune devient l'un des adoptifs d'une femme âgée, qui a reconnu en lui le continuateur de quelqu'un de ses travaux favoris, et lui fait un legs à ce titre.

C'est pour ménager ce beau ralliement, que la nature donne aux enfans des penchans différens de ceux des pères qui s'en plaignent amèrement en civilisation. Bientôt ils admireront la sagesse du créateur dans les harmonies sublimes que l'état sociétaire fait naître de cette diversité de goûts en même lignée. (5e sect.)

En opposition à ces brillans accords, l'industrie morcelée n'aboutit en tous sens qu'à brouiller les âges opposés et les classes opposées ; le salaire y devient un sujet de querelles interminables, et le commandement individuel un sujet de haines. Tout commandement arbitraire est humiliant pour celui qui obéit. L'individu en harmonie n'est jamais commandé que pour discipline convenue, collective, et consentie passionnément ; dans ce cas il n'y a rien d'arbitraire dans l'ordre donné, rien d'offensant dans l'obéissance : tandis que la méthode civilisée ou

régime de domesticité individuelle et salariée crée toujours double et souvent quadruple discorde, là où la méthode sociétaire produit double et quadruple charme, liens et accords de toute espèce.

Passant aux initiatives en attraction collective, je comptais en décrire 3 ressorts.

L'emploi des passions ambiguës, (Traité de l'Association domestique-agricole)

Les relations galantes aux armées,

L'échelle d'amour maternel : Je me borne au premier.

On appelle groupes d'ambigu, Séries d'ambigu, les réunions mues par des goûts bâtards et méprisés parmi nous où l'on n'en a aucun emploi. Démontrons l'utilité de ces prétendus vices, précieux en exercice combiné.

Je suppose qu'il s'agisse d'entreprendre un travail difficile, comme la plantation d'une forêt, pour couronner ou meubler une montagne nue qui dépare le canton : l'on ne trouvera guères à former une série qui veuille se charger passionnément de l'ensemble du travail ; il faudra mettre en jeu une série d'ambigu, en rechange successif.

D'abord on fera agir la cohorte de salariés, pour les premiers transports de terre et le dégrossissement du travail. (Je parle de la phalange d'essai, car au bout de 3 ans on n'aura plus besoin de cohorte salariée).

Ensuite on fera intervenir les *initiateurs*, gens qui

commencent tout et ne finissent rien, n'ont qu'un feu de paille limité à quelques séances : n'importe, ils sont précieux pour aider à franchir les premiers pas qui sont les plus épineux ; ces caractères sont faciles à stimuler, l'entreprise la plus inconsidérée ne les effraie pas : ils mettront donc la main à l'œuvre, fourniront quelques séances de 2 heures, et lâcheront pied au bout d'une quinzaine, ainsi qu'on l'aura prévu. Entretemps l'ouvrage aura déjà pris couleur ; les initiateurs aidés d'une cohorte salariée auront bien avancé le dégrossissement, et placé quelques bouquets d'arbres sur divers points.

Alors on aura recours aux caractères *occasionnels* ou girouettes, gens versatiles, tournant à tout vent, inclinant pour l'avis du dernier venu, et ne goûtant une nouveauté que lorsqu'elle commence à prendre crédit : ils jugeront l'entreprise très-plausible quand ils la verront en activité, et s'adjoindront à ce qui restera des initiateurs aidés d'une masse de salariés.

On recourra ensuite aux *ambians* ou fantasques, gens qui veulent s'entremettre dans ce qui est fait à demi, le modifier et remanier, refaire la maison à moitié construite, changer inconsidérément de fonctions, quitter même un bon poste pour un mauvais, sans autre motif qu'une inquiétude naturelle dont ils ne peuvent pas pénétrer la cause. Ils s'entremettront ardemment dans la plantation quand ils la verront avancée ; on leur accordera quelque

changement insignifiant, pour les amadouer, et ils figureront pendant quelque temps dans ce travail avec le restant des coopérateurs précédens.

Viendront ensuite les *Caméléons* ou *Protées*, sorte d'ambigus très-nombreux en civilisation, gens qui s'engagent dans une affaire quand ils la voient en bon train. Ils ne voudront pas paraître insoucians pour l'entreprise parvenue aux deux tiers, et opineront à y coopérer sans attendre la fin. Leur intervention avancera d'autant le travail qui dès-lors approchera de son terme.

Ce sera le moment d'engager les *Finiteurs*, gens qui se passionnent pour un ouvrage quand ils le voient presque achevé. Jamais il n'obtient leur suffrage au début; ils crient à l'impossible, au ridicule, se répandent en diatribes contre l'autorité qui fait une amélioration, traitent de fou le propriétaire qui construit, dessèche, innove en industrie.

Mais lorsque l'ouvrage en est aux trois quarts, on voit ces aristarques changer de ton, se déclarer prôneurs de ce qu'ils ont tant décrié, prétendre, *comme la mouche du coche*, qu'ils ont aidé l'entreprise; on les voit souvent prôner cet ouvrage, à ceux même qu'ils ont indécemment raillés pour l'avoir soutenu dans le principe. Ils ne s'aperçoivent pas de leur inconséquence, entraînés par la passion qui ne germe chez eux qu'au dénouement de l'affaire. C'est en France que ce caractère est le plus commun, aussi les Français revendiquent-ils,

après coup, toutes les nouveautés qu'ils ont raillées à l'apparition.

Les Français ne manqueront pas de se montrer en *finiteurs* sur la fondation de l'harmonie ou attraction industrielle. Ils ont débuté par diffamer l'invention et l'auteur; plus tard ils railleront les actionnaires fondateurs, puis ils commenceront à se raviser, lorsqu'ils verront s'avancer les dispositions du canton d'épreuve; enfin, au moment de l'installation, ils rachèteront les actions au triple et au quadruple, ils prouveront que ce sont eux qui ont protégé l'auteur, qu'ils ont admiré, encouragé sa découverte.

Et comme les extrêmes se touchent, les Français sont grands *initiateurs* sur les choses connues, aucun peuple n'est plus enclin à tout commencer sans rien finir, changer de plan sur un travail à moitié fait. On ne voit jamais chez eux un fils achever sur le plan du père, ni un architecte continuer sur le plan de son prédécesseur; les Français sont *ambians*, ne pouvant se tenir fixément à un goût, à une opinion, passant brusquement d'un extrême à l'autre, et amalgamant les contraires; ils étaient, il y a un demi-siècle, pleins de mépris pour le commerce, ils en sont aujourd'hui plats adulateurs; ils se vantaient de loyauté et maintenant ils sont dans le commerce, aussi faux que les juifs et les Chinois.

Bref, on voit affluer chez eux tous les caractères d'ambigu que je viens de décrire; l'ambigu, en tous genres, est caractère national chez les Français; et

quand les harmoniens, écrivant l'histoire de la civilisation, classeront les peuples par échelle de caractères, le Français y figurera comme type de l'ambigu et non de la loyauté.

On peut entrevoir ici que nos goûts les plus critiqués par la morale, seront utilisés et deviendront vertus précieuses en régime sociétaire. Les civilisés ne cessent de se railler l'un l'autre sur tel goût bizarre; en réponse à cette critique, je viens de décrire un ouvrage des plus pénibles, des plus rebutans, effectué passionnément par le concours de tous ces caractères ambigus.

Plus on avancera dans l'examen du mécanisme des Séries pass., plus on se convaincra qu'il existe surabondance de moyens pour attirer à l'industrie les masses comme les individus; que nos penchans, nos instincts, nos caractères même les plus bizarres, seront bons tels que Dieu les a faits, sauf à les employer en Séries passionnées; que le règne du mal ne provient aucunement des passions, mais du régime civilisé qui les emploie en exercice morcelé ou familial, d'où naissent autant de calamités que le régime divin aurait produit de bienfaits.

Résumant sur le sujet de ce chap., je pourrais indiquer beaucoup d'autres voies d'initiative en attraction industrielle; mais il suffit de ces quatre,

exercice parcellaire, domesticité indirecte,
intrigue de contact, emplois d'ambigu,

(Voyez le Traité de l'Assoc. domes.-agricole) pour

prouver que le monde social est hors des voies de la nature quand il distribue l'industrie par familles, méthode où la fourberie des relations, la longueur des séances, la saleté des ateliers, la complication des travaux, l'ingratitude des fonctions subalternes, l'injustice et l'égoïsme des maîtres, la grossièreté des coopérateurs, tout concourt à transformer l'industrie en supplice, et qui pis est à réduire le produit au quart de ce qu'il serait en régime sociétaire. L'état civilisé est donc l'antipode de la destinée, *le monde à rebours*, L'ENFER SOCIAL : il faut être frappé de la cataracte philosophique pour ne pas reconnaître cet égarement de la raison.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Engrenage des Séries par la gastronomie cabalistique.

DANS le cours des sections précédentes et de la préface, on a pu badiner sur une thèse plusieurs fois répétée et risible au premier abord ; c'est *qu'en régime sociétaire, la gourmandise est source de sagesse, de lumières et d'accords sociaux ;* je puis donner sur cette étrange thèse les preuves les plus régulières.

Aucune passion n'a été plus mal envisagée que la gourmandise : Peut-on présumer que Dieu considère comme vice, la passion à laquelle il a donné le plus d'empire ? (car il n'en est point de plus généralement dominante sur le peuple). D'autres pas-

sions, l'amour, l'ambition, exercent sur les âges adulte et viril beaucoup plus d'influence, mais la gourmandise ne perd jamais son empire sur les divers âges; elle est la plus permanente, la seule qui règne depuis le berceau jusqu'au terme de la vie. Déjà très-puissante sur la classe polie, elle règne en souveraine sur le peuple et sur les enfans, qu'on voit partout esclaves de la gueule. On voit le soldat faire des révolutions pour qui veut l'enivrer; et le sauvage si dédaigneux pour les civilisés, s'associer à leur industrie moyennant un flacon d'eau-de-vie, leur vendre au besoin sa femme et sa fille pour quelques bouteilles de liqueurs fortes.

Dieu aurait-il asservi si impérieusement les humains à cette passion, s'il ne lui eût assigné un rôle éminent dans le mécanisme auquel il nous destine? et si ce mécanisme est celui de l'attraction industrielle, ne doit-elle pas se lier intimement avec l'attraction gastronomique dite gourmandise? en effet c'est la gourmandise qui doit former le lien général des Séries industrielles, être l'âme de leurs intrigues émulatives.

Dans l'état civilisé la gourmandise ne se lie pas à l'industrie, parce que le producteur *manouvrier* ne goûte pas des denrées exquises qu'il a cultivées ou manufacturées. Cette passion devient donc parmi nous l'attribut des oisifs, et par cela seul elle serait vicieuse si elle ne l'était déjà par les dépenses et les excès qu'elle occasionne.

Dans l'état sociétaire, la gourmandise joue un rôle tout opposé; elle n'est plus récompense de l'oisiveté, mais de l'industrie, car le plus pauvre cultivateur y participe à la consommation des denrées précieuses. D'ailleurs elle n'influera que pour préserver des excès, à force de variété, et stimuler au travail en alliant les intrigues de consommation avec celles de production, préparation, et distribution. La production étant la plus importante des quatre, posons d'abord le principe qui doit la diriger, c'est la généralisation de la gourmandise, en effet:

Si on pouvait élever tout le genre humain aux raffinemens gastronomiques, même sur les mets les plus communs tels que choux et raves, et donner à chacun une aisance qui lui permît de refuser tout comestible médiocre en qualité ou en accommodage; il arriverait que chaque pays cultivé serait, au bout de quelques années, couvert de productions exquises; car on n'aurait aucun placement des médiocres, telles que melons amers, pêches amères, que donnent certains terroirs où l'on ne cultiverait ni le melon ni la pêche: tout canton se fixerait aux productions que son sol peut élever à la perfection, il rapporterait des terres sur les lieux qui donnent de mauvaises qualités, ou bien il mettrait le local en forêt, en prairie artificielle ou autre emploi qui pût donner un produit de bonne qualité. Ce n'est pas que les Séries passionnées ne consomment du commun en comestibles et en étoffes;

mais elles veulent, même dans les choses communes telles que les fèves et le gros drap, une qualité aussi parfaite que possible, conformément aux proportions que la nature a établies en attraction manufacturière.

Le principe d'où il faut partir est *qu'on arriverait à une perfection générale de l'industrie, par exigence et raffinement universel des consommateurs, sur les comestibles et vêtemens, sur le mobilier et les plaisirs;* ce principe est reconnu par les moralistes mêmes, car on voit les CLASSIQUES tonner contre le mauvais goût du public adonné aux mélodrames, et aux monstruosités que dédaignerait une société d'un goût épuré.

Sur ce point comme sur tout autre, la morale est en contradiction avec elle-même, car elle nous veut raffinés sur la littérature et les arts, puis elle nous veut grossiers sur la branche essentielle du système social, celle des subsistances qui sont la partie des relations où doit germer l'attraction industrielle, pour se répandre de là dans toutes les autres branches. Ainsi les moralistes toujours malencontreux en théorie comme en pratique, ont appliqué le principe de perfectionnement, ou nécessité de goût raffiné, au dernier objet auquel on devait l'appliquer, aux beaux arts; et je les place au dernier échelon en politique sociale, parce que le raffinement qu'on y a introduit tombe dans double vice.

1° Il pervertit les arts mêmes qui, par spéculation

mercantile, s'engagent de plus en plus dans les faux brillans, le romantique outré, les écarts de toute espèce ; dépravation qui se communique au génie, a donné plus que jamais à l'esprit de système, et au dédain de la nature ou attraction.

2° Si le raffinement règne plus ou moins dans les arts, il y est limité, il ne se répand point dans les relations primordiales, celles de consommation et préparation, d'où il se communiquerait à la production. Ainsi la marche du bon goût ou raffinement est tout-à-fait faussée et neutralisée par cette bévue morale qui veut le limiter aux arts, avant de l'introduire en gastronomie d'où il se répandrait partout sauf emploi des Séries passionnées.

A l'appui de ce double grief, observons que Paris qui est le foyer des beaux arts, est aussi le foyer du mauvais goût en gastronomie. Les Parisiens consomment indifféremment le bon ou le mauvais, (1) c'est une fourmilière de 800,000 philosophes qui ne

---

(1) L'assertion peut sembler injurieuse aux Parisiens, je vais l'appuyer de faits décisifs.

Depuis 1826, les boulangers et pâtissiers de Paris ne font cuire qu'à demi toutes leurs pâtes. Paris était donc bien ignare en gastronomie, au temps où l'on faisait cuire en plein le pain et la pâtisserie! Ce temps était pourtant celui des Grimod et des Berchoud qui se trouvent coupables de *gastroduerie*, si la mode actuelle est conforme aux saines doctrines. Faut-il dire le secret de cette monstruosité? c'est que les pâtes à demi cuites conservent plus d'eau, sont plus lourdes et se

se nourrissent que pour modérer leurs passions, et favoriser l'astuce des marchands par une servile résignation à toutes les fraudes, à tous les poisons qu'il plaît au commerce d'inventer.

Un autre genre de dépravation particulier à la

---

maintiennent mieux en cas de mévente. Cette demi-cuisson sert l'intérêt des marchands, mais non pas celui des consommateurs. Si les Parisiens n'étaient pas vandales en gastronomie; on aurait vu la grande majorité d'entr'eux s'élever contre cette impertinence mercantile, et exiger une cuisson suffisante; mais on leur fait croire que c'est le bon genre, *le genre anglais qui vient de l'anglais.*

En 1797, on les habitua aussi, par mode anglaise, à manger de la viande à demi crue, avec fourchettes courbées à rebours, et presque impossibles à manier. C'est encore l'anglomanie qui les a habitués à proscrire au déjeuné les bons mets de leur pays, et les remplacer par une vilenie qu'on appelle Thé, drogue dont les Anglais s'accommodent forcément, parce qu'ils n'ont ni bon vin, ni bons fruits, à moins d'énorme dépense. Ils sont réduits au thé comme les malades, et au beurre comme les petits enfans à qui une mère pauvre donne une rôtie de beurre.

Peut-on nommer gastronomes, des êtres sans goût prononcé, dociles à toutes les sottes idées que leur suggère la mode, l'astuce mercantile? Témoin la vogue de la colle rance nommée *Vermichelli*, qui est devenue soupe générale à Paris, parce qu'elle fait gagner l'épicier et épargne du temps à la cuisinière. Voilà le savoir des parisiens en gastronomie, la docilité à tout fripon qui veut les duper : aussi ne voit-on nulle part tant de falsification des liquides, vin, vinaigre, liqueurs, bière, huile, sucre, etc.: leurs viandes sont échauffées et infectées par les courses forcées de l'animal à qui le

France, et qui est encore d'origine parisienne, c'est le dédain du sexe féminin pour la gastronomie, dédain qui va croissant. Ce sera un très grand vice au début de l'harmonie, car on ne peut pas se passionner vivement pour les cultures, épouser avec ardeur les intrigues des séries agricoles, si on ne se passionne pas en gastronomie, voie initiale d'attraction industrielle. Des prédicans de morale et de bon ton persuadent aux dames françaises que la gourmandise est une passion de mauvais genre ; il faudra qu'elles changent de thème en harmonie, qu'elles s'élèvent au raffinement cabalistique, au moins sur les dix passions permises par les coutumes civilisées. Le sexe féminin est moins vicié en Allemagne,

---

marchand veut faire sauter une étape; leurs herbages sont imprégnés du parfum de certaine denrée dont on fume les jardins de la banlieue; ils ont quelques bons fruits parce que le commerce ne peut pas les falsifier, comme leurs vins, fabriqués avec bois de teinture, potasse, litharge, lie, esprit 3/6, vin cuit, mélasse, reglisse, miel, alun, iris et autres poisons mercantiles dont le pire est le vin de Languedoc St.-Gilles. Du reste, leurs cultivateurs sont ignares au point de gâter la moitié des pommes de terre dès le jour de la récolte; sur vingt paniers pris au marché, vous en trouverez dix immangeables par amertume, aigreur, viscosité. Est-il de nation plus profane, plus vandale en gastronomie ? Un enfant de 5 ans, élevé en harmonie, trouverait cinquante fautes choquantes au diné d'un soi-disant gastronome de Paris : que dire de leurs autres anglomanies, leur écriture où on ne voit que des u, uuuuuuuu.

il s'y livre plus franchement à la gourmandise, même sur les vins, que le beau sexe français tient à honneur de mépriser.

Tous ces goûts de modération ne sont que travestissement de la nature; elle a ménagé, en comestibles solides ou liquides, un assortiment propre à passionner les 3 sexes; et de plus un engrenage de goûts, engageant dans les goûts mâles 1/8 de femmes, et dans les goûts féminins 1/8 d'hommes. Cet engrenage existe quoique déguisé. Je connais une demoiselle de 9 ans qui aime beaucoup l'ail et mange des gousses d'ail avec avidité. Sans doute à quinze ans elle se sevrera de ce régal, mail il prouve qu'en dépit des arrêts de la mode, les femmes sont pourvues en proportion convenable, de tous les goûts nécessaires à l'engrenage des Séries passionnées, selon les règles posées en 1re section.

Il faudra donc développer ces goûts dans la phalange d'essai, faire éclore chez les femmes leurs penchans naturels souvent fort opposés au bon ton. Ce sera d'abord sur la gastronomie qu'il faudra les rappeler à la nature, si l'on veut atteindre sans délai à l'engrenage des séries industrielles et à l'équilibre des passions. Une jeune fille aime l'ail en dépit des plaisans; spéculez sur ce goût pour un engrenage double, il peut opérer

1° L'alliage des sexes dans une série, car la série qui cultivera les légumes bulbeux, oignon, ail, échalotte, porreau, ciboule, sera communément

masculine. Il faut par engrenage y introduire au moins 1/8 de femmes et c'est dans le bas âge qu'il faut les chercher, car ce n'est guères à seize ans que les filles prennent goût à l'ail.

2° L'alliage des travaux chez l'individu. Telle jeune fille aime l'ail et n'aime pas étudier la grammaire. Ses parens voudront qu'elle renonce à l'ail et qu'elle s'adonne à l'étude; c'est doublement contrarier son naturel; cherchez plutôt à le développer en double sens. Après l'avoir mise en liaison cabalistique à table et au jardin avec les amateurs de l'ail, présentez lui l'ode en l'honneur de l'ail par M. de Marcellus : elle s'empressera de la lire, si elle est vivement piquée contre les détracteurs de l'ail : profitez de cette lecture pour l'initier superficiellement à la poésie lyrique, aux distinctions de strophes et de vers libres. Peut-être se passionnera-t-elle pour la poésie avant la grammaire, et l'une conduira bientôt à l'étude de l'autre. Ainsi l'enseignement sociétaire combine l'esprit cabalistique et les penchans bizarres pour éveiller chez un enfant le goût des études et le conduire indirectement, à celle qu'il aurait repoussée obstinément sans le concours de quelques stimulans d'intrigue.

J'insiste sur le principe de rattacher toutes ces intrigues à la gourmandise qui est pour les enfans la voie naturelle d'initiative et d'engrenage en industrie. Sans doute il est d'autres ressorts à mettre en

jeu, mais celui-là est au 1er rang chez l'enfance. La phalange d'essai en méconnaissant ce principe s'engagerait dans la fausse route. Elle n'avancerait qu'à pas de tortue ; et pour peu qu'elle commît une autre faute grave, elle échouerait.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

De la Gastrosophie ou sagesse des Séries gastronomiques.

Nos soi-disant gastronomes, tant écrivains que praticiens, ne sont point du tout à la hauteur du sujet ; ils le ravalent en le traitant sur le ton plaisant. Il est vrai qu'en civilisation, la gastronomie ne peut jouer qu'un rôle très-subalterne, et plus voisin de la débauche que de la sagesse ; mais en harmonie elle sera révérée comme ressort principal d'équilibre des passions.

Le sens du goût est un char à 4 roues qui sont :

1 la Gastronomie, 3 la Conserve,
2 la Cuisine, 4 la Culture.

La combinaison de ces 4 fonctions exercées en Séries passionnées, engendre la gastrosophie ou sagesse hygiénique, hygiène graduée, appliquée aux échelles de tempéramens qui ne sont pas connues de la médecine civilisée.

Conformément à sa propriété de *monde à rebours*, la civilisation marche à contre-sens dans cette car-

rière, elle veut commencer par où il faudrait finir. Tout père approuverait fort que son fils et sa fille excellassent dans les 3e et 4e branches, *culture* et *conserve;* on veut même que les jeunes filles s'exercent à la 2e branche qui est la *cuisine:* ainsi on admet les 3 branches de science qui ne peuvent pas créer l'attraction industrielle, et on proscrit la 1re branche, la *gastronomie* d'où naîtrait la passion pour les 3 autres. Cette gaucherie est encore une des prouesses de la morale tendant à nous rendre ennemis de nos sens, et amis du commerce qui ne travaille qu'à provoquer les abus du plaisir sensuel.

D'autre part, des écrivains scandaleux donnent des leçons de gourmandise à nos Lucullus, qui ont bien assez des lumières de leurs cuisiniers, sans que la poésie et la rhétorique viennent leur prêter appui. Cette prostitution littéraire compromet la gastronomie, comme les billevesées de la secte Owen compromettent l'association.

La gastronomie ne deviendra science honorable, que lorsqu'elle saura pourvoir aux besoins de tous; or il est de fait que la multitude, loin de faire des progrès vers la bonne chère, est de plus en plus mal nourrie. Elle est privée même des comestibles salubres et nécessaires: on voit dans Paris 3 à 4000 gastrolâtres se goberger au mieux, mais on voit à côté d'eux 3 à 400,000 plébéiens qui n'ont pas même de la soupe naturelle: on leur fait maintenant un simulacre de bouillon avec des ingrédiens qui sen-

tent le lard rance, la chandelle et l'eau croupie. L'esprit de commerce va croissant et ses fourberies accablent de plus en plus les classes inférieures.

La gastronomie ne sera louable qu'à deux conditions ; 1° lorsqu'elle sera appliquée *directement* aux fonctions productives, *engrenée*, *mariée* avec le travail de culture et préparation, entraînant le gastronome à cultiver et cuisiner. 2° Lorsqu'elle coopérera au bien-être de la multitude ouvrière, et qu'elle fera participer le peuple à ces raffinemens de bonne chère que la civilisation réserve aux oisifs.

Pour atteindre ce but, il faut engrener les fonctions du goût, les rallier toutes à la plus attrayante des quatre qui est la gourmandise. On est assuré que celle-là ne sera pas abandonnée, qu'elle restera toujours attrayante ; il faut donc la choisir pour base de l'édifice, si l'on veut qu'il soit régulier et durable.

Nos philosophes posent en principe que *tout est lié dans le système de la nature*, mais rien n'est lié passionnément dans notre système industriel : l'industrie doit former ses liens par les Séries gastronomiques ; elles conduisent par passion, des débats de la table aux fonctions de cuisine et de conserve, puis aux cultures, enfin à la formation des échelles de tempérament, et des préparations culinaires adaptées au régime sanitaire de chaque échelle. On s'efforcera donc en harmonie d'enrôler de bonne heure chaque individu aux 4 fonctions précitées,

afin qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de *gastrolâtre*, déshonneur de nos Apicius dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitude à agir dans les 3 autres fonctions du goût.

Aucune passion n'a plus d'influence que celle du goût, pour opérer l'engrenage des fonctions. J'ai donné, chap. XXVI, un exemple tiré de l'ail où je suppose la personne entraînée à l'étude de la poésie par cabale pour le soutien de son goût, et par enthousiasme pour la branche de littérature qui l'a prôné. (Essor de la Cabaliste et de la Composite). Si l'on veut spéculer de la sorte sur les manies gastronomiques de chaque enfant, appliquées à des Séries passionnées, on trouvera dnas cette seule branche de fantaisies, des moyens de passionner l'enfant pour les diverses branches d'étude, et de même les pères et mères ; car il faudra au début de l'harmonie faire l'éducation des pères comme celle des enfans. Je ne saurais donc assez rappeler la nécessité de spéculer avant tout sur la gastronomie, comme semaille d'attraction plus efficace que toute autre, et moyen le plus prompt d'aller au but, engrener passionnément les fonctions, entraîner de l'une à l'autre par les stimulans de cabale et d'enthousiasme, enfin établir ces liens généraux que rêve la philosophie sans savoir en former aucun, surtout dans l'enseignement qu'elle ne sait allier ni avec le plaisir, ni avec la pratique de l'agriculture.

Une fâcheuse lacune en ce genre est de n'avoir

pas su lier la médecine avec le plaisir, et surtout avec celui du goût. Chaque année voit éclore de nombreux systèmes en médecine, dont pas un, excepté celui de la médecine du cœur, n'a cherché à sortir de l'ornière. Une carrière bien neuve, mais peu fructueuse pour la faculté, serait la *médecine du goût*, la théorie des antidotes agréables à administrer dans chaque maladie. On a vu des cures opérées par des confitures, des raisins, des pommes reinettes, de bons vins; j'ai vu une fièvre coupée et dissipée par un petit verre de vieille eau-de-vie. Le peuple a contre le rhume un remède agréable, une bouteille de vin vieux, chaud et sucré, et le sommeil à la suite. Cette médecine sera une branche de la science dite gastrosophie hygiénique, méthode préservative et curative à la fois, car elle préviendra tous les excès de table, par l'affluence, la variété de bons comestibles, par la rapide succession de plaisirs faisant diversion à celui de la table.

C'est pour nous amener dès le bas âge à ce régime, que la nature donne aux enfans la gloutonnerie pour passion dominante. Ils sont, dit-on, de petits gourmands, rien n'est plus faux, ils ne sont pas gourmands, mais seulement *gloutons*, *goinfres*, *goulus*. Ils mangent avec avidité des fruits verts et autres vilenies; s'ils étaient gourmands, connaisseurs, ils renverraient ces alimens grossiers aux pourceaux. Leur gloutonnerie est un germe qu'il faut amener à la gourmandise, à la gastronomie rai-

sonnée et appliquée aux 3 autres fonctions du goût.

On observe partout que la classe la plus réservée à table, est celle des cuisiniers; ils sont juges sévères, dissertant bien sur les mets, sans en faire aucun excès; ils sont proportionnément la plus sobre des classes qui ont la bonne chère à discrétion. Le meilleur préservatif des abus de la table, serait donc pour les enfans comme pour les pères, un ordre de choses où ils deviendraient tous cuisiniers et gourmands raffinés, alliant la gastronomie avec les 3 fonctions de cuisine, conserve, culture, et avec l'hygiène graduée selon les échelles de tempérament.

Et comme cette méthode gastrosophique est celle qui rencontrera le plus d'opposans parmi une société d'actionnaires, comme on verra les uns, par préjugé de morale, et les autres par économie mal entendue, opiner contre la provocation ou tolérance de gourmandise, je dois les prévenir fortement contre cette erreur qui est l'écueil le plus à craindre en épreuve sociétaire.

On s'étonnera que j'attribue une si haute influence à l'emploi de la gastronomie, et que j'en fasse la condition *Sine quâ non*, de succès d'une phalange d'épreuve, condition qui n'est pas imposée dans le traité de 1822.

Cette opinion est le résultat d'une étude approfondie sur la dose d'influence qu'aura chacune des 12 passions pour faire éclore et engrener les attrac-

tions industrielles, dans le canton d'épreuve contrarié par de nombreuses lacunes d'attraction : (voyez le Traité de l'Association domestique agricole.) Essayons pièce à pièce la revue de ces doses d'influence.

Ambition : elle fournira en émulation industrielle des ressorts nombreux et brillans, mais non pas au début ; par exemple : l'échelle de sceptres citée plus haut, sera un stimulant magnifique, mais qui ne s'établira qu'après la pleine fondation par toute la terre. Voilà donc un levier dont l'emploi est différé de 4 à 5 ans, or il faut des ressorts qu'on puisse mettre en usage dès la 1re quinzaine ; et pour effectuer ce prompt service, la gastronomie sera le moyen le plus applicable à toutes les classes. L'ambition fournira au début 4 aiguillons très-notables savoir : la perspective des récompenses de fondation, le bénéfice sur les curieux payans, les minuties honorifiques, (Mondor) et les cabales émulatives ; mais pour créer *subitement* les attractions industrielles et engrener cabalistiquement ces attractions ; aucun moyen n'équivaudra à la *gastronomie appliquée.*

Amour : il fournira des stimulans d'industrie si puissans, si efficaces, qu'à l'époque de formation des séries amoureuses, organisation des libertés et contre-poids en amour, on verra, en moins de deux ans, le produit accru de moitié. J'ai dit que ce produit sera quadruple du nôtre au début, il serait sextuple en cas de liberté d'amour *équilibrée.* Mais

on a vu que le libre exercice de cette passion sera renvoyé à un demi-siècle ; il restera jusque-là au rang des crimes : ce n'est donc pas un objet de spéculation pour emploi subit, comme le sera la gastronomie qui n'a rien de criminel, même aux yeux de ses antagonistes ; car on voit tel prédicateur, à la suite d'un beau sermon contre la gourmandise, figurer très-bien à une bonne table. D'ailleurs cette passion cessera d'être vice quand elle sera équilibrée, prévenant tout excès, et de plus hygiénique, faisant coopérer le plaisir au soutien de la santé.

Paternité. Ses emplois en attraction industrielle ne commenceront guères qu'au bout d'un siècle, sauf exceptions ; car au bout de dix ans, on en verra germer une branche, celle des *adoptions industrielles :* d'autres branches, comme les adoptions sympathiques, l'échelle d'amour paternel, seront différées plus longtemps encore ; tout cela est fort loin de remplir la condition d'emploi subit, applicable à toutes les classes.

Amitié : on en tirera un grand secours, mais le moyen de la développer en peu de temps, sera l'emploi des échelles et cabales gastronomiques. Rien ne forme des liens si prompts que les affinités de goût sur tels mets, telle préparation, surtout s'il s'agit d'un goût bizarre, ambigu et raillé par la majorité. C'est donc favoriser l'amitié, que d'employer la gastronomie en mécanique sociale. Il eût été plus

noble d'attribuer à l'amitié ce système des engrenages d'attraction industrielle que je fais reposer sur le sens du goût; mais si je donnais ici la priorité à l'amitié, ce serait placer l'effet en 1re ligne et la cause en 2e. Je me garderai de cette erreur.

Jugeons plus régulièrement nos sens; n'ayons pas honte de leur influence quand elle conduit au bien, à l'industrie, et aux accords sociaux. Dieu ne veut pas déshonorer mais utiliser la matière, en façonnant les sens aux convenances de l'âme, et en leur donnant une initiative, comme nous la donnons aux serviteurs qui préparent les voies pour le maître, avant son arrivée. C'est ainsi qu'on doit envisager l'initiative que je donne à la gastronomie, employée comme voie des premiers liens d'amitié entre les groupes industriels qu'assemble une affinité de goûts sur la consommation, la préparation et la culture de chaque espèce ou variété.

Je n'examine pas quelles ressources fourniront les 3 passions mécanisantes pour l'engrenage des fonctions industrielles; toutes trois agissant sur les neuf autres, il suffit d'analyser les forces de chacune des 9 au début. J'ai évalué l'influence des 4 affectueuses comparativement à celle du sens du goût, estimons celle des 4 autres sens dans une phalange débutante.

Tact, vue, ouïe, odorat: traitons-en cumulativement.

Aucun des quatre n'aura d'influence notable sur

les paysans et ouvriers qui formeront la grande majorité d'une phalange d'essai, et qui auront reçu la grossière éducation populaire. Il faudra dans les débuts de l'harmonie, se contenter de ces brutes à figure humaine que forme la civilisation, de ces épais Limousins et Bas-Bretons qui n'auront jamais de commerce avec les muses. Indifférens sur les raffinemens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du tact, ils ne convoitent que les jouissances du goût et le bénéfice pécuniaire : un fumier bien gras, bien fécondant a plus de charme pour eux que les fleurs du printemps qui ne donnent aucun profit. Le plus beau site, à leurs yeux ne vaut pas un bon diné ; ils vous dispenseront des beaux arts pourvu que la table soit bien servie.

Laissez donc éteindre cette génération brute qu'a formée la civilisation perfectible ; attendez quinze ans ou dix, avant d'essayer en système général, l'empire des 4 sens nommés tact, vue, ouïe, odorat. Jusque-là on en tirera parti autant que possible, chez les individus susceptibles de ce genre de raffinement ; mais à coup sûr ils seront en petit nombre, tandis que les gastrolâtres seront en immense majorité *dans les 3 classes*. Il faut donc, en début, spéculer sur les moyens de circonstance, et non sur des perfections futures. Sous ce rapport, c'est la gastronomie qui méritera toute l'attention des fondateurs ; elle sera le *germe provisoire* des accords sociaux, jusqu'à ce qu'on puisse opérer sur une gé-

nération moins faussée, moins grossière, et applicable à l'exercice cumulatif des 12 passions. Nos lois n'en tolèrent que 10, excluant l'amour et la paternité LIBRES : (les 2 affectives mineures; car la civilisation est hongrée en essor mineur).

A côté de la passion la plus puissante pour former les engrenages industriels, il convient de signaler la passion entachée des propriétés contraires, celle qui tend à rompre les liens, et qui par cette raison est chérie des moralistes; c'est l'esprit de famille ou paternité, source de tous les désordres sociaux. Un aperçu de ses vices est nécessaire dans la notice des engrenages industriels dont elle est l'obstacle principal.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Du germe de discorde générale ou lien de famille en mode simple.

En traitant des germes d'accords sociétaires, qui occuperont toute la 4e section, il est nécessaire de définir celui de discorde générale, germe bien inconnu, c'est le lien de famille tant prôné par les moralistes. Le monde civilisé est si fortement prévenu en faveur du lien de famille, que pour le désabuser, il faut placer les preuves avant la théorie, et renvoyer les principes à la fin du chap. Examinons les vices les plus saillans de l'industrie fami-

liale, *société la plus petite possible*, et par suite, la plus opposée aux vues de Dieu, à l'économie, aux liens.

1° L'*instabilité :* rien n'est stable dans notre industrie : la mort accidentelle du chef de famille peut d'un jour à l'autre désorganiser toutes ses entreprises; les partages d'hoirie, les disparates de caractère du père au fils, l'inégalité de connaissances, vingt autres causes bouleverseront tout l'ouvrage du père. Ses plantations seront abandonnées, morcelées, dégradées; ses ateliers tomberont en désordre, sa bibliothèque ira au bouquiniste et ses tableaux au fripier : le contraire a lieu dans une corporation civile ou religieuse ; tout y est maintenu et perfectionné, l'inconstance ou la mort d'un individu ne troublent en rien les dispotitions industrielles.

2° La *contrariété en progéniture :* un homme industrieux voudrait au moins un fils pour le remplacer et suivre ses travaux ; le sort ne lui donne que des filles en mariage, et il n'a de garçons que des illégitimes, proscrits par la loi, son nom s'éteindra. Il trouverait en industrie des continuateurs passionnés, mais dans des classes disparates par la fortune et les conditions. D'autrefois ses enfans refusent de le seconder, ou bien ils en sont incapables. Souvent, c'est la surabondance d'enfans, la dépense d'éducation qui paralyse les entreprises du père ; son travail ingrat ne peut suffire à les élever et les

établir. Et pour prix de tant de fatigues, il en voit plusieurs désirer sa mort par impatience de jouir de l'héritage.

3° *Disgrâces conjugales* et domestiques : c'est un sujet si étendu qu'il convient de le franchir. (Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole). L'homme industrieux sera rebuté par l'inconduite d'une épouse ou de quelques enfans, par les grivelages des coopérateurs, les calomnies et les procès des envieux ; par la perte d'un enfant sur qui reposaient toutes ses espérances. L'on voit des pères et mères civilisés tomber dans le délire à la perte d'un enfant préféré ; ils n'ont aucun contre-poids à opposer à cette disgrâce ni à tant d'autres. C'est donc un trébuchet que cet état de famille, c'est la boîte de Pandore ; comment présumer que Dieu ait voulu fonder l'industrie sur un état si critique pour ceux qui la dirigent, et plus encore pour les subalternes qui l'exécutent.

4° *Piège industriel.* La politique et la morale ne sachant pas créer l'attraction industrielle, ont recours à la ruse ; elles vantent les charmes du mariage sans fortune, et disposent tout le système social de manière à forcer le pauvre au mariage, afin que la surcharge d'enfans le force à travailler pour nourrir de petits affamés. Aussi tous les pères de la classe pauvre, les 7/8 des pères s'écrient-ils : dans quelle galère je me suis fourré ! Ce piége est le but secret des moralistes dans leurs éloges du

doux mariage ; ils y poussent le peuple afin d'avoir abondance de conscrits, et d'ouvriers faméliques travaillant à vil prix pour enrichir quelques chefs.

5° *Répugnance cumulative de l'industrie.* La répugnance est déjà bien forte chez l'enfant ; il ne travaillerait pas sans la crainte des châtimens : mais ce désordre s'accroît par l'avénement en puberté ; l'amour vient ajouter au dégoût pour l'industrie, le goût pour la dépense et pour les fréquentations contraires aux vues du père et à l'harmonie de la famille. Ce nouveau ressort qui intervient à l'âge de 15 ans, devrait améliorer le mécanisme industriel, car lorsqu'on ajoute une pièce à une mécanique, c'est pour en perfectionner le jeu. L'amour, chez les harmoniens renforcera l'attraction industrielle par double voie, par le charme nouveau que trouvera l'adolescent dans les réunions des deux sexes, aux ateliers, étables, etc., et par l'initiation à la plus gracieuse des sciences, l'ANALOGIE, dont on ne peut pas donner connaissance aux impubères. Cette science très-séduisante excitera chez les adultes une frénésie studieuse, qui ne s'amortira qu'au bout d'une vingtaine d'années, lorsqu'ils connaîtront l'ensemble des règnes et des cent mille emblêmes de passions représentées dans les produits des différens règnes. Au lieu de ces deux stimulans à l'industrie et à l'étude, les amours civilisés n'engendrent que les 2 vices opposés, et deviennent le tourment des

pères obligés de surveiller sans cesse, fournir à des frais de parure, de dot, et souvent à des dettes et autres écarts de la jeunesse. Il est donc certain que l'état conjugal est pour les pères un sentier de ronces, sauf rares exceptions dans les ménages riches; et que l'amour ne nait chez les adultes, que pour les dépraver.

Passons de ces indices à l'analyse régulière du mal. J'observe que l'état conjugal, base de notre système social, est la plus petite combinaison possible; on ne saurait en imaginer de moindre que celle d'un couple conjugal; si pourtant Dieu, comme nous avons lieu de le présumer, veut former les plus grandes combinaisons sociétaires, et établir la plus grande liberté possible; il en résulte que le germe du mal, l'état le plus opposé aux vues de Dieu, se trouve dans la plus petite et la moins libre des réunions; c'est le régime conjugal exclusif d'où nait le lien de famille SIMPLE, limité à une seule branche, lien homogène avec la civilisation, parce qu'elle est la plus discordante des sociétés.

Le germe du mal doit nécessairement résider dans l'une des 12 passions; ce ne peut être que dans celle qui établit les dispositions les plus opposées aux vues de Dieu; il est évident par le mécanisme de l'univers, que Dieu veut *liberté et combinaison de l'ensemble*, selon des lois de justice géométrique; et nous adoptons un ordre familial où tout n'est qu'arbitraire, fausseté, injustice, désu-

nion, oppression, contrariété des intérêts collectifs et individuels de chaque ménage.

Autre vice radical dans le groupe de famille : il n'est point libre et les 3 autres le sont; l'on peut à volonté changer d'amis, de maîtresse, d'associés en intérêt; mais on ne peut rien changer au lien du sang, il est perpétuel, opposé au libre choix. C'est un vice qu'on n'a pas songé à remarquer, et qui est si grave que le régime d'harmonie lui opposera beaucoup de contre-poids absorbans, entre autres les adoptions industrielles et participations d'hoirie.

Ces indices vont nous servir à expliquer le règne du mal : de tout temps il a dominé, son empire s'est même accru de nos jours, par le triomphe de l'esprit mercantile qui a rendu les civilisés plus vils et plus faux qu'ils ne l'avaient été dès l'origine. Sur ce, les sophistes mettent en problème si l'homme est vicieux de sa nature, et la plupart opinent affirmativement : c'est raisonner comme les fatalistes mahométans qui décident que la peste est un mal inévitable, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine d'établir des quarantaines sanitaires. Nos philosophes donnent dans le même travers : pour se dispenser de trouver le remède du mal, ils le déclarent destin inévitable, et pourtant ils publient des milliers de systèmes curatifs qui doivent perfectibiliser la civilisation par l'amour du commerce, et autres visions qu'ils donnent pour torrens de lumières et oracles de l'auguste vérité. Le moyen

le plus sûr d'embrouiller une question ou une affaire, est d'y entremettre les beaux esprits. Jamais les chenilles n'ont tant pullulé dans certains cantons de la France, que depuis qu'elle a créé trois cents académies d'agriculture.

Les lois du mouvement universel démontreront que le mal ou *ordre faux*, intervient pour un huitième dans le mécanisme de l'univers, que son règne embrasse le huitième des temps, des lieux et des choses; et comme tout est lié dans le système de la nature, il faut bien que le mal se lie à l'ensemble du système par quelque point où il ait sa racine; ce point en affaires sociales, ne peut être que le groupe de famille, assemblage le plus restreint et le plus contraint. Pourrait-on voir la source du mal dans l'un des 3 autres groupes? non, car ils tendent tous trois à la liberté et aux vastes combinaisons, aux liens très-étendus et variables à volonté. La morale même nous vante l'extension de ces liens, car elle veut que notre amitié s'étende philantropiquement à tous les humains transformés en une grande famille de frères, que notre ambition nous ligue avec les amis du commerce, par tout le globe; l'amour de son côté, ne connait pas de bornes, dès qu'on le laisse aller à sa pente naturelle; un homme libre et opulent aura bientôt comme le sage Salomon, un millier de femmes, et une femme libre voudrait pareil assortiment d'hommes: cette pluralité d'amours est si naturelle que jamais

on ne voit un sultan, même dans la caducité, se réduire à une seule femme; tous conservent leur sérail. L'amour tend donc comme les autres groupes, aux plus vastes combinaisons.

Telle sera la marche du lien de famille, quand on saura et qu'on pourra l'élever du mode simple au mode composé, du mode forcé au mode libre, et procurer à chacun une famille aussi nombreuse que celle du sophi de Perse *Feth-Ali-Schah;* dans l'âge futur, après 3 ou 4 siècles d'harmonie, chaque viellard quoique borné à peu près à deux ou trois enfans directs, aura en collatéraux et adoptifs plus de trois cents enfans, y compris ses petits-fils et leurs rameaux. Alors les humains jouiront de tous les charmes de la paternité qu'ils cherchent en vain dans l'état actuel; notamment le charme d'unité d'intérêts, conciliant la cupidité avec les sentimens honorables, et amenant l'héritier à désirer, pour son propre bénéfice, la longévité du donateur. (Voyez la 10e notice).

Les civilisés qui ne raisonnent que d'équilibre et contre-poids, auraient dû s'apercevoir que leur système familial est essentiellement dénué d'équilibre, car l'affection est toujours triple des ascendans aux descendans, et à peine tierce des descendans aux ascendans. C'est une vérité dont se plaignent amèrement tous les pères. Comment cette disproportion est-elle restée indifférente à nos équilibristes qui veulent tout balancer et pondérer; comment satis-

feront-ils les pères en leur procurant un retour d'amour filial, égal à la dose d'amour paternel? La solution du problème est que l'amour filial doit provenir de 3 branches.

1° Des consanguins ou fils et petits-fils directs sur qui repose aujourd'hui tout le domaine du père en affection.

2° Des adoptifs industriels ou héritiers des divers goûts du père, continuateurs de son industrie dans une trentaine de groupes et séries où ils ont été ses disciples.

3° Des sympathiques de double échelle; ceux en identité de caractère, et ceux en contraste de caractère. Nos rêveurs de sympathies, ignorent cette dualité obligée.

Ces classes 2e et 3e qui obtiennent en harmonie une adoption et un legs, n'existent pas en civilisation, où l'on n'a point de continuateurs passionnés, et où l'on ne découvre point ses sympathiques d'un et d'autre genre, (identité et contraste), les caractères étant tous travestis par l'éducation morale qui les étouffe, ou par la grossièreté populaire: d'ailleurs les familles sont si égoïstes, si jalouses qu'elles ne souffriraient point de partage dans l'attachement du père. Forcé de s'en tenir à ses enfans, il ne rencontre souvent en eux que ses antipathiques de caractère, que les ennemis, les destructeurs de son ouvrage. On peut démontrer, par calcul régulier sur l'échelle des caractères, que lorsqu'un homme

a 3 enfans et 3 petits-enfans, total six descendans directs, il y a DEUX CENTS à parier contre UN, que sur les 6 il ne trouvera ni un sympathique de caractère ni un sympathique d'industrie ou continuateur passionné, surtout lorsque cette industrie est bornée à un seul genre, comme il arrive en civilisation. Quelle triste perspective pour les pères civilisés, quel trébuchet que cet amour paternel!

En conséquence de tous ces vices inhérens au groupe de famille, le régime sociétaire lui enlève toute influence en affaires d'intérêt et de répartition où il n'introduirait que l'injustice et la rapine. Ce groupe doit être ASSOUPI pour devenir apte aux accords généraux; on doit noyer l'égoïsme familial à force de ramifications et d'extension données aux 3 branches décrites plus haut. J'expliquerai cette méthode à la notice des ralliemens.

Quelques lecteurs, par un scrupule déraisonnable, repousseront cette doctrine qui place le germe du mal dans le lien conjugal, s'il est l'arbre du mal, ce n'est pas à cause des vices qu'il engendre, (Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole); mais parce qu'étant le lien le moins nombreux possible, il est par cette raison, le plus anti-économique, le plus contraire aux vues d'un Dieu *suprême économe:* à ce titre, il ne peut pas adopter pour pivot de système, l'excès de complication et de morcellement, les 300 cabanes de familles hostiles entr'elles, au lieu d'un édifice de

relations combinées. Lorsqu'on voit des sciences qui se disent économiques, préférer obstinément cette réunion la plus vicieuse qu'on puisse imaginer, n'est-ce pas le cas de dire avec Beaumarchais, « *que les gens d'esprit sont bêtes!* »

Mais répliquent-ils, on n'en connaît point d'autre : il fallait donc en chercher : *quærite et invenietis* ; et il faut examiner la théorie du seul homme qui ait *cherché et trouvé*.

HUITIÈME NOTICE.

ACCORDS INTENTIONNELS SUR LA RÉPARTITION.

Préambule. Nous approchons du problème de répartition, sur la solution duquel repose tout le mécanisme sociétaire. Si les accords faiblissaient sur cet point, on verrait bien vite crouler tout l'édifice. La phalange d'épreuve serait dissoute au bout de sa 1re campagne. Pour lui garantir l'accord de répartition, nous aurons deux moyens plus que suffisans ; le 1er est la cupidité qui ne manquera jamais chez les hommes ; or si on trouve moyen de la transformer en gage de répartition équitable, on sera déjà assuré du règne de la justice. Le 2e moyen d'équilibre en répartition, sera la générosité qui n'est pas praticable en civilisation ; les civilisés ne jugeant que d'après leurs mœurs, pourraient la croire également impossible en harmonie ; il est donc indispensable

de leur décrire en abrégé ces accords de générosité, d'où résultera le concert intentionnel, avant même qu'on ne procède à la répartition. Cet examen sera le sujet de quatre petits tableaux distingués en accords matériels, affectueux, mécanisans et unitaires.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

De l'accord intentionnel par les jouissances matérielles.

La 1re voie d'accord en association, est l'enrichissement; aussi voit-on, dans toute compagnie de commerce, les associés se brouiller, se séparer quand l'entreprise ne donne pas de bénéfice. L'accord intentionnel ne pourra donc régner dans la phalange, qu'autant que chacun y verra, dans sa fortune et ses jouissances, un accroissement colossal, un revenu quadruple et effectif, trentuple et quarantuple en relatif. Démontrons cette propriété du régime sociétaire, déjà expliquée, Préface Article II. Je ne l'envisage ici qu'en parallèle de l'effectif au relatif.

Une famille vivant dans les bonnes provinces de France, Touraine, Anjou, est, quant à la vie animale, dix fois plus riche que si elle vivait à Londres. Elle aura dans les campagnes voisines de Tours et Saumur des fruits et des vins au 10e de ce qu'elle les paierait dans Londres; aussi voit-on beau-

coup de familles anglaises habiter en Touraine, pour y faire des épargnes tout en vivant splendidement. Il est donc des circonstances qui peuvent élever certaines branches de richesse au décuple relatif, sans qu'on ait rien ajouté à la fortune effective; et si à ces moyens se joint un quadruplement du revenu effectif, il élèvera la richesse au quarantuple relatif, puisqu'on aura quatre fois plus de facultés pécuniaires pour se procurer un bien-être décuple.

La richesse *relative* en régime sociétaire, peut dans diverses branches s'élever à un degré incalculable, même au centuple, en la combinant avec le quadruplement du revenu réel; en voici deux exemples tirés des plus somptueux et des plus minimes objets de luxe.

Transport. Il en coûte à Paris 6000 fr. par an à tout ménage qui veut rouler carrosse, avoir seulement 3 voitures, une de ville, une de campagne et un cabriolet, entretenir les valets, renouveler les chevaux et équipages. Cette famille pourra en harmonie moyennant 600 fr. par an, jouir de l'abonnement aux voitures de tous degrés, même de gala, et aux chevaux de selle.

Cette richesse décuple quant aux frais du matériel, devient vingtuple si l'on porte en compte les avantages d'option sur un assortiment de voitures nombreuses de toute espèce, la dispense de débattre avec des marchands et ouvriers trompeurs, la dispense de laquais, de leurs voleries et intrigues,

de leur espionnage et autres ennuis de surveillance qui font dire avec raison que la valetaille est le fléau des grands.

En fait de transport, les voitures et chevaux ne sont pas la seule voie sur laquelle il y ait des jouissances à désirer ; souvent les voitures ne sont qu'un pis-aller ennuyeux, comme dans Paris et Londres où la voiture n'est guères que plaisir négatif, moyen d'échapper aux boues, aux intempéries et aux longues courses, puis aux embarras de la campagne parisienne où la classe riche est emprisonnée dans ses châteaux, par les mauvaises routes et les pavés fatigans bordés de 2 haies de fange dégoutante. Les routes des environs de Paris sont le supplice du promeneur et du chasseur ; cloaques de boue pendant sept mois d'hiver, océan de poussière pendant 5 mois de belle saison, quelquefois dès le mois de Mars, comme en 1825.

Le contraire a lieu en association où l'on ménage au transport des chemins à variantes, ayant trottoirs à chariots, trottoirs à voitures légères, trottoirs à piétons, trottoirs à chevaux et zèbres, voies ombragées, sentiers arrosés, etc. Sur cette 3e branche de transport comme sur les deux précédentes, le bien-être sera au moins décuple du nôtre : nous voilà déjà au trentuple de jouissance comparative sur le transport.

Une quatrième branche de charme est celle des communications couvertes, dans tout l'intérieur des

logemens, étables, magasins et ateliers; le plaisir d'aller aux séances de travail, à l'église, en visite, aux réunions de spectacle, bal, etc., sans s'apercevoir s'il fait chaud ou froid, sans courir aucun risque de rhumes ni fluxions au sortir d'un bal, d'où l'on s'en va chez soi par des couloirs chauffés. Si l'on s'en retourne à une lieue de là, on monte en voiture dans un porche chauffé où les animaux partagent le bien-être des hommes. Je ne dirai pas qu'en ce genre de jouissance le bien-être des harmoniens soit décuple du nôtre, car il n'en existe point pour nous. Les déplacemens sont presque toujours gênans, souvent dangereux même pour un roi; car le roi de France n'a pas de porche couvert et chauffé, il faut pour monter en carrosse, qu'il reçoive la neige et la bise : on voit des femmes gagner une fluxion de poitrine au sortir du bal : un particulier dans une matinée employée aux visites, aux affaires, est obligé de monter en voiture vingt fois, monter et descendre sans cesse des escaliers. L'on n'appréciera les embarras de ce genre de vie, que lorsqu'on pourra faire le parallèle du charme des communications couvertes, et se convaincre qu'en édifices comme en toutes choses, la distribution civilisée est le *monde à rebours*.

En ajoutant ce bien-être estimé vingtuple, au trentuple déjà énuméré, nous trouvons la somme de jouissance portée au cinquantuple dans la partie des transports et déplacemens ; et comme on aura,

pour jouir de ce bien-être, un quadruple revenu; la somme d'amélioration, en multipliant le quadruple effectif par le cinquantuple relatif, s'élèvera au *deux centuple :* c'est dire que l'accroissement de bien-être en harmonie est incalculable : continuons sur le matériel, je passe aux menus détails.

Les rois avec leur attirail d'officiers de bouche, ne peuvent pas se procurer une chère aussi délicate que sera celle du bas peuple harmonien. Ils ne peuvent pas avoir option sur divers bouillons à parfum naturel ou légumineux ; on masque leurs bouillons par des jus et des coulis, leurs cuisiniers n'auraient ni le talent ni la patience de leur faire un assortiment en bouillons purs de viandes et légumes. Ces cuisiniers de cour sont encore plus inférieurs sur beaucoup de mets qu'ils croient au-dessous de leur dignité. Cependant l'estomac d'un prince comme d'un bourgeois a besoin de variété; on se blase sur les mets recherchés comme sur les communs : dernièrement une grande princesse en voyage, placée à une table somptueusement garnie par les soins des préfets et des maires, leur disait : « Tout cela est » bien beau, mais je préférerais des pommes de » terre. » Elle n'en trouvera pas aisément dans Paris où ce légume est si maladroitement cultivé et recueilli. D'ailleurs ses cuisiniers connaîtront-ils la méthode qui conserve le parfum du végétal, c'est la cuisson sous la cendre, opération des plus difficiles et dédaignée d'un cuisinier royal. S'informe-

t-il en quelle espèce de terrain et selon quelle méthode un légume a été cultivé? Ces raffinemens de qualité qu'un roi civilisé ne peut pas se procurer, seront assurés au plus pauvre des harmoniens. Ne mangeât-il qu'une omelette, une salade, il pourra se dire *je suis bien mieux servi que les rois civilisés*. En effet on ne connaît pas chez nous les distinctions de saveur sur les œufs provenant de divers systèmes de nutrition des poules; un roi est obligé de se contenter d'œufs achetés au hasard, et dont quelques-uns sont de mauvais goût, avec une belle apparence.

En calculs de mécanique des passions, la régularité exige qu'on établisse les preuves sur les 2 extrêmes de chaque série. J'ai cité en parallèle de jouissances, l'une des plus fastueuses, celle des équipages et voitures de gala; je vais descendre à l'une des plus vulgaires, n'en déplaise aux beaux esprits qui ne peuvent pas se façonner à cette règle du contact des extrêmes, règle qui, disent-ils, n'est pas à la hauteur de la philosophie: elle va dédaigner un parallèle trivial, un sujet tiré du testament burlesque de Scarron qui lègue

« A Molière le cocuage,
« Au gros Saint-Amand, du fromage: »

Si le fromage est digne de la poésie, et même de la muse lyrique, (voyez l'ode de Lebrun sur le triomphe de nos paysages, y compris le fromage de Vanvres sorti des mains de Galatée,) ce mets champêtre pourra d'autant mieux figurer dans ma prose bour-

geoise, où l'on va voir une croûte de fromage s'élever à la hauteur de la plus sublime philosophie, en nous dévoilant le néant des grandeurs civilisées.

Humainement parlant : la thèse est, qu'un roi, avec tous ses trésors, ne peut pas servir à sa table du fromage satisfaisant pour ses convives ; car il faut en service harmonique de fromage, présenter trois séries, 1° des espèces, 2° des variétés de chaque espèce, 3° des âges de chaque variété. Cette distinction en 3 échelles, exigera environ cinquante morceaux de fromage fraîchement coupés, lors même qu'on ne tablerait que sur trois espèces, comme *Gruyère, Gex et Brie*, les plus employées à Paris où l'on voit, sur les meilleures tables, et sans doute chez le roi, servir à peine trois morceaux de fromage, sans aucune échelle ni d'espèce, ni de qualités, ni d'âges. Les plus pauvres harmoniens jouiront de cette variété refusée à nos rois. Le fromage étant ou très-sain ou très-malsain, selon son affinité avec les facultés digestives de chaque sujet, douze convives auront besoin de douze qualités de fromage qu'ils ne peuvent rencontrer que sur une girandole contenant, sous diverses cloches, un assortiment d'une cinquantaine de variétés, en 3 séries d'espèces, qualités et âges ; variété dont jouira chaque jour le moindre des harmoniens, et qui n'est pas possible aujourd'hui, même à un roi.

Il importe de remarquer, sur les plus minimes détails, comme cette minutie de fromage, que le bas

peuple harmonien sera en tous genres de jouissance bien plus avantagé que nos grands et nos souverains. Un homme oserait-il dire à la table du roi, ces 3 fromages ne sont pas ce qu'il me faut, je veux la sorte *très-salée, yeux moyens, larmes abondantes, chair compacte sans élasticité et rougeâtre vers la croûte*? Un tel homme serait traité de manant, on doit trouver tout bon à la table du roi, si on veut obtenir une sinécure. C'est ainsi que les civilisés sont à chaque pas harcelés par les convenances, obligés de modérer leurs passions. Le charme des harmoniens sera de ne les modérer en rien, et de pouvoir exiger telle qualité sur la croûte et la mie de fromage. Ils la trouveront sur l'assortiment en triple série et de même sur tout autre mets.

Concluons maintenant sur ce qui touche aux accords intentionnels qu'auront fait naître les jouissances matérielles, graduées de manière à procurer à tous des charmes à chaque moment, car le charme de la vie *matérielle* est de pouvoir à tout instant satisfaire minutieusement ses plus petites fantaisies. Les rois sont fort loin de ce genre de bonheur qu'on n'obtient que des Séries passionnées, et ce sera un des motifs pour lesquels un roi, après avoir vu la phalange d'essai, ne reverra ses palais, sa cour, son étiquette qu'avec un profond dédain.

On voit que j'ai estimé au-dessous de la réalité, en disant *quadruplement* de richesse effective et *quadruplement* de jouissances, car dans plusieurs bran-

ches, comme les communications et transports, on excédera le centuple. Les mots vingtuple, quarantuple que j'emploie, sont une expression modeste pour adoucir une vérité éblouissante.

On voit aussi que le mécanisme sociétaire observe exactement les règles de contact des extrêmes et lien des parties : les jouissances qu'il procure s'étendent à toutes les classes et aux plus minimes détails.

En combinant avec ces plaisirs sensuels, l'absence de soins matériels dont les pères et mères seront délivrés, le contentement des pères dégagés des frais de ménage, éducation et dotation ; le contentement des femmes, délivrées de l'ennuyeux ménage sans argent, le contentement des enfans abandonnés à l'attraction, excités aux raffinemens de plaisirs, même en gourmandise ; enfin le contentement des riches, tant sur l'accroissement de la fortune que sur la disparition de tous les risques et piéges dont un civilisé opulent est entouré ; il est aisé de pressentir que la phalange d'essai n'aura dès le 1er mois d'autre sollicitude que de maintenir un si bel ordre ; et sachant que son maintien va dépendre uniquement de l'accord en répartition, elle s'inquiétera des moyens d'opérer cet accord dont on doutera pendant le cours de la 1re campagne, parce qu'on ne l'aura pas encore vu ; la répartition ne pouvant se faire qu'en janvier ou février, après la clôture de l'inventaire.

On verra donc les séries, les groupes, les individus, se concerter sur cet accord, prendre à l'envi les résolutions les plus généreuses, l'engagement à des sacrifices pécuniaires *qui ne seront point nécessaires* : chacun luttera de dévoûment *intentionnel* et de résolutions désintéressées. Chacun, à l'idée de retomber en civilisation, sera effrayé comme à l'idée de tomber dans les brasiers de l'enfer, chacun proclamera qu'il souscrit d'avance à abandonner s'il faut, moitié de son bénéfice. Dès-lors le vœu d'unité, l'accord intentionnel sur le maintien de l'unité, s'élèvera au plus haut degré. Nous allons remarquer le même résultat dans les relations autres que les matérielles.

CHAPITRE TRENTIÈME.

De l'accord affectueux opéré par la fusion des trois classes.

Nous passons des plaisirs des sens aux plaisirs de l'âme, aux impulsions de générosité qui en naîtront, et qui disposeront à un accord intentionnel en répartition.

Le premier acheminement est de faire disparaître les antipathies de classe à classe : les Petites Hordes atteignent ce but en s'emparant des travaux méprisés : c'est lever le principal obstacle à la fusion des classes, et aux intentions conciliantes en partage des bénéfices.

Pour faire entrevoir la facilité de cette fusion, partons de quelque point de fait. Nous voyons que les caractères les plus nobles, comme Henri IV, sont ceux qui inclinent le plus à se familiariser avec leurs inférieurs, valets ou autres, pourvu qu'ils rencontrent des subalternes dignes de cette bienveillance. Louis XVI était aussi très-familier avec ses inférieurs, tels que les serruriers qui l'aidaient à sa forge. Il s'amusait à jeter les coussins du lit à la tête de son valet de chambre Cléry qui lui ripostait de même.

Ces exemples dénotent que la classe opulente serait heureuse si elle était entourée de subalternes assez probes, assez désintéressés pour qu'on pût sans inconvénient se rapprocher d'eux en quelques relations. Le contraire a lieu dans l'ordre civilisé, où les domestiques sont un cortége importun et suspect pour les grands, obligés de maintenir une police très-sévère parmi ces dangereux serviteurs.

J'ai déjà décrit le charme que procure la domesticité passionnée ; insistons par quelques détails.

Damon est florimane : lorsqu'il habitait Paris, il dépensait beaucoup au soin de son parterre, il était mal secondé, trompé par les vendeurs, et volé par les jardiniers ou valets : aussi avait-il fini par se dégoûter de la culture des fleurs sans cesser de les aimer.

Installé à la phalange d'essai, Damon se passionne de plus belle pour les fleurs, parce qu'il est secondé

par des adeptes ardens, qui loin d'exciter sa défiance vont au devant de tous ses desirs, et exercent avec intelligence toutes les branches de travail dont il ne veut pas se charger. Il n'a aucun démêlé d'intérêt avec eux, puisque tous les frais sont au compte de la phalange; il est aimé et considéré d'eux par ses connaissances qui leur sont précieuses; il est festoyé d'eux comme appui de la corporation; il affectionne chacun des sous-groupes, surtout les enfans empressés d'aller, aux apparences de grande pluie, placer les tentes sur les lignes de fleurs : cette réunion de florimanes est pour lui une seconde famille, il y élit des adoptifs en industrie.

Par exemple : Aminte, jouvencelle pauvre, l'une des plus habiles sectaires, est enthousiasmée de Damon; elle oublie qu'il a la soixantaine, elle voit en lui le soutien de ses cultures chéries; elle veut s'en reconnaître; et comme elle est membre du groupe des caméristes ou pagesses, elle se charge de la chambre de Damon, du soin de sa garde-robe. (Les fonctions de balayage, etc. sont dévolues aux petites hordes). Aminte est donc par passion la gouvernante de Damon; ce n'est pas lui qui la paie, elle serait déshonorée par un salaire; elle a comme d'autres son dividende au groupe des caméristes, car elle ne sert pas le seul Damon, mais il est celui dont elle affectionne particulièrement le service. Sa passion pour la culture des fleurs se réfléchit sur

Damon qui est par ses lumières et sa fortune, la colonne de cette industrie.

Damon recueille ici double charme, deux services passionnés, l'un au parterre avec Aminte et autres coopérateurs qui secondent si bien ses vues, l'autre à son appartement dont la belle Aminte a adopté la surveillance et les soins domestiques.

Il ne s'ensuit pas qu'Aminte sera maîtresse de Damon : son service est hors du cadre des amours ; il est bien probable que Damon convoitera Aminte, mais quelque épisode qui survienne à cet égard, il aura le charme de trouver en elle double service passionné, double sujet d'enthousiasme pour elle, au parterre et aux appartemens. Il trouvera donc son bonheur à être familier avec une personne qui fait pour lui fonction de *deux domestiques civilisés*, d'un garçon jardinier et d'un valet de chambre ; et il ne manquera pas de la reconnaître pour *adoptive industrielle*, titre qui lui assure une part quelconque dans la succession de Damon.

Observons qu'ici je n'ai mis en jeu que des liens d'amitié, de coopération industrielle, qui seraient bien plus forts chez l'enfance, car c'est chez les enfans que l'amitié peut prendre un bel essor ; elle n'y est contrariée ni par la cupidité, ni par l'amour, ni par les intérêts de famille. L'amitié dans le bas âge confondrait tous les rangs, si les pères n'intervenaient pour habituer leurs fils à l'orgueil.

Dans l'âge d'adolescence, l'amour vient confondre

les rangs, et mettre un monarque au niveau d'une bergère qu'il recherche. Nous avons donc, même dans l'ordre actuel, des germes de fusion des classes inégales ; on en trouve jusque dans l'ambition ; elle habitue le supérieur à se familiariser avec l'inférieur en affaires de parti, en intrigues électorales ; on a vu les Scipion et les Caton aller au devant d'un rustre et lui serrer la main pour obtenir son suffrage; que de bassesses commettent les lords anglais, pour capter un *bourg-pourri*! tout en le payant chèrement.

Nous avons donc dans l'état actuel beaucoup de germes tendant à ébaucher la fusion des classes; mais par des voies d'abjection, de sordide cupidité. On voit déjà ces vils moyens opérer des rapprochemens entre gens de classes antipathiques ; ces rapprochemens seront vingt fois plus faciles quand on opérera par des moyens nobles, des liens de franche affection, comme ceux que je viens de décrire entre Damon et Aminte.

Outre ces liens formés par Damon sur la culture des fleurs, il en aura formé vingt autres sur divers travaux dans chacun desquels il se sera lié avec la plupart des sectaires. Il y aura contracté des affections corporatives, et ce lien est d'autant plus actif en harmonie que chacun recueille de ses compagnons un tribut de flatteries bien sincères, parce que l'exercice parcellaire borné à une seule branche du travail, applique chaque sectaire à la branche où il peut exceller.

La flatterie perpétuelle ou récolte journalière d'encens est un des principaux charmes du riche harmonien ; elle dérive de deux sources, de son habileté dans les travaux parcellaires, (chacun excelle dans les parcelles attrayantes pour lui), et des services qu'il rend à ses séries, à ses groupes, en munificence industrielle. Damon homme riche a pu faire des dépenses pour tirer de pays lointain des espèces de fleurs précieuses dont la régence n'aurait pas fait les frais ; à ce titre, il est considéré de tous les sectaires, ils le choisissent pour chef d'apparat, colonel de la grande série des florimanes ; chacun d'eux est conservateur passionné de ces espèces rares que Damon a fait venir, et qui en civilisation seraient volées ou fripées par les valets. Damon est donc payé de son présent, par double lien affectueux, par sa gratitude pour des coopérateurs zélés, intelligens, et par leur amitié, leur considération et celle des voisins rivaux : il recueille d'eux tous un tribut de flatteries, et il en recueille autant dans beaucoup d'autres séries où il est sociétaire de premier ordre par son habileté parcellaire : c'est ainsi que ce prétendu vice maudit par la morale

« Détestables flatteurs présent le plus funeste
« Qu'ait pu faire aux humains la colère céleste,

devient comme tous nos soi-disant vices un encouragement à l'industrie, une source d'harmonie sociétaire : les pauvres même sont comblés de flatterie

dans les groupes où ils excellent; mais en civilisation il n'y a d'encens que pour le riche, et on ne lui en donne que pour le duper ou l'exciter au mal.

Si tant de motifs affectionnent les riches aux pauvres, il en est bien davantage pour affectionner les pauvres aux riches; tels sont les suivans :

Esprit de propriété sociétaire, part au bénéfice,
Service indirect du riche envers le pauvre,
Éducation de l'enfant pauvre par les riches adoptans,
Adoption industrielle et participation d'hoirie,
Fruit recueilli des dépenses du riche pour la phalange,
Desserte des tables de 1er degré, livrée à demi-prix,
Festins corporatifs payés par les riches,
Flatterie cabalistique distribuée par les riches,
Abandon de part aux enfans pauvres (5e Section).

Tant de liens nouveaux établiront bien vite l'unité entre ces deux classes dont les relations n'engendrent aujourd'hui que haines réciproques, spoliations et perfidies.

Ce qui charmera un homme riche dans l'état sociétaire, ce sera de pouvoir accorder pleine confiance à tout ce qui l'entoure, oublier toutes les astuces dont on est obligé de se hérisser dans les relations civilisées, sans pouvoir éviter les duperies. Dans la phalange, un riche s'abandonnant en pleine confiance, n'aura jamais aucun piége à re-

douter, aucune demande importune à essuyer; les petites hordes pourvoient aux secours nécessaires; ce cas est bien rare parce que les harmoniens pourvus d'un *minimum* suffisant, n'ont rien à demander à personne en affaires d'intérêt, assurés qu'ils sont de recevoir en chaque branche d'industrie attrayante, une rétribution proportionnée à leur travail, à leur talent, et à leur capital s'ils en ont. C'est une jouissance pour eux que l'absence de protection, la certitude que toute protection serait inutile à leurs rivaux comme à eux-mêmes, que la rétribution et l'avancement seront équitablement répartis en dépit de toute intrigue : l'on verra ce mécanisme dans les notices 9 et 10.

Les liaisons entre inégaux seront donc très-faciles en harmonie : les réunions y séduiront l'homme par la gaîté, le bien-être, la politesse et la probité des classes inférieures, par l'appareil fastueux du travail, et le concert des sociétaires. Les plus pauvres seront fiers de leur nouvelle condition et des hautes destinées de leur phalange qui va changer la face du monde. Ils tiendront à se distinguer des civilisés par une probité, une équité qui seront l'unique voie de bénéfice. (Voyez 5e Section, 9e notice). Ils auront adopté en peu de temps l'esprit et les manières de ceux qu'un coup de fortune fait passer subitement d'une chaumière dans un hôtel, et ce bon ton s'établira fort aisément chez la classe pauvre de la 1re phalange, si on la choisit dans les régions où

le peuple est poli, comme aux environs de Tours et Paris.

Ce sera en partie par haine pour le peuple civilisé, que les riches se passionneront d'emblée pour celui de la phalange : ils le considéreront comme une autre espèce d'hommes, et se familiariseront avec lui par redoublement d'horreur pour la fausseté et la grossièreté civilisée. Ils oublieront leur rang auprès du peuple harmonien, aussi facilement qu'ils l'oublient aujourd'hui près des grisettes polies qui sont pourtant femmes du peuple, mais prétendant aux belles manières.

J'estime donc que la fusion s'ébauchera dès le 2e mois, que la classe riche sera la 1re à s'indigner contre le principe de politique civilisée : *Il faut qu'il y ait beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques riches*, principe qui sera bien vite remplacé par celui-ci : *Il faut que les pauvres jouissent d'une aisance graduée pour que les riches soient heureux.*

Rappelons qu'un des principaux moyens pour opérer cette fusion sera le progrès des enfans sur l'éducation naturelle ou entraînement à l'industrie et aux études par plaisir, sans aucune impulsion de pères ni de maîtres. C'est surtout ce prodige qui enthousiasmera les chefs de familles opulentes, et les disposera à la fusion.

L'accord de répartition n'échouerait pas, lors même qu'on ne parviendrait pas à opérer la fusion dès la 1re année; on verra en 9e notice qu'il existe

pour cet accord un moyen indépendant de la fusion des 3 classes ; elle ne pourrait pas s'opérer promptement, si la phalange d'essai était composée d'une populace grossière.

Et en spéculant sur le choix d'un peuple poli, cette fusion manquera encore de 2 ressorts, car le peuple élevé en civilisation sera toujours en arrière de la haute éducation, et d'autre part les familles riches passant à l'état sociétaire, n'auront point contracté avec leur peuple des liaisons d'enfance.

Malgré ces deux obstacles la fusion sera déjà possible par suite de l'enthousiasme général, et bientôt les riches ne voudront connaître les distinctions de rang que dans les cérémonies publiques et les réunions d'étiquette. Partout ailleurs, l'amitié collective l'emportera et donnera naissance à la passion inconnue des civilisés, l'unitéisme dont je donne quelques aperçus au 32e chap.

Si les relations sociales sont chez nous un sujet de discorde générale, c'est qu'elles vexent partout la majorité pour les plaisirs de la minorité. Cent personnes s'amusent dans un bal, mais cent cochers et valets se gèlent en plein air, ainsi que les chevaux stationnant à la neige, à la bise ; même ennui pour les cuisiniers et valets qui préparent la fête, sans aucun goût pour ce travail ; il deviendrait attrayant dans les Séries passionnées, soit par les intrigues de préparation, soit par la distribution des édifices, mais surtout par la domesticité indirecte qui, dans

diverses fonctions, transforme le riche en serviteur passionné du pauvre.

Et comme ces accords feront le charme du riche bien autant que celui du pauvre, on verra de part et d'autre égal empressement, concours d'intentions généreuses pour faciliter la répartition d'où dépendra le maintien du bel ordre sociétaire; mais quel sera l'étonnement des coopérateurs, lorsqu'ils apprendront que pour établir concorde et justice dans cette répartition, il n'est d'autre ressort à entremettre que la cupidité ou amour de l'argent, désir d'obtenir les plus grosses parts. On verra en 5e section, l'éclaircissement de cette étrange énigme, qui sera géométriquement expliquée : n'en déplaise à la morale, on verra que l'amour de l'argent est la voie de justice et de vertu dans les Séries passionnées.

CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME.

De l'accord intentionnel par le charme de mécanisme.

Nous touchons à l'un des côtés merveilleux du lien sociétaire : ce ne sont pas des prodiges qu'on va lire, mais de doubles prodiges. Nos esprits forts contestent à Dieu le pouvoir de faire des miracles; on va voir chez le monde sociétaire une faculté plus surprenante, celle des DOUBLES MIRACLES, pouvoir d'opérer dans chaque branche de relations, deux prodiges cumulativement et non pas un seul.

Ce n'est pas sans raison que la nature nous donne du penchant pour les féeries ; ces illusions romantiques sont nature de l'homme sociétaire, mais en sens fort différent de celui qu'ont adopté les romanciers qui ne nous présentent que des prodiges simples. Ils sont à cet égard, moins clairvoyans que le peuple, qui aperçoit et définit fort bien la destinée de l'homme, *bonheur ou malheur composé et jamais simple.*

Ce principe est exprimé dans deux adages vulgaires, appliqués l'un à la richesse, l'autre à la pauvreté.

R : La pierre va toujours au tas.

P : Aux gueux la besace. « *Abyssus Abyssum invocat.*

En effet : si un homme est riche, on lui jette à la tête les sinécures ; Bonaparte donnait aux riches banquiers des sénatoreries de 25000 fr. de rente : si un homme est pauvre, on ne veut pas même lui donner de l'emploi ; sa probité est suspectée, on ajoute l'outrage à sa misère : le bien et le mal ne sont jamais *simples* pour l'homme social, sa destinée est la dualité en bonheur ou en malheur, le mode *composé* et non pas *simple.*

Ignorant ce principe, nos sciences politiques, morales, et métaphysiques, ont toutes donné dans le SIMPLISME, dans l'erreur d'envisager le mouvement social et la nature humaine en mode simple, croire que l'homme est fait pour le bonheur simple ou pour

le malheur simple : ce faux principe que je nomme SIMPLISME les a conduits d'égarement en égarement, jusqu'au plus honteux de tous, au *matérialisme* et à l'*athéisme*, qui sont deux opinions *simplistes*, réduisant la nature à un seul principe, au matériel ; et le siècle tombé dans cette absurdité ose vanter son vol sublime ! Je reviendrai sur ce sujet : dissipons d'abord le préjugé de destinée simple ; démontrons par 3 exemples sur la richesse, la santé et l'économie, que dans nos relations domestiques et industrielles tout sera bonheur composé, charme dualisé, lorsque l'homme sera rendu à sa nature, au mécanisme sociétaire.

1° *Double prodige en richesse :* les civilisés s'estiment heureux lorsque, pour fruit de leurs travaux, ils parviennent à l'aisance après quelques années de privations. Les 7/8 d'entr'eux sont réduits à supporter le dénûment pendant la jeunesse, pour n'atteindre en fin de compte, qu'à la pauvreté dans la vieillesse. On peut donc nommer classe avantagée, celle qui, pour prix d'une jeunesse laborieuse, acquiert *l'aisance* ou *petite fortune*, dans l'âge moyen, à 40 ans où l'on est encore à temps de jouir. Un tel succès est un demi-prodige, vu les difficultés à surmonter ; et il y a prodige complet, lorsqu'en débutant sans capitaux, on arrive par industrie à la grande fortune dès l'âge de 40 ans. Mais si on arrivait à la grande fortune de bonne heure, sans versement de capitaux, sans autre effort que de se livrer

immodérément aux plaisirs de toute espèce, le charme serait double ; il y aurait prodige de faire grande récolte sans semailles apparentes, et prodige d'obtenir la fortune par l'exercice des plaisirs qui, en civilisation, la font perdre si souvent à qui la possède.

Chacun, en harmonie, voit s'opérer en sa faveur ce double miracle ; en effet, les travaux y étant transformés en plaisirs lucratifs et attrayans, chacun arrive à la fortune par l'exercice des plaisirs, et on y arrive de bonne heure, à 20 ans, à 10 ans, et même à 5, puisqu'un harmonien jouit de tous les biens enviés par nous ; voitures, chevaux, meutes, bonne chère, spectacles et fêtes continuelles ; tous ces agrémens sont en harmonie l'apanage du plus pauvre des êtres ; il a les voitures, meutes et chevaux de *minimum*, valant le train d'un Parisien renté à trente mille francs, et qui ne jouit pas d'un assortiment à option.

Et comme les plaisirs sont payés dans cet ordre social qui les utilise, comme on rétribue d'un dividende les groupes qui s'adonnent à la chasse, à la musique, ainsi que ceux qui exercent à la charrue devenue attrayante, il arrive :

1° Que l'harmonien, dès son jeune âge, recueille sans semailles, puisqu'il n'a songé qu'à se divertir.

2° Qu'il s'enrichit par l'exercice de ces nombreux plaisirs, qui aujourd'hui le ruineraient en peu de temps.

C'est donc en sa faveur un double prodige, un charme composé et non pas simple en acquisition de richesse : passons à d'autres miracles *composés*.

2° *Double prodige en santé*. Une règle qui nous parait fort sage, est d'user modérément des plaisirs, afin de ménager le corps ; et l'on regarde comme prodige, l'avantage bien rare de conserver la santé en se vautrant dans la débauche. L'antiquité s'étonna que Néron conservât une pleine vigueur, après 18 ans d'excès habituels.

Si cet usage immodéré des plaisirs devenait voie de santé, si celui qui s'adonnerait le plus aux jouissances quelconques, devenait l'homme le plus robuste, un tel effet serait double prodige, très-inconcevable dans les mœurs civilisées où chaque plaisir entraîne d'ordinaire à des excès qui compromettent la santé, tandis que dans les Séries passionnées où il existe partout des contre-poids fondés sur la variété de jouissances, chacun gagne en vigueur, selon son activité à figurer dans les plaisirs de toute espèce.

Démontrons : l'homme qui aura parcouru dans le cours de la journée, trente sortes de jouissances, aura donné à chacune environ une demi-heure ; celui qui n'en aura goûté que quinze, y aura donné le double de temps, environ une heure par séance, ou deux heures s'il s'est borné à 8 plaisirs. Il est évident que le premier bornant chaque plaisir à une demi-heure, aura beaucoup moins abusé, moins

approché de l'excès, que le 3e qui aura donné deux heures à chaque séance. Quatre hommes se plaignent d'indigestion le lendemain d'un grand et long repas ; on peut assurer que trois d'entr'eux auraient échappé à l'indigestion, si le repas eût duré moitié moins. Les généraux d'Alexandre firent une orgie d'ivrognerie et gloutonnerie, qui se prolongea pendant toute la nuit; quarante-deux d'entr'eux en moururent le lendemain: si l'orgie n'eût duré que 2 ou 3 heures, il n'en serait pas mort un seul, car on aurait évité les excès qui d'ordinaire n'ont lieu qu'à la fin du repas et dans les séances trop prolongées.

Selon ce principe, plus les plaisirs seront nombreux et fréquemment variés, moins on risquera d'en abuser; car les plaisirs comme les travaux deviennent gage de santé quand on en use modérément. Un diné d'une heure, varié par des conversations animées, qui préviennent la précipitation, la gloutonnerie, sera nécessairement modéré, servant à réparer les forces qu'usérait un long repas sujet aux excès, comme les grands dinés de civilisation, les réunions morales d'électeurs, francs-maçons, corporations, et autres qui passent une demi-journée à table, en l'honneur de la douce fraternité. Ces longues fêtes de civilisation, ces repas et bals interminables, ne sont que pauvreté, absence de diversion et de moyens.

L'harmonie qui présentera, surtout aux gens riches, des options de plaisir d'heure en heure, et

même de quart d'heure en quart d'heure, préviendra tous les excès par multiplicité de jouissances; leur succession fréquente sera un gage de modération et de santé. Dès-lors chacun aura gagné en vigueur, en raison du grand nombre de ses amusemens: effet opposé au mécanisme civilisé, où la classe la plus voluptueuse est partout la plus faible de corps. On ne doit pas en accuser les plaisirs, mais seulement la rareté de plaisirs d'où naît l'excès, qui semble autoriser les moralistes à condamner la vie épicurienne; ils prêchent la modération *inverse* ou résistance à l'appât du plaisir; ils ignorent le régime de modération *directe* ou abandon à une grande variété de plaisirs contre-balancés l'un par l'autre, et garantis d'excès par leur multiplicité, leur enchaînement.

Ce n'est pas en civilisation que peut s'établir ce mécanisme, il est réservé aux Séries passionnées. Toute notre sagesse est d'ordre inverse, notamment en médecine où nous employons la sobriété, la privation spéculative, au lieu de la gastrosophie ou gourmandise équilibrée par la variété qui satisfait à la fois le goût, l'imagination et l'estomac, bien plus fort en facultés digestives quand on le soutient par une échelle de variétés adaptées au tempérament.

L'ordre sanitaire naîtra donc de l'affluence même des plaisirs, aujourd'hui si pernicieux par l'excès que provoque leur rareté. Un tel résultat sera

double prodige, ou charme *composé*, relativement à la santé. 1° Il transformera en gage de vigueur cette vie épicurienne qui, dans l'état actuel, est voie de perdition, tant de la santé que de la fortune. 2° En prodiguant aux riches ces alternats continuels de plaisirs, il transformera en voie de santé la richesse, qui aujourd'hui n'est que voie d'affaiblissement, car la classe la plus riche est toujours la plus sujette aux maladies : témoins les gouttes, rhumatismes et autres maux, qui s'acharnent sur le prélat et le ministre, et n'entrent pas dans la cabane du paysan, où d'autres maladies, comme les fièvres, ne pénètrent que par les excès de travail et non de plaisir.

3° *Double prodige en économie.* Je l'ai déjà énoncé ; c'est la propriété qu'ont les séries passionnées d'élever les économies en raison de la multiplicité des caprices et raffinemens. Une phalange peut fabriquer vingt sortes de pain, à moins de frais qu'un seul pain qui, par sa *solité* d'espèce, aurait le vice de ne point exciter les rivalités cabalistiques, et qui par suite ne répandrait aucun charme sur les travaux, ne mettrait pas en jeu le levier économique d'attraction industrielle.

Au premier moment on est choqué d'entendre dire qu'il en coûtera moins de servir cinquante sortes de salades qu'une seule, de fournir des voitures de cinquante espèces que d'une seule ; quelques lignes vont lever les doutes.

La phalange cultive plusieurs sortes de salade, et en reçoit chaque jour d'autres sortes de ses voisines, selon la règle exposée précédemment. Elle peut donc, à un service de 1600 personnes (petits enfans déduits), fournir sept sortes de salades qui, assaisonnées chacune de 7 à 8 manières pour satisfaire tous les goûts, forment une cinquantaine de salades différenciées en qualité et préparation. Qu'on veuille par illusion d'économie se réduire à trois au lieu de cinquante, tout le mécanisme d'attraction industrielle est renversé ; plus de débats cabalistiques sur les qualités, sur les variantes d'assaisonnement ; plus de ligues pour les subdivisions parcellaires, cultivant selon diverses méthodes, et variant les saveurs du légume ; plus de rivalités actives avec les phalanges voisines ; l'émulation tombe, la série de saladistes n'a plus de ressorts, ses produits dégénèrent, ses travaux sont dédaignés, on ne peut les soutenir que par entremise des corvéistes, et il en coûtera plus cher pour avoir une mauvaise salade que pour une option sur 50 sortes raffinées en qualités et en assaisonnement. Même théorie s'applique aux voitures et à tout autre objet.

Nous regarderions déjà comme un prodige économique l'art de mener un train de vie fastueux, sans dépenser plus que si l'on vivait dans la médiocrité ; que sera-ce de l'art de dépenser beaucoup moins dans le grand faste, que si l'on végétait dans la vie parcimonieuse. Il y aura encore dans ce ré-

sultat miracle redoublé ou composé; vingtupler, centupler les jouissances, en réduisant la dépense au-dessous de celle d'une vie monotone, d'un régime de privations.

Les miracles de mécanique sociétaire que je borne ici au genre *composé* ou redoublé, s'élèveront dans diverses branches au *sur-composé* ou triple, et au *bi-composé* ou quadruple prodige (Traité de l'Association domestique-agricole). Ces merveilles incompréhensibles, et pourtant certifiées par ceux qui auront vu la phalange, causeront sur le globe une telle stupéfaction, que tous les gens aisés voudront faire le voyage et voir de leurs yeux des effets si inconcevables : c'est ce qui garantira à la phalange d'essai un bénéfice de quarante millions sur les curieux, admis à cent francs par jour, dans le cas où elle prendra ses mesures pour opérer en pleine échelle, et étaler l'harmonie des passions dans toutes les branches qu'elle peut comporter au début.

A l'aspect de cette féerie sociétaire, de ces accords, de ces prodiges, de cet océan de délices produit par la seule attraction ou impulsion divine, on verra naître une frénésie d'enthousiasme pour Dieu auteur d'un si bel ordre, et l'infâme civilisation perfectible sera couverte de malédictions universelles. Ses bibliothèques politiques et morales seront conspuées, déchirées dans le premier instant de colère, et livrées aux plus vils emplois, jusqu'à ce qu'on les ait réimprimées avec la glose critique,

placée en regard du texte, pour en faire la risée perpétuelle du genre humain. (Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole).

Plaçons ici une remarque sur l'erreur fondamentale des sciences philosophiques, *le simplisme*. Elles envisagent toujours la nature et la destinée humaine en mode simple ; elles s'obstinent à dissimuler le malheur social, à n'y voir qu'une disgrâce ou privation *simple*, quand elle est communément double, quadruple, décuple ; et quant aux perspectives de bonheur moral ou politique dont elles nous leurrent, ce n'est toujours qu'un bonheur simple et trompeur, comme celui d'aimer la vertu pour elle-même, sans bénéfices, ni gloire, ni grandeurs attachées à l'exercice de cette vertu. Une telle mesquinerie ne saurait convenir à l'homme, sa destinée est le mode composé en bonheur comme en malheur.

Il eût convenu d'ajouter à ce tableau un contraste ou parallèle des malheurs composés qui pèsent sur le civilisé : on n'en finirait pas si l'on voulait à chaque chapitre dire seulement le nécessaire. (Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole), l'ébauche de ce tableau renfermant 24 disgrâces qui accablent les civilisés pauvres ; on pourra aisément porter au double cette série des misères actuelles, effets nécessaires du régime subversif, qui produit en tous sens l'opposé des bienfaits sociétaires.

D'après l'admiration qu'excitera le mécanisme des séries passionnées, on peut juger de l'empressement des associés qui en recueilleront le fruit, à consentir tout sacrifice qui serait nécessaire pour assurer l'accord de répartition. J'ajoute un dernier chapitre sur cette harmonie intentionnelle dont, je le répète, on n'aura aucun besoin, car la cupidité, *à elle seule*, suffit pour établir l'exacte justice, quand les séries industrielles sont régulièrement organisées.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

De l'accord intentionnel par les trois unités matérielles, affectueuses, et mécaniques.

L'UNITÉ est le mot le plus profané par le monde savant; convaincu qu'elle devrait être le but en mécanique sociale, mais ne sachant par quelle voie y arriver, il est borné à rêver des unités en accords sociaux, unités plus illusoires les unes que les autres, depuis celle des 3 pouvoirs dont l'un dévore les 2 faibles, jusqu'à celle des ménages où un sexe opprime les 2 faibles.

Un des prodiges que les curieux viendront de tous les points du globe, admirer dans la phalange

d'essai, sera l'unité d'action, l'accord des passions abandonnées à la pleine liberté.

Ce n'est pas un accord de passions qu'un état de choses violenté, où les sbires empêchent les disputes : nous savons par la crainte des prisons et des gibets, amener les 400 familles d'une bourgade à ne point se battre; elles ne sont pas pour cela amicales, affectueuses, unitaires; il en est de même de l'intérieur des familles où le père, au moyen du fouet et de la morale, établit un calme qui n'est point un accord passionné.

Il faudra donc, dans une phalange de 1800 personnes, que chaque individu aime passionnément tous les autres, qu'il soit porté à les soutenir de sa bourse au besoin.

Aimer tous les autres sociétaires, cela est matériellement impossible, dira-t-on, puisque chaque caractère a ses antipathiques. Répétons à ce sujet que toute assertion générale en mouvement, sous-entend l'exception d'un huitième : *aimer tous les autres*, parmi 1600 sociétaires au-dessus de 4 ans, c'est en aimer 1400 par affection directe, et les 200 autres par affection indirecte, par spéculation sur tels services qu'on tire d'eux. Si l'affection directe s'étend seulement aux 7/8, il y aura accord unitaire : décrivons-le d'abord, nous en examinerons ensuite les propriétés.

Tel ménage d'ouvriers est aujourd'hui fort indifférent au millionnaire Dorimon qui habite l'hôtel

voisin. C'est une famille de menuisiers ; si Dorimon les emploie, il les paie ; tout est fini là, il n'y a point entre eux de relations amicales.

Il arrive dans la phalange que tous ces individus rendent à Dorimon de précieux services : le père a présidé en partie à l'éducation industrielle du fils aîné de Dorimon, qui âgé de 6 ans voulait monter des chérubins aux séraphins. L'enfant avait à faire sept preuves de talent en divers genres ; comme il avait pour la menuiserie un goût très-prononcé, il a choisi ce travail pour une de ses sept épreuves, et le menuisier Jacques l'a si bien dirigé qu'il a été admis d'emblée sur cette branche d'industrie.

Dans six autres branches, il a été de même enseigné par six individus envers qui Dorimon se trouve reconnaissant, parce que ces services ne sont point payés directement. L'enfant et le maître s'assemblent par convenance mutuelle, par attraction et sympathie.

Et comme le fils aîné de Dorimon a dès l'âge de 6 ans plus de 30 passions en exercice de l'industrie et des arts, Dorimon se trouve obligé non pas envers 30 instituteurs, mais envers cent qui ont, par pure affection, coopéré à cette instruction ; car un enfant harmonien trouve communément 3 à 4 instituteurs passionnés dans chaque branche où il exerce.

Dorimon a deux autres enfans de 4 à 2 ans, et les soins donnés à leur éducation seront pour lui un

sujet de gratitude envers 200 autres personnes tenant aux séries des bonnes, des bonnins, des mentorins, etc. Il verra ses enfans profiter dix fois plus vite que ceux de civilisation; charmé de leur progrès il aimera tous ceux qui y auront coopéré par affection pour les enfans mêmes.

Voilà donc sur une seule branche de relations, sur l'éducation de ses enfans, 300 liens amicaux que Dorimon aura formés avec des hommes, femmes et enfans de la phalange qu'il habite : je place dans ce nombre les enfans; car parmi les instituteurs on compte bon nombre d'enfans qui, par amitié, enseignent à leur inférieur en âge ce qu'ils ont appris un an avant lui.

Ajoutons que Dorimon est lui-même instituteur de beaucoup d'enfans en qui il découvre instinct et vocation pour les branches d'industrie qu'il préfère. C'est un charme pour tout le monde que de donner l'enseignement à de jeunes élèves intelligens et zélés, en qui l'on voit des successeurs industriels. Les soins qu'il donne à ces enfans lui valent, de la part des parens, une affection égale à celle qu'il porte aux instituteurs de ses enfans. C'est ainsi que l'enseignement, à lui seul, crée pour Dorimon une masse de liaisons amicales qui s'étendent au quart de la phalange. Et si Dorimon est un homme âgé, qui ait de petits enfans en 2e et 3e degré, ses liens de gratitude en service d'éducation seront d'autant plus nombreux.

Si nous examinons les autres branches de relations où Dorimon pourra former des liaisons affectueuses, telles que la gastronomie, les sciences et arts, l'agriculture, les amours, etc., on verra qu'il se trouve lié passionnément, par affection corporative, avec les 7/8 des sociétaires de sa phalange; et que le peu d'entr'eux avec qui il n'a pas de lien direct, sont encore considérés de lui pour service indirect. Il n'aime pas Géronte, il y a entre eux une antipathie prononcée; mais il arrive que Géronte est le sectaire le plus intelligent de la culture des asperges dont Dorimon est grand amateur. Sous ce rapport, il protège les travaux de Géronte, il le considère, il a pour lui une affinité indirecte, une amitié spéculative.

Cette multiplicité de liens, cette alliance passionnée avec tous les sociétaires, se fonde sur l'emploi des 3 moyens indiqués au chap. VI, savoir : *séances courtes et variées, exercices parcellaires, séries compactes;* moyens qui ne sont en d'autres termes que l'exercice des 3 passions mécanisantes, chap. V, auxquelles le système d'attraction industrielle est coordonné dans tous les détails.

Comment pourrait-on, sans les courtes séances et l'exercice parcellaire, mettre chaque individu en relation avec 30 séries, et cent groupes ou sous-groupes, et par suite avec la phalange entière?

C'est sur cette multiplicité de relations, et no-

tamment sur les intrigues de gastronomie combinées avec celles de culture, que repose le lien général des sociétaires. Ils seraient insoucians les uns pour les autres, si chacun d'eux s'occupait isolément, comme en civilisation, d'un travail qu'il exercerait dans toutes ses branches et sans collaborateurs nombreux.

Les philosophes nous disent que tout est lié et doit être lié dans le système de la nature : il faut donc établir d'abord les liens dans la plus basse des relations qui est celle de régime domestique. Nous ne savons pas même former les liens dans une petite famille de 6 personnes, tout tomberait en discorde sans l'intervention de la loi, ou du fouet et de la morale ; il faut, sans le secours de ces 3 agens, organiser des liens passionnés entre 1800 personnes composant l'état domestique, le plus bas degré des réunions sociétaires. Si on y réussit, il sera évident qu'on peut établir pareille harmonie entre 1800 phalanges formant 3,000,000 d'individus, et entre 18,000 et 1,800,000 phalanges, puisque le mécanisme est le même, pour une ou pour l'ensemble des phalanges du globe qui s'élèveront au nombre de 3 millions, quand la population sera portée au complet de 5 milliards.

Lorsqu'il sera avéré par l'aspect de la 1re phalange qu'elle atteint à l'unité domestique et industrielle, à l'accord passionné en relations de caractères, et en relations d'intérêt ou de dividendes à

répartir, on en conclura que l'unité va s'établir dans toutes les relations du globe ; et pour faire juger de l'enthousiasme qu'excitera cette espérance, il suffira d'énumérer ici quelques emplois de l'unité : elle régnera

En langage, signes typographiques et voies de communication ;

1° En mesures sanitaires, quarantaines et purgations collectives de l'espèce humaine ;

2° En extinction des genres hostiles ou nuisibles du règne animal, et de quelques végétaux, des marécages, etc. ;

3° En restauration des espèces animales et végétales, substitution des races précieuses aux mauvaises ;

4° En restauration *composée* des climatures : voyez la note A, Traité de l'Association domestique-agricole ;

5° En relations matériels, monnaies, poids, mesures, méridiens, etc. ; jusqu'au diapason ;

6° En relations industrielles, travaux publics des armées, entreprises relatives aux sciences et arts.

7° En relations commerciales et fiscales, approvisionnemens combinés du globe, et garanties de *minimum* proportionnel aux classes.

8° En accords généraux de passions, art de les lier et développer coopérativement par tout le globe.

A ne parler que du 1er de ces accords, celui de

langage, signes typographiques et autres voies de communication, comment le monde civilisé ose-t-il parler d'unité, se vanter de perfectionnement, de vol sublime, quand il n'est pas même arrivé au plus bas ressort d'harmonie, en voie de communication? Deux civilisés, un Français et un Allemand, qui se disent perfectibilisés, par la métaphysique de Kant ou de Condillac, ne savent pas même s'entendre, se parler; ils sont dans cette branche de relations, fort au-dessous des brutes; car chaque animal sait de prime abord établir entre lui et son semblable toutes les communications dont leur espèce est susceptible.

Cependant l'unité de langage et d'écriture, qui est voie d'acheminement à toutes les autres, est matériellement possible en civilisation; car on y en voit de beaux germes. La langue italienne est unitaire pour toutes les côtes maritimes de la Méditerranée, et même pour le Portugal, Maroc et la Mer-Noire. La langue anglaise est unitaire pour toutes les côtes maritimes du Nord, au-dessus de la Manche. Les signes musicaux et leurs mots italiens sont unitaires en tous pays civilisés, malgré les diversités typographiques.

Si donc la civilisation échoue sur les unités les plus urgentes, celles de communication dont elle possède tous les germes, que sera-ce des unités sur lesquelles elle est réellement entravée, comme les quarantaines sanitaires, l'extirpation générale de toutes les

maladies accidentelles, virus psorique, variolique, siphilitique, épizootique, etc., qui seront extirpés par toute la terre dès la 5e année d'harmonie ?

On est d'autant plus arriéré sur la purgation des fléaux matériels non inhérens à l'espèce humaine, la destruction des loups, des bêtes féroces, des malfaisantes comme sauterelles, rats, chenilles, des insectes mal-propres, des reptiles de marécages, et autres vices qui disparaîtront très-promptement dès la 1re génération d'harmonie.

On peut voir sur les unités, le Traité de l'Association domestique-agricole; notamment la note sur le faux système métrique établi ou *tenté* par les Français qui ont choisi le faux pour base, le nombre DIX au lieu du nombre DOUZE; et qui selon l'usage civilisé, ont fait des travaux gigantesques pour chercher ce qu'ils avaient sous la main, la *mesure naturelle* donnée fortuitement par le pied-de-roi de Paris.

Pour établir la différence des méthodes unitaires aux méthodes civilisées, j'ai démontré dans le Traité de l'Association domestique-agricole, qu'une élection qui dans l'état actuel coûte à chaque électeur 5 à 6 jours en voyages, intrigues préparatoires, dînés électoraux, scrutins, etc., coûte moins d'une minute en harmonie, lors même qu'il s'agit d'une élection *universale*, dans laquelle interviendront les 300,000,000 hommes, ou 300,000,000 femmes, ou 300,000,000 enfans du globe.

On peut, sur l'unité des relations scientifiques, voir les détails, dans le Traité de l'Association domestique-agricole, et juger par-là de la duperie des savans qui préfèrent à cette immense fortune, le rôle abject de flagorner la civilisation qui les tient comme des écoliers sous la férule, et flagorner l'agiotage qui les nomme gredins de savans à qui il ne faut qu'un grenier à 50 francs par mois. Le corps législatif les traite d'écrivains de galetas, salariés à 1200 fr. par mois; c'est un contre-sens; on n'habite plus au galetas quand on reçoit 1200 fr. par mois.

Ce qu'il y a de plus clair dans ces verbiages, c'est que le monde savant est bafoué par les autres classes qui paient ses torrens de lumières par des torrens de mépris. Quelle est leur servilité de se passionner pour cette civilisation qui les traîne dans la boue? Que ne saisissent-ils l'occasion d'en sortir et s'élever subitement à une haute fortune, en provoquant la fondation de l'état sociétaire qui, par besoin de leurs talens, sera obligé de se les disputer à force de largesses; et qui, à ce pactole inespéré, en joindra trois autres; l'exploitation des sciences neuves, les récompenses unitaires produisant des millions là où la civilisation ne paie qu'en stériles médailles, et les critiques à publier sur la civilisation et les sciences philosophiques, sujet fécond qui, pendant plus de 20 ans sera pour les écrivains exercés une voie de bénéfices incalculables. Voyez la postface.

J'ai démontré dans ces 4 chapitres que l'accord intentionnel régnera dans les 4 branches de relations ;

Dans celles du matériel ou de l'intérêt ;

Dans celles du spirituel ou des liens affectueux ;

Dans celles du mécanisme interne ou domestique; et par suite dans celles de tendance à l'unité d'action extérieure, source de charmes et de bénéfices gigantesques pour tout le genre humain.

Lorsque le désir d'un accord collectif sera si général, il sera bien aisé de parvenir à l'accord de répartition pour peu que les méthodes soient régulières et assorties au vœu des passions : l'on va juger dans la section suivante si elles rempliront cette condition.

RÉSUMÉ SUR L'APPLICATION.

Pour décrire les relations d'harmonie, pour appliquer les principes exposés aux sections 1 et 2, j'ai adopté trois divisions.

La section IIIe traite des relations de l'âge impubère borné à dix passions, ignorant l'amour et la paternité.

La section IVe traite des relations de l'âge pubère, qui est pourvu des douze passions, dont deux, amour et paternité LIBRES, seront comprimées au début de l'harmonie.

La section Ve traitera des relations d'équilibre

passionnel communes à ces deux classes, répartition des bénéfices, et ralliement des antipathies sociales.

J'ai dû décrire d'abord l'âge impubère, parce qu'il est le plus susceptible de pleine harmonie, étant dégagé des deux passions qui sont criminelles selon nos coutumes, et qu'on sera obligé d'entraver pendant les premières générations.

En traitant de l'âge pubère, section IV, j'ai été fort limité, ne pouvant parler ni de l'amour libre, ni de la paternité libre, deux passions qui seront interdites pendant un demi-siècle, et dont l'engorgement causera d'énormes lacunes dans le mécanisme d'harmonie.

J'ai rallié les relations de l'âge pubère à deux grandes questions de mécanisme, savoir :

L'engrenage des attractions industrielles, 7e notice ;

Les accords intentionnels sur la répartition, 8e notice.

Récapitulons brièvement les sujets les plus importans de ces deux sections : les effets les plus éloignés de nos coutumes.

En éducation. L'on a vu que nos systèmes pèchent sur tous les points ; on n'a pas même connaissance du but à atteindre, on n'ose pas l'envisager : il s'agit d'élever l'enfant à sa destinée industrielle. Si l'homme doit vivre du travail agricole et manufacturier, il faut le faire cultivateur et fabricant avant

de le faire savant. Telle est la marche de l'éducation harmonienne où un enfant, fût-il héritier du trône du monde, est élevé dans les jardins, colombiers, ateliers et cuisines d'une phalange, dès qu'il peut marcher ; il y devient cultivateur et manufacturier avant de s'occuper des études ; il ne les aborde que peu à peu, et comme accessoires des travaux productifs auxquels il s'entremet constamment de 2 à 4 ans. Ensuite il sollicite l'enseignement, pour l'appliquer à ces travaux où il est impatient de se perfectionner, et il obtient l'enseignement *intégral* donné en toutes méthodes, sur lesquelles il peut opter, sans être assujéti au système de tel sophiste.

Dans cette éducation la marche est directe, l'enfant va droit au but, à l'industrie. L'étude est sollicitée par l'enfant pour emploi industriel, pour favoriser les travaux où il trouve son bonheur. Hors de cette application, l'étude est toujours un ennui pour l'enfant, sous quelque forme qu'on la lui présente ; et nos méthodes ont l'inconvénient de ne savoir pas la présenter. Les élèves de nos meilleures écoles sont fatigués de l'étude, et ne s'y livrent qu'avec dégoût ; les maîtres sont aussi ennuyés de donner l'enseignement que les enfans de le recevoir ; le salaire est l'unique mobile des instituteurs, ils ignorent tout-à-fait l'attraction réciproque ou double affinité du maître et de l'élève, pour eux personnellement, et pour l'objet enseigné.

Aujourd'hui chaque maître, chaque pensionnat

prétendent avoir inventé des méthodes nouvelles, et ce qu'il y a de certain c'est qu'aucune n'approche du but qui est l'application à l'industrie, et l'attraction réciproque, telles que je viens de les expliquer.

On n'a guères vu dans l'éducation moderne qu'une idée neuve, c'est l'enseignement mutuel, méthode essentielle de l'harmonie où un professeur exerçant par attraction ne pourrait pas abonder à soigner un cent d'élèves; à peine en admet-il aux leçons particulières, 7, 8, 9, dont quelques-uns transmettent la science à pareil nombre, et ainsi de suite.

On assure que ce mode est renouvelé des Grecs de qui on reproduit tant d'idées qu'on nous donne pour neuves. (Voyez l'ouvrage de BUTESS sur les découvertes attribuées aux modernes, ouvrage peu répandu, parce qu'il fourmille de vérités fâcheuses pour l'orgueil et le plagiat. Il démontre que le génie moderne est, dans tous ses détails, une réminiscence des ébauches de l'école grecque à qui les moyens manquaient pour approfondir les sciences dont elle avait su découvrir tous les germes, notamment la théorie de Newton sur l'attraction, entrevue par Pythagore.)

Une école civilisée ayant à peine parmi ses élèves un dixième de passionnés, désireux de la science, l'enseignement mutuel n'y est praticable qu'en ébauche, parce qu'on ne peut pas classer la troupe en plusieurs échelles d'étudians, passionnés chacun

dans leur degré, tant pour l'étude que pour la transmission.

Les antagonistes de cette innovation la dépeignent comme plagiat sur l'école de Pythagore; à supposer que ce soit l'ouvrage des modernes, c'est encore un sujet de honte pour eux ; il faut donc 3000 ans pour pénétrer le moindre mystère de la nature, un procédé dont elle suggère l'idée à tout maître un peu surchargé d'écoliers ; et à peine ce procédé est-il mis en scène qu'il cause quadruple scandale :

Il est dénigré comme inutile et dangereux,

Il est ravalé comme réchauffé de l'antiquité,

Il devient un levier de l'esprit de parti,

Il est l'objet d'un plagiat sur l'école lancastrienne.

Que de malfaisance dans les esprits civilisés ! que de lenteurs dans leurs inventions, que de scandale dans l'emploi qu'ils en font ! quel chaos d'impéritie et de vices dans cette gasconne société qui vante son progrès vers la perfectibilité ! si elle connaissait les lois du mouvement social, elle saurait qu'en éducation comme en tout, il faut d'abord conduire l'homme au premier but de l'attraction, au luxe interne et externe, (santé et richesse ;) or la classe qui reçoit le plus d'éducation est la plus ennemie du travail ACTIF en culture et manufacture, c'est aussi la moins robuste : elle manque donc les 2 voies de luxe, richesse interne ou santé, et richesse externe qui ne peut provenir que du travail productif. Dès-lors les systèmes d'éducation civilisée sont tous

aussi faux les uns que les autres : quelques légères différences n'empêchent pas que tous ne tombent dans les fautes capitales que je viens d'énumérer.

La 8e notice qui traite des 4 genres d'accords intentionnels, présente un contraste surprenant du mécanisme harmonien au mécanisme civilisé. Celui-ci qui aurait grand besoin d'accords intentionnels pour contre-poids aux discordes qu'il engendre, ne produit aucun de ces accords ; tandis que l'harmonie crée ces accords à profusion, quoiqu'elle n'en ait pas besoin ayant d'autres moyens suffisans pour concilier les prétentions ambitieuses.

La nature ici semble inconséquente au premier coup d'œil ; elle prive de ressorts une société qui en a besoin, elle les prodigue à celle qui peut s'en passer : est-ce une distribution vicieuse ? non, elle est fort juste selon la règle du mouvement composé ou dualisé, chap. XXXI ; on y a vu que l'homme est fait pour le double bonheur ou le double malheur, et non pour le simple : c'est en parti l'ignorance de cette règle qui a jeté les philosophes dans l'athéisme : on incline à suspecter Dieu, quand on ne connait pas la cause de cette loi de mouvement composé ; la voici :

Dieu ayant créé les passions pour l'état sociétaire qui durera sept fois plus que le chaos social, et ayant donné à l'ordre sociétaire la propriété de bonheur composé, miracles redoublés, chap. XXXI, l'ordre civilisé qui est le jeu subversif des passions

doit opérer à contre-sens ; les ressorts, les 12 passions étant les mêmes dans l'un et l'autre état, ils ne peuvent manquer de produire un effet double en bien ou en mal. Si le malheur des civilisés n'était que simple, il s'ensuivrait que le bonheur des harmoniens ne serait que simple ; or il serait fâcheux que pour favoriser les temps malheureux, Dieu eût rédimé le bonheur des temps heureux qui dureront sept fois davantage.

D'ailleurs plus nos misères sont cumulées dans l'état civilisé, mieux le génie est avisé de son égarement et stimulé à chercher l'issue du labyrinthe. Si le malheur et l'injustice n'y étaient que médiocres et simples, on pourrait croire que cet ordre civilisé, est réellement perfectible, comme le persuadent les sophistes pour se dispenser d'en inventer un meilleur. Nous avons à nous préserver de cette erreur, et pour nous la faire apercevoir, il est utile que le malheur composé ou double mal soit le fruit constant de toutes nos réformes philosophiques.

En lisant le chap. XXIX, on a dû revenir des préventions civilisées contre le genre ambigu qui tient place dans les passions et caractères, comme dans les produits de tous règnes. On l'a méprisé de tout temps, on n'a dressé aucun tableau des ambigus; et dernièrement un écrivain passant d'un extrême à l'autre, a voulu faire de l'ambigu un règne à part sous le nom de *psychodiaire* ; c'est une erreur, l'ambigu n'est pas règne spécial, mais lien de tous les

règnes ; de même que les transitions ne sont pas branche particulière d'un écrit, mais lien des diverses parties.

Une autre erreur où tombent les beaux esprits, est de ravaler le genre trivial, comme l'ambigu, et vouloir qu'on exclue des calculs de mouvement la partie triviale qu'ils accusent de n'être pas à la hauteur de la philosophie. Disons plus exactement, que la philosophie n'est point à la hauteur du mouvement ; elle ignore la règle du *contact des extrêmes*, selon laquelle un système de preuves en mécanique des passions, doit passer des effets les plus sublimes aux plus triviaux.

En théorie de mouvement il faut, non pas des fleurs académiques, mais de la justesse mathématique et de l'intégralité. Or la preuve n'est complète, intégrale, qu'autant qu'elle s'applique aux deux extrêmes et par suite aux degrés intermédiaires. Exclure le trivial, c'est raisonner comme un chirurgien qui ne voudrait pas opérer sur certaines parties du corps parce qu'elles sont triviales, ou comme un chimiste qui refuserait d'analyser les substances triviales. Il faut se garder de cette erreur des critiques parisiens, qui m'ont blâmé de mettre en scène, *quand il le faut*, l'ambigu et le trivial, selon la loi de contact des extrêmes : si j'avais exclu de mes recherches ces deux genres, je n'aurais déterminé ni la corporation du vestalat, ni celle des petites hordes qui sont les deux ressorts les plus puissans en éducation

naturelle, quoique leurs emplois tiennent à l'ambigu et au trivial.

Les littérateurs civilisés tombent en déraison sur tout ce qui touche aux questions de mouvement ; ils n'ont sur ce sujet aucun principe fixe, aucune direction raisonnée ; et comme le dit fort bien l'Évangile, *ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.* (St. Math. Chap. XV). Si on en doutait, il suffirait pour s'en convaincre, de la versatilité de leurs doctrines qui, après avoir prêché de tout temps le mépris des richesses, nous excitent aujourd'hui à l'amour du trafic.

Un journal, (Gazette de France) a dénoncé avec raison la dépravation de la morale dont il dit : « elle » s'est bien humanisée ; douce, complaisante, elle » ne nous enseigne plus à combattre, mais à céder. » Ce serait bien le vœu de la nature qui veut que nous cédions à l'attraction, pourvu que ce bonheur s'étende à tous, dans un régime social où chacun ait la faculté de se livrer à l'attraction, et où *tout soit lié,* selon le principe des philosophes qui enseignent que tout est lié dans le système de la nature et doit être lié de même dans le système social.

Pour opérer ce lien, il faut que le peuple participe aux jouissances, qu'elles ne soient pas limitées à la classe riche : or que veut le peuple ? il tient avant tout à la nourriture, à la bonne chère : j'ai prouvé, que le monarque même ne peut pas être bien servi si le peuple ne l'est pas ; il fallait donc

découvrir un ordre industriel, (Séries passionnées), qui assurât ce genre de bien-être à toutes les classes en proportion de leurs moyens pécuniaires ; un ordre qui établît le lien recommandé par la philosophie, et qui l'appliquât d'abord aux subsistances du peuple, d'où on l'aurait étendu au régime des subsistances générales du globe, (voyez le Traité de l'Association domestique-agricole), en y organisant le système lié et le mode composé qui sont la nature de l'homme. (Chap. XXXI).

Au lieu de proposer ces grands problèmes, nos moralistes professent le mépris du peuple et l'insouciance pour ses besoins, pour les fourberies commerciales dont il est victime. Ils ne songent qu'à s'introduire dans les salons de la finance ; le veau d'or enchaîne à son char tout le monde savant ; nos philosophes dédaignent la gargotte morale, le brouet noir des Spartiates, les raves de Curius Dentatus et les ragoûts à l'eau de la citoyenne Phocion; habitués maintenant aux volailles truffées des publicains, ils oublient que le peuple souffre, et qu'il faut pour le faire participer au bien-être, un système où *tout soit lié*, où le bonheur s'étende jusqu'aux dernières classes populaires.

J'ai observé cette règle de lien général dans les relations décrites aux sections III et IV ; j'y ai toujours fait marcher de front le beau et le bon, tous deux y sont liés sans cesse ; je n'y ai pas négligé les fleurs pour les pommes de terre, comme aux beaux

jours de 1793, où l'on plantait moralement des pommes de terre au jardin des Tuileries; je n'y ai pas non plus négligé les pommes de terre pour les fleurs, comme le font aujourd'hui nos perfectibiliseurs qui, sous prétexte de s'élever à la hauteur de la philosophie, veulent proscrire certaines fonctions qu'ils disent triviales, et dont l'absence fait avorter les fonctions nobles; aussi voit-on les Parisiens aussi ignorans sur le beau que sur le bon: leurs parterres tout remplis de pissenlits arborescens, sont aussi mal tenus que leurs potagers; vandales sur la culture des fleurs qu'ils détruisent en automne quand elles pourraient durer encore un mois, (surtout le souci), ils sont également vandales sur le soin des pommes de terre que la philosophie juge au-dessous de sa dignité. Ainsi tout est lié; si on échoue sur le beau, on échouera sur le bon: c'est un écueil inévitable hors des Séries passionnées.

En conséquence il faudra refaire l'éducation sur le beau comme sur le bon: la morale veut n'occuper les femmes que du pot au feu; il faudra les habituer à l'appréciation des fleurs qu'elles ne connaissent point; elles ne font cas que des roses, et leurs maris n'estiment que les choux; de là vient que pour faire l'éducation harmonienne des pères et mères engagés dans la première phalange, il faudra employer les champs des fleurs concurremment avec la *gastronomie* élevée au mode GASTROSOPHIQUE Motivons cette préférence.

Quelles sont les branches de culture sur lesquelles la phalange d'essai pourra opérer ? Il en est neuf.

Grande culture, grains, vignes,

Fleurs et serres,	Bestiaux,
Vergers,	Colombiers,
Jardins,	Viviers et chasses,
Forêts,	

Cuisines et conserve.

La plupart de ces branches ne fourniront que peu ou point d'intrigues industrielles dans le début : on ne pourra pas encore s'occuper des forêts ; les vergers seront sans intérêt, à moins de transplantation indiquée au devis ; le grand bétail occupe trop de temps pour une phalange peu experte et qui doit créer promptement des intrigues actives ; la grande culture, graminées et vignes, aura le même inconvénient ; les viviers seront probablement réduits à peu de chose ; les fleurs et serres fourniront quelques amorces, mais le fort de l'attraction ne pourra porter que sur les jardins et les colombiers, deux objets qui se lient intimement avec le travail de cuisine et conserve : les 3 branches réunies tiennent à la gastronomie ; on ne pourra donc les intriguer vivement et promptement que par application des intrigues gastronomiques.

Je n'avais pas autant approfondi ce sujet, lorsque j'écrivis le traité de 1822 : par déférence pour les préjugés de trivialité, j'insistai trop peu sur la nécessité de la gastronomie, ressort le plus efficace

au début : je craignais que cette branche de théorie ne parût manquer de gravité, et je ne la produisais qu'étayée de calculs très-rigoureux, comme ceux de l'article du Traité de l'Association domestique-agricole.

Aujourd'hui, après six ans d'observations qui ont mûri d'autant la théorie, j'insiste sur la nécessité de spéculer principalement sur la gastronomie appliquée aux travaux culinaires et agricoles ; c'est le plus sûr moyen de faire éclore en peu de temps les attractions industrielles.

Il faudra surtout désabuser les femmes toutes prévenues contre cette passion, les façonner à l'amour de la table par les repas de corps et de fantaisie alternés, par les mélanges de sexes et les serviteurs aimables ; une réunion de 10 à 12 hommes entre en gaîté si elle voit le service du diné fait par 2 ou 3 jolies filles ; le repas sera beaucoup moins gai si on le fait servir par 2 ou 3 béates.

Il faudra, dans la phalange d'essai, ménager de même aux tables de femmes un service de beaux jeunes gens, ce sera un moyen de plus pour ramener le sexe aux raffinemens gastronomiques. Je parlerai des antiennes, qui sont un moyen très-puissant (9e notice) ; d'ailleurs la table plaira aux femmes par le choix de compagnies passionnément assorties au moyen des négociations faites jour par jour à la bourse. Les femmes n'auront plus l'ennui d'un comité mâle, qui à table ne les entretient que de la

charte, du budget, du trois pour cent, des élections, du commerce et autres pesanteurs assommantes pour elles. Quant aux hommes et aux enfans, on ne sera pas en peine de les passionner promptement pour la gastronomie appliquée.

Il est encore de nombreux ressorts d'attraction industrielle, qui influeront puissamment sur les femmes et les enfans ; tels seront, *à la culture*, les champs de fleurs cultivées sous tente mobile, pour la parfumerie, et pour les graines ; *aux ateliers*, une chance très-propre à passionner les femmes, sera celle du travail de faveur, de bienveillance, de courtoisie, tel que celui de Céliante pour Bastien ; la faculté assurée à chaque femme, de travailler pour tel jeune homme, en passionnera bon nombre pour les fonctions qu'elles dédaigneraient sans cette amorce, et dont l'amour leur donnera le goût, l'initiative, pas le plus difficile à franchir.

Une conclusion à tirer des tableaux contenus dans les sections III et IV, c'est que plus le sexe mâle donne de liberté aux deux autres sexes, femmes et enfans, plus il est riche et heureux. On a vu qu'en harmonie un père est délivré du fardeau dispendieux nommé ménage, entretien de femme et enfans, frais d'éducation, de placement, dotation, etc. ; tout le monde est placé dans sa phalange même, à la culture, aux fabriques, aux sciences, aux arts, dont il tire d'amples bénéfices : le père n'a d'autre

tâche que de féliciter ses enfans, sans dépenser une obole pour eux. Le produit, estimé aujourd'hui

enfant 1,		enfant 7.	
mère 1,	devient mère	9.	Différence de 7 à 28.
père 5,		père 12.	

Tel sera le fruit de la vraie liberté fondée sur l'essor de l'attraction. Les résultats en richesse et bonheur seront plus brillans encore, quand on pourra, au bout d'un demi-siècle, organiser l'amour et la paternité libres.

Entravé sur ce deux passions, l'état sociétaire ne sera point entravé sur l'ambition, qui nous paraît la plus indomptable de toutes; on verra en 5e section qu'elle est la plus flexible, et que rien n'est si aisé que de concilier César et Pompée, Bonaparte et Louis XVIII. C'est un problème qui doit répandre de l'intérêt sur la 5e section, à laquelle nous allons passer, et qui enseignera l'art d'établir d'autant plus de justice et d'harmonie sociale, que les ambitions seront plus insatiables de grandeurs et de richesses. Le problème peut sembler gigantesque aux yeux des philosophes, il n'est qu'un jeu d'enfant pour qui connaît la théorie du mécanisme *sériaire* des passions.

J'ai omis un préalable bien utile qu'il eût convenu de placer avant le procédé de répartition; c'est le calcul des ralliemens passionnels ou accords

des seize antipathies sociales. J'ai expliqué un de ces ralliemens, en traitant de la domesticité passionnée. J'ai préludé sur quelques autres, on peut donc renvoyer l'ensemble du sujet à la 9e notice, et passer dès à présent au mécanisme de répartition, que le lecteur se lasserait d'attendre.

SECTION CINQUIÈME.

DE L'ÉQUILIBRE GÉNÉRAL DES PASSIONS.

NEUVIÈME NOTICE.

DE L'ACCORD EN RÉPARTITION.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

De la classification des Séries.

Rien n'est plus aisé que de répartir en proportion du capital, c'est une opération purement arithmétique, bien connue de tout le monde ; mais la rétribution du travail et du talent, l'art de contenter chacun sur ces deux points est tellement ignoré, que tous les civilisés se plaignent d'injustice et passe-droits vexatoires sur l'une et l'autre dette ; il serait impossible de satisfaire ces deux prétentions, s'il fallait donnner à chaque individu le produit *direct* de son travail dans une trentaine de séries et une centaine de groupes dont il est coopérateur ; on serait obligé de vendre séparément chaque récolte,

partager le montant d'un carreau de choux à plusieurs groupes qui l'ont soigné en exercice parcellaire, tel groupe en labourage, tel autre en plantation ou semis; celui-ci en arrosage, celui-là en soin de grain : ce serait une complication indéchiffrable ; il faut une méthode expéditive, qui abrège comme l'algèbre en comparaison de l'arithmétique.

Pour expliquer ce mécanisme de répartition abréviative, il faut enseigner d'abord à classer les séries selon leur degré d'importance et de droits à un dividende plus ou moins fort. Chaque série étant associée et non pas fermière de sa phalange, elle perçoit un dividende, non sur le produit de son travail spécial, mais sur celui de toutes les séries; et sa rétribution est en raison du rang qu'elle occupe dans le tableau des fonctions, divisé en trois classes, *nécessité, utilité et agrément.*

Par exemple : telle série qui produit les graminées ne perçoit ni demi, ni tiers, ni quart du produit de ses grains recueillis ; ils entrent dans la masse du revenu à vendre ou à consommer ; et si la série qui les a produits est reconnue de haute importance en industrie, elle est rétribuée d'un lot de 1er ordre dans la classe où elle figure. La série qui produit les grains est évidemment de la 1re classe dite *nécessité ;* mais dans cette classe, on peut distinguer environ cinq ordres de séries ; et il est probable que celle qui produit les grains, froment, seigle, orge, avoine, maïs, etc., sera tout au plus

de 3e ordre en échelle de nécessité ; car le travail de labour et celui de manutention du grain ne sont pas répugnans, et doivent être classés après les répugnans qui sont au 1er des cinq ordres de nécessité.

Le travail des Petites Hordes est le 1er de tous ; vient ensuite celui de boucherie où elles interviennent pour la partie fétide ou triperie. Les fonctions des nourrices, des pouponistes et des infirmistes étant répugnantes, doivent être classées avant celles du labour ; il en est de même des fonctions chirurgicales et médicales, ainsi que du travail des corvéistes : ces emplois comprennent plusieurs séries qui figurent en 1er ordre dans la classe de nécessité.

Répétons que ce n'est pas sur la valeur du produit qu'on règle les rangs, c'est sur l'influence d'un travail en mécanique d'attraction et d'harmonie : voici à cet égard, un problème sur lequel se tromperont tous les civilisés. Laquelle des deux séries de FLORICOLES ou FRUCTICOLES doit-être placée avant l'autre ? Chacun répondra que ce n'est pas un sujet de doute, que les fruits sont infiniment plus précieux que les fleurs ; donc la grande série qui cultive les vergers, les espaliers, doit non-seulement être classée avant celle qui cultive les fleurs, mais celle des fructicoles doit être placée en catégorie d'utilité, et celle de floricoles en catégorie d'agrément qui est moins rétribuée. Ainsi opineront les ci-

vilisés ; n'ayant pas besoin d'attraction industrielle, ni d'harmonie, ils n'en estiment pas les ressorts.

C'est juger au plus mal, et tomber dans double contre-sens ; la série des vergers, des fructicoles, quoique infiniment productive, reste dans la catégorie d'agrément ; tandis que la série des floricoles qui produit à peine autant qu'elle coûte, passe en catégorie d'utilité : expliquons les motifs de ce classement, déduits des influences de l'attraction.

Les vergers en harmonie sont des séjours délicieux, leur soin est le plus récréatif de tous les travaux. Les rencontres de cohortes vicinales, et les amours dont je n'ai pas parlé, s'y joignent à mille autres amorces. Tout verger est parsemé d'autels de fleurs, entouré de cordons d'arbustes : le travail n'y exige guères de tentes mobiles, parce que les arbres en tiennent lieu. En ajoutant le charme spécial de cette culture, les rivalités émulatives, la réunion des sexes, le repas fort gai servi au castel à la fin de la séance, on pensera que sur 1000 personnes, il doit s'en trouver 990 en attraction pour le soin des vergers, au moins dans quelque branche : ce sera une série *infinitésimale* ou d'attraction générale, comme celle du poulailler, (Traité de l'Association domestique-agricole).

La secte des fructicoles, abstraction faite de son produit, est donc la dernière en titres au bénéfice, parce qu'elle est la plus forte en dose d'attraction. D'autres sectes recourront aux expédiens pour se

renforcer d'attraction ; celle-ci ne cherchera qu'à diminuer l'intensité d'appât, et ralentir l'empressement général à s'y enrôler.

Quant à la secte des floricoles, elle est fort mal appréciée en civilisation. Si son produit a du charme, son travail n'en a guères ; il exige beaucoup d'assiduité, de connaissances, de soins délicats pour un plaisir de courte durée ; mais il est précieux pour façonner les enfans et les femmes aux exigences de la culture, aux études et aux raffinemens agronomiques ; et c'est pour en faire une école d'agriculture, que la nature donne ce goût des fleurs aux femmes et aux enfans. D'ailleurs le travail des vergers n'est pas en tout sens à portée des enfans, tandis que celui de fleurettes et même de grandes fleurs convient en tout point au bas âge : à ces titres, la série des floricoles sera placée en 2e catégorie, au rang d'utilité.

On peut juger par ce parallèle des fruits et des fleurs, que les harmoniens, en appréciation de travail, se règlent sur des bases fort différentes de celles admises chez les civilisés ; et que la quantité ou valeur réelle du produit, qui serait parmi nous boussole exclusive d'estimation des travaux, ne le sera point dans l'état sociétaire.

Il placera au dernier rang, l'industrie fructicole qui est la plus précieuse peut-être, car deux sexes d'harmoniens, les femmes et les enfans, vivront de fruits, soit crus, soit en compote, soit en marmelade,

bien plus que de graminées. Nous en avons l'indice dans le bas prix actuel des sucres cultivés par des indigènes, comme en Indoustan. Le fruit allié au sucre est nourriture essentielle des harmoniens : le pain, substance commune, est un mets de civilisé, de goujat, quand il est pris pour base comme chez le peuple, et fabriqué en farines communes.

D'autre part, des fonctions qui nous semblent de pure superfluité, comme L'OPÉRA, seront en harmonie au 2e ordre de nécessité, immédiatement après les répugnantes. « Cependant, diront les civilisés, on « peut se passer d'opéra et non de boulangers ni de « meûniers. » L'objection est juste quant à l'ordre civilisé, qui n'est pas susceptible d'attraction industrielle ; mais on a vu, aux chapitres de l'éducation, que l'opéra est un des plus puissans ressorts pour former l'enfant à la dextérité, à l'unité en fonctions industrielles : sous ce rapport l'opéra est de 1re nécessité, et rétribué comme tel.

En définitive, le classement des séries est réglé selon les convenances générales, et non selon les produits. Posons plus régulièrement le principe : on estime leur priorité de rang, en raison composée des bases suivantes.

1° En raison directe de leur concours aux liens d'unité, au jeu de la mécanique sociale ;

2° En raison mixte des obstacles répugnans ;

3° En raison inverse de la dose d'attraction et

d'engrenage que peut fournir chaque industrie.

1° *Titre direct :* LE CONCOURS A L'UNITÉ. Le but est de soutenir le lien sociétaire dont on obtient tant de richesse et de bonheur ; la série la plus précieuse est donc celle qui, *productive* ou *improductive*, concourt le plus efficacement à serrer le lien sociétaire. Telle est la série des Petites Hordes, sans laquelle tout le mécanisme de fusion des 3 classes et harmonie intentionnelle, serait impraticable. Cette série est donc la 1re en *titre direct*, en concours direct aux liens d'unité ; elle est de même la 1re en titre mixte.

2° *Titre mixte ;* OBSTACLES RÉPUGNANS. Tel est le travail des mineurs, des infirmistes et des bonnes. L'obstacle purement industriel est souvent un sujet d'amusement, divers athlètes s'en font un jeu ; mais on ne peut pas se faire un jeu d'une répugnance qui fatigue les sens, comme serait le curage d'un égoût, la descente dans une mine : on peut surmonter cette répugnance par point d'honneur, par esprit religieux, comme le font les Petites Hordes et les infirmistes ; elle n'est pas moins lésion sensuelle, tandis que la fatigue simple et sans dégoût, comme celle d'un ouvrier qui monte sur des noyers et cerisiers, peut devenir amusette, plaisir réel. De là vient que l'ordre sociétaire n'estime et n'admet en priorité de rang que les fatigues répugnantes.

3° *Titre inverse ;* DOSE D'ATTRACTION. Plus un tra-

vail excite d'attraction, moins il a de valeur *pécuniaire;* dès-lors l'opéra et le soin des vergers devraient être deux séries de 3e classe ou agrément, car il n'est rien de plus attrayant dans les campagnes, que le soin des arbres à fruit; et dans les villes, que le tripot de comédie, les intrigues de coulisse : tous les gens riches aiment à s'y faufiler, même à titre d'actionnaires, au risque d'y perdre de bonnes sommes.

La série des vergers est renvoyée au 3e rang, à l'agrément, parce qu'elle n'a de mérite qu'en *titre inverse,* en forte dose d'attraction; elle ne concourt pas plus à l'unité que les autres fonctions agricoles. Quant à la série de l'opéra, elle concourt à l'unité par des services exclusifs, par sa propriété de former l'enfant à toutes les harmonies matérielles. Cette série est donc précieuse à double titre, *en direct* et *en inverse;* elle doit prendre place au 1er rang dans la catégorie de nécessité.

C'est en combinant bien les trois règles ci-dessus, qu'on parvient à classer exactement les rangs de chaque série en prétentions au dividende pécuniaire alloué au travail. Du reste quelques erreurs sur ce point ne seraient pas un préjudice notable pour la phalange d'essai; elle compensera ce défaut de méthode par la force des accords intentionnels (8e notice), par le noble orgueil de changer la face du monde, et voir accourir les sages de toutes les régions pour admirer le germe de l'unité univer-

selle. Observons que cette affluence de curieux rendra à la phalange d'essai une somme de 40 à 50 millions, à n'estimer le prix d'admission que cent francs par jour, subsistance aux frais de chacun.

Je dois redire que les erreurs sur le classement des séries ne préjudicieront point à l'accord collectif, car ces débats subalternes seront absorbés dans la passion générale D'UNITÉISME, chap. XXXII, qui n'est pas connue des civilisés, et qui naîtra chez les harmoniens, dès les premiers jours. Nos philosophes, qui croient connaître toutes les passions, sont comparables à des enfans de dix ans, qui, enchantés de leurs globules de marbre, pensent qu'à l'âge de vingt ans ils n'auront point de plaisirs plus séduisans. Juger des passions d'harmonie par les passions civilisées, c'est imiter un paysan qui n'étant jamais sorti de son nid, croit que le clocher de son village est le plus beau clocher du monde, et que son curé est le plus savant homme de la terre; quand ce paysan aura vu le monde, parcouru les capitales, il trouvera bien à décompter en fait de clochers et de savans.

Il en sera de même des passions futures, et surtout du LIBÉRALISME, dont on profane aujourd'hui le nom sans avoir aucune idée de la chose (Voyez Chapitre XXXV). Parmi ces passions à naître, la principale sera l'*unitéisme* ou philantropie réelle, fondée sur la plénitude, la réplétion de bonheur, le besoin de répandre autour de soi le charme dont on

poires), que les variétés vicinales 11, 12, 13, 14, 15, consentent à lui céder le pas, pour se faire valoir chacune contre ses rivales en échelons contigus et sous-contigus.

Les groupes de sous-pivot Y et λ sont naturellement en accord de contraste, comme chefs des deux ailes liguées contre le centre.

Le contre-pivotal X n'est en sympathie avec aucun autre groupe, excepté avec le pivotal ⋊ ; mais il n'est antipathique avec aucun. (En série de poiristes, le groupe de contre-pivot serait celui qui cultive la grosse poire dure, immangeable quand elle est crue.)

Le groupe de diffraction D est en demi-accord avec tous les autres. (La diffraction est miroir inverse du pivot. L'albinos est diffraction de l'homme blanc faux, qui est l'européen noircissant au soleil ; le renne est diffraction du cerf : glissons sur ce sujet). Les groupes de transition K et ϒ sont en accord avec l'aile qu'ils terminent, et avec celle d'une autre série avec qui ils sont en contact. Ainsi, le groupe du brugnon ou prune-pêche s'accorde avec une aile de la série des prunes, et une aile de celle des pêches.

J'ai supposé ici une série très-régulière, cultivant toutes les sortes d'un végétal. Si par inconvenance de terrain, elle ne cultivait que certaines variétés d'une espèce, les accords et discords pourraient changer de proportion dans diverses branches.

Mais lorsqu'on explique les règles du mécanisme, on spécule toujours sur des séries intégrales. Voyez sur les variantes d'accords le chap. VII, *Séries faussées*.

Dans toutes les sortes de Séries passionnées, (il en est de beaucoup d'espèces, tant en ordre libre qu'en mesure), les accords de passions et de sympathie, dont les règles semblent aux civilisés un grimoire impénétrable, sont au contraire un mécanisme organisé selon des méthodes géométriques. Les civilisés, sur ce problème comme sur tout autre ne voient la nature qu'en mode simple, ils croient toutes le symathies permanentes ; il en est de permanentes, d'occasionnelles, de périodiques, etc., etc. Ce calcul est un des *nouveaux mondes scientifiques*, dont le génie civilisé n'a pas su s'ouvrir l'accès, mais qui n'a rien d'impénétrable, comme on se le persuade : toute la nature est une immense mécanique de sympathies et antipathies très-méthodiquement réglée et très-pénétrable au génie, pourvu qu'il étudie préalablement les deux théories de l'attraction passionnée et de l'association dont nos beaux esprits n'ont jamais voulu s'occuper.

Ils en sont bien dupes aujourd'hui, mystifiés depuis vingt ans par les menées de la secte Owen, qui met en crédit des sophismes sur l'association, et étouffe la recherche de la méthode naturelle dont l'essai serait, pour tous les savans et artistes, une source d'immense fortune.

DEUXIÈME NOTICE.

DISTRIBUTION DU PASSIONNEL DES SÉRIES.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des trois passions distributives ou ressorts organiques d'une Série passionnée.

Ce ne sera pas en distribution matérielle des séries qu'on éprouvera de la difficulté ; d'ailleurs je pourrai ajouter beaucoup d'instructions à celles des 4 chapitres que je viens de donner sur ce sujet.

L'obstacle à redouter tiendra au jeu de certaines passions que les moralistes voudront entraver ; et cependant la série la mieux formée perdrait toutes ses propriétés d'attraction industrielle, accord direct des inégalités, accord indirect des antipathiques, etc. si on négligeait d'y développer combinément les trois ressorts que j'ai nommés passions mécanisantes ou distributives. Si l'une des trois est entravée dans une série, la série est faussée, les accords et l'attraction industrielle sont faussés de même, et réduits à des simulacres qui feraient avorter le principal équilibre, celui de répartition.

Définissons ces trois passions :

Je commence par la *Papillonne :* c'est le besoin de variété périodique, situations contrastées, changemens de scène, incidens piquans, nouveautés propres à créer l'illusion, àstimuler sens et âme à la fois.

Ce besoin se fait sentir modérément d'heure en heure et vivement de deux en deux heures. S'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui

C'est sur le plein essor de cette passion que repose une branche de bonheur attribuée aux sybarites parisiens, l'art de *vivre si bien et si vite*, la variété et l'enchainement des plaisirs, enfin la rapidité du mouvement, bonheur dont les Parisiens sont infiniment loin. (Voyez, dans le Traité de l'Association domestique-agricole, le parallèle d'une journée d'harmonien avec la journée la plus heureuse que puisse espérer un civilisé, l'impossibilité où est celui-ci de s'élever un seul jour de sa vie au degré de bonheur dont jouit chaque jour le moins fortuné des Harmoniens.)

En opérant par séances très-courtes de 1 1/2, 2 heures au plus, chacun peut exercer dans le cours de la journée, 7 à 8 sortes de travaux attrayans, varier le lendemain, fréquenter des groupes différens de ceux de la veille ; cette méthode est le vœu de la onzième passion dite *Papillonne* qui tend à voltiger de plaisir en plaisir, éviter les excès où tombent sans cesse les civilisés qui prolongent un travail pendant 6 heures, un festin 6 heures, un bal 6 heures et durant la nuit,

aux dépens de leur sommeil et de leur santé.

Ces plaisirs civilisés ne sont toujours que des fonctions improductives, tandis que l'état sociétaire applique la variété de plaisirs aux travaux devenus attrayans. Décrivons cet alternat par le tableau de deux journées d'harmoniens, un pauvre et un riche.

heures..	JOURNÉE DE LUCAS AU MOIS DE JUIN.
à 3 1/2	lever, préparatifs.
à 4	séance à un groupe des écuries.
à 5	— à un groupe de jardiniers.
à 7	*le déjeuné.*
à 7 1/2	— au groupe des faucheurs.
à 9 1/2	— au groupe des légumistes sous tente.
à 11	— à la série des étables.
à 1	LE DINÉ.
à 2	— à la série des silvains.
à 4	— à un groupe de manufacture.
à 6	— à la série d'arrosage.
à 8	— la bourse.
à 8 1/2	*le soupé.*
à 9	— fréquentation amusante.
à 10	*le coucher.*

Nota. On tient la bourse dans chaque phalange, non pas pour agioter sur la rente et les denrées, mais pour négocier les réunions de travail et de plaisir.

J'ai supposé ici une journée à 3 trois repas seulement, comme le seront celles des débutans en harmonie : mais quand elle sera en plein exercice,

la vie active, l'habitude des séances courtes et variées donnera un prodigieux appétit : les êtres nés et élevés dans l'harmonie seront obligés de faire cinq repas, et ce ne sera pas trop pour consommer l'immense quantité de vivres que produira ce nouvel ordre, où les riches variant leurs fonctions plus fréquemment que les pauvres ont plus d'appétit et de vigueur. C'est en tout point le contraire du mécanisme civilisé.

Je vais décrire en cadre de 5 repas une journée d'homme riche, exerçant des fonctions plus variées que celles du précédent qui est un des villageois enrôlés au début.

JOURNÉE DE MONDOR EN ÉTÉ.

heures sommeil de 10 1/2 du soir à 3 h. du matin.
à 3 1/2 lever, préparatifs.
à 4 Cour du lever public, chronique de la nuit.
à 4 1/2 *le Délité*, 1er repas suivi de la parade industrielle.
à 5 1/2 séance au groupe de la chasse.
à 7 — au groupe de la pêche.
à 8 *le déjeuné*, les gazettes.
à 9 séance à un groupe de culture sous tente.
à 10 — à la messe.
à 10 1/2 — au groupe de la faisanderie.
à 11 1/2 — à la bibliothèque.
à 1 LE DINÉ,
à 2 1/2 — au groupe des serres fraîches.
à 4 — au groupe des plantes exotiques.

à 5 — au groupe des viviers.
à 6 *le Goûté* à la campagne.
à 6 1/2 — au groupe des mérinos.
à 8 la bourse.
à 9 LE SOUPÉ, 3e repas.
à 9 1/2 cour des arts, concert, bal, spectacle, réceptions.
à 10 1/2 *le coucher*.

On ne voit dans ce tableau que très-peu d'instans laissés au sommeil : les harmoniens dormiront fort peu ; l'hygiène raffinée, jointe à la variété des séances, les habitueront à ne pas se fatiguer dans les travaux ; les corps ne s'useront pas dans la journée, n'auront besoin que d'un sommeil très-court et s'y habitueront dès l'enfance, par une affluence de plaisirs auxquels la journée ne pourra pas suffire.

Pour faciliter les déplacemens fréquens qu'exige ce genre de vie, on ménage, dans tous les corps de bâtimens d'un phalanstère ou édifice de la phalange, des *rues-galeries* au premier étage et au bas, chauffées par tuyaux en hiver, et rafraichies en été; puis, des couloirs sur colonnes entre les corps parallèles, et des souterrains sablés communiquant du phalanstère aux étables; moyennant quoi l'on peut parcourir à couvert les salles, ateliers et étables, sans savoir s'il fait chaud ou froid au dehors. Dans la campagne, on emploie de grandes voitures légères à dix-huit personnes pour le transport des groupes agricoles.

la vie active, l'habitude des séances courtes et variées donnera un prodigieux appétit : les êtres nés et élevés dans l'harmonie seront obligés de faire cinq repas, et ce ne sera pas trop pour consommer l'immense quantité de vivres que produira ce nouvel ordre, où les riches variant leurs fonctions plus fréquemment que les pauvres ont plus d'appétit et de vigueur. C'est en tout point le contraire du mécanisme civilisé.

Je vais décrire en cadre de 5 repas une journée d'homme riche, exerçant des fonctions plus variées que celles du précédent qui est un des villageois enrôlés au début.

JOURNÉE DE MONSOR EN ÉTÉ.

heures	sommeil de 10 1/2 du soir à 3 h. du matin.
à 3 1/2	lever, préparatifs.
à 4	Cour du lever public, chronique de la nuit.
à 4 1/2	*le Délité*, 1er repas suivi de la parade industrielle.
à 5 1/2	séance au groupe de la chasse.
à 7	— au groupe de la pêche.
à 8	*le déjeuné*, les gazettes.
à 9	séance à un groupe de culture sous tente.
à 10	— à la messe.
à 10 1/2	— au groupe de la faisanderie.
à 11 1/2	— à la bibliothèque.
à 1	LE DINE,
à 2 1/2	— au groupe des serres fraiches.
à 4	— au groupe des plantes exotiques.

à 5 — au groupe des viviers.
à 6 *le Goûté* à la campagne.
à 6 1/2 — au groupe des mérinos.
à 8 la bourse.
à 9 LE SOIRE, 5e repas.
à 9 1/2 cour des arts, concert, bal, spectacle, réceptions.
à 10 1/2 *le coucher*.

On ne voit dans ce tableau que très-peu d'instans laissés au sommeil : les harmoniens dormiront fort peu; l'hygiène raffinée, jointe à la variété des séances, les habitueront à ne pas se fatiguer dans les travaux; les corps ne s'useront pas dans la journée, n'auront besoin que d'un sommeil très-court et s'y habitueront dès l'enfance, par une affluence de plaisirs auxquels la journée ne pourra pas suffire.

Pour faciliter les déplacemens fréquens qu'exige ce genre de vie, on ménage, dans tous les corps de bâtimens d'un phalanstère ou édifice de la phalange, des *rues-galeries* au premier étage et au bas, chauffées par tuyaux en hiver, et rafraichies en été; puis, des couloirs sur colonnes entre les corps parallèles, et des souterrains sablés communiquant du phalanstère aux étables; moyennant quoi l'on peut parcourir à couvert les salles, ateliers et étables, sans savoir s'il fait chaud ou froid au dehors. Dans la campagne, on emploie de grandes voitures légères à dix-huit personnes pour le transport des groupes agricoles.

Quelques civilisés prétendent que cette distribution sera bien coûteuse : elle coûtera infiniment moins que les frais actuels de vêtemens et voitures, mouillage et boue, rhumes, fluxions et fièvres, gagnées par les brusques transitions et les excès.

D'autres disent que la fréquente variété de séances consumera beaucoup de temps en déplacemens : il en coûtera de 5 à 15 minutes, moins d'un quart d'heure en moyen terme, pour les déplacemens champêtres, et moitié moins à l'intérieur.

Ceux qui regrettent ce chômage sont comparables à celui qui proposerait de supprimer le sommeil, parce que c'est un temps perdu pour l'industrie. C'est accélérer l'industrie, que de lui ménager des repos : le travail passionné des harmoniens sera ardent, ils feront en une heure ce que ne font pas en trois heures nos salariés lents, maladroits, ennuyés, musards, s'arrêtant et s'appuyant sur leur bêche dès qu'ils voient passer un oiseau. L'ardeur des harmoniens au travail deviendrait un excès nuisible, si elle n'était tempérée fréquemment par les relâches qu'exige le changement de séance. Mais les critiques veulent toujours juger le mécanisme sociétaire d'après les coutumes et moyens du système civilisé.

Je passe au deux autres passions mécanisantes.

La Cabaliste et la Composite sont en contraste parfait : la première est une fougue spéculative et réfléchie ; la deuxième est une fougue aveugle, un

état d'ivresse, d'entraînement qui naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'âme, goûtés simultanément.

La Cabaliste, ou esprit de parti, est la manie de l'intrigue très-ardente chez les ambitieux, les courtisans, les corporations affiliées, les commerçans, le monde galant.

L'esprit cabalistique a pour trait distinctif de mêler toujours les calculs à la passion : tout est calcul chez l'intrigant; ne fut-ce qu'un geste, un clin-d'œil, il fait tout avec réflexion et pourtant avec célérité. Cette ardeur de la 10e passion, dite *Cabaliste*, est donc une fougue réfléchie, formant le contraste de la fougue aveugle qui est le propre de la Composite, 12e passion. Chacune des deux stimule les groupes d'une Série industrielle par deux impulsions contrastées.

La Cabaliste est pour l'esprit humain un besoin si impérieux, qu'à défaut d'intrigues réelles, il en cherche avidement de factices, au jeu, au théâtre, dans les romans. Si vous rassemblez une compagnie, il faut lui créer une intrigue artificielle en lui mettant les cartes à la main, ou en machinant une cabale électorale. Il n'est rien de plus malheureux qu'un homme de cour exilé en province, en petite ville bourgeoise et sans intrigue. Un marchand retiré du commerce et isolé tout-à-coup des cabales mercantiles qui sont nombreuses et actives, se trouve, malgré sa fortune, le plus malheureux des hommes.

La propriété principale de la Cabaliste, en mécanique de sére, c'est d'exciter les discords ou rivalités émulatives entre les groupes d'espèce assez rapprochée pour se disputer la palme et balancer les suffrages.

On ne verra pas s'accorder les groupes cultivant le beuré blanc précoce, le blanc tardif, le vert piqueté; ces groupes contigus en nuances sont essentiellement jaloux et discordans. Il en sera de même des trois groupes cultivant les reinettes jaune, grise et verte.

Le discord des nuances contiguës est loi générale de la nature : la couleur écarlate s'aillie fort mal avec ses contiguës, cerise, nacarat, capucine; mais fort bien avec ses opposées, bleu foncé, vert foncé, noir, blanc. La note RÉ ne s'accorde point avec UT dièze, ni avec MI bémol qui lui sont contigus, très-peu avec UT et MI naturels qui lui sont sous-contigus. Redisons qu'il faut en harmonie sociétaire des discords comme des accords.

Mais les discords ne peuvent pas éclater entre groupes de nuances peu voisines comme ceux qui cultiveront la poire-perle et la poire-orange. Il existe déjà entre ces deux petites poires une différence trop saillante pour faire naître l'hésitation des juges; ils diront qu'elles sont bonnes toutes deux, mais trop peu rapprochées pour prêter au parallèle : dès-lors la jalousie, l'esprit de parti n'éclateront pas entre les deux groupes qui les

cultivent, on manquera le jeu de la Cabaliste.

Il faut donc, dans toute Série passionnée, soit d'industrie soit de plaisir, former une échelle de fonctions très-rapprochées en nuances, *l'échelle compacte ou serrée.*

C'est un moyen sûr de donner un essor actif à la Cabaliste, élever chaque produit à une haute perfection, exciter une ardeur extrême dans les travaux, une grande intimité parmi les sociétaires de chaque groupe.

On manquerait ce brillant résultat si on n'excitait pas le raffinement de goûts parmi les consommateurs comme parmi les producteurs. Que servirait aux Harmoniens la grande perfection de culture dans chaque variété de produit, s'ils avaient affaire à un public moraliste et uniforme en ses goûts, ne mangeant que pour modérer ses passions, et s'interdisant tout raffinement de sensualité, pour le bien de la morale répressive? Dans ce cas, la perfection générale des cultures tomberait faute d'appréciateurs, l'esprit cabalistique perdrait son activité parmi les groupes de producteurs et préparateurs, l'industrie agricole retomberait dans la grossièreté, comme aujourd'hui où l'on trouve à peine un centième des civilisés apte à juger de l'excellence d'une denrée; d'où il résulte que le vendeur qui fausse les qualités a 99 chances de vente contre une de refus: de là vient que tous les comestibles sont si mauvais en civilisation.

Pour obvier à ce désordre, l'état sociétaire élèvera les enfans à l'esprit cabalistique en trois emplois, en consommation, en préparation et en production. Il les habituera dès le bas âge à développer et motiver leurs goûts sur chaque mets, chaque saveur et chaque sorte d'accommodage; exiger sur les moindres comestibles des apprêts variés selon les divers goûts, former enfin l'échelle cabalistique en consommation, pour l'étendre par suite aux travaux de préparation, conserve et production.

Cette variété de goûts, qui serait très-ruineuse en civilisation, devient économique et productive en association; elle y procure le double avantage

D'exciter l'attraction industrielle,

Faire produire et consommer par séries.

Le mécanisme des Séries passionnées tomberait dès l'instant où il ne s'étendrait pas à la consommation : heureusement c'est là qu'il est le plus aisé de l'introduire par deux échelles ou séries de goûts; une sur les apprêts, une sur les qualités. Cette échelle d'exigences naît d'elle-même partout où on laisse libre cours aux impulsions naturelles. Par exemple, dans une auberge où chacun paie son écot, et où il n'y a ni père, ni maître, ni influence qui oblige à dissimuler sa fantaisie, vous verrez, sur les moindres mets, sur une salade, sur une omelette, plusieurs goûts se manifester, désirer jusqu'à dix et douze variétés; presqu'autant de variétés que d'individus, si leur nombre n'excède pas sept.

Ainsi le penchant aux préparations graduées, ou cuisine par série, éclate partout où on ne le contraint pas. Je sais qu'il serait impossible en civilisation de satisfaire cette multiplicité de goûts; chaque ménage se ruinerait à faire une demi-douzaine de cuisines différentes pour le père, la mère, les enfans, les domestiques; c'est par cette raison que le père appelle à son secours la morale, qui prouve qu'on doit avoir des goûts uniformes qu'il dicte à sa volonté. Cela est bien en civilisation; mais nous allons parler d'un ordre où les variétés échelonnées seront plus économiques en préparation, et beaucoup plus productives en culture; on n'aura donc pas besoin d'entremettre la morale pour étouffer ce penchant.

En conséquence, la phalange d'essai devra s'attacher à provoquer parmi le peuple une grande variété de goûts sur tous les comestibles; on l'habituera à graduer les fantaisies en échelle compacte, en nuances minutieusement distinguées, et très-rapprochées. Sans cette échelle compacte, on ne parviendrait pas à établir, entre les groupes contigus de chaque série, des discords développant la passion dite Cabaliste, l'une des trois qui doivent diriger les séries.

La composite, ou exaltante, crée les accords d'enthousiasme. Il ne suffirait pas du ressort de cabale, ou esprit de parti, pour électriser les groupes dans leurs travaux: il faut mettre en jeu les deux contrastes, la fougue réfléchie de la Cabaliste, et la

fougue aveugle de la Composite, qui est la plus romantique des passions, la plus ennemie du raisonnement. J'ai dit qu'elle naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'âme, goûtés simultanément. Elle est Composite bâtarde quand elle se forme de plusieurs plaisirs d'un seul ordre, tous sensuels ou tous animiques. Il faut que cette passion s'applique à tous les travaux sociétaires, que la Composite et la Cabaliste y remplacent les vils ressorts qu'on met en jeu dans l'industrie civilisée, le besoin de nourrir ses enfans, la crainte de mourir de faim, ou d'être mis en réclusion dans les dépôts de mendicité.

Au lieu de ces mobiles abjects, l'ordre sociétaire sait, par emploi continuel des trois passions mécanisantes, et surtout de la Composite, animer chaque groupe industriel d'un quadruple charme ; savoir : deux illusions pour les sens et deux pour l'âme ; en tout, quatre sympathies entre les sectaires d'un même groupe.

Les deux sympathies de l'âme consistent dans les accords d'identité et de contraste.

Il y a accord d'identité entre les sectaires d'un groupe : ils sont nécessairement identiques d'opinion en faveur d'une fonction qu'ils ont choisie passionnément, et qu'ils peuvent quitter librement ; l'accord d'identité devient un charme puissant lorsqu'on se voit secondé par une troupe de coopérateurs zélés, intelligens, bienveillans, au lieu de

ces mercenaires gauches et grossiers, de ces fripons déguenillés qu'il eût fallu s'adjoindre en civilisation. La présence d'une compagnie gracieuse et amicale fait naître une vive ardeur à l'ouvrage, pendant la courte séance, un empressement à s'y retrouver, et à se réunir quelquefois dans des repas de groupe, aux époques où le travail est interrompu.

Le second charme de l'âme est celui du contraste : j'ai dit et je dois répéter que, pour le faire naître parmi les divers groupes industriels d'une série, il faut les échelonner par nuances consécutives et rapprochées, employer l'ordre compacte et sérré d'où naissent les discords de chaque groupe avec ses contigus, et les accords avec les groupes opposés au contre-centre.

Voyez sur ce sujet le tableau d'une série libre et complète, qui est placé à la fin du quatrième chapitre.

Outre les deux sympathies de l'âme, en identité et contraste, un groupe industriel doit être stimulé par deux autres véhicules de charme sensuel, qui sont le charme de perfection spéciale, ou excellence à laquelle chaque groupe élève son produit, et l'orgueil des louanges qu'il en reçoit, puis le charme de perfection collective, ou luxe d'ensemble qui règne dans les travaux et produits de la série entière.

Quelques groupes peuvent manquer d'un de ces quatre charmes ou le posséder faiblement : peu importe, car il suffit déjà de deux charmes pour

créer l'attraction industrielle : on verra d'ailleurs qu'elle a beaucoup d'autres sources, et j'en compterai au-delà de douze dans les chapitres suivans. Il est dans l'ordre que l'industrie sociétaire présente des amorces aussi nombreuses que les dégoûts de l'industrie civilisée.

Cet aiguillon de charmes sensuels et spirituels sera incomplet, peu actif dans la phalange d'essai ; mais on y verra de beaux germes croissant rapidement ; et ces lueurs suffiront à faire entrevoir le haut degré où s'élèvera le charme industriel, quand le nouvel ordre aura acquis de la consistance, et roulera sur une génération élevée en harmonie, préservée de la double disgrâce dont les enfans sont frappés par l'éducation civilisée, qui perclut les corps par la fausse gymnastique, et les âmes par les préjugés.

Pour résumer sur ces trois passions dites mécanisantes qui sont les trois ressorts organiques d'une Série industrielle, observons que, si elles ne sont pas développées toutes trois combinément, l'attraction industrielle ne naîtra pas, ou bien si elle apparaît, ce sera pour s'amortir peu à peu, et s'évanouir bien vite.

Ainsi la condition à remplir pour s'élever à l'industrie attrayante, est d'abord de former des séries de groupes subordonnées au jeu de ces trois passions :

Rivalisées par la CABALISTE, ou fougue réfléchie qui

engendre les discords entre groupes contigus, pourvu que l'échelle des groupes soit compacte, formée de goûts et de fonctions très-rapprochées en variétés.

Exaltées par la COMPOSITE, ou fougue aveugle, qui naît du charme des sens et de l'âme, quand ces deux sortes de charmes sont réunis et soutenus des quatre accords cités plus haut.

Engrenées par la PAPILLONNE ; qui est le soutien des deux autres, et maintient leur activité par les courtes séances, par les options de nouveau plaisir qu'elle présente périodiquement, avant qu'on n'arrive à la satiété ni même à la tiédeur.

J'insiste sur l'importance de la Papillonne, qui est la plus proscrite ; sur la nécessité des séances courtes et variées, principe qui condamne toute l'industrie civilisée : observons les effets de cette méthode en matériel et en passionnel.

En MATÉRIEL, elle produit l'équilibre sanitaire : la santé est nécessairement lésée, si l'homme se livre douze heures à un travail uniforme, tissage, couture, écriture ou autre qui n'exerce pas successivement toutes les parties du corps et de l'esprit. Dans ce cas, il y a lésion même par le travail actif de culture, comme par celui de bureau : l'un excède les membres et viscères, l'autre vicie les solides et fluides.

C'est pis si le travail actif ou inactif est continu pendant des mois, des années entières. Aussi voit-on

dans certains pays un huitième de la population ouvrière affligée de hernies, indépendamment des fièvres nées d'excès et de mauvaise nourriture. Diverses fabriques de produits chimiques, de verrerie et même d'étoffes, sont un véritable assassinat des ouvriers, par le seul fait de continuité du travail. Il serait exempt de danger, si on n'y employait que de courtes séances de deux heures, tenues seulement deux ou trois fois par semaine.

La classe riche, faute de ce régime, tombe dans d'autres maladies ; apoplexie, goutte, rhumatisme, inconnues du pauvre cultivateur. L'obésité, si commune chez les riches, dénote un vice radical d'équilibre sanitaire, un régime contre nature dans leurs travaux comme dans leurs plaisirs. La destination sanitaire de l'homme est dans cette variété perpétuelle de fonctions qui, exerçant tour à tour chaque faculté du corps et de l'esprit, maintiendrait chez toutes l'activité et l'équilibre. C'est précisément le but que manquent les sybarites parisiens, tout en se flattant de savoir vivre *si bien et si vite*, genre de vie qui n'est réservé qu'aux Séries passionnées et dont les Parisiens ne connaissent que le désir sans avoir aucune idée de la Chose.

En PASSIONNEL, la Papillonne produit l'accord des caractères, même des contraires ; exemple : A et B sont deux personnages d'humeur incompatible, mais il arrive que sur 60 groupes que fréquente A, il s'en trouve un tiers, 20 où ses intérêts coïncident

avec ceux de B, et où il tire parti des goûts de B quoique opposés aux siens. Il en est ainsi des goûts de B à l'egard de A ; dès-lors sans s'aimer ils ont l'un pour l'autre des ménagements, de la considération, une protection intéressée.

Ainsi l'intérêt qui désunit les amis dans l'état civilisé, réunit les ennemis mêmes dans l'état sociétaire : il y concilie les caractères antipathiques, par coopération indirecte, née de l'engrenage ou papillonnage de fonctions qu'opèrent les courtes séances.

C'est par cette brièveté de séances qu'une série, ne fût-elle que de 30 personnes, peut introduire ses sectaires dans cent autres séries, former avec elles des liens d'amitié et d'intérêt. On verra que cet engrenage est indispensable pour arriver aux deux buts principaux qui sont 1° la répartition équitable du triple dividende affecté au capital, au travail et au talent, 2° l'accord parfait en intérêt par voie de la cupidité qui est aujourd'hui la plus féconde source de discordes.

C'est donc par emploi de la passion la plus proscrite des philosophes, de la Papillonne, que nous allons résoudre tous les problèmes sur lesquels ils ont échoué. Combien ils vont se désespérer de n'avoir jamais fait le calcul des courtes séances et des résultats qu'elles produiraient!

Il faut être comme les moralistes, ennemi de la nature et de l'évidence, pour nier ce besoin de va-

riété, qu'on voit dominer même en affaires matérielles. Toute jouissance long-temps prolongée devient abusive, émousse les organes, use le plaisir : un repas de 4 heures ne se terminera pas sans excès ; un opéra de 4 heures finit par affadir le spectateur. L'âme est exigeante autant que le corps sur cette variété ; aussi les cœurs sont-ils très-sujets au variable chez la grande majorité des deux sexes.

Chaque homme et chaque femme voudraient avoir un sérail si la dépense et la loi ne s'y opposaient. Les graves Hollandais, si moraux à Amsterdam, ont à Batavia leurs sérails assortis en femmes de trois couleurs, blanches, négresses et métisses. Voilà le secret de la morale, elle n'est qu'hypocrisie adaptée aux circonstances, et jetant le masque dès qu'elle peut le faire impunément.

Les races ont besoin d'alternat et croisement en végétaux comme en animaux. A défaut de cette variété elles s'abâtardissent. Les estomacs ont de même besoin d'alternat : une variété habituelle de mets facilite les digestions ; mais l'estomac rebutera bientôt le meilleur mets, s'il lui est présenté chaque jour.

L'âme se blasera sur l'exercice de toute vertu qui ne sera pas relayée par quelqu'autre vertu. L'esprit exige aussi cet alternat : les caractères fortement dominés de la passion dite Papillonne, ont besoin d'avoir à la fois 2 ou 3 intrigues, soit en

ambition, soit en amour, lire 2 ou 3 ouvrages cumulativement.

La terre même veut des alternats de semailles et productions ; la plante veut des alternats de réproduction par graines, plants, marcottes, etc., le sol veut des échanges et transports de terre ; toute la nature veut donc la variété ; il n'existe au monde que les moralistes et les Chinois qui veuillent la monotonie, l'uniformité ; aussi les Chinois sont-ils les êtres les plus faux et les plus éloignés des voies de la nature.

Les moralistes mêmes approuvent indirectement ce besoin de variété, car ils nous promettent des *charmes toujours nouveaux* dans l'obéissance à leurs saines doctrines de mépris des richesses, amour de l'ennui, de la mauvaise cuisine, du brouet noir, etc.

Les trois passions, Cabaliste, Papillonne et Composite, étant les plus critiquées par la morale, qui est l'antipode de la nature, on doit présumer que ces passions jouent un grand rôle dans le mécanisme social voulu par la nature ; elles y tiennent le gouvernail, car ce sont elles qui dirigent les Séries passionnées : toute série est faussée en mécanisme, si elle ne favorise pas l'essor combiné de ces trois passions qui forment le genre neutre dans la gamme des 12.

Genre actif, les quatre passions de l'âme, les groupes.

Genre passif, les cinq passions des sens.

Genre neutre, les trois passions mécanisantes. elles sont neutres parce qu'elles ne sont que jeu de quelques-unes de neuf autres ; chacune des trois ne peut se développer qu'autant qu'elle met en mouvement au moins deux des neuf autres.

C'est par cette raison qu'elles ont échappé aux regards des analystes, et que personne n'a daigné leur accorder un brevet d'existence : je n'ai pu les découvrir qu'à la suite de calculs sur le genre neutre méconnu des modernes, quoiqu'admis chez les anciens. Sur ce point comme sur tout autre, le génie moderne s'éloigne de plus en plus des voies de la nature, tout en vantant son vol sublime vers la perfectibilité.

Observons que les trois passions neutres conduisent au but, à l'harmonie et à l'équilibre des passions, par tous les moyens que dédaigne la morale ; on verra dans le cours de l'abrégé que cet équilibre si vainement rêvé, naît du jeu de la Papillonne qui prévient tous les excès en présentant toujours de nouveaux plaisirs avant qu'on n'ait eu le temps d'abuser du plaisir présent. Elle amène donc les passions à l'équilibre par affluence de plaisirs et non par modération raisonnée, car elle opère par emploi de deux fougues,

La Cabaliste ou fougue réfléchie,

La Composite ou fougue aveugle,

qui toutes deux pousseraient aux excès même, en

vertu, sans l'intervention périodique de la PAPILONNE ou manie de voltiger d'un plaisir à l'autre.

Ainsi les Séries industrielles seront dirigées par 3 moteurs les plus réprouvés de la morale, par 2 fougues contrastées que tempérera l'inconstance. Tel est le secret de léquilibre des passions; l'on n'y arrivera que par des voies opposées à nos visions de modération et de raison glaciale, que par emploi des passions les plus diffamnées, telles que la gourmandise et la cupidité : elles sont en régime sociétaire les plus utiles à l'harmonie générale : on en jugera dès la 3e section où commence l'application des principes opposés dans les deux premières.

Nota. Ce chapitre étant le plus important de tous, puisqu'il contient la définition des trois ressorts qui doivent tout diriger, il m'a paru nécessaire de lui donner l'étendue que devrait avoir chaque chapitre d'un sujet aussi neuf. Tout y sera sans couleur faute de détails explicatifs. *Sic voluere dii :* ainsi l'exige le monopole de génie qui repousse toute idée neuve, et restreint une science nouvelle à quelques pages, en vertu du principe :

« Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. »

Avec leur bel esprit atteindront-ils au but où conduit ma théorie? *Attacher à la pratique de la vertu quadruple plaisir des sens et de l'âme, au lieu de quadruple disgrâce qu'on en recueille si on se confie aux dogmes de la morale.*

CHAPITRE SIXIÈME.

Des trois effets obligés en mécanisme de Séries passionnées.

Nous passons des trois causes ou ressorts, aux trois effets qui en doivent naître. Lorsqu'un point de doctrine est de la plus haute importance et forme la base d'une théorie inconnue, il convient de le reproduire sous diverses faces, afin de le mettre à portée des divers esprits. La méthode la plus régulière peut échouer vers certains lecteurs ; il faut donc recourir ici à la précaution usitée en mathématiques où l'on donne la preuve et la contre-preuve. Ce chapitre sera la contre-preuve du précédent ; c'est le même sujet expliqué en sens inverse.

Les 3 passions mécanisantes ou neutres, sont les Causes en formation de Séries passionnées : car elles poussent en tout sens à cette distribution ; elles produisent trois effets obligés qui sont, dans chaque Série passionnée :

E de Cabaliste : l'échelle compacte parmi les groupes.
E de Papillonne : la brièveté et l'option de séances.
E de Composite : l'exercice parcellaire en fonctions.

Nous allons établir la démonstration sur ces trois effets, prouver qu'ils sont les leviers par lesquels doivent opérer les trois passions, qu'aucune des trois ne peut agir utilement sans l'emploi du levier au-

quel on la voit ici accolée. Ce sera descendre des causes aux effets, ensuite nous remonterons des effets aux causes.

Déjà j'ai traité de la Cabaliste et de son effet spécial. Dans le cours du chapitre V j'ai démontré la nécessité de *l'échelle compacte*, pour exciter l'esprit cabalistique, les jalousies et rivalités émulatives entre les groupes : il faut, pour les piquer d'émulation, mettre l'opinion en suspens, créer l'indécision des juges. L'opinion n'hésiterait pas, s'il fallait juger sur deux espèces peu voisines, prononcer sur le rang des groupes cultivant la pomme reinette ou la calvine ; mais on hésitera, on controversera sur deux variétés de reinettes ou de calvine, sur la priorité à donner aux groupes qui les cultivent. Cette balance de suffrages fera naître les jalousies, prétentions, discords et intrigues, entre les groupes cultivant ces deux pommes rivales. Ces luttes sont l'aliment de la passion dite Cabaliste; elle repose sur des prétentions échelonnées par variétés et même par ténuités, mais non par espèces : elle veut, dans les séries, la graduation la plus minutieuse, la plus compacte possible.

Je passe à un 2e levier, *l'exercice parcellaire* d'où dépend l'essor de la Composite.

La distribution parcellaire consiste à affecter un sous-groupe à chaque menue fonction d'un service : prenons pour exemple la culture d'une fleur, soit la Jonquille.

Le groupe qui s'y adonne a bien des fonctions à remplir, distinguons en 3 catégories.

Les *aratoires ;* bêcher, fumer, amender, mélanger, arroser les terres, sont autant de fonctions différentes à chacune desquelles on affectera quelques sectaires du groupe, et non pas le groupe entier dont plusieurs membres n'auraient pas de goût pour exercer sur toutes ces branches.

Les *mobilières ;* soin des outils et ustensiles, préparation et pose des tentes, (car en harmonie, tout carreau de fleurs est parasolé contre le grand soleil et la grande pluie), soin du belvédère et des vêtemens de travail qui y sont déposés. (Chaque groupe a un pavillon d'abri à proximité du terrain de ses cultures.)

Les *reproductives :* soin des bulbes, leur évulsion et séparation, l'étiquetage et classification des variétés, cueillette et conserve des graines, semis de graines.

Enfin la fonction pivotale, celle des archives, puis l'accessoire, celle des rafraîchissemens.

Voilà pour le moins une douzaine de fonctions distinctes. Aucun sectaire ne voudra les exercer toutes, il en adoptera seulement une ou deux, trois au plus ; il faudra donc former une douzaine de sous-groupes affectés à chacune de ces fonctions parcellaires : l'attraction industrielle étant toujours parcellaire et jamais intégrale, on serait assuré d'ennuyer et rebuter tous les sectaires, si on exigeait que chacun d'eux vaquât à toutes les fonctions : mais

le groupe ne fût-il que de douze personnes on pourra aisément en former 12 groupes chacun de 3, 4, 5 individus passionnés pour telle branche et même pour plusieurs des 12.

Examinons comment cet exercice parcellaire est une source d'enthousiasme et de luxe industriel, développant la passion dite Composite.

Chacun des sous-groupes se passionne fortement pour la parcelle d'industrie qu'il a choisie, et y développe la dextérité, l'intelligence qu'on apporte dans toute fonction attrayante préférée : il en résulte que chacun des douze sous-groupes se repose sur les onze autres du soin d'élever toutes les autres branches à la perfection : chacun dit aux onze autres : nous soignerons au mieux la parcelle que nous choisissons, soignez de même la vôtre et tout l'ensemble sera parfait.

La confiance, l'amitié, le charme seront d'autant plus vifs qu'on aura donné plus d'extension à cet exercice parcellaire, appliquant chaque individu aux fonctions où il excelle et qu'il préfère.

Pourquoi le travail en civilisation est-il accablant *même dans le cas d'attraction ?* c'est que le maître est obligé de veiller à tout. J'en ai souvent conféré avec des florimanes obligés de s'adjoindre pour la grosse besogne des mercenaires qui volent graines et bulbes, si on leur commet le soin de les planter, arracher, recueillir ; et qui, loin de prendre aucun intérêt au travail, le traînent en longueur, le cou-

promettent pour être occupés une journée de plus. Aussi arrive-t-il qu'un homme qui veut cultiver fleurs ou fruits, tombe dans le dégoût ; il est dupé, volé, partout où il n'est pas présent ; il est servi gauchement par ceux des mercenaires qui ont de bonnes intentions ; ses travaux agricoles ne sont pour lui qu'un calice d'amertume, sans parler des risques de vol. On a vu un maréchal de Biron mourir de chagrin de ce que tous les fruits du jardin qu'il soignait lui-même furent volés en une nuit. Voilà les charmes de la civilisation perfectible, voilà les doux plaisirs que la morale garantit aux amis des travaux champêtres.

Comparez à ce mécanisme de fourberies qu'on nomme civilisation, les plaisirs d'une industrie exercée sociétairement et parcellairement, dans un ordre de choses où *le vol et la fraude sont impossibles :* comparez au triste sort d'un agronome civilisé, le contentement de ces 12 sous-groupes dont chacun sûr d'exceller dans sa parcelle favorite, se repose sur les 11 autres du soin d'élever toutes les branches du travail à la perfection où il élève la sienne ; et décidez après cela si l'industrie civilisée est compatible avec la nature de l'homme qui se plaint à bon droit de n'y trouver qu'un abîme de piéges et d'inquiétudes, qu'un océan de disgrâces.

Envisageons maintenant le mode parcellaire comme voie du luxe industriel nécessaire pour

alimenter la Composite, ou exaltation qui n'admet rien de modéré en plaisirs.

Chacun des douze sous-groupes cultivant telle fleur, tient à stimuler les autres, en leur prouvant qu'il est un digne coopérateur ; il veut, à cet effet, donner le plus grand lustre à la parcelle de travail qu'il a choisie ; de là naissent les subventions personnelles, pour le faste de chaque branche.

Crésus est membre du sous-groupe des tentes de la renoncule glacée (à deux couleurs, une en dessus, une en dessous.) Lucullus est un sectaire de la renoncule panachée-jaspée : tous deux très-jaloux du suffrage public, veulent faire briller leur fleur favorite : ils font les frais de tentes somptueuses en étoffe de soie à franges, festons et panaches. La phalange ne fournirait que des tentes élégantes en coutil rayé, ils en veulent de magnifiques, afin que l'étranger attiré par ce luxe, accoure vers leurs carreaux de renoncules, et qu'elles figurent en reines des parterres de la contrée.

Tout homme riche en fera autant pour les sous-groupes dont il sera membre ; de là naîtra le luxe général des cultures et ateliers, et par suite le charme industriel porté à l'exaltation qui est nécessaire au jeu de la douzième passion, dite Composite.

L'on va objecter qu'il ne se trouvera pas un Lucullus dans chaque sous-groupe industriel, notamment dans ceux de cordonniers et savetiers, où les Lucullus ne se presseront pas de s'enrôler comme

aux œillets et aux renoncules : c'est fort mal jugé. On verra plus loin que l'éducation sociétaire a la propriété de disséminer en toutes fonctions les gens riches, pourvu que cette classe soit en proportion numérique suffisante, et en graduation régulière.

En principe, reconnaissons que l'exercice parcellaire a la propriété de répandre sur l'industrie les deux sortes de charmes, le matériel par le faste qu'il crée dans chaque branche, et le spirituel par l'enthousiasme qu'il fait naître dans chaque sous-groupe, ravi d'être dégagé de telles et telles fonctions inhérentes à son travail, et de les voir exercées par des collègues intelligens.

Souvent l'exercice parcellaire s'opère par embranchement : si tel groupe ne fournit pas une masse de sectaires suffisante pour tel service, comme celui des tentes, on pourra, en puisant dans plusieurs groupes ou séries, réunir une masse passionnée pour ce service, et qui exécutera pour divers groupes de fleuristes.

Sans l'exercice parcellaire, les groupes ne jouiraient pas du charme d'identité de goûts; car, sur douze hommes passionnés pour la culture de l'œillet, aucun des douze n'aura de penchant pour douze fonctions que comporte cette culture, dès-lors ses sectaires tomberaient en discorde, s'ils manquaient à faire une répartition parcellaire des travaux.

D'autre part le charme de contraste n'existerait pas entre deux groupes qui ne seraient pas enthousiastes d'eux-mêmes : le charme ne s'établit que sur des contrastes d'harmonie, et non sur ceux de discorde.

L'exercice parcellaire est donc le moyen d'élever au plus haut degré la passion dite Composite ou exaltante; en assurer le plein essor. Il repose sur l'exercice parcellaire, comme l'essor de la Cabaliste repose sur l'échelle compacte, poussée aux variétés et ténuités.

J'ai démontré que les deux leviers nommés *échelle compacte* et *exercice parcellaire*, étant appliqués à des séries de groupes libres, y assurent l'essor des deux passions dites Cabaliste et Composite. Il reste à prouver que le troisième levier, les *courtes séances à option*, étant appliqué à des Séries de groupes libres, y assure l'essor de la passion dite Papillonne.

Si l'on suppose que chaque individu ait eu libre choix sur ces courtes séances, plus elles seront courtes et multipliées, mieux on atteindra à l'équilibre de passions, au préservatif des excès.

De là vient que les riches en association sont plus robustes que les pauvres ; ils ont plus de moyens de papillonner, varier les séances jusqu'à une trentaine par jour, prévenir la satiété par emploi du *Parcours* ou réunion cumulative de plaisirs nombreux et rassemblés dans une même séance. Les riches n'ont pas ces jouissances en civilisation.

Les courtes séances ne donneront plein essor à la Papillone que dans un ordre où les plaisirs seront exempts de tout danger, et où le papillonnage ne pourra conduire chacun qu'au plus grand bien de ses intérêts et de sa santé.

Au résumé, les trois ressorts organiques de série,

La Cabaliste, ou fougue réfléchie,

La Composite, ou fougue aveugle,

La Papillonne, ou manie de variété,

sont tellement identifiés avec les trois leviers nommés échelle compacte, exercice parcellaire et courtes séances à option, qu'on peut indifféremment établir la théorie sur les ressorts ou les leviers, car ils naissent les uns des autres : l'action de ces six moteurs est inséparable dans une Série passionnée ; et en considérant

Les trois ressorts comme CAUSES,

Les trois leviers comme EFFETS,

on peut vérifier de deux manières la régularité d'une série ; car la dissection de son mécanisme doit présenter,

Les trois causes en action, produisant les trois effets,

Et les trois effets produits par l'impulsion des trois causes.

C'est une double méthode pour la vérification ; et chacun pour s'assurer si une Série industrielle est juste, soit en théorie, soit en pratique, aura l'option de ces deux pierres de touche : il suffit

qu'on puisse voir dans une série les trois causes en action, pour qu'on soit assuré d'y trouver les trois effets ; *et vice versâ*.

Puisque la théorie sociétaire ne repose que sur l'art de faire mouvoir combinément les trois passions mécanisantes qui doivent diriger le tout, on ne saurait trop étudier ces trois passions sur lesquelles j'ajoute quelques détails.

Nos moralistes blâment l'esprit cabalistique, cependant les économistes et les littérateurs ne cherchent qu'à l'exciter dans toute branche d'industrie ou de jouissance, par les variations de modes, par la controverse en affaire de goût, en peinture, en poésie, etc. ; sur des raffinemens de l'art inaperçus du vulgaire. C'est par une échelle de ces nuances délicates qu'une Série passionnée sait électriser une vingtaine de groupes, et communiquer ce raffinement cabalistique, des consommateurs aux producteurs ; elle dissémine, au sortir des courtes séances, chacun de ses sectaires : ils vont, de la consommation, prendre part à un travail de production, et y porter l'esprit de parti dont ils sont animés.

Nos compagnies administratives, dans leurs messes d'installation, demandent au Saint-Esprit de les préserver de l'esprit de cabale, les rendre tous frères, tous unis d'opinion ; c'est inviter le Saint-Esprit à se mettre en révolte contre Dieu ; car si le Saint-Esprit anéantissait l'esprit cabalistique, il détruirait

On aura sur chaque Série industrielle deux trinités de règles dont il faudra vérifier l'observance ; et toute dérogation à l'une des six règles rendra une série suspecte, comme un or qui, à la touche, se montre inférieur en titre. C'est par cette épreuve qu'on pourra se convaincre que tous les établissemens soi-disant sociétaires, qu'on forme en Angleterre et en Amérique, sont vicieux au suprême degré, puisqu'on n'y connaît, ni la formation et l'emploi des Séries passionnées, ni les six règles à observer dans cette formation, qui est l'affaire primordiale en mécanique sociétaire.

Il reste à expliquer en quel sens les Séries passionnées tendent collectivement à l'unité d'action qui est but de Dieu en mouvement social comme en matériel.

Les passions sont distinguées en trois ordres, l'actif ou les quatre affectueuses, le passif ou les cinq sensuelles, et le neutre ou les trois mécanisantes qui opèrent en développant combinément les deux autres ordres ; elles opèrent en action unitaire, car elles n'entravent rien, elles développent les trois ordres en pleine affinité.

La morale, au contraire, veut mettre en lutte les trois ordres de passions ; elle veut que celles de l'âme étouffent les impulsions des sens, que la raison réprime celles de l'âme, et que les neutres soient exclues d'intervention ; elle tend donc à étouffer ou faire entrechoquer les trois ordres de passions.

sacrifier les unes aux autres, au lieu de les associer dans un développement commun et libre à toutes, d'où naîtrait l'unité d'action.

Le système de la philosophie n'établissant que divergence, entraves et conflits dans le jeu des passions, est une duplicité d'action organisée en tout sens; il est l'opposé de l'unité et doit donner des résultats contraires à ceux de l'unité; elle nous ferait jouir d'un bonheur composé et non pas simple, bonheur des sens et de l'âme à la fois; la morale qui met les passions en conflit et sacrifie l'une à l'autre, ne produit que malheur composé et non pas simple, malheur des sens et de l'âme chez l'immense majorité.

Aussi le juste qui sous le régime sociétaire obtiendrait la fortune et l'honneur, ne recueille-t-il que pauvreté et diffamation sous le régime philosophique ou civilisé. C'est un résultat dont on s'indigne et qu'on trouvera fort sage quand on connaîtra les lois du mouvement social; car Dieu nous laissant le libre arbitre, l'option pour ses lois ou pour celles des philosophes, nous devons attendre des lois de l'homme tous les résultats opposés à ceux des lois de Dieu, double bonheur pour les méchans et double malheur pour les bons : tel est l'effet constant de la civilisation ou régime philosophique.

Dieu déplore comme nous cet état de subversion inévitable dans les premiers âges d'un globe; il

nous laisse toujours libres d'en sortir : l'attraction qui nous interprète son code sociétaire, ne cesse jamais de se faire entendre; il nous est toujours facile d'en calculer les impulsions, en déterminer le mécanisme et organiser le régime des Séries passionnées où elle veut nous conduire.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Des Séries faussées. Correctifs à y appliquer.

A la suite des règles prescrites dans les chapitres V et VI, il faudrait donner quelques applications ou exemples de Séries faussées; des *Cacographies passionnelles* qui exerceraient le lecteur à discerner dans quels cas une série passionnée remplit les conditions d'attirer à l'industrie, dans quel cas la série est faussée, mal équilibrée et susceptible de corrections.

Pour bien concevoir la méthode exacte, il faut étudier la fausse. J'en avais préparé des exemples dans les deux séries suivantes, A et B, contenant chacune sept groupes de cultivateurs de poires.

Série A *très-faussée*

Aile supérieure. Poires cassantes	Groupe du martin-sec, — du messire-Jean.
Centre. Poires fondantes	Groupe du beuré blanc, — du beuré gris, — du beuré vert piqueté.
Aile inférieure. Poires farineuses	Groupe du bon-chrétien, — du rousselet.

Groupes Série B *peu faussée.*

Aile super° 1, 2 : cultivant 2 sortes de beuré blanc.
Centre, 3, 4. 5. — 3 sortes de beuré gris.
Aile infer° 6, 7. — 2 sortes de beuré vert.

Il faudrait expliquer dans quel cas ces séries violeront ou observeront les règles de *rivalité*, *exaltation*, *engrenage*, établies chap. V ; et les règles de *échelle compacte*, *courtes séances*, *exercice parcellaire*, établies chap. VI ; comment la série B se rapprochera de ces règles tout-à-fait violées par la série A ; comment cette série A manquera des 4 ressorts de sympathie, en identité, en contraste, en perfection spéciale, en perfection collective.

Pour traiter exactement ce sujet, il faudrait un chap. de même étendue que les précédens V et VI : d'autres qui suivront exigeraient encore plus d'étendue.

Cependant des critiques notables et dignes de foi en pareille matière, exigent une extrême brièveté, 300 pages, sous peine de ne pas être lu. Il

faut donc se borner à indiquer les sujets dont on devrait traiter. Les effleurer, ce serait créer des doutes au lieu de donner des éclaircissemens.

Les discussions contenues dans ce chap. que je franchis, tendaient à prouver

Qu'il y a lacune de discords dans toute série industrielle échelonnée par espèces, comme serait une série de douze groupes cultivant 12 espèces de fleurs bulbeuses, Tulipe, Lys, Jonquille, Narcisse, Tubéreuse, Iris, Dalia, etc., qu'il faut échelonner les groupes d'une série, au moins par variétés, et préférablement par ténuités et minimités; jamais par espèces, encore moins par genres; les variétés étant la plus basse des graduations d'où nait le discord.

J'ai déjà établi ce principe en traitant de l'échelle compacte qui peut seule créer la controverse, l'obstination des partis et l'émulation qui s'ensuit. Il faut amener les groupes vicinaux d'une série au point de se traiter respectivement d'esprits faux, de profanes, d'hérésiarques, gens sans goût et sans raison. La série B indiquée ci-dessus approcherait de ce mécanisme de discords obstinés, tandis que la série A ne produirait que l'apathie, la fraternité.

La série A n'exciterait aucun intérêt parmi les autres; la série B aurait de tous côtés des partisans qui s'entremettraient à ses intrigues. Elle serait engrenée d'intrigue avec la masse de la phalange, lien que la série A ne saurait pas créer. Celle-ci a le vice d'embrasser une culture de région et non de

canton, car on ne trouvera presque jamais un canton d'une lieue carrée, dont les terres puissent convenir aux trois genres de poires cassantes, fondantes et farineuses. La nature varie les qualités de sol, de lieue en lieue, de deux en deux, de trois en trois lieues; dès-lors une série qui voudra adopter trois genres, courra le risque d'échouer dans deux, être faussée par insuffisance d'attraction et d'enthousiasme.

Au contraire, une série qui n'embrasse qu'un genre ou moitié d'un genre, et qui en perfectionne les variétés et ténuités, excite l'enthousiasme dans les cantons voisins comme dans le sien; elle atteint à l'engrenage interne et externe en intrigues.

Cette règle est l'opposé des méthodes civilisées où chaque province, chaque village voudrait s'assortir de toutes les espèces, et se passer de tout achat chez les voisins. On suit le principe contraire en harmonie; un canton aime mieux se borner à une espèce de poire ou de pomme de terre, en cultiver vingt variétés ou ténuités, et en fournir vingt chariots aux cantons voisins, de qui il recevra vingt chariots d'autres espèces que son terrain n'élèverait pas à la perfection nécessaire pour le mécanisme d'attraction passionnée. Toutefois ajoutons que, dans l'état sociétaire, on n'aura pas à redouter les fourberies commerciales qui aujourd'hui font redouter les échanges et obligent chacun à cultiver vingt espèces de légumes ou de fruits, pour se préserver

de relations avec des voisins malveillans et trompeurs.

J'ai dit que ceux qui essaieront de fonder sans moi une phalange d'essai, tomberont dans mille erreurs sur la distribution de leurs Séries passionnées ; ils en fausseront les neuf dixièmes, tout en croyant suivre littéralement les règles, comme dans la série A, qui, au premier coup d'œil, semble très-régulière, et qui pourtant est un assemblage de tous les vices ;

Son centre manque de lien avec les deux ailes,
Chaque aile est d'échelle lâche, non compacte,
Chaque division est apathique faute de discords.

J'y compterais bien d'autres vices, quoique le centre soit bon, si on l'envisage isolément.

Des séries distribuées de la sorte, ne formeraient qu'une cacophonie et non pas une harmonie passionnée; non seulement elles avorteraient en attraction industrielle, mais elles échoueraient tout net en mécanisme de répartition, puis on s'en prendrait à l'inventeur, on dirait que sa théorie est une belle chimère. J'ai donné pour cette distribution des règles très-précises, au chap. V et VI ; il eût convenu d'ajouter ici des cacographies, pour habituer l'étudiant à l'application complète de la méthode ; si elle n'est pas suivie en plein, on verra tout le mécanisme industriel manquer de rivalités, d'exaltation et d'engrenage.

Le principal vice de la série A est le défaut de dis-

cords entre groupes contigus ; les espèces 1, 2, 6, 7, n'ont point de rivalités avec le centre qui, de son côté, n'en a point avec elles. Tout le mécanisme de rivalité et d'émulation tombe, si l'échelle n'est pas bien compacte. Indiquons le remède à ce vice, le moyen de rétablir la compacité, qui interdit toute échelle d'espèces.

Je suppose que, dans une phalange, les goûts se manifestent de manière à former la série A, il faudra bien la tolérer, toute vicieuse qu'elle est, car on ne doit jamais entraver l'essor de l'attraction ; mais l'art viendra au secours de la nature, et pour ramener cette série à la compacité, l'assemblée directrice, ou aréopage de phalange, examinera d'abord laquelle des cinq espèces contenues dans la série convient le mieux au terrain local : je suppose que ce soit l'espèce fondante nommée Beuré ; il faudra manœuvrer pour faire prévaloir cette culture, sans contrarier l'attraction de personne. On déclarera donc que les quatre espèces des ailes sont inconvenantes au terroir, et ne peuvent pas illustrer le canton, figurer dans son écusson (1). Elles seront mises *en éclipse*, et devront porter au drapeau la

(1) En harmonie, les armoiries ou écussons ne sont pas insignifians comme parmi nous ; ils sont emblématiques des moyens d'industrie et de célébrité que possède une phalange ; ils représentent ses richesses naturelles et artificielles.

La civilisation toujours déraisonnable, ne choisit que des écussons vides de sens, un lion passant, une croix potencée,

cravate de demi-deuil, crêpe violet à frange d'argent, indiquant le désaveu du canton.

En même temps on fera des efforts pour organiser une série complète en Beurés, comme celle B, l'élever à 10, 12, 15 groupes; et organiser, s'il se peut, une seconde série de poires fondantes, Bézy ou autres, afin d'engager pleinement le genre où il peut exceller.

Quant aux quatre groupes éclipsés, s'ils donnent des fruits passables, on les adjoindra comme rameaux bâtards à des séries de leur espèce, qui excelleront dans d'autres cantons.

Dans tout jugement sur les espèces à éclipser, la faveur ne peut avoir aucune influence, car c'est la contrée entière qui est juge *par le fait*, par son empressement ou son insouciance à demander commercialement tel produit. Les sortes qui ne trouvent que peu ou point d'acheteurs, sont évidemment médiocres et passibles d'éclipse.

En suivant cette marche, tout canton se restreindra aux espèces où il pourra exceller en culture ou fabrication, et négligeant tout ce qu'il pourrait produire en qualité médiocre, il le prendra par assortiment semblable à la série B, dans les cantons qui y excelleront, et à qui il vendra pareil assortiment de sortes où il excellera lui-même.

---

un champ de gueules au pal du sable, et autres niaiseries dignes d'une société qui n'est en tout sens qu'un chaos de déraison et de fausseté.

Toutes ces fournitures seront faites par échelle assortie, graduée et compacte. Une phalange ne vend pas mille quintaux de blé en telle qualité, elle vend mille quintaux distingués en échelle de cinq, six, sept nuances de saveur dont elle a fait l'épreuve en boulangerie, et qu'elle fait distinguer selon les terrains de récolte et les méthodes de culture.

Sur les moindres denrées ou légumes, une phalange ne vendrait jamais en total une de ses qualités; on ne livre commercialement qu'une échelle de variétés assorties, parce qu'il faut consommer par séries de qualités, afin d'établir parmi les producteurs des séries bien intriguées; il faut lier exactement la consommation à la production, appliquer à toutes deux un mécanisme identique : cet ordre sera expliqué aux sections suivantes.

Dans l'état sociétaire, chaque canton ne produira que des denrées exquises; mais chacun aura besoin de s'approvisionner chez vingt de ses voisins, contre l'usage des civilisés. Le commerce vicinal des harmoniens sera au moins centuple du nôtre, car sur chaque légume, rave ou chou, une phalange tirera dix approvisionnemens de dix phalanges voisines, chez qui elle prendra dix chargemens de choux renommés, en leur envoyant autant de chargemens de la qualité de choux où elle excellera et qu'elle livrera par échelle de saveurs graduées.

Cet énorme commerce ne s'établira que sur les bonnes qualités seulement ; les médiocres ne trouveront pas d'acheteur, parce que leur emploi fausserait le mécanisme d'attraction industrielle, les trois règles de rivalité, exaltation, engrenage.

Un tel mécanisme sera le contraire de notre monde à rebours, de notre civilisation perfectible, où tout le mouvement industriel s'opère à contresens des trois règles ci-dessus. Aussi voit-on chez nous les denrées de mauvaise qualité vingt fois plus abondantes et plus faciles à placer que les bonnes auxquelles personne ne veut mettre un juste prix, et qu'on ne sait pas même distinguer des mauvaises ; la morale, habituant les civilisés à manger le bon et le mauvais indifféremment. Cette brutalité de goûts est l'appui de toutes les fourberies mercantiles et agricoles, ainsi qu'on en jugera par le parallèle des deux mécanismes sociétaire et civilisé.

CHAPITRE HUITIÈME.

Des sortes et doses d'attraction.

Pour complément des notions élémentaires, analysons les degrés de l'attraction industrielle et les emplois à en faire. Ces degrés sont au nombre de trois :

L'attraction directe ou convergente,

L'indirecte ou mixte,

L'inverse ou divergente et faussée,

1° L'attraction est DIRECTE quand elle naît de l'objet même sur lequel s'exerce une industrie. Archimède, en étudiant la géométrie; Linnée, la botanique; Lavoisier, la chimie, ne travaillent point par appât du gain, mais par un ardent amour de la science. Un prince qui cultive des œillets, des orangers, une princesse qui élève des serins, des faisans, ne travaillent pas par cupidité, car ce soin leur coûtera plus qu'il ne leur produira; ils sont donc passionnés pour l'objet même, pour la fonction même.

Dans ce cas, l'attraction est directe ou convergente avec le travail; cette sorte d'attraction règnera dans les sept huitièmes des fonctions sociétaires, lorsque les Séries passionnées seront méthodiquement formées.

La plupart des espèces animales et végétales domestiques peuvent exciter l'attraction directe en régime sociétaire : elle pourra s'appliquer au pourceau même, quand les Séries industrielles seront bien intriguées.

2° L'attraction n'est qu'INDIRECTE quand elle naît d'un véhicule étranger à l'industrie, d'une amorce suffisante pour en faire surmonter passionnément les dégoûts, sans appât de gain. Telle est la situation d'un naturaliste qui entretient des reptiles dégoûtans, des plantes vénéneuses; il n'aime pas

ces êtres immondes auxquels il donne des soins, mais le zèle pour la science lui fait surmonter le dégoût avec passion, même sans bénéfice.

Cette attraction indirecte s'adaptera aux fonctions sociétaires dépourvues d'attrait spécial ; elles formeront un huitième dans la masse des travaux d'une phalange.

3° L'attraction DIVERGENTE ou faussée, est celle qui discorde avec l'industrie et l'intention ; c'est la situation où l'ouvrier n'est mu que par besoin, vénalité, considérations morales, sans gaîté, sans goût à son travail, sans enthousiasme indirect.

Ce genre d'attraction, inadmissible dans les Séries passionnées, est pourtant le seul que sachent créer la politique et la morale : c'est celui qui règne dans les sept huitièmes des travaux des civilisés. Ils haïssent leur industrie, elle est pour eux une alternative de famine ou d'ennui, un supplice où ils vont à pas lents, d'un air pensif et abattu.

Toute attraction divergente est une répugnance réelle, un état où l'homme s'impose à regret un supplice. L'ordre sociétaire est incompatible avec ce troisième genre ; et jusques dans les occupations les plus répugnantes, comme le curage des égoûts, il doit atteindre au moins à l'attraction indirecte, mettre en jeu des ressorts exempts de vénalité, des impulsions nobles comme esprit de corps, esprit religieux, amitié, philantropie, etc.

Il faudra donc parvenir à bannir tout-à-fait d'une

phalange sociétaire l'attraction divergente, travail de *pis-aller*, fondé sur la crainte du besoin.

Plaçons ici le parallèle des sortes et doses d'attraction industrielle dans les deux régimes.

L'ordre civilisé présente :

1/9 d'attraction indirecte,

7/9 d'attraction divergente, répugnance passive,

1/9 de répugnance active, ou refus d'industrie de la part des riches oisifs, des filous, des mendians, etc., etc.

L'analyse du régime sociétaire présentera :

1/9 d'attraction indirecte;

7/9 d'attraction directe;

1/9 de chômage, obligé par maladie, infirmité, vieillesse ou basse enfance, mais non par goût.

L'attraction directe s'étendra donc à l'immense majorité des travaux, et l'indirecte au surplus : celle-ci y sera encore très-forte, et égale aux plus véhémentes que nous connaissions.

L'appât du gain qui, chez le salarié, n'excite qu'une attraction divergente, un pis-aller d'option entre la famine et l'ennui, sera souvent un ressort noble dans l'association; par exemple : s'agit-il d'une invention urgente et négligée, comme le moyen préservatif de la fumée, l'ordre sociétaire saura allier les 2 amorces de cupidité et de gloire. Je suppose qu'il offre un prix de dix francs pour la découverte du procédé anti-fumeux. Celui qui résoudra le problème recevra solennellement, de la

part du globe, une somme de *cinq millions* de francs, à répartir sur chacune des 500,000 phalanges que pourra former la population actuelle. L'inventeur recevra aussi un diplôme de magnat du globe, jouissant par toute la terre des honneurs attachés à ce rang. (Quel est l'aveuglement de ces savans ennemis de la théorie sociétaire qui va les élever à une si haute fortune !)

Elle serait colossale même dans les plus petites branches ; car si une bagatelle, ode ou symphonie est récompensée à deux sous par vote de la majorité des 500,000 phalanges du globe, l'auteur en reçoit la notification par le congrès d'unité sphérique. Muni de cette pièce, il fournit sur Constantinople (siége naturel du congrès), une traite de la somme de 50,000 francs. Il peut gagner plusieurs fois, dans le cours d'une année, cette somme et de plus fortes. Une bonne pièce dramatique obtient-elle 1 franc ? C'est pour l'auteur 500,000 francs comptant ; plus, un produit de vente des exemplaires, au moins dix par phalange, soit cinq millions d'exemplaires, sans possibilité de fraude ni contrefaçon. Si on accorde à l'auteur quatre sous de profit par exemplaire, c'est encore 1,000,000. Total, quinze cent mille francs de bénéfice pour une bonne pièce, tragédie ou comédie, avec garantie que l'examen, l'admission et la représentation ne pourront pas être différées d'un instant, et qu'aucune intrigue ne pourra prévaloir dans le jugement

à porter. (Voyez le Traité de l'Association domestique - agricole.)

Je ne crains pas d'assurer que bientôt les corps savans déclareront eux-mêmes qu'ils étaient en démence lorsqu'ils repoussaient la théorie sociétaire, plus désirable pour eux que pour aucune autre classe de civilisés.

La deuxième attraction, *l'indirecte*, qu'on n'emploiera que rarement en régime sociétaire, peut fournir encore de puissans moyens; en voici un exemple.

En 1810, une mine de houille fut inondée à Liége, et quatre-vingt ouvriers y étaient enfermés sans subsistance. Pour les délivrer à temps, il fallait faire en très-peu de jours, une percée considérable : tous leurs camarades s'y entremirent avec ardeur; les plus forts sollicitaient la préférence par point d'honneur, et l'on fit en quatre jours un travail auquel des salariés auraient employé vingt jours. Aussi les relations disaient-elles : *Ce qu'on a fait en quatre jours est incroyable;* et ce n'était pas par vénalité, car les ouvriers se croyaient insultés quand on leur parlait d'argent pour les encourager à forcer de travail et sauver leurs camarades enfouis.

Il est donc évident qu'un ouvrage répugnant par lui-même, comme celui d'une percée de mineurs, peut devenir *attrayant indirectement*, s'il est soutenu d'impulsions nobles. Telle est la faculté dont

jouissent les Séries passionnées : elles créent une quantité de ces attractions indirectes, qui sont au moins égales en force aux directes : on en jugera à l'article PETITES BORDES.

J'ajoute sur l'attraction indirecte un second exemple. A l'assaut de Mahon, les soldats français escaladèrent des rochers si escarpés, que le maréchal de Richelieu ne concevant pas comment ils avaient pu réussir, voulut le lendemain, par forme de parade, faire une répétition de cet assaut. Les soldats ne purent pas gravir de sang-froid ces rochers qu'ils avaient escaladés la veille sous le feu de l'ennemi. Cependant ce n'était pas l'espoir du pillage qui les avait stimulés, car il n'y a rien à piller dans une citadelle : c'était l'esprit de corps, la fougue aveugle qu'une masse passionnée communique à chacun de ses membres. Dans ce cas, les coopérateurs font des prodiges incroyables pour ceux mêmes qui les ont opérés. (Effet de la douzième passion, Composite ou exaltante.)

On en a vu tant d'exemples, que cette belle propriété de l'attraction indirecte aurait dû fixer enfin l'attention. Notre siècle, engoué d'industrialisme, aurait dû mettre au concours la recherche des moyens d'appliquer à l'industrie l'une ou l'autre des deux attractions, directe et indirecte, qui enfantent des prodiges. Les animaux industrieux, castors, abeilles, ont reçu de la nature le don d'attraction *directe* pour leur industrie ; cette nature n'aurait-elle

point en réserve quelque moyen de communiquer à l'homme la faculté d'attraction industrielle dont jouissent les animaux?

Ici une redite est nécessaire : la philosophie nous enseigne *qu'il ne faut pas croire la nature bornée aux moyens connus.* Cette nature peut donc avoir quelques moyens inconnus de nous, pour introduire l'attraction dans l'exercice de l'industrie, mais où chercher ces moyens? C'est encore la philosophie qui nous l'apprend, car elle ordonne « d'ex« plorer en entier le domaine de la science, croire « qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque « chose à faire. » Or, tout est à faire en recherches sur l'attraction, sur son analyse et ses emplois; on n'a pas encore commencé ni proposé ce travail, on n'a pas même fait la distinction préalable des trois sortes d'attraction que je viens de définir; c'est un sujet dont la philosophie s'obstine à empêcher l'étude : et cependant comment résoudre le problème d'introduire l'attraction directe et indirecte dans l'exercice de l'industrie, si on ne veut pas consentir à étudier l'attraction par analyse et synthèse? *Quærite et invenietis.*

Appendice à la première section.

CHAPITRES OMIS.

J'y ai traité huit sujets élémentaires, et j'en ai omis au moins double et triple nombre : on s'aper-

cevra de cette lacune, par exemple on trouve dès les premières lignes de la section, un tableau des quatre groupes distingués en deux majeurs et deux mineurs. Là-dessus le lecteur dira : « Que signifie cet argot scientifique de groupes majeurs et mineurs ? » On ignore qu'il faudrait pour l'expliquer un ample chapitre, puis un autre pour classer les quatre groupes en deux composés et deux simples, et pour indiquer les caractères qui motivent cette division.

A cela on réplique : « dites-nous les choses en » sommaire. » J'y consens pour faire voir que trop de brièveté embrouille une matière neuve au lieu d'en donner des notions satisfaisantes. Essayons.

La différence du majeur au mineur tient aux influences des deux principes, matériel et spirituel, nommés CORPS ET AME. Les groupes de famille et d'amour sont d'ordre mineur, parce que le principe matériel y domine, sur tout dans celui de famille qui est fixément sous le joug du matériel, car on ne peut pas rompre le lien du sang, changer de parens comme on change d'amis, d'amours, d'associés. Le groupe familial n'est donc pas libre : par suite de cette chaîne perpétuelle, il est vicieux en mécanique de passion et ne peut y produire le bien que par absorption de son caractère anti-social, de son égoïsme qui porte un père à sacrifier la société à sa famille, se croire tout permis, pour l'intérêt de sa femme et de ses enfans.

Le groupe d'amour quoique fortement assujéti au

principe matériel n'en est pas esclave : le principe spirituel domine par fois en lien d'amour, comme quand on quitte une très-belle maîtresse pour en prendre une sans beauté, dont l'esprit ou les qualités vous ont captivé. Ainsi ce groupe n'étant pas sous la dépendance exclusive du matériel est le plus noble des deux mineurs.

Le groupe d'ambition ou lien corporatif a pour dominantes la gloire et l'intérêt. Il est influencé par la richesse ou matière industrielle qui est plus noble que la corporelle : à ce titre et à celui d'amour de la gloire il est de l'ordre majeur où domine le principe spirituel.

Le groupe d'amitié est presque entièrement dégagé du matériel, à part les convenances d'industrie, il est tout au principe spirituel. Il est donc d'ordre majeur. Voyez sur les 8 ressorts élémentaires des quatre groupes, le Traité de l'Association domestique - agricole.

J'appelle *composés* les 2 groupes d'ambition et d'amour, parce qu'ils ont *dans les Séries passionnées et non pas en civilisation*, la propriété de développer en équilibre direct les deux principes, matériel et spirituel, maintenir en juste balance les ressorts de l'âme et des sens, tout en leur donnant libre cours.

Les deux autres groupes sont d'ordre simple, parce qu'ils ne peuvent arriver à l'équilibre des sens et de l'âme que par voie indirecte; il faut que l'un

se rallie à la matière dont il est trop dégagé, (voyez ce ralliement, section 4ᵉ Petites Hordes); et que l'autre se dégage de la matière dont il est trop esclave. (Voyez 5ᵉ section les adoptions sympathiques et les hoiries disséminées). Les deux groupes n'arrivent donc à l'harmonie que par voie indirecte ou dérogation à leurs caractères essentiels.

Les deux définitions qu'on vient de lire laissent trop à désirer; elles effleurent des points de doctrine qui auraient besoin de longs commentaires; elles obscurcissent le sujet au lieu de l'expliquer; elles prêtent le flanc aux sceptiques et aux ergoteurs; c'est pour éviter cet inconvénient que souvent je franchirai telle question, je glisserai sur telle autre. Non que je sois embarrassé de fournir tous les éclaircissemens; j'ai, sur les problèmes d'harmonie, dix fois plus de solutions à donner qu'on n'aura d'objections à élever: mais je dois négliger ce qui nous engagerait trop avant dans la théorie. Quant aux exposés sommaires qu'on demande, je viens de prouver qu'ils ne serviraient qu'à élever des doutes au lieu de répandre des lumières.

Pour satisfaire sur cette double division des groupes,

En *majeurs et mineurs*, en *composés et simples*, il faudrait au moins deux chap. de l'étendue des V et VI, et autant sur chaque propriété contrastée des quatre groupes : soit celle d'entraînement; s'il

s'agit de braver un péril dans le cas de guerre ou d'incendie, les quatre groupes sont soumis à des influences très-différentes.

Groupe d'amitié : tous s'entraînent confusément.
= d'ambition : le supérieur entraîne l'inférieur.
= d'amour : le féminin entraîne le masculin.
= de famille : l'inférieur entraîne le supérieur.

(Voyez, dans le Traité de l'Association domestique-agricole, les contrastes des groupes en influence relative au ton et à la critique). L'examen de chacun de ces sujets est indispensable en étude des groupes, et obligerait à de longs développemens, des parallèles et des contrastes, le tout étayé d'application aux propriétés des quatre sections coniques, types des quatre groupes.

Brisant sur ces problèmes je me borne à rappeler que l'attraction passionnée qu'on a prise pour une amusette, est une science immense et géométrique; et puisqu'on n'en veut admettre qu'un aperçu très-succinct, il faut s'en rapporter sur le choix des matières, au seul homme qui ait parcouru pendant 30 années ce nouveau monde scientifique. L'abrégé qu'on désire aura atteint son but, s'il amène les lecteurs à reconnaître l'impossibilité d'exposer superficiellement cette vaste science à laquelle je comptais donner non pas un abrégé, mais neuf gros volumes compactes, dont deux furent publiés en 1822, pour préluder sur les diverses branches et sonder l'opinion sur l'étendue qu'il conviendrait de donner à

chacune. Au lieu de m'éclairer sur ce point, on m'a répondu par des invectives, récompense ordinaire des inventeurs, surtout en France.

Ici je me bornerai aux documens nécessaires pour un essai approximatif d'association domestique et agricole. Quand cet essai sera fait, on reconnaîtra l'importance de la nouvelle science, et on regrettera inutilement d'en avoir manqué le traité. Notre 19e siècle suit ici la marche du 15e, qui se décida à croire au nouveau monde continental, lorsqu'il vit Colomb de retour avec les blocs d'or et les sauvages cuivrés. Ces conversions *in extremis* ou retour à la bonne voie quand le péché n'est plus possible, sont habituelles chez la civilitation moderne; elle niera le *nouveau monde industriel* jusqu'au dernier moment; peu importe, puisqu'il suffira d'un petit comité de fondateurs pour opérer subitement la métamorphose universelle : *pauci, sed boni.*

SECTION DEUXIÈME.

DISPOSITION DE LA PHALANGE D'ESSAI.

TROISIÈME NOTICE.

PARTIE MATÉRIELLE DES PRÉPARATIFS.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Préparatifs en matériel et personnel. Admission et installation successive.

Je dois prévenir dès le début, et je devrai rappeler fréquemment que, pour être en état de diriger une approximation sociétaire ou phalange *d'échelle réduite*, il faut connaître le mécanisme de la phalange de pleine échelle à 1800 personnes. L'opération en échelle réduite n'emploiera que le quart des capitaux qu'exigerait l'autre ; mais on ne pourrait pas juger des réductions que chaque branche peut subir en petite échelle, si on ne connaissait pas le plein mécanisme, l'harmonie en grande échelle. C'est celle qu'on va décrire dans les cinq sections

de principes et application, 1, 2, 3, 4, 5; elles serviront de base pour le calcul de l'échelle réduite placée à la suite de la 7e section. Il faudra donc, lorsqu'on trouvera les perspectives trop éblouissantes, se souvenir qu'on n'opérera pas si grandement, mais qu'il faut connaître ce mécanisme de haute harmonie des passions pour déterminer les réductions dont il est susceptible dans ses bas degrés.

Je distingue les préparatifs matériels en 3 branches :

1° La formation de la compagnie actionnaire.

2° Les constructions, aprovisionnemens, plantations.

3° Les engagemens et installations successives.

1° *Formation de la compagnie :* Comme il faudra suivre à cet égard une marche très-opposée aux méthodes usitées, éviter la cohue des petits actionnaires, *pauci sed boni*, je crois à propos de renvoyer ce sujet à l'article CANDIDATURE placé à la post-face. Bornons-nous à supposer cette compagnie toute formée, et pourvue du capital nécessaire pour fonder en grande échelle, puisque c'est sur la grande échelle qu'il faut étudier la théorie, pour savoir fonder en échelle réduite.

2° Les *distributions matérielles du canton d'essai.* Elles seront exposées dans tout le cours de cette 2e section, ainsi que les dispositions relatives au mécanisme d'attraction, point sur lequel une com-

pagnie d'actionnaires tomberait à chaque pas dans de graves erreurs, si elle se guidait sur les préjugés dominans.

3° Les *engagemens, admissions et installations consécutives*. On suivra à cet égard une méthode opposée à celle des établissemens civilisés, où l'on installe brusquement et d'un seul jet tous les coopérateurs. L'installation de la phalange d'essai, (je la suppose complète), devra s'opérer en 5 actes, savoir :

		Les salariés, cohorte subsidiaire. . .	100
Germe,	1,	le noyau et la régence .	300
Quart d'exercice,	2,	la classe préparatoire .	400
Demi-exercice,	3,	la classe mixte. . . .	600
Trois quarts d'ex^e,	4,	la classe aisée. . . .	400
Plein exercice,	5,	la classe riche. . . .	200
			2000

Et pour la fondation approximative 900 seulement.

Il faut un peu forcer de nombre dans la phalange d'essai, l'élever à 1900 et 2000, y compris la cohorte salariée parce qu'elle aura plus de difficultés à surmonter que celles qu'on fondera postérieurement et qu'on réduira d'abord à 1800 et ensuite à 1700 : le nombre fixe étant 1620, qu'il faudra un peu excéder, surtout pendant les premières générations qui manqueront de vigueur.

La méthode exigerait que je traitasse d'abord des bâtiments, des terrains ; mais ce serait un détail un

peu aride que je diffère. Commençons par la règle à suivre en installation progressive des essaims.

Si l'édifice et les plantations pouvaient se trouver tout prêts, on installerait toute la phalange dans l'espace de neuf mois, savoir : 1ᵉ essaim en Août, 2ᵉ en Septembre, 3ᵉ en Octobre, 4ᵉ en Mars, 5ᵉ en Mai.

On ne pourrait pas opérer si rapidement en grande échelle, parce qu'il faudrait construire et planter, puis installer dans les portions d'édifice à mesure qu'elles seraient prêtes. J'estime donc que l'installation comprendrait un terme de 21 à 24 mois; celle en échelle réduite se bornera à 3 essaims qu'on installera, 1ᵉ en Août, 2ᵉ en Octobre, 3ᵉ en Mars; et avant tout les cent salariés, gens de peine dont 2/3 d'hommes et 1/3 de femmes, qu'on emploiera aux dégrossissemens et fonctions qui ralentiraient l'attraction industrielle. Cette centaine de salariés sera la béquille de la phalange d'essai, très-gênée par les lacunes d'attraction, et obligée de s'étayer d'un appui soit en grande, soit en petite échelle.

Si la compagnie d'actionnaires voulait engager tout-à-coup les 1900 personnes ou les 800 d'échelle réduite, elle échouerait : d'abord elle serait rançonnée par la classe ouvrière qui, ne sachant pas à quoi on va l'employer, serait fort exigeante sur les conditions ; d'autre part les classes aisée et

riche n'auraient pas de confiance et refuseraient tout engagement. Il s'agit d'amener les uns et les autres à solliciter l'admission comme une insigne faveur; et pour y réussir il suffira d'opérer judicieusement sur le premier essaim.

On traitera avec la classe industrieuse en stipulant l'option d'une somme fixe, que l'engagé pourra exiger en cas de mésintelligence dans les partages sociétaires du bénéfice; (je supprime à regret des détails importants sur ces engagemens) la régence ne doutera pas de l'accord dans la répartition; mais comme les engagés en douteront il faudra les satisfaire par cette option d'un fixe.

Si le terrain contient quelque grand bâtiment, château ou monastère qu'on aura loué, on y installera d'abord le noyau ou premier essaim d'environ trois cents, plus la régence. Il se composera en grande partie de jardiniers qui prépareront les vergers, feront les transplantations et tous les ouvrages dont on doit s'occuper long-temps à l'avance; introduction des animaux, conserve de fruits et légumes, plantation de végétaux qui, comme l'asperge et l'artichaut, ne fructifient pas dès la première année.

Le premier travail sera de former ces débutans au développement de l'attraction, faire éclore leurs passions, leurs goûts, leurs instincts; ils seront fort étonnés, pères et enfans, de ce que, au lieu de les rudoyer et moraliser, on ne s'occupera qu'à favoriser

leurs goûts, répandre du charme dans leurs fonctions par les séances courtes et variées, les classer en groupes et sous-groupes qu'on exercera à se passionner cabalistiquement pour tels mets, telles préparations, à graduer et échelonner les goûts des trois sexes, qui sont très-distincts.

Une compagnie d'actionnaires ne manquerait pas de réprouver ce procédé, et de prétendre qu'il faut discipliner cette réunion selon les saines doctrines du commerce et de la morale : envisageons mieux le but. Il ne s'agira pas de former des civilisés, mais des Harmoniens, les amener à l'attraction industrielle par la prompte formation des Séries passionnées. Plus tôt elles seront formées, plus tôt cette attraction naîtra ; or, la voie la plus courte est la gourmandise raffinée et échelonnée ; elle formera d'abord les séries en consommation, ensuite l'échelle sériaire s'étendra aux préparations culinaires : ce mécanisme, une fois organisé aux tables et aux cuisines, s'établira par suite dans les cultures et les ateliers de conserve. C'est une thèse à traiter aux troisième et quatrième sections : je me borne à la faire entrevoir.

Cette facile sagesse de gastronomie échelonnée, est le ressort que Dieu nous a ménagé pour opérer promptement et sûrement en mécanique d'attraction, réussir dès le premier mois d'essai. Une telle sagesse charmera tous les débutans ; elle ne sera pas très-lucrative sur le premier essaim de trois cents

personnes, car les bénéfices du régime sériaire ne s'établissent que sur le nombre 600 ; mais ce sera une semaille nécessaire à préparer les voies du régime de l'attraction industrielle qui s'établira à l'entrée du deuxième essaim, et d'où naîtra le quadruple produit.

Remarquons à ce sujet que, sur la gastronomie, la culture des fleurs, l'emploi de l'opéra et autres fonctions réputées frivoles ou vicieuses, je serai obligé de contredire sans cesse les doctrines civilisées ; je ne conteste pas que ces fonctions ne soient nuisibles dans l'état actuel, mais je les envisage en application au régime des Séries passionnées où elles deviennent voies de bien.

Dès que le peuple des villages et villes voisines connaîtra le genre de vie que ménent les trois cents débutans, leurs travaux à choix et en courtes séances, variées au moins quatre fois par jour, le service de leurs tables à option sur des qualités graduées, la sollicitude des chefs pour varier les plaisirs des hommes, femmes et enfans, ce sera un sujet de rumeur extrême chez toute la classe industrieuse du voisinage. On ne s'entretiendra que du bien-être des débutans ; toute famille d'ouvriers, d'artisans, de petits cultivateurs, ambitionnera leur poste, et quiconque aura hésité sur l'engagement, viendra le solliciter comme haute faveur.

Je suppose qu'à cette époque une aile du phalanstère sera déjà construite et habitable : on engagera

donc le deuxième essaim de quatre cents personnes, dont une partie en ouvriers instructeurs, charpentiers, charrons, cordonniers, serruriers ; une partie en petits cultivateurs, puis des instituteurs d'école primaire, car le régime des Séries passionnées excite bien vite le peuple et les enfans à demander l'instruction qu'ils n'acceptent que forcément en civilisation.

Dans l'engagement de ce deuxième essaim, la régence aura l'option sur les bons ouvriers qui, séduits par le train de vie des sociétaires, se présenteront en nombre décuple du nécessaire, et l'on pourra choisir les meilleurs.

Le noyau se trouvant porté à sept cents par cette recrue, il passera de la manœuvre de dégrossissement à celle de sous-approximation, ou quart d'exercice.

Alors commencera l'essai du mécanisme des séries qui ne peut pas être ébauché à moins de six cents personnes : (voyez le tableau de la phalange, chap. X, en tribus et chœurs.) La régence livrera à tous les engagés leurs trousseaux de travail et de parade ; les groupes commenceront à aller au travail avec drapeau, hymnes, fanfares. On établira aussi trois degrés pour les tables qui auront été bornées à deux espèces dans le premier essaim, plus celle de la régence.

Ce ne sera qu'après cette ébauche du mécanisme sériaire qu'on pourra entrevoir les propriétés de l'attraction, sa justesse géométrique, le préservatif d'excès par alternat de plaisirs, la perfection du

travail et l'ardeur industrielle croissant en raison des raffinemens gastronomiques, l'amour des richesses devenant voie de vertu, l'entraînement des enfans au travail productif, l'emploi des discords en harmonie générale, et l'accord indirect des antipathiques. Tous ces prodiges, dont on verra des germes sur une masse de sept cents personnes, ne pourraient pas se manifester dans le noyau de trois cents. Mais celui de sept cents et même six cents, donnera des résultats qui ne laisseront aucun doute sur la chute prochaine de la civilisation. (Voyez les détails en troisième et quatrième section.)

Alors tous les regards se fixeront sur cet embryon de l'harmonie; les actions en seront recherchées à double prix : beaucoup de gens de la classe riche demanderont à faire partie du troisième essaim, que la régence travaillera à rassembler, ou plutôt ACCEPTER.

L'admission sera d'autant plus recherchée, qu'on verra déjà éclater l'une des plus belles propriétés du régime sériaire, le *vingtuplement relatif* de richesse, ou faculté de quadrupler le produit effectif, 4000 pour 1000, et de mener, dans la phalange, avec une somme de 4000 fr., le train de vie qui en coûterait 20,000 en civilisation.

L'on ne sera admis que difficilement au troisième essaim, qui devra se composer d'instituteurs, d'habiles artisans, de cultivateurs expérimentés, d'agronomes, d'artistes chargés de donner la haute

éducation aux plébéiens de la phalange, et surtout aux enfans.

Quant au choix à faire sur les prétendans riches ou pauvres, on devra s'attacher à diverses qualités réputées vicieuses ou inutiles en civilisation, telles sont :

La justesse d'oreille musicale,
La politesse des familles,
L'aptitude aux beaux arts,
et suivre diverses règles opposées aux idées philosophiques,
Préférer les familles ayant peu d'enfans,
Introduire un tiers de célibataires,
Rechercher les caractères titrés de bizarrerie,
Établir l'échelle graduée en âges, fortunes, lumières.

L'industrie sociétaire tire grand avantage de certaines facultés, comme la justesse d'oreille, que méprisent les sophistes, d'après leur principe, *qui bien chante et danse, peu avance*, principe très-faux en mécanique sociétaire, et surtout dans la phalange d'essai, qui *avancera beaucoup* si elle a un peuple très-poli, bien chantant et dansant.

D'abord elle aura (je parle de la grande échelle) une somme énorme à percevoir sur les curieux paysans : cette seule branche de bénéfice triplera le capital des actionnaires. On manquerait en grande partie cette récolte, si la phalange ne présentait aux curieux qu'un peuple grossier, inhabile aux évolutions matérielles de l'harmonie, et à la manœuvre de passions qui exige beaucoup de raffinement.

Comme il faudra un assortiment d'ouvriers instructeurs, au moins trois en chaque métier, afin d'établir la concurrence de méthodes; si chacun de ses ouvriers, tirés de la ville, amenait une famille considérable, on aurait presque moitié de pères et enfans non habitués à l'agriculture, ce qui fausserait le mécanisme sociétaire où l'agriculture doit tenir le haut rang.

Dans les crédits et comptes courans relatifs aux avances de subsistance, vêtemens, logement et autres, la phalange ne connait jamais de familles, mais seulement des individus qui ont leur compte distinct. Un homme ne peut pas traiter en commun pour sa femme et ses enfans; on stipule pour chacun individuellement, sauf les enfans au-dessous de trois ans, qui sont tenus aux frais de la phalange quand ils sont de la classe pauvre. D'après cela, tout ouvrier surchargé de petits enfans recherchera l'admission; mais la régence n'acceptera d'enfans que selon les proportions convenables : je les indiquerai ailleurs.

Il conviendra que la phalange, dès l'entrée du 3e essaim, ait au moins deux tiers de ses végétaux en espèces fécondes; on devra donc faire les frais de transplanter les arbres fruitiers, avec encaissement du massif de terre qui contient les racines. Si l'arbre est grand et qu'on ne puisse pas employer cette méthode, on suivra celle récemment publiée en Écosse par Sir Stuart, et qui opérant par déchaussement des racines, permet de transplanter avec succès les

arbres de toute grandeur. Moyennant ces dispositions on ne courra pas le risque de fausser le mécanisme pendant 2 ou 3 ans, par des travaux ingrats et mal intrigués, comme seraient ceux de jeunes vergers qui ne passionneraient pas les groupes, tant qu'on n'y verrait pas de fruits.

La phalange d'essai devra, même en échelle réduite, pourvoir au bien-être d'une centaine de salariés qu'elle s'adjoindra, les élever au demi-bonheur sociétaire par les variantes de fonctions et autres moyens, leur garantir l'admission dans les premières phalanges à fonder, ou dans la leur si elle n'est que réduite, extensible de 900 à 1800. Il faut que tout soit heureux dans cette réunion même les animaux; leur bien-être est une branche essentielle de l'harmonie sociétaire, et une des sources de sa richesse. Elle s'appauvrirait et fausserait son mécanisme, si elle donnait dans l'égoïsme de Platon qui, au lieu de chercher un remède aux misères de l'humanité, remerciait les dieux d'avoir échappé au malheur commun, d'être né homme et non femme, Grec et non barbare, libre et non esclave. Je reviendrai sur cet égoïsme de Platon et consorts : faut-il s'étonner qu'avec un tel caractère les philosophes aient manqué le calcul de l'attraction qui tend au bonheur de tous.

Il est aisé de prévoir que tout ouvrier, tout paysan, voudra, en entrant dans la phalange, abonner sa femme et ses enfans à des tables de degré inférieur, les placer en 3e degré, s'il s'abonne en 2e.

Il voudra aussi s'allouer tout le montant du fixe ou somme d'option accordée dans les engagemens ; n'en céder qu'une parcelle à la femme et aux enfans. Tels sont les tendres pères civilisés ; les tendres paysans veulent tout pour eux sous prétexte de soutenir la morale douce et pure : ces tyrannies maritales et paternelles sont inadmissibles en régime sociétaire. D'ailleurs au bout d'un mois, tout sociétaire dédaignera cette rapacité civilisée, et sera assez satisfait d'être exempt de l'entretien de femme et enfans qui, par effet de l'attraction industrielle, gagneront bien plus que leurs frais.

La phalange pourvue de son 3e essaim pourra s'élever à *la grande approximation ou demi-exercice* qui exige 1300 personnes. Alors commenceront les opérations de haute harmonie, comme l'*éducation attrayante ou naturelle* qui n'aura pu être qu'ébauchée dans le quart d'exercice borné à 700 personnes.

L'éducation naturelle (3e section) sera la plus puissante amorce pour la classe opulente : on sera convaincu, après avoir vu les enfans de la phalange, qu'un monarque même ne peut pas, avec ses trésors et ses gouverneurs salariés, donner à ses enfans le quart des développemens matériels et intellectuels que recevra le plus pauvre enfant de la phalange. D'après cela, tous les gens riches qui auront des héritiers précieux à conserver, se disputeront l'admission dans les deux derniers essaims N° 4 et 5, ou demanderont à y introduire leurs enfans,

sauf une prise d'action au cours qui sera déjà triple du capital primitif.

J'ai dit que la propriété la plus saillante de l'éducation harmonienne est de développer dès le bas âge de 3 à 4 ans une vingtaine de vocations industrielles, même chez l'enfant qui serait dans les ménages civilisés un paresseux obstiné ; et d'élever cet enfant au goût des sciences et des arts, au raffinement matériel et intellectuel, sans autre précaution que de l'abandonner à l'attraction, à la nature, à toutes ses fantaisies : (voyez 3e et 4e sections), un enfant élevé dès sa naissance dans les Séries passionnées serait à 4 ans bien plus avancé en vigueur qu'un civilisé de 6 ans, et plus avancé en intelligence que la plupart des enfans de 10 ans.

Pour donner du lustre à ces propriétés de la méthode naturelle, il faudra réserver des places aux enfans extérieurs que les princes et les grands offriront en foule. On devra donc éviter d'admettre dans les trois premiers essaims de plébéiens chargés de famille, qui causeraient encombrement d'enfans. Il suffira qu'on ait assez pour organiser en âge de 5 à 13 ans les manœuvres chorégraphiques à 144 enfans des deux sexes avec leurs chefs, soit 160. Or le nombre d'enfans de 5 à 13 s'élèverait à 220 au moins sur 1300 individus de familles civilisées. On pourra donc réduire la proportion naturelle d'enfans sur les trois premiers essaims, et admettre des enfans à pension qui seront très-offerts.

Je suppose que le 3e essaim aura été admis au commencement de l'automne; les 1300 sociétaires auront pu former pendant l'hiver assez de liens pour se déployer d'une manière brillante au printemps, lorsque la phalange songera à enrôler son complet numérique, ses derniers essaims 4e et 5e, à l'effet de frapper le grand coup, et déterminer *en six semaines de plein exercice*, l'abandon et la clôture de la civilisation. Déjà elle aura été condamnée de toutes voix; mais comme l'hiver de demi-exercice sera sujet aux calmes de passions, par absence des deux classes supérieures, ce sera après leur entrée qu'on la verra confondue honteusement et bafouée par ses plus obstinés défenseurs.

Négligeons les détails d'installation de ces 4e et 5e essaims, puisqu'on se bornera à une petite phalange de 3 essaims seulement. Elle suffira déjà pour attirer une foule immense de curieux payans qui viendront de toute part s'assurer s'il est vrai que la destinée de l'homme, la mécanique sociétaire des passions est découverte, que la loi naturelle va succéder aux visions morales tendant à réprimer, modérer et changer la nature, substituer aux lumières de Dieu, les lumières de Caton et Target.

CHAPITRE DIXIÈME.

Classification, direction, devis.

Dans toute réunion civilisée, on ne connaît d'autre hiérarchie que celle du rang ou de la fortune: l'ordre

sociétaire emploie plusieurs autres échelles de classification inconnues parmi nous, comme celle des caractères qui sont pour les civilisés un grimoire indéchiffrable; et celle des tempéramens que la médecine réduit à quatre, et qui sont en même quantité et même distribution que les caractères individuels; mais il faudra de longues épreuves avant de pouvoir faire le triage et l'échelle régulière des caractères et celle des tempéramens.

La première classification à établir sera celle des caractères *collectifs* analogues aux divers âges; ils se classeront spontanément, personne ne sera obligé de se ranger dans telle catégorie d'âge.

Voyez ladite échelle. Sa distribution représente une série mesurée ou composée; c'est peut-être la seule qu'on pourra former dans la phalange d'essai.

Nota. Ce qu'on peut remarquer ici, c'est qu'une série mesurée se prête comme une simple à la division en trois corps, ailes et centre; mais si on décomposait cette série par sexes, on y établirait une autre division en quatre corps, dont il n'est pas pressant de parler.

Les trente-deux chœurs, leurs esprits de corps et leurs attributions graduées seront une féconde source d'accords, pourvu que les âges, les tribus et les chœurs se classent en pleine liberté. On ne distinguera pas de demi-caractère dans une phalange d'échelle réduite à huit cents sociétaires et cent salariés; la manœuvre du demi-caractère ne pouvant

s'établir que sur une masse d'environ mille six cents. Je définirai plus loin la différence du plein au demi-caractère.

Les enfans se prêteront ardemment à former l'échelle corporative des âges, les six tribus n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, sauf à avancer les enfans précoces en facultés, et retarder les moins développés.

L'échelle d'âges, qui plaît beaucoup à l'enfance, est indispensable pour l'émulation, pour le ton et l'impulsion, qui doivent être donnés par degrés, et communiqués de la tribu n° 6 aux tribus inférieures. Toute l'éducation pivote sur la tribu n° 6, (voyez 3e et 4e section).

L'âge avancé formera avec plaisir les tribus 14, 15, 16, car les six chœurs de ces tribus jouissent de diverses prérogatives quant aux subsistances, vêtemens, logemens, voitures, etc. : un patriarche (16e tribu) est servi en chère de 1re classe, quelque pauvre qu'il soit : un révérend et un vénérable ont droit aux tables de 2e classe, malgré le défaut de fortune ; mêmes égards quant aux vêtemens, logemens, équipages ; nos modernes, en vrais sauvages, abandonnent la vieillesse, l'enfance, les malades ; on prodigue aux oisifs les litières suspendues, rembourrées, tandis que les blessés sont cahotés, martyrisés dans des fourgons sans soupente : pas un moraliste ne réclamera pour eux. Voilà les bienfaits de la civilisation perfectible, ses gasconnades philantropiques et morales !

PHALANGE EN GRANDE ECHELLE.

DISTRIBUTION EN 16 TRIBUS ET 32 CHOEURS.

Distinction de plein et demi-caractère, de régence et complémens.

ORDRES.		GENRES.	AGES.			NOMBRES.		
COMPLÉMENS ASCENDANS.		Nourrissons.	0 à 1	72				
		Poupons.	1 à 2	60				180
		Lutins.	2 à 3	48				
		TRIBUS ET CHOEURS.						
TRANSIT. ASC^e	1	Bambins et Bambines.	3 à 4 1/2					60
			Plein caractère.			Demi-caract.		
AILERON ASC^t	2	Chérubins et Chérubines.	4 à 6 1/2	38		19		
	3	Séraphins et Séraphines.	6 1/2 à 9	44		22		
AILE ASCEND^e	4	Lycéens et Lycéennes.	9 à 12	50		25		
	5	Gymnasiens et Gymnasiennes.	12 à 15 1/2	56	392	28		196
	6	*Jouvenceaux* et *Jouvencelles*.	15 1/2 à 20	62		31		
	7	Adolescens et Adolescentes.		68		34		
	8	Formés et Formées.		74		37		

Centre	✕	Régence;			54		27
	9	Athlétiques et Athlétiques. . . .	70		35		
	10	Virils et Viriles.	64		32		
	11	Raffinés et Raffinées.	58		29		
Aile descend^t	12	Tempérés et Tempérées. . . .	52	364	26		182
	13	Prudens et Prudentes.	46		23		
Aileron desc^t	14	Révérends et Révérendes. . . .	40		20		
	15	Vénérables et Vénérables. . . .	34		17		
			Demi-caractère .			405	405
			Plein caractère.	810			810
Transit. des^t	16	Patriarches et Patriarches.					45
Complémens Descendans.		Malades.	30				
		Infirmes.	40				120
		Absens.	50				
					TOTAL		1620

Nota. *On doit s'écarter de ce nombre et le porter :*

En phalange de première génération à. 1800

En phalange d'essai à 1900 et 100 salariés. 2000

En phalange approximative à 800 et 100 salariés. 900

Les tribus 7e et 8e fort jeunes, et les 9e et 10e encore jeunes, se classeront sans aucune répugnance en échelle d'âges, à peu d'exception près, car tout sera libre dans cette classification, depuis la tribu 7e jusqu'à la 16e.

C'est aux tribus 11, 12, 13, que commence l'âge déclinant, et l'on va présumer que les femmes, sur le retour, seront peu flattées de figurer dans ces tribus, qu'elles refuseront tout net de s'y incorporer : il n'en sera rien. Le régime sociétaire fait naître une foule d'intérêts différens des nôtres : l'un de ses effets est d'assurer considération et affection à la vieillesse, qui, dans l'ordre civilisé, est mal vue des jeunes gens.

On verra, au chapitre des ralliemens passionnels, que cette bannière d'âge avancé, qui serait aujourd'hui un épouvantail pour les femmes déclinantes, deviendra pour elles une amorce. D'ailleurs, chacun pourra se classer dans la tribu dont il obtiendra l'agrément. La femme de 40 ans pourra se ranger parmi celles de 30, si elle y est admise, et cette admission sera facile à obtenir.

La classification au-dessus de 20 ans étant libre, je n'indique pas les âges des tribus n° 7 et au-dessus.

L'emploi le plus précieux de cette échelle d'âges est de faciliter l'éducation naturelle, créer chez les enfans des esprits de corps qui les entraînent passionnément aux études et aux travaux productifs. (Voyez 3e section.)

On devra observer, dans la classification par tribus, l'inégalité des deux grandes divisions : d'ailleurs la nature fournit moins de nombre dans l'âge descendant que dans l'ascendant ; aussi ai-je distribué les quatorze tribus de pleine harmonie, par

38, 44, 50, 56, 62, 68, 74. = 54. = 70, 64, 58, 52, 46, 40, 34.

Et non par nombres égaux en correspondance,

36, 42, 48, 54, 60, 66, 72. = 54. = 72, 66, 60, 54, 48, 42, 36.

La deuxième échelle supposerait l'égalité numérique des deux divisions d'âge. On aura au contraire, pendant 30 ans, une surcharge de nombre dans la première division, parce que les enfans sont surabondans en civilisation.

La classe de plein caractère, qui comprend 810 individus, est celle des êtres qui jouissent de l'exercice plein en facultés corporelles et intellectuelles. Un enfant de trois à quatre ans ne peut pas avoir, même dans l'éducation sociétaire, la dextérité, l'intelligence, les penchans prononcés qui constituent le plein caractère. En si bas âge, il a peu de goûts saillans ; il effleure tout, ce n'est guères que de quatre ans à quatre et demi que son naturel se manifeste nettement, et qu'on peut discerner ses passions dominantes, ses sous-dominantes, ses instincts, etc. En conséquence, la tribu des bambins ne fait pas distinction du demi-caractère. Il en est de même de la tribu des patriarches. Un

vieillard du 16e âge n'a plus les facultés corporelles, et ne peut plus figurer dans le plein caractère, ni dans l'exercice actif.

De là vient que le demi-caractère n'est tiré que des quatorze tribus n° 2 à 15. Il se compose de 405 individus dont les goûts sont peu distincts, ambigus, et fort utiles pour lier les fonctions, car un demi-caractère figure souvent en doublure de deux caractères pleins. Ce genre, qui serait dédaigné en civilisation, jouit en harmonie d'une grande considération; le neutre et l'ambigu y sont éminemment utiles.

La classe des évolutions et manœuvres, classe dite harmonie active, se borne aux douze tribus 2 à 13. J'ai dit qu'on tient chaque jour la bourse, ou réunion consultative pour concerter, soit en industrie, soit en repas et en plaisir, les séances variées du lendemain et des jours suivans, ainsi que les prêts et emprunts de cohortes aux phalanges voisines. Le mécanisme de bourse, en association, est très-différent de celui de nos bourses de commerce, qui sont la suprême confusion. Une bourse harmonienne débrouillera plus d'intrigues et conclura plus de négociations en une demi-heure, que la bourse civilisée n'en terminerait en une demi-journée. Cette méthode est un des nombreux détails qu'il faut franchir dans un abrégé.

La régence chargée de diriger les affaires courantes et pourvoir au service général, n'est que le

délégué de l'aréopage, qui est une autorité d'opinion; il se compose : 1° des chefs de chaque série d'industrie ou de plaisir, les plaisirs étant aussi utiles en harmonie que les travaux; 2° des trois tribus de révérends, vénérables et patriarches; 3° des actionnaires principaux ayant un vote par action, et des actionnaires d'épargne, qui ont obtenu une action par petites économies cumulées; 4° des magnats et magnates de la phalange. On en verra ailleurs la liste détaillée en trois sexes.

L'aréopage n'a point de statuts à faire ni à maintenir, tout étant réglé par l'attraction, et par les esprits de corps des tribus, des chœurs, des séries. Il prononce sur les affaires importantes, moisson, vendange, constructions, etc. Ses avis sont accueillis passionnément comme boussole d'industrie, mais ils ne sont pas obligatoires : un groupe serait libre de différer sa récolte, malgré l'avis de l'aréopage.

Il n'a aucune influence sur l'opération principale, qui est la répartition des dividendes en triples lots proportionnels au capital, au travail et au talent. C'est l'attraction seule qui est arbitre de justice dans cette affaire. (Voyez 5e section.)

Ni l'aréopage, ni la régence ne sont chargés de responsabilités illusoires, comme celle de la finance civilisée qui, avec des fatras de chiffres, sait masquer tous les grive lages. La comptabilité, en harmonie sociétaire, est l'ouvrage d'une série spéciale, chargée de la tenue des livres, que chacun peut inspecter.

D'ailleurs, les comptes sont très-peu compliqués dans ce nouvel ordre. On n'y connaît pas les paiemens journaliers, la coutume civilisée d'avoir toujours l'argent à la main. Chacun a un crédit ouvert en proportion de sa fortune connue ou de ses bénéfices présomptifs *en industrie attrayante*. Les phalanges vicinales ne paient point jour par jour ce qu'elles se vendent réciproquement : bestiaux, volailles, légumes, fruits, beurre, laitage, fourrage, vin, huile, bois, etc. On en fait écriture, et on balance en termes convenus, après viremens ou compensations entre les cantons et régions. Quant au comptes individuels, pour avance de subsistance et autres fournitures, ils ne se règlent qu'au bout de l'année à l'époque d'inventaire et répartition.

Les contributions pour le fisc et les armées industrielles, dont on parlera plus loin, ne donnent lieu à aucun travail de percepteurs; chaque phalange règle avec le fisc en quatre billets payables par trimestre au chef-lieu de province : quant aux armées industrielles, chaque troupe envoyée par une province ou un district, jouit d'un crédit fixe, sa dépense est payée par elle-même, en mandats sur son district. Aucun fournisseur ne peut griveler.

Le contentieux est réduit à quelques arbitrages. Chacun peut retirer à tout instant le montant de ses actions, sauf le dividende courant à régler lors d'inventaire.

Il n'est besoin pour les enfans d'aucun tuteur :

on ne peut pas leur enlever une obole de leur fortune, qui consiste en actions enregistrées au grand livre de chaque phalange, et portant intérêt fixe, ou dividende réglé chaque année d'après inventaire. Ainsi un pupille n'est exposé à aucun leurre, et ses fonds, dans chaque phalange où il a des actions, s'accumulent avec intérêt, jusqu'à l'âge de majorité (vingt ans), où il en disposera.

Il faudra distinguer trois classes de fortune et de dépense pour la table. C'est une échelle indispensable en harmonie, où toute égalité est poison politique. Parmi les sociétaires engagés, il s'en trouvera quelques-uns possédant un petit capital, des terres, bestiaux et instrumens aratoires qu'ils auront vendus, une cabane démolie qu'on leur aura payée. Ils obtiendront pour ces versemens une action ou parcelle d'action. Ils formeront une classe déja supérieure à la multitude, et pourront être admis, s'ils le désirent, aux tables de deuxième ordre, où l'on recevra de même ceux qui, par des connaissances précieuses en industrie, mériteront crédit pour l'admission en deuxième classe.

On créera une première classe, composée des ouvriers principaux, des instructeurs enrôlés à la ville, et créanciers d'une somme d'option considérable; puis des cultivateurs qui, par fourniture de terrains étendus, ou d'une maison bonne à l'emploi, se trouveront actionnaires notables : ces trois degrés

seront nécessaires même dans la petite phalange d'échelle réduite.

La régence, ou comité d'actionnaires gérans, formera une quatrième classe, qui ne pourra bien s'identifier à la phalange qu'à l'époque où les derniers essaims y feront leur entrée.

Plusieurs familles riches pourront se décider à s'incorporer dès l'automne, ce qui serait fort utile pour donner de l'activité aux intrigues pendant l'hiver qui précédera l'entrée en plein exercice.

Pour frapper un coup décisif au printemps, il faudra de bonne heure exercer les sociétaires, et *surtout les enfans*, aux manœuvres chorégraphiques et autres, depuis celles de l'opéra jusqu'à celles de l'encensoir. Il faudra que cette phalange, quoique insuffisante en nombre, sache, à l'issue de l'hiver, se présenter en *belle tenue matérielle et spirituelle;* qu'elle soit manœuvrière comme des danseurs et comparses d'opéra, et qu'elle présente déjà des équilibres de passions, par option sur des alternatives de plaisir prévenant tout excès, et dénotant que cet effet sera général quand le mécanisme sera porté au complet par l'introduction des derniers essaims.

En insistant sur la nécessité d'opérer sur des essaims consécutifs, j'ai prouvé que la dépense d'amorce ne portera que sur le premier, très-peu nombreux. Je passe au devis estimatif.

FRAIS DE FONDATION EN PLEINE ECHELLE.

Ils ne s'élèveront qu'au quart en échelle réduite.

Loyer d'un an pour terres et édifices...	600,000
Construction de logemens et étables...	5,000,000
Bestiaux, végétaux, mobilier rural...	1,200,000
Frais d'engagemens et avances.....	1,200,000
Equipement, linge, vaisselle.....	1,000,000
Manufactures, ateliers, matières prem.	1,500,000
Subsistance de six mois.....	800,000
Semailles d'attraction.....	800,000
Frais de bureau, régence, négociati...	600,000
Ouvriers coopérateurs non sociétaires.	400,000
Transplantation avec massif de terre..	400,000
Conserve de fruits et légumes.....	300,000
Bibliothèque publique.....	300,000
Musique et opéra.....	300,000
Palissade et grillage.....	200,000
Dépenses imprévues.....	400,000
	15,000,000

Il suffira du quart, 4,000,000, en échelle réduite, et l'on pourra commencer avec deux millions, car dès qu'on aura mis la main à l'œuvre, on trouvera des actionnaires plus qu'on n'en voudra.

Toutefois il convient d'avertir que si l'on fonde en petite échelle, on y perdra

La revente des actions dont les deux tiers réservés

et valant 10 millions, pourraient être vendus 40 millions, dans le cas où l'on ferait un coup d'éclat, une fondation brillante qui étalerait subitement les hautes harmonies de passions.

Et le bénéfice des curieux payans, qu'il faut estimer 50 millions pour les deux premières années où la phalange de grande échelle serait la seule, et pour la troisième année où elle serait en supériorité de mécanisme.

En estimant les curieux payans au moyen terme de cent francs par jour, six cents personnes admises chaque jour, fourniraient une recette de 44 millions en deux ans, et l'on en aurait encore beaucoup dans le cours de la troisième année; mais une phalange d'échelle réduite où les accords seront peu brillans, ne causera pas en Europe l'éblouissement d'où résulterait cette affluence de voyageurs opulens, amenés par la curiosité.

Une phalange d'échelle réduite n'en attirera guères que le quart, et à quart de prix.

On répond qu'il n'est pas aisé de trouver 15 millions de souscriptions; oui, parce que les esprits civilisés ne sont défians que sur les affaires sûres et exemptes de risque. Mais s'il s'agit de quelque folie, on trouve des capitaux par 100 millions. N'a-t-on pas proposé récemment aux Français la folle entreprise d'amener des vaisseaux à Paris? vaine gloriole, qui coûterait 300 millions, selon le devis, et peut-être le double en réalité, car, dans ces sortes de

travaux, le devis est toujours bien radouci, et les obstacles ne sont pas portés en compte.

Ici il ne s'agira que de 4 millions, dont deux seulement pour le début; or, combien de capitalistes peuvent à eux seuls faire la fondation! Un pair de France a placé récemment 3 millions dans la faillite Paravey. Si on trouve tant d'hommes aventureux pour les affaires dangereuses, n'en trouvera-t-on pas un pour une affaire exempte de danger.

La phalange d'essai étant obligée de construire, devrait acheter et non pas louer son terrain; mais, pour ménager le capital actionnaire, elle devra louer le terrain, et s'il se peut les édifices, avec faculté de les acheter sous deux ans, pour un prix convenu. Dès qu'elle sera installée, elle trouvera plus qu'elle ne voudra des capitaux pour consommer l'achat.

Quoique tout terrain de bonne qualité soit convenable pour l'essai, il faudra rechercher un pays coupé, varié en expositions et meublé de monticules, comme le pays de Vaud, la Savoie, le Charollais, les belles vallées du Brisgau et des Pyrénées, celles de Bruxelles à Halle; un pays propre à comporter des cultures variées, et pourvu d'un beau courant d'eau.

Il faut fonder près d'une grande capitale; peu importera qu'on en soit éloigné de 10 lieues, pourvu que les curieux puissent arriver de cette ville à la phalange sans coucher en chemin. Si l'on s'éloignait

trop des grandes villes, la phalange, au printemps, aurait de la peine à engager les familles riches qui devront y entrer à cette époque.

Relativement aux édifices, on devra peu spéculer sur les bâtimens faits ; un édifice distribué pour les relations civilisées ne le sera pas pour celles d'attraction industrielle. On aura beau remanier les bâtimens actuels, ils seront toujours gênans pour les relations des Séries passionnées. Les monastères civilisés qu'on pourrait acheter ont tous le défaut d'être à corps simple, (une seule file de chambres), leurs étables ne sauraient convenir pour la distribution en séries.

On peut tirer parti d'un de ces vastes châteaux qui abondent aux environs de Paris, et même de plusieurs, pour loger les curieux payans et résidant plus d'un jour ; une jolie maison, éloignée du phalanstère d'un quart ou d'une demi-lieue, sera également très-utile pour castel ou entrepôt rural ; mais il faut éviter de s'entourer d'un village; car, lors même qu'on engagerait ce village entier, il faudrait encore en abattre les maisons, ce qui serait très-dispendieux, et ne donnerait qu'un terrain fort ingrat.

Si le phalanstère était voisin de quelque village ou de familles non sociétaires, elles entraveraient le mécanisme par leurs importunités, on les aurait continuellement sur les bras : il faut donc un terrain dégagé d'habitans, dût-on abattre et extirper une portion de forêt.

Du reste, si le canton contient quelques familles éparses, on peut les considérer comme enrôlées et réserver leur place dans le phalanstère : elles seront bien empressées de s'incorporer à la phalange d'essai, et livrer leurs lambeaux de terre en échange d'actions ; les femmes surtout, lorsqu'elles auront vu le ménage sociétaire, seront si harassées du ménage civilisé, qu'elles y sécheront d'ennui. Quant aux enfans, il faudra bien se garder de les introduire dans la phalange, car après avoir vu un jour les chœurs et groupes d'enfans en mécanisme d'attraction, ils tomberaient malades de chagrin quand il faudrait les quitter.

J'ai porté au devis les frais de palissade, comme indispensables ; on sera déjà encombré par l'admission journalière des curieux payans, il faudra donc se garantir des curieux importuns, et employer la palissade partout où il n'y aura pas de barrière naturelle, rivière ou muraille grillée. Je dis grillée, parce que l'ordre sociétaire n'admet pas les murs monastiques masquant la vue et transformant en prison la voie publique. Il faut tout le mauvais goût des civilisés pour s'habituer à ces hideuses perspectives.

CHAPITRE ONZIÈME.

Distribution des cultures en trois ordres.

Pour introduire dans les travaux champêtres l'in-

trigue, le charme, la variété, vœux des trois passions mécanisantes, on distribue les cultures sociétaires en trois ordres entrelacés et adaptés aux diverses localités. 1° L'ordre simple ou massif; 2° l'ordre ambigu ou vague; 3° l'ordre composé ou engrené.

1° L'ordre *simple ou massif* est celui qui exclut les entrelacemens; il règne en plein dans nos pays de grande culture où tout est champ d'un côté, tout est bois de l'autre, et ainsi des prés et des vignes; quoiqu'il y ait, dans chaque massif, beaucoup de portions qui pourraient convenir à d'autres cultures, surtout dans les forêts, où il faut ménager des clairières pour la circulation de l'air, le jeu des rayons solaires et la maturation du bois de tige.

2° L'ordre *ambigu ou vague et mixte* est celui des jardins confus dits *anglais*, dont l'idée est due aux Chinois. Cette méthode, qui rassemble comme par hasard toutes sortes de cultures, n'est employée chez nous qu'en petit, et jamais dans l'ensemble d'un canton. L'état sociétaire en tirera grand parti pour l'embellissement général et le charme industriel. Les massifs actuels de prés, de bois, de champs, perdront leur triste aspect par emploi de l'ordre ambigu.

3° L'ordre *engrené ou composé* est le contraire du système civilisé, des clôtures et barricades. En harmonie, où l'on ne peut pas essuyer le moindre vol, la méthode engrenée est pleinement praticable, et

produit le plus brillant effet. Chaque série agricole s'efforce de jeter des rameaux sur divers points, elle engage des lignes avancées et des carreaux détachés dans tous les postes des séries dont le centre d'opérations se trouve éloigné du sien; et par suite de ce mélange (subordonné aux convenances de terrain), le canton se trouve parsemé de groupes, la scène y est animée, et le coup-d'œil varié et pittoresque.

Ces trois ordres peuvent être comparés à ceux de l'architecture grecque. On n'a rien su trouver de neuf après les trois colonnes grecques, à peine quelques légères variantes; il en sera de même de toutes les méthodes agricoles qu'on pourra indiquer, elles ne seront que modifications des trois ordres ci-dessus.

L'ordre massif est le seul pratiqué dans les cultures grossières des civilisés; ils réunissent d'un côté toutes les céréales; d'autre part chacun d'eux fait dans son jardin, abus de la méthode engrenée, il accumule vingt espèces où il en faudrait à peine trois ou quatre.

Une phalange exploitant son canton en système combiné, commence par déterminer deux ou trois emplois convenables à chaque portion. L'on peut toujours faire avec succès des mélanges, hors le cas de vignoble très-précieux qui encore peut comporter fruits et légumes, en accessoires de la culture pivotale. Ces alliages ont pour but d'amener

divers groupes, leur ménager des rencontres qui les intéressent aux travaux engrenés avec le leur, et laisser le moins que possible un groupe isolé dans ses fonctions.

A cet effet, chaque branche de culture cherche à pousser des divisions parmi les autres : le parterre et le potager qui chez nous sont confinés autour de l'habitation, jettent des rameaux dans tout le canton. Leur centre est bien au voisinage du phalanstère, mais ils poussent dans la campagne de fortes lignes, des masses détachées qui diminuent par degrés, s'engagent dans les champs et prairies dont le sol peut leur convenir ; et de même les vergers, quoique moins rapprochés du phalanstère ont à sa proximité quelques postes de ralliement, quelques lignes ou blocs d'arbustes et espaliers, engagés dans le potager et le parterre.

Cet engrenage agréable sous le rapport du coup-d'œil, tient encore plus à l'utile, à l'amalgame des passions et des intrigues. On doit s'attacher surtout à ménager des *mariages de groupes*, des rencontres de ceux d'hommes avec ceux de femmes, par suite de l'engrenage des cultures ; l'idée de mariage des groupes est plaisante et prête à l'équivoque, mais ce sont des rencontres industrieuses, fort décentes, et aussi utiles que nos réunions de salon et de café sont stériles ; par exemple :

Si la Série des cerisistes est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du pha-

lanstère, il convient que, dans la séance de quatre à six heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage :

1° Une cohorte de la phalange voisine et des deux sexes, venue pour aider aux cerisistes ;

2° Un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de Mauves et Dalias qui forment perspective pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger ;

3° Un groupe de la Série des légumistes, venu pour cultiver les légumes de ce champ ;

4° Un groupe de la série des mille fleurs, venu pour la culture d'un autel de secte (1) placé entre le champ de légumes et le verger de cerisiers ;

5° Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine.

A cinq heures trois quarts, des fourgons sus-

(1) Sur ces autels champêtres, on place au sommet d'un monticule de fleurs ou arbustes, les statues, les bustes des patrons de la secte, des individus qui ont excellé dans ses travaux et l'ont enrichie de quelques méthodes utiles. Ce sont les demi-dieux mythologiques de la secte ou série industrielle. Un coryhante ouvre la séance en brûlant l'encens au-devant du demi-dieu. L'industrie étant aux yeux des Harmoniens la plus haute fonction, l'on a soin d'y allier tous les mobiles d'enthousiasme ; comme les honneurs mythologiques rendus aux hommes ou femmes qui ont servi l'humanité en perfectionnant l'industrie.

pendus partis du phalanstère amènent le goûté pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart, ensuite les groupes se dispersent après avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivans.

Plus d'un civilisé va dire qu'il ne voudrait envoyer ni sa femme, ni sa fille à ces réunions ; c'est juger des effets de l'état sociétaire, par les effets de civilisation, les pères seront les plus empressés de voir leurs femmes et filles dans les Séries industrielles, parce qu'ils sauront que rien de ce qui s'y passe ne peut rester inconnu. Or les femmes sont bien circonspectes en lieu où elles sont certaines que toutes leurs actions seront connues de père, de mari, de rivales ; c'est ce qui n'a pas lieu dans une maison civilisée, où le père, s'il veut surveiller femmes et filles, est trompé par tout ce qui l'entoure.

Les mariages étant très-faciles en harmonie, *même sans dot*, les filles sont toujours placées de 16 à 20 ans. Jusque-là on peut leur laisser pleine liberté, parce qu'elles se surveillent entr'elles, ainsi qu'on le verra aux chapitres spéciaux ; or, il n'est pas de garde plus sûre auprès d'une femme que l'œil de ses rivales.

Je renvoie au Traité de l'Association domestique-agricole, pour les détails relatifs à l'alliage des trois ordres agricoles. On y trouvera des remarques utiles

à un fondateur, sur les mariages de groupes, les affiliations des sexes dans une Série industrielle, et les moyens d'en tirer parti pour atteindre au but ultérieur, à l'accord de répartition, sans lequel tout le mécanisme sociétaire s'écroulerait le lendemain du jour où éclaterait la discorde en partages des dividendes.

L'amalgame judicieux des trois ordres de culture, est le moyen d'allier le bon et le beau. Ces ordres ne sont pas même connus des agronomes civilisés, qui n'en peuvent employer que les trois caricatures, savoir :

En *ordre massif*, les amas de forêts ou de champs : leurs guérets sottement prônés par les poètes, offrent l'aspect le plus monotone ; tandis que les forêts sont un chaos de masses informes, et peu productives faute de culture qui, en civilisation, ne s'étend pas aux forêts. Nous sommes encore sauvages sur ce point. C'est un caractère d'engrenage en période sauvage, comme le code militaire est engrenage en période barbare.

En *ordre ambigu*, il ne peut s'appliquer parmi nous qu'à des lieux de plaisance, comme les jardins royaux, les Tivoli et guinguettes; encore n'embrasse-t-il qu'un petit espace où il règne sans amalgame avec les deux autres ordres, et qui pis est sans production, sans alliage du bon et du beau : il n'est dès-lors qu'une caricature de sa destination.

En *ordre engrené*, on ne voit dans nos cultures

que l'engrenage inverse, ou dissémination tendant à l'appauvrissement et l'enlaidissement. Trois cents familles villageoises cultivent trois cents carreaux de choux sur divers points dont à peine trente sont convenables à cette culture; et dans leurs trois cents jardins, on trouvera tout au plus dix chétives sortes de ce légume, tandis qu'une phalange en se bornant à trente *choutières* disséminées en terrains favorables, y cultivera avec succès cent variétés de choux. Nous sommes donc, sur l'emploi des ordres agricoles comme sur toute autre branche du système industriel, à l'opposé des vues de la nature.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Distribution unitaire des édifices.

Il est très-important de prévenir l'arbitraire en constructions : chaque fondateur voudra distribuer à sa fantaisie. Il faut une méthode adaptée en tout point au jeu des Séries passionnées : nos architectes qui ne les connaissent pas, ne pourraient pas déterminer le plan convenable ; cependant si le matériel est faussé en dispositions, il en sera de même du passionnel.

Les civilisés ayant communément l'instinct du faux, ne manqueraient pas à préférer la plus vicieuse distribution. Cela est arrivé à New-Harmony, où le fondateur Owen a précisément choisi la forme

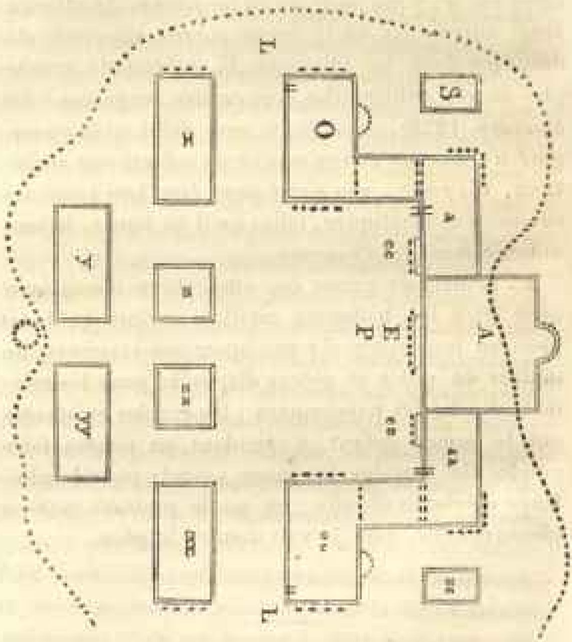
de bâtiment qu'il fallait éviter, le carré ou monotonie parfaite. C'est jouer de malheur comme un milicien qui attrape le billet noir : l'un des inconvéniens du carré est, que les réunions bruyantes, incommodes, les ouvriers au marteau, les apprentis de clarinette, seraient entendus de plus de moitié du carré sur quelque point qu'on les plaçât. Je citerais vingt autres cas où la forme carrée causerait du désordre dans les relations. Il suffirait de voir le plan de cet édifice (the cooperative magazine : for January 1826), pour juger que celui qui l'a imaginé n'a aucune connaissance en mécanisme sociétaire. Du reste, son carré peut être bon pour des réunions monastiques, telles qu'il en fonde, la monotonie étant leur essence.

La principale cause qui empêchera d'employer avec fruit les bâtimens civilisés, c'est qu'il est presque impossible d'y pratiquer des SÉRISTÈRES ou masses de salles et pièces disposées pour les relations des Séries passionnées : les étables existantes ont le même défaut. Cependant on pourra faire emploi de certains bâtimens actuels pour la phalange d'échelle réduite, on ne le pourrait pas en pleine échelle, dont je vais donner le plan.

PLAN D'UN PHALANSTÈRE

EN GRANDE ÉCHELLE.

Longueur de la place P 200 toises.—Longueur du front entier 360 toises.



Les doubles lignes représentent les corps de bâtimens, le blanc figure les cours et les vides.

Les lignes de points sinueux et carrés figurent le cours d'un ruisseau à double canal.

En ligne directe de L à L est une grande route qui passerait entre le phalanstère et les étables; mais on se gardera bien de faire passer les routes dans l'intérieur de la phalange d'essai qu'il faudra au contraire palissader contre les importuns.

P.. = est la place de parade au centre du phalanstère.

A.. = est la cour d'honneur formant promenade d'hiver, plantée de végétaux résineux et ombrages permanens.

a, aa; o, oo; cours placées entre les corps-de-logis.

Gros points****, colonnades et peristyles, d'un tracé informe, trop espacé hors les 12 colonnes de la rotonde.

x, y, z; xx, yy, zz; cours des bâtimens ruraux.

n n les 4 porches fermés et chauffés, non saillans.

E, ee, trois portails en avant-corps pour divers services.

:::: Ces doubles points entre deux corps de bâtimens, sont des couloirs placés sur colonnes au premier étage.

Les bâtimens dont la grande cour A est entourée et avoisinée sont affectés aux fonctions paisibles;

on peut y placer l'église, la bourse, l'aréopage, l'opéra, la tour d'ordre, le carillon, le télégraphe, les pigeons de poste.

On devra placer dans l'un des ailerons toutes les fonctions bruyantes et incommodes aux voisins.

La moitié saillante du carré A, la portion d'arrière, est spécialement affectée à loger la classe riche qui s'y trouve éloignée du fracas et rapprochée du parterre principal, ainsi que de la promenade d'hiver, agrément dont les capitales civilisées sont dépourvues, quoiqu'elles aient, presque toutes, plus de mauvaise que de belle saison.

Les deux cours *a*, *aa*, qui tiennent aux ailes, sont affectées l'une aux cuisines, l'autre aux écuries et équipages de luxe. Toutes deux doivent être ombragées autant que possible. Je ne désigne pas les arcades de passage.

Les deux bâtimens S, ss, pourront être employés, l'un pour l'église, si on veut l'isoler, l'autre pour la salle d'opéra qu'il est prudent d'isoler. Ils auront communication souterraine avec le phalanstère.

Les 2 cours O, oo, placées au centre de chaque aileron, seront affectées l'une au caravanserai, l'autre aux ateliers bruyans, charpente, forge, marteau, écoles criardes.

On évitera par ces dispositions, un inconvénient de nos villes civilisées où l'on trouve à chaque rue quelque fléau des oreilles, ouvrier au marteau, marchand de fer, apprenti de clarinette brisant le

tympan à cinquante familles du voisinage, tandis que le marchand de plâtre ou de charbon les enveloppe d'une poussière blanche ou noire qui empêche d'ouvrir les croisées, obscurcit les boutiques et le voisinage pour la liberté du commerce.

L'aileron affecté au caravanserai contient les salles de relations des étrangers ; on les y place afin qu'ils n'encombrent pas le centre du phalanstère et qu'ils se répandent dans les bâtimens ruraux, vers les groupes des champs et des jardins, sans obstruer l'intérieur du palais.

Tous les enfans riches ou pauvres logent à l'entresol, pour jouir du service des gardes de nuit, et parce qu'ils doivent, dans beaucoup de relations, surtout dans celles du soir, être isolés de l'âge adulte. On en verra la nécessité à la section III qui traite de l'éducation.

Les patriarches logent la plupart au rez-de-chaussée.

En donnant au phalanstère des développemens trop étendus, on ralentirait les relations, il conviendra donc de redoubler les corps-de-logis, comme on le voit dans le plan : quelques-uns (x) de 80 toises sur 40, pourront être subdivisés en 2 ou 4 corps détachés et de formes variées.

On ménagera entre ces doubles corps 2 sortes de communication, 1° des souterrains, 2° des traverses au 1er étage par couloirs placés sur colonnes, aux

points où les corps de bâtimens seront rapprochés comme en *a* et *aa*.

Pour épargner les murs et le terrain, il conviendra que l'édifice gagne en hauteur, qu'il ait au moins 3 étages, plus l'étage de frise. En y ajoutant le rez et l'entresol, on aura six échelons de logement, y compris le camp cellullaire placé à la frise. C'est un local pour les passages d'armées industrielles.

Il faudra éviter de construire des bâtimens à simple file de chambres, comme nos monastères, palais, hôpitaux, etc. Pour activer les relations, tous les corps-de-logis devront être à double file de chambres, assez profondes pour contenir des alcoves et cabinets qui épargneront beaucoup de constructions.

La rue-galerie est la pièce la plus importante; ceux qui ont vu la galerie du Louvre au musée de Paris peuvent la considérer comme modèle d'une rue-galerie d'harmonie, qui sera de même parquetée et placée au 1er étage, et dont les croisées pourront, comme celles des églises, être de forme haute, large et ceintrée, pour éviter 3 rangs de petites croisées. Toutefois on rabattrait beaucoup de ce luxe dans une phalange d'essai, même en grande échelle.

Le rez-de-chaussée aura quelques passages en rue-galerie, mais elle ne pourra pas y être continue comme au 1er, où elle ne sera point interrompue par les passes de voitures et les porches.

Lesdites galeries, tempérées en toute saison par des tuyaux de chaleur ou de ventilation, servent de salle à manger dans le cas de passage d'armée industrielle. (On n'en verra pas dans la phalange d'essai.)

Ces communications abritées sont d'autant plus nécessaires dans l'état sociétaire, que les déplacemens y sont très-fréquens, les séances des groupes ne devant durer que 1 1/2 ou 2 heures au plus.

Les abris et passages couverts sont un agrément dont les rois mêmes sont dépourvus en civilisation; en entrant dans leurs palais, on est exposé à la pluie, au froid; en entrant dans la phalange, la moindre voiture passe des porches couverts aux porches fermés, et chauffés ainsi que les vestibules et escaliers.

Je ne dirai rien du camp cellulaire ou amas de chambrettes placées à l'étage de frise. On n'en finirait pas de ces minutieuses descriptions.

Les séristères ou lieux de réunion d'une Série passionnée, ne ressemblent en rien à nos salles publiques où les relations s'opèrent confusément, sans graduation. Un bal, un repas ne forment chez nous qu'une seule assemblée, sans subdivisions : l'état sociétaire n'admet pas ce désordre; une série a toujours 3, 4, 5 divisions qui occupent autant de salles contiguës : chaque séristère doit avoir des pièces et cabinets adhérens à ses salles, pour les groupes et comités de chaque division; par exemple dans le

sératère de banquet ou de salles à manger, il faut 9 salles fort inégales, savoir :

1 pour les patriarches,
2 pour les enfans,
3 pour la classe pauvre,
2 pour la classe moyenne,
1 pour la classe riche ;

non compris les salles du caravanserai, plus les cabinets et petits salons nécessaires, soit pour la chère de commande, soit pour les compagnies qui veulent s'isoler des tables de classe quoique servies du même buffet.

Les appartemens sont loués et avancés par la régence à chacun des sociétaires. Les lignes d'appartemens doivent être distribuées en *séries engrenées*, c'est-à-dire que s'ils sont de vingt prix différens, depuis 50, 100, 150, jusqu'à 1000, il faut éviter la progression consécutive continue, celle qui placerait au centre tous les appartemens de haut prix, et irait en déclinant jusqu'à l'extrémité des ailes, il faut au contraire engrener les séries d'appartemens dans l'ordre suivant :

Distribution en échelle composée.

Aux 2 corps d'ailerons par	50. 100. 150. 200. 250.
	150. 200. 250. 300. 350.
Aux 2 corps d'ailes par	250. 300. 350. 400. 450. 500.
	400. 450. 500. 550. 600. 650.
— de centre, par	550. 600. 650. 700. 750. 800. 850.
	700. 750. 800. 850. 900. 950. 1000.

Exemple : pour engrener ces doubles échelles, il faudra que les logemens dans une aile, soient échelonnés comme il suit, en alternat de prix :
250. 400. 300. 450. 350. 500. 400. 550. 450. 600. 500. 650.

La progression simple, constamment croissante ou décroissante, aurait des inconvéniens très-graves ; elle blesserait l'amour-propre, et paralyserait divers leviers d'harmonie : elle rassemblerait au centre toute la classe riche, et aux ailerons tout le fretin ; il arriverait que les ailerons seraient déconsidérés et réputés classe inférieure. On doit distinguer les classes, mais non pas les isoler.

Au moyen de la progression engrenée, tel individu logeant dans le centre A, qui est le quartier d'apparat, peut se trouver inférieur en fortune à tel qui occupe un logement en ailes ; car les principaux appartemens d'aile payés 650, sont plus précieux que les derniers de centre payés 550. On manquerait un accord de la plus haute importance, la fusion des trois classes, riche, moyenne et pauvre, s'il existait dans le phalanstère un quartier de petites gens, un local en butte aux railleries, comme il en est dans chaque ville. On évitera cet écueil par la progression engrenée.

Une phalange régulière, telles qu'elles seront au bout de 40 ans, aura 3 ou 4 châteaux placés sur les points fréquentés de son territoire ; on y portera le déjeuné ou le goûté, dans le cas où des cohortes du

voisinage se seront réunies sur ce point pour quelque travail : elles perdraient du temps en revenant prendre un repas au phalanstère, qui peut ne pas se trouver dans la direction de leur chemin de retour.

Chaque série aura aussi son castel sur un point situé à portée de ses cultures : chaque groupe aura son belvédère ou petit pavillon d'entrepôt ; mais on n'aura pas tout ce luxe dans la phalange d'essai, quelques hangars et abris modestes suffiront. Il faudra seulement s'attacher à bien disposer le phalanstère et les moyens de séduction comme les communications abritées.

Elles seront une amorce très-puissante sur les gens riches qui, dès la 1e journée, prendront en aversion les maisons, palais et villes civilisées, les rues boueuses et les équipages, où il est ennuyeux de monter et descendre vingt fois dans une matinée. On trouvera bien plus agréable, en temps pluvieux ou froid, d'aller sur parquet ou carreaux, à toutes les réunions intérieures, cheminer en couloirs chauffés ou rafraichis selon le temps ; ce sera pour les curieux payans une première séduction qui les excitera à parcourir tous les ateliers, les étables, y admirer la dextérité des groupes, leur bonne tenue, la distribution parcellaire et graduée ; au bout de 3 à 4 jours ils auront pris parti à plusieurs de ces détails parcellaires ; et on aura, même dans une phalange d'échelle réduite, des postulans de classe riche, plus qu'on n'en voudra.

Il reste à parler du matériel des constructions : il faudra sur ce point aller à l'économie, bâtir en brique et moellon, car lors même qu'on fonderait en pleine échelle, il serait impossible dans cette 1e épreuve, de déterminer exactement les dimensions convenables à chaque sériste et chaque étable. On ne pourra estimer au juste cette proportion que lorsqu'on saura à quelles espèces de travaux chaque phalange devra s'adonner de préférence, quand les rivalités et convenances de chaque pays auront été fixées par une expérience de quelques années.

Chaque phalange, au bout de 3 à 4 ans, aura beaucoup de nouvelles relations et nouvelles Séries passionnées qu'elle ne pourrait pas organiser dans le début ; en conséquence, les édifices d'origine seront déjà fort inconvenans au bout de 10 ans et plus encore au bout de 20 et 30 ans, alors on reconstruira tous les phalanstères du globe très-somptueusement, parce qu'on saura par expérience que dans l'état sociétaire, le luxe, en architecture comme en tout, est semaille d'attraction et par suite voie d'enrichissement.

Je supprime de ce plan beaucoup de détails ; j'en ai donné suffisamment pour guider dans une fondation en échelle réduite, dont les actionnaires, tout en rétrécissant le plan donné, devront s'en rapprocher autant que possible dans les distributions.

QUATRIÈME NOTICE.

PARTIE SPÉCULATIVE DES PRÉPARATIFS.

Antienne. Je devais placer ici deux chapitres sur les écueils d'une fondation en échelle réduite, et sur les vices de direction à éviter au début.

Ces deux instructions, quoique très-importantes pour des fondateurs, sont du nombre de celles que je supprime pour abréger : je les reproduirai aux corollaires, si l'espace le permet.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Examen des Séries à préférer en règne animal.

La phalange d'essai agirait maladroitement, si elle tentait la formation de séries dans toutes les fonctions qui en paraîtront susceptibles. Il est un choix à faire sur les fonctions : je vais indiquer les règles de ce choix.

On manquera au début d'un grand nombre de moyens industriels, comme vergers et forêts en culture méthodique, animaux harmonisés par éducation combinée, rigoles d'irrigation, etc. Cependant il faudra parvenir à former un grand nombre de séries, car la théorie indique

Pour une phalange de pleine harmonie

et d'accords transcendans, séries..... 405—9/9

Pour une harmonie ébauchée, selon les faibles moyens des années de débuts 135—3/9

Pour un *minimum* d'essai sur la plus basse échelle d'approximation..... 45—1/9

Spéculons donc sur l'assortiment de séries dont on pourra faire choix pour élever la phalange d'essai au *maximum* d'harmonie *ébauchée*, y organiser au moins 135 séries de bon mécanisme, et même 150 à 200. Le choix devra porter :

1° Sur le règne animal de préférence au végétal, parce que le règne animal entretient les séries en exercice permanent pendant le chômage d'hiver.

2° Sur le règne végétal préférablement aux manufactures, parce qu'il est plus attrayant, et alimente les accords directement, chap. VII.

3° Sur les cuisines, parce qu'elles sont un travail permanent, sans chômage, travail d'initiative en attraction industrielle (voyez 4e section), travail lié à la production et à la consommation, travail le plus apte à entretenir l'esprit cabalistique.

4° Enfin, sur les fabriques attrayantes plutôt que sur les lucratives, la politique des fondateurs devant être de créer un bel équilibre des passions, et non de spéculer sur des bénéfices mal liés au système sociétaire. Ces profits deviendraient duperie, s'ils ne conduisaient pas au but, qui est de déployer promptement le mécanisme d'attraction industrielle, confondre la civilisation dès la première campagne,

dès le deuxième mois de plein exercice, et obtenir par un éclatant succès, la récompense et les bénéfices de fondation, le tribut des curieux, etc.

Ces principes établis, je passe à un aperçu des fonctions les plus convenables à une phalange d'essai, entravée par de nombreuses lacunes d'attraction, et par sa solitude ou *solité*.

Commençons par le règne animal hors des eaux, en espèces domestiques et productives.

Ce règne est des plus pauvres en espèces utiles; les deux créations malfaisantes dont notre globe est meublé, nous ont donné si peu de serviteurs précieux en oiseaux et quadrupèdes, que la France en contient à peine seize espèces, dont quelques-unes sont trop peu subdivisées en variétés pour occuper une série de groupes; ce sont :

Chien,	Mouton,	Poulet,	Canard,
Cheval,	Chèvre,	Faisan,	Oie,
Ane,	Cochon,	Pigeon,	Dinde,
Bœuf,	Lapin,	Paon,	Pintade.

Ces espèces, dont je distrais le poulet, n'occuperaient pas quinze Séries industrielles de trois, quatre, cinq groupes, soignant autant de variétés; l'âne, la chèvre, le lapin, le paon, la pintade, occuperont à peine un ou deux groupes sur chaque espèce, à moins qu'on ne forme des séries *d'échelles alimentaires*, opérant sur les variétés de nourriture et de tenue, et luttant sur l'excellence de divers

régimes appliqués à une seule espèce d'animaux. C'est la marche qu'on suivra.

Ces séries de régime sont *artificielles*, car elles ne s'établissent pas sur des diversités naturelles d'espèce, mais sur les diversités d'éducation et d'engrais; ce sont des séries GREFFÉES, qui introduisent artificiellement l'ordre sériaire sur les points où la nature n'a pas fourni les moyens de l'établir.

(*Nota.* Je range le paon parmi les oiseaux productifs de basse-cour; les gastronomes romains en faisaient grand cas: c'est bizarrerie à nous de le mépriser, comme aux Bohémiens de mépriser les écrevisses qu'ils ne daignent pas manger, quoique leurs rivières en soient remplies. L'écrevisse est pourtant le régal des Parisiens, très-supérieurs aux Bohémiens en gastronomie.)

Le cygne et le chat ne sont pas réputés productifs, quoiqu'on fasse bon usage du duvet de cygne, et qu'on mange fort bien le chat, même sans famine. Il vaut le lapin: on le recherche dans les villes assiégées.

Le chameau, le buffle et le bison ne sont pas indigènes de France ni d'Angleterre; d'ailleurs les deux premiers étant fort peu attrayans, ne seraient pas objet de spéculation pour la phalange d'essai: elle ne doit pas s'encombrer de gros animaux; leur soin emploie trop de bras et de temps, et ce serait un obstacle à la formation de nombreuses séries.

D'autres espèces comme la perdrix, plus facile

à priver que les poulets, et se laissant conduire en troupeau par des chiens, sont tout à fait négligées. Il est probable que la caille s'apprivoiserait de même, *en deuxième ou troisième génération*, comme le halbran, qui ne se prive pas en première. Le soin des perdrix et cailles entretiendra des séries fortes d'attraction et très-utiles.

Les deux créations dont notre globe est meublé, sont d'une pauvreté révoltante en insectes productifs; l'abeille seule pourra occuper une série à régimes diversifiés, ou série *greffée*, artificiellement créée; (voyez plus haut.) Je ne compte pas la cochenille, insecte de climat chaud. J'ignore si cet insecte et le kermès qui le remplace durent assez longtemps pour entretenir une Série passionnée ou seulement un groupe temporaire.

Le ver à soie est un travail qui ne conviendra en aucun sens à la phalange d'essai; il est répugnant et il aurait l'inconvénient de distraire toute la jeunesse à l'époque où les jardins, étables et colombiers l'attireront très-fortement, et où les intrigues de fusion des trois classes de fortune commenceront à se nouer: il faudra se garder de tout ce qui pourrait les ralentir. D'ailleurs, ce travail distrairait encore de celui des fours à éclosion, qui tombe à la même époque, travail qui se lie très-bien à tout le système agricole, et qui présentera l'avantage d'entretenir une série *infinitésimale;* voyez-en la définition, chap. XIV.

L'éducation des grands quadrupèdes, chevaux et bœufs, conviendra peu aux intrigues de la phalange d'essai; elle y perdrait trop de temps, n'ayant pas la dextérité ni les connaissances qu'auront les générations élevées en harmonie; en outre elle n'aurait pas de chevaux et bœufs raffinés par l'éducation harmonienne, et dont un millier sera plus facile à diriger qu'une douzaine des nôtres. On laissera donc en grande partie ce soin à la cohorte de cent salariés adjoints : ils seront très-nécessaires dans cette industrie, car la phalange aura plus de bœufs et beaucoup plus de chevaux que nos villageois, notamment des chevaux nains pour monter la cavalerie enfantine. (Voyez troisième section.)

Au résumé, les oiseaux et quadrupèdes en domesticité, n'entretiendront que peu de séries; pour en grossir le nombre, il faudra recourir au mode que j'ai nommé série *de régime*, ou série *greffée*, mode qui, par la différence des méthodes en nutrition et tenue, fera naître sur le soin d'un même animal, des esprits de parti, des discords et rivalités entre divers groupes. Ce sera allier une série de méthodes à un travail qui, par lui-même, ne prêterait pas aux rivalités de série.

Malgré ces ressources, pour augmenter, en règne animal, le nombre des Séries industrielles, je ne présume pas qu'on puisse les élever au-delà de vingt, car il faut distraire celle des poulets, oiseau qui, prêtant plus que tout autre aux sous-divisions, sera

affecté à une série d'un ordre supérieur, l'ordre *infinitésimal*.

Je compte pour emploi d'une série animale, le soin des chiens; leur éducation entretiendra divers groupes et partis, car on leur confiera beaucoup de fonctions qui occupent aujourd'hui des hommes et des courriers. Chaque phalange expédiera d'heure en heure à ses voisines des chiens portant au cou les dépêches peu précieuses, et en rapportant au retour. Les pigeons feront, en service lointain, mêmes fonctions que les chiens en service vicinal.

L'état sociétaire élèvera en domesticité beaucoup d'espèces reléguées dans les eaux et forêts par la brutalité des civilisés ou leurs préjugés. L'association aura des parcs de lièvres apprivoisés, comme nous en avons de lapins. On objecte que cet animal est rétif, et ne veut pas se priver; oui, en première génération, comme le halbran; mais la deuxième s'apprivoisera par deux moyens inconnus des civilisés, ce sont:

La dénaturation domestique en 2e et 3e génération,

Les dispositions unitaires et méthodes harmoniques.

C'est par le concours de ces moyens que l'association aura des troupeaux de divers oiseaux d'eau et de forêt, aussi aisément que nous avons des troupeaux d'oies, bien que l'oie sauvage soit le plus défiant et le plus inabordable des oiseaux, le plus

désolant pour le chasseur : c'est pourtant le même que l'oie domestique.

En quadrupèdes, elle élèvera des troupeaux de zèbres, quaggas, onagres, aussi bien escadronnés que nos chevaux ; elle aura des troupeaux de vigognes, des parcs de castors construisant leur édifice aquatique, et peut-être aussi de biches et daims privés.

Elle aura de même, dans des étangs et viviers spéciaux, beaucoup de races métisses en poissons, une vingtaine d'espèces en poissons de mer acclimatés *par degrés* en eau douce, des viviers de merlans, maquereaux, soles et turbots, dans des pays où ces poissons ne sont pas même connus. Les différences du régime privé au régime naturel établiront dans les saveurs la même variante que du sanglier au pourceau, du canard au halbran.

Quant aux moyens présens, nous ne devons compter les oiseaux (poulet déduit) et les quadrupèdes, que pour entretien d'environ vingt séries, y compris les greffées ou artificielles.

On peut en ajouter dix autres ; savoir :

Deux pour la chasse, deux pour la pêche,

Trois pour les volières,

Trois pour les poissons à l'engrais en réservoir.

Total. Trente séries en industrie de règne animal.

Le poisson ne tardera pas à en fournir un plus grand nombre, mais seulement lorsqu'il y aura concours des diverses régions pour cette branche d'éducation, aussi étrangère aux exploitations civilisées

que la culture des forêts. Cependant le poisson, quoique l'un des plus sains et des plus agréables comestibles, est le moins coûteux de tous, car il se nourrit de son superflu de pullulation; mais nous ne savons exploiter ni le poisson, ni le fruit dont nos arbres ne donnent que des feuilles ou quart de récolte.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Séries industrielles en règne végétal, en manutention et direction générale.

Il serait trop long d'examiner pièce à pièce les séries convenables en végétal; je me borne à rappeler la règle de *compacité*, chap. VI, et l'instruction de négliger et mettre *en éclipse* tout végétal qui ne pourrait pas fournir une série compacte, bien graduée en nuances rapprochées.

La culture des végétaux, y compris les forêts, prairies, serres chaudes et fraîches, pourra occuper cinquante séries dans la belle saison. L'on ne connaît en civilisation que les serres chaudes. Sur ce point comme sur tant d'autres, les esprits sont tout au SIMPLISME, ou mode simple qui est le type du génie civilisé. Les serres *composées* ou chaudes et fraîches, combinément exploitées, seront, comme les volières, une branche d'attraction très-puissante sur les trois sexes, et principalement sur la classe

riche. On devra donc donner beaucoup de soins à l'organisation de cette sorte d'industrie.

La culture des forêts et prairies emplantées et mélangées méthodiquement, sera un détail immense; chaque morceau de pré ou de bois recevra les espèces qui lui seront convenables. On formera des séries *d'apparat champêtre*, cultivant les autels et bordures de fleurs et d'arbustes, autour des pièces affectées à chaque espèce de végétaux. Ce luxe est une branche d'attraction et d'intrigue très-précieuse.

Les manufactures attrayantes, même en supposant une fondation sur grande échelle ne fourniront pas plus de 10 à 12 séries. (Voyez le détail chap. XV et XVI.)

Total des aperçus :

Règne animal, 30 séries.....	100 séries
Règne végétal, 50 séries.....	
Manufactures, 20 séries.....	

Pour atteindre à 135, il en reste encore une quarantaine à former ; passons en revue les travaux domestiques propres à fournir ce nombre, en déduisant la cuisine, qui sera l'objet d'un compte à part.

1. 2. 3. Les *greniers*, en graminées, légumes, fourrages. — 4. 5. 6. La *cave*, la *sous-cave*, pour bière, cidre, vinaigre, liqueurs, etc.; et le *caveau*, très-copieux pour les curieux payans. — 7. 8. 9. Les *fruitiers* : on achètera énormément de fruits

pour les conserver : ce soin entretiendra au moins trois séries. — 10. Le *légumier*, lieu de conserve en herbe ou sous terre, ou en vases, avec préparation. — 11 L'*huilerie*. — 12. La *grenetterie* générale. — 13. La *laiterie*, sans la fromagerie. — 14. 15. 16. Les *tabulistes* et *caméristes*; service des tables et chambres. — 17. Les *meublistes* : conserve du mobilier depuis les glaces jusqu'aux marmites. — 18. 19. L'*irrigation*, y compris le soin des pompes et tuyaux. — 20. Les *bonnes*, soignant le séristère des marmots. — 21. Les *nourrices*, y compris celles de supplément et rechange. — 22. Les *bonnains* et *bonnines*, opérant sur l'âge de 2 à 3 ans, pour l'éclosion des vocations industrielles. — 23. Les *mentorins* et *mentorines*, opérant sur l'âge de 3 à 4 et 1/2, pour l'éclosion des caractères, l'appréciation du titre en caractère et tempérament. — 24. La *médecine* en toutes fonctions, jusqu'aux infirmiers. — 25. 26. L'*institution*, bien plus étendue que dans l'état civilisé. J'y comprends l'enseignement en agriculture et manufactures. — 27. 28. Les *petites hordes* et *petites bandes*, séries principales en éducation. (Voyez la 3e section.) — 29. 30. 31. L'*harmonie* vocale et instrumentale, la série des chants et hymnes, celle des instrumens à corde, celle à vent. — 32. La *comédie*, fournissant une série d'espèces bien graduées. — 33. L'*opéra* en toutes espèces. — 34. 35. La *chorégraphie* et la *gymnastique*. — 36. La *corvée périodique*. — 37. 38. Enfin deux séries d'am-

bigu, en industrie animale et végétale, et peut-être quatre.

Ces 40 séries forment le complément des 100 précédentes, car le *minimum* d'une harmonie ébauchée est de 135 séries. Je supprime à regret les détails annexés à chacune de ces fonctions; j'en extrais un seul fragment.

La corvée (série 40) comprend toutes les fonctions où il y a isolement et absence d'attraction, comme les emplois de postillon et courrier, faction à la tour d'ordre, au télégraphe, au service de salve ou brandissement de pavillon, à la sonnerie du carillon, veillée aux deux conciergeries du phalanstère et du caravanserai, éveil au phalanstère et aux étables, garde nocturne, vigie de feu et de fanal, etc., etc.

La série des corvéïstes reçoit un dividende considérable, outre le tribut de dispense des riches qui se rachètent, comme chez nous, de la garde. Ce tribut est alloué à la série entière et non aux individus, car le service individuel salarié serait déshonorant en association.

En outre, on encourage les corvéïstes par diverses faveurs, comme le service en chère de deuxième classe; (ils sont communément de la troisième), on veut que la corvée, qui revient à peu près de quinzaine en quinzaine, soit une journée de gaîté pour le peuple.

Ces précautions paraîtront bien superflues à des civilisés, tous habitués à considérer l'oppression

comme sagesse morale ils oublieront ici à chaque page qu'il s'agit de créer l'attraction industrielle, opérer l'accord en répartition, et la fusion des trois classes ; il faut donc bien se garder de ravaler aucune fonction, ni de mécontenter aucune classe ; il faut avoir des moyens sûrs de répandre la gaîté dans les travaux répugnans et dédaignés. (Voyez petites hordes, 3e section.)

Je reproduis ici la règle donnée sur les tranvaux de règne animal ; peu s'adonner au soin des grandes espèces, chevaux et bœufs; et des grands végétaux, arbres forestiers, qui coûteraient trop de temps à notre génération peu exercée : on ne devra pourtant pas les négliger comme aujourd'hui; mais le but est de former un grand nombre de séries bien intriguées ; celles des fleurettes et des petits légumes seront presque aussi utiles que celles des chênes et des sapins, dont la culture emploierait dix fois plus de temps.

Outre cette masse de séries libres que j'ai désignées, une phalange doit avoir en pivot de mécanisme au moins quatre séries mesurées, et quatre infinitésimales ; ce sera une lacune pour la phalange d'essai, qui ne pourra former qu'une série mesurée, celle des âges et des trente-deux chœurs ; (Chap. VII.) et tout au plus deux séries infinitésimales, ou subdivisées à l'infini en échelle de sous-série ; le poulailler en fournira une. (Son échelle, au lieu d'atteindre au huitième degré, pourra tout

au plus s'élever au cinquième. (Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole.)

On pourra former une deuxième série infinitésimale sur la gastronomie, plaisir qui n'est pas proscrit par nos mœurs, mais seulement par la morale.

Nous n'avons jusqu'ici estimé qu'aux environs de cent quarante le nombre des séries que pourra former la phalange d'essai; mais j'ai annoncé qu'il reste une forte branche à porter en compte, celle des cuisines, qui va élever l'ensemble des séries à deux cents; car les cuisines pourront en créer une soixantaine, d'autant plus précieuses qu'elles seront la plupart permanentes, exerçant toute l'année.

Il n'est guère de comestible, en règne animal ou végétal, qui ne puisse occuper et intriguer aux cuisines une Série passionnée et quelquefois plusieurs; le poulet et le cochon, la pomme de terre et le chou en occuperont chacun plusieurs, qu'on pourra même *dualiser*, (1) en alliant les intrigues de l'échelle de préparation avec celles de l'échelle de production.

---

(1) Il aurait convenu de donner un chapitre sur les especes de séries; j'ai indiqué plus haut les *dualisées*, on a vu les *greffées*, j'ai parlé des *engrenées*, en traitant de l'échelle des logemens; il est quantité d'autres séries dont la définition fournirait un ample chapitre; mais on n'en finirait pas de détails élémentaires, si l'on s'arrêtait à toutes ces minuties didactiques.

Par exemple, il faudra former des séries *embranchées*,

Kotzebuë dit que les traiteurs de Paris savent accommoder les œufs de quarante-deux manières : il n'a trouvé que cela de remarquable dans Paris. Les œufs peuvent donc entretenir aux cuisines trois séries dualisées, dont chacune se composerait de douze à quinze groupes.

Mais on n'atteindra à ce grand nombre de séries qu'autant qu'on adoptera le principe opposé à celui des moralistes, l'extrême raffinement de goûts et de passions, moyen sans lequel les variétés de saveur ne seraient point appréciées, et les séries ne pourraient former leur échelle ni en produits, ni en préparations culinaires ; comment pourrait-on intriguer vingt groupes cultivant vingt variétés d'une espèce, quand les consommateurs mangeraient indifféremment chacune des vingt, sans distinction de qualité ni d'apprêt ?

La cuisine, tant méprisée par les philosophes, produit sur l'émulation agricole même effet que la greffe sur les fruits ; elle en double la valeur. Les intrigues de culture, soin des bestiaux et volailles, redoublent d'intensité par alliage aux intrigues de préparation culinaire. De là naissent les séries *dua-*

---

puisant dans toutes celles d'un même genre : si c'est en *greneterie*, chaque série recueille et enserre ses graines ; mais la série de greneterie générale puise dans toutes pour former la collection assortie et mise en vente. La série embranchée est donc la tige commune de toutes celles d'un même genre.

lisées, se stimulant l'une par l'autre : ce sont de puissans ressorts en attraction industrielle.

Dans l'état actuel, l'agriculture est affectée de deux vices opposés à ces belles propriétés de la cuisine sociétaire ; l'un est le travail répugnant, exercé par vénalité et nécessité ; l'autre est la limitation de la bonne chère aux oisifs. Celui qui cultive n'est intrigué, ni par attraction spéciale pour son industrie, ni par cabale sur sa méthode, ni par débats sur la préparation du produit ; car il n'en goûte pas ou n'en mange que les rebuts, et les mange très-mal apprêtés. La phalange au contraire devra cultiver en chaque produit animal ou végétal, une quantité telle que les tables de troisième degré puissent y participer : à défaut, elles ne seraient pas intriguées sur cette industrie.

Notre mécanisme agricole est donc faussé en tout sens par absence d'intrigues et cabales appliquées au produit, et par absence du raffinement sensuel limité aux oisifs, chez qui il est tout-à-fait inutile ; car il ne sert qu'à leur inspirer du mépris pour la triste condition du peuple qui travaille à servir leurs fantaisies.

Ce vice radical du mécanisme civilisé deviendra plus sensible quand on aura lu en entier la théorie sociétaire. Par acheminement, il est bon de faire remarquer que les méthodes employées par la morale sont toujours à contre-sens des vues de la nature. C'est la principale thèse à démontrer dans un

traité de l'attraction passionnée, car la morale et l'attraction sont les deux antipathiques, l'une voulant conduire aux accords sociaux par l'engorgement des passions, l'autre y conduisant par le plein développement des passions.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Choix des manufactures spéculatives et usuelles.

Ce choix est une des opérations les plus délicates. Il s'agit d'établir, entre les manufactures et l'agriculture, une réciprocité de convenance qui fasse concourir ces deux classes d'industrie au succès l'une de l'autre : elles se heurteraient, si l'on manquait à la règle de favoriser l'essor de l'attraction industrielle préférablement aux vues de bénéfice pécuniaire : c'est le vice où tomberait tout pilote civilisé.

Conformément à cette règle, on devra, dans le choix des fabriques de la phalange, veiller à ce que chacune soit avec l'agriculture en double affinité,

En lien de passion cabalistique,

Et en lien d'intérêt local.

Signalons les préjugés contraires à ces deux méthodes :

Les manufactures tant prônées dans le système politique des modernes, qui les met au niveau de

l'agriculture, ne figurent dans l'état sociétaire qu'à titre d'accessoires et complémens du système agricole, fonctions subordonnées à ses convenances.

Je ne prétends pas dire qu'elles seront peu considérées dans le nouvel ordre, car toute phalange sera manufacturière, et tout individu riche ou pauvre qui aura été élevé dès le bas âge en harmonie, sera coopérateur passionné d'une dizaine de manufactures; mais elles ne tiendront que le second rang en industrie, et seront, malgré les chances de bénéfice, abandonnées quand elles ne pourront pas alimenter des intrigues cabalistiques alliées avec l'agriculture du canton.

Celui qui proposerait d'établir dans la phalange d'essai une filature à coton, commettrait une faute choquante, car cette phalange que je suppose fondée en France, Allemagne ou Angleterre, ne cultiverait pas le coton; ses voisins ne le cultiveraient pas non plus : elle adopterait donc une fabrique dépourvue de lien avec ses cultures et passions locales.

Ce genre de fabrique sera très-admissible quand les phalanges seront fortifiées par un exercice de quelques années, par des liens et rivalités avec les phalanges voisines, par un mécanisme de commerce véridique, etc. Alors il conviendra d'avoir dans toute phalange une fabrique opérant sur des produits exotiques; ce sera pour elle une voie de liens avec des régions lointaines.

Mais la phalange d'essai, faible en mécanisme par défaut de voisines, et par tant d'autres lacunes d'attraction, ne pourra pas admettre les fabriques dépourvues de lien avec l'agriculture locale ; ce sera un enfant au berceau qu'il faudra gouverner différemment des hommes faits ; elle devra donc se concentrer, quant aux manufactures, dans le cercle de ses productions locales ou vicinales, et ne fabriquer que des objets liés à ses intrigues agricoles.

Distinguons en deux ordres les manufactures qu'elle devra adopter, les *usuelles* et les *spéculatives*.

Je nomme usuelle toute fabrique de besoin journalier, comme celles des ouvriers répandus partout, menuisiers, cordonniers, tailleurs, blanchisseuses, etc. Ces sortes de fabriques sont usuelles, indispensables, et non pas spéculatives ; car aucun canton ne peut s'en passer. J'y ajoute celles dont on a besoin dans tout arrondissement vicinal, comme un atelier de sellier, de tonnelier, de chapelier-repasseur, de coutelier, etc., etc.

Les fabriques spéculatives sont celles dont le produit doit être objet de commerce extérieur, et sur le choix desquelles nous aurons à statuer. Posons d'abord sur ce choix des principes généraux au nombre de trois.

Le 1er est d'établir l'attraction en doses proportionnelles pour les trois sexes : chaque fabrique

pourra ne pas convenir également à tous trois ; on devra même observer cette graduation, choisir l'une au goût des enfans, l'autre au goût des femmes, l'autre au goût des hommes, de manière que l'ensemble des fabriques spéculatives ménage à chacun des 3 sexes des doses d'attraction proportionnées.

Le 2e est de réserver aux femmes une moitié d'emploi dans les branches lucratives ; on devra éviter de les reléguer comme parmi nous aux fonctions ingrates, aux rôles serviles que leur assigne la philosophie qui prétend qu'une femme n'est faite que pour écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes.

Les femmes en association, reprendront bien vite le rôle que la nature leur assigne, le rôle de rivales et non pas sujettes du sexe masculin. Il faut veiller à ce que cet effet s'opère d'emblée dans la phalange d'essai ; à défaut l'on verrait son mécanisme chanceler sur divers points.

Le 3e est d'organiser chaque fabrique en série de rivalités, en triple et quadruple méthode ; il faudra donc engager les ouvriers instituteurs en triple nombre et triple système.

Ces ouvriers étant enrôlés pour éduquer la phalange, former des élèves cabalistiques, il faudra se garder en chaque genre, d'un maître unique ; on devra en avoir 3 ou 4 pour chaque industrie, car un seul pourrait se trouver de mauvaise école, ainsi

qu'on le voit parmi les barbiers de Paris dont la plupart ne savent pas raser, n'ont point de principes sur la pose et le maniment du rasoir, encore moins sur les nombreux accessoires de leur art.

Aucun d'eux ne sait maintenir la mousse de savon au degré de chaleur; ils commettent vingt fautes également ridicules, et quand on les leur reproche, quand on leur apprend ce qu'ils ont à faire, ils sont ébahis et disent : on ne nous a jamais parlé de cela.

Il faudra donc, en toute fonction, enrôler autant que cela se pourra des ouvriers CONTROVERSISTES SUR LEUR ART, des maîtres à prétention, propres à *faire école*, à créer des rivalités, des luttes émulatives. On ne pourra pas, dans la phalange d'essai, observer strictement cette règle; cela exigerait trop d'enrôlemens d'ouvriers, car les bons sont très-rares; et comme ils ne savent souvent ni enseigner ni analyser leurs procédés, il faudrait enrôler des théoriciens et des patriciens, ce serait trop de dépense, on se bornera à approcher du but.

Après cet exposé des principes à suivre en choix des fabriques spéculatives, je vais désigner une série de celles qui m'ont paru préférables pour une phalange d'essai; je les indique sauf meilleur avis.

FABRIQUES SPÉCULATIVES PRIMAIRES.

1 pour hommes et enfans masculins,	ÉBÉNISTERIE	A
2 pour femmes et enfans féminins,	PARFUMERIE	B
3 pour hommes, femmes et enfans,	CONFISERIE	C

Spéculatives secondaires pour les 3 sexes.

4 *Fromagerie* D. 5 *Charcuterie* E

6 *Conserve artificielle* F. 7 *Graneterie de fleurs* G

Pivotale ⋊ la LUTHERIE. Ambiguë K l'OISELLERIE.

Nota. Je ne désigne ici que des fabriques permanentes et non celles de courte durée comme les fours à éclosion.

Examinons si ce choix s'accorde avec les attractions collectives, et s'il satisfait à la règle posée plus haut, de faire naître les 2 liens de *passion* et d'*intérêt*, entre les fabriques et l'agriculture locale.

1 A. L'EBENISTERIE : le travail sur bois plaît aux hommes de tout âge et surtout aux enfans, pour qui le bonheur suprême est de manier les petites scies, petites haches, petits rabots ; le tour, le ciseau, etc. ; la boutique du menuisier les charme presque autant que celle du confiseur.

Cette fabrique établira *lien de passion* entre les 2 classes du sexe masculin, les pères et les enfans, puis *lien d'intérêt local*, convenance avec les productions du pays ; car on emploiera, à la superficie des meubles fabriqués, les bois du pays, en France, noyer, cerisier, orme, frêne, érable, concurremment avec les bois étrangers ; puis les bois de chêne et autres à l'intérieur des meubles.

La phalange en s'instruisant sur les défauts des bois, par emploi dans son atelier d'ébénisterie, mettra d'autant plus de soin à éviter ces défauts dans la culture de ses forêts, et la manutention des

bois coupés ; ainsi s'établiront les deux liens de *passion* et d'*intérêt local* avec l'objet manufacturé qu'elle voudra faire briller à double titre, comme produit de sa culture et de ses fabriques.

2 B. La Parfumerie plaît aux femmes de tout âge, adultes ou enfans ; elle s'allie fort bien à la culture des champs de fleurs qui est, dans l'ordre sociétaire, une attribution féminine. Cet atelier présentera encore l'avantage d'intéresser les femmes aux travaux champêtres, en les habituant à cultiver en grand, et en plein champ, sous tente mouvante, les fleurs qu'elles ne soignent aujourd'hui qu'en pots, sans aucune vue de rivalité cabalistique ni d'enthousiasme pour leur pays et sa renommée.

La parfumerie et les cultures attenantes s'allient aux goûts du sexe faible, comme le travail sur bois s'allie aux goûts du sexe fort. D'ailleurs les deux fabriques pourront comporter divers alliages des sexes, chacune offrant des fonctions applicables à l'autre sexe ainsi qu'aux enfans.

3 C. La Confiserie : elle fournit des travaux adaptés aux goûts des 3 sexes et de tous les âges.

La gestion des fours et manutention des bassines est un travail de force propre aux hommes.

Les femmes s'occuperont à la préparation des fruits et matières, à l'empotage, etc.

Les enfans y trouveront quantité de menues fonctions, comme encartage, triage, etc.

Cette fabrique opérant sur le sucre, les fleurs,

les fruits, les végétaux, les parfums, les liqueurs, a de quoi satisfaire tous les goûts des divers âges et sexes ; elle est très-bien liée à l'industrie locale, employant les produits indigènes combinéinent avec les exotiques.

D'ailleurs la phalange d'essai aura sur les lieux mêmes, une consommation assurée de ses produits de confiserie, pour les curieux opulens qui viendront la visiter, y passer 3 ou 4 jours : elle serait bien dupe de mettre cent mille francs successivement, à l'achat de confiseries dont la fabrication ne lui coûtera que moitié et favorisera beaucoup l'attraction industrielle.

Tel est, sauf erreur, le choix de fabriques spéculatives le mieux assorti aux convenances primaires d'une phalange d'essai : elle devra donc engager en ces 3 genres, au moins une douzaine de bons maitres d'enseignement, 4 pour chacune des 3 branches.

Toutefois ces manufactures quoiqu'éminemment convenables, ne pourraient exciter aucune attraction, si les ateliers de la phalange étaient dégoûtans de saleté comme les nôtres qui par leur exiguité, ne se prêtent pas aux dispositions d'agrément, au luxe et aux ressorts d'enthousiasme. Le luxe est 1er but de l'attraction, c'est son 1er besoin ; il est donc difficile qu'elle naisse directement dans une industrie d'où le luxe est banni. C'est le vice de tous nos ateliers civilisés.

Mais si le sériſtère de confiserie est construit pour une masse de 5 à 600 personnes, hommes, femmes et enfans, avec luxe des habits et instrumens de travail, on pourra, même dans la pièce des fours qui est la plus malpropre, mettre de l'élégance; une graduation de fours garnis en marbres différens, des murs souvent repeints en gris ou brun, des bordures souvent rafraîchies. Les autres pièces non enfumées seront susceptibles de tout ornement, et l'ensemble du sériſtère sera aussi séduisant que le sont au 1er de l'an, les chapelles sucrées de nos confiseurs.

Ces 3 manufactures primaires sont faites pour entretenir pendant l'hiver de grandes séries bien intriguées, et suppléer aux lacunes d'attraction agricole.

Je passe aux fabriques secondaires qui sont des travaux attenans à l'agriculture, mais pouvant en être séparés et former fonction spéciale.

4 D. La *Fromagerie*, fabrication des fromages et beurres : la phalange d'essai pourrait vendre ses laitages à la ville voisine ; il sera mieux d'en fabriquer des fromages qui auront nécessairement une supériorité par suite des soins qu'elle donnera aux pâturages et à la bonne tenue des bestiaux.

Le travail de la laiterie plaît aux femmes, c'est leur apanage ; il plaît de même aux enfans. Le soin des fromages fournit pour les hommes diverses fonctions.

Cette fabrique se lie bien à l'éducation des troupeaux. Elle est très-propre à exciter des rivalités sur les divers systèmes de nutrition et d'éducation ; ils seront jugés par la saveur des fromages tirés de trois divisions d'un même bétail diversement traitées. Si l'on vendait le lait, on ne pourrait pas savoir quel effet il produit à l'emploi en fromage et en beurre. Plus cet effet sera constaté, mieux les divers groupes se passionneront pour leurs méthodes réciproques. C'est donc une fabrication qui satisfait à la double règle de passion cabalistique et d'intérêt local.

5 E. La *Charcuterie* et macération est encore un travail bien lié au mécanisme agricole, et attrayant même pour les femmes ; elles sont assez intelligentes à préparer la cochonnaille. Les hommes exerceront volontiers le travail de grande salaison, et les enfans ne craignent pas celui de triperie. D'ailleurs dans la partie rebutante on s'aidera de la cohorte de 100 salariés adjoints.

Cette fabrique doit être comptée parmi les attrayantes : elle se lie cabalistiquement avec le soin des pourceaux qui seront très-nombreux dans la phalange, pour consommer les énormes débris des tables et cuisines : on en formera plusieurs systèmes d'engrais, et la série des charcutiers opérera sur diverses qualités de porcs auquels des variantes en alimens auront donné des saveurs différentes.

Dans cette industrie figurera la macération qui

donne de beaux produits, tels que le bœuf fumé de Hambourg. Cette série sera fort utile pour habituer peu à peu les enfans au travail de boucherie, de manière qu'on puisse, au bout de deux ans, se passer de bouchers salariés et hors d'harmonie.

6 F. La *conserve* artificielle de fruits et légumes, industrie fort étendue, attrayante et très-négligée en France, où on ne sait pas même conserver le haricot vert, comme en Allemagne, le pois vert, le chou en chou-croûte, les prunes à gâteau, tant d'autres légumes et fruits dont les harmoniens garniront toute l'année leurs tables, même celles de classe inférieure ou troisième degré.

La France ne connait guère que la conserve de fruits à l'eau-de-vie, et de quelques vilenies, comme poires tapées. La phalange d'essai devra réunir toutes les branches de conserve artificielle, et en faire le travail principal de ses premiers essaims, qui seront installés avant l'entrée en demi-exercice : elle emploiera les procédés d'Appert et autres, pour donner la plus grande extension à cette série qui sera très-précieuse, tant pour la bonne chère des curieux payans, que pour celle du peuple qui, dans cette phalange, mangera des fruits et légumes précieux, à l'époque où les grands des capitales n'en auront pas.

7 G. La *graneterie de fleurs et légumes*. L'art de recueillir, préparer, classer et conserver les graines, est à peu près inconnu en civilisation. Le paysan

n'a sur ce point ni lumières, ni moyens. Le travail de grenetier est confié à quelques hableurs mercantiles, aussi trompeurs que les pépiniéristes.

Ce travail occupera, dans la première phalange, une série distincte, avec qui chaque série et groupe agricole sera en relation. C'est une série *embranchée*, puisant dans toutes celles d'un ordre, dans toutes les séries du règne végétal. Son approvisionnement, destiné pour la vente, sera indépendant des graines que chaque groupe gardera pour son usage spécial.

⋊ On s'étonnera si je désigne pour manufacture principale la *lutherie* ou fabrique d'instrumens à vent et à cordes : on objectera qu'elle satisfait peu aux deux conditions imposées.

C'est une erreur : elle se lie bien avec l'agriculture par emploi des bois, comme l'ébénisterie ; elle s'allie bien aux facultés des femmes et des enfans par la marqueterie, les petits ouvrages de luxe en bois, en ivoire, en nacre, etc. Je suppose qu'on n'adopterait que les ornemens en nacre, en bois, et non ceux en cuivre.

Ce qui formera dans ce genre de travail le lien de passion, c'est que chacun, dans la phalange, deviendra musicien au bout de six mois, excepté chez les nations disgraciées d'oreille comme les Français ; mais en Italie, en Allemagne, chacun deviendra musicien trois mois après l'organisation sociétaire, chacun s'occupera des instrumens et

prendra un vif intérêt à cette fabrication; elle passionnera les trois sexes, et favorisera le progrès musical, qui est de haute importance en éducation harmonienne.

Quant à l'intérêt pécuniaire, j'observe que rien ne sera plus précieux au début de l'association que les instrumens de musique. Il sera impossible, pendant trois ans, de s'en approvisionner et de trouver subitement

Un million de jeux d'orgues,
Vingt millions de violons et altos,
Six millions de basses et contre-basses,

et en proportion tous les autres instrumens d'orchestre et de fanfare.

En conséquence, la fabrique de lutherie sera très-digne de choix et très-profitable sous les rapports d'attraction industrielle et bénéfice. Du reste, on pourra la négliger.

K. L'*oisellerie*, ou éducation de jolis oiseaux grands et petits, est encore un travail qui remplit très-bien les conditions, et dont les produits seront infiniment précieux, car toute phalange aura besoin de volières en divers genres. C'est une forte branche d'attraction et un moyen d'habituer les enfans de la classe riche, à la dextérité dans le soin des colombiers. Cette industrie est dédaignée en civilisation, parce que les oiseaux deviennent insipides quand on les voit dans les boutiques sales et fétides des oiseliers de Paris, où l'on entasse pêle-mêle des criards

et des chanteurs, tous dans des cages étroites, où ils sont comprimés et infectés.

Le séristère d'oisellerie sera un vaste colombier à plusieurs chambrées distinguant les espèces : toutes y seront tenues dans le plus grand luxe et commodément, en grand espace, avec ombrages et arbustes enfermés dans les cages d'été, avec ruisseaux, gazons et tentes. Les incommodes, comme les perroquets, seront assez éloignés pour ne pas troubler les espèces harmonieuses ou paisibles.

L'oisellerie est une branche d'industrie qui n'a jamais pu être exercée en grand chez les civilisés : elle sera l'une des curiosités de la phalange d'essai.

Il suffira bien de ces fabriques spéculatives pour ménager à la première phalange un commerce de produits manufacturés, avec les autres qui s'élèveront autour d'elle. Quant au civilisés, il sera indifférent qu'elle manque de commerce avec eux dans ses débuts, car le régime de négoce véridique ne pourra être établi qu'entre phalanges, et tout commerce avec des êtres faux comme les civilisés, ne pourrait exciter dans aucun cas des intrigues favorables à l'attraction industrielle.

Quelques fondateurs opineront à choisir des fabriques plus distinguées que D E, comme seraient la broderie et la passementerie, propres à passionner le sexe féminin; mais ce sont deux travaux fort ingrats quant au bénéfice ; d'ailleurs, ils ne peuvent comporter qu'un des deux liens exigés; celui d'affi-

nité en passion ; mais non pas celui d'affinité avec le produit local.

Ces deux fabriques n'alimenteraient donc pas des intrigues de rivalité dans les exploitations de règne animal et végétal ; tandis que la fromagerie et la charcuterie, fabriques non élégantes, et pourtant adaptées au goût des femmes, se lient aux travaux de règne animal et règne végétal, par rivalités sur les systèmes de nutrition, les qualités des laitages et viandes.

La broderie et la passementerie présentent l'avantage de convenir pour l'hiver aux deux classes riche et moyenne ; mais cette convenance ne repose que sur l'absence d'intrigues, dont ces deux classes sont fort dénuées dans leur domestique. Ce vide spirituel n'aura plus lieu en association. Du reste, on peut admettre ces deux fabriques et d'autres qu'il serait trop long d'examiner.

Je ne prétends pas que les neuf, cotées A B C, D E F G, ⋊, K, soient exclusivement convenables pour la phalange d'essai. Je répète que le choix des fabriques spéculatives propres à intriguer une série de groupes, devra se proportionner aux moyens locaux que je ne peux pas prévoir : j'ai voulu seulement enseigner l'application de la règle qui doit servir de boussole en pareil choix, c'est d'établir le double lien d'intrigue cabalistique et d'intérêt local entre les sociétaires et leurs cultures.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Distinction entre les séries faussées et les hongrées.

Nous passons des fabriques spéculatives aux fabriques usuelles, qui peuvent fournir une douzaine de séries en fonctions obligées, comme buanderie, travail sur bois, sur cuir.

Ces séries, que je vais indiquer, seront la plupart défectueuses, peu compatibles avec deux des trois règles posées au chap. VI, *la compacité d'échelle* et *l'exercice parcellaire*. C'est un vice inévitable pendant quinze à vingt années d'initiative sociétaire.

Les fonctions non compactes en échelle pourront s'élever à une cinquantaine de genres et une douzaine de séries dans la phalange d'essai; elle ne voudra pas être dupe des ouvriers de la ville, ni les appeler chaque fois qu'il y aura un clou à poser; ce serait s'encombrer mal à propos de civilisés. Pour s'en garantir, elle aura engagé des instructeurs en tous genres de travaux domestiques, fournissant quatre à cinq catégories, comme travail sur bois, sur cuir, sur métaux, sur étoffes, etc. On pourra composer, de ces divers genres, les séries suivantes.

A En bois: charpentiers, menuisiers.

B *Idem*: tonneliers, vanniers.

C En cuir: cordonniers, gantiers, culottiers.

D En mixte: selliers, bourreliers, layetiers.

E En fer: serruriers, éperonniers, maréchaux.

F En mixte : carossiers, charrons, taillandiers.

G En ornemens : modistes, brodeuses, passementières.

H En étoffes : tailleurs, tailleuses, ravaudeuses, repriseuses, corsetières.

J En métaux : chaudronniers, poêliers, ferblantiers, lampistes, fondeurs, pompiers.

L En mixte : couteliers, tabletiers, arquebusiers.

M *Idem :* horlogers, joailliers, orfèvres.

N En toile : lingères, tisseuses.

Il reste divers emplois qu'on pourrait difficilement classer en série, vu le peu de lien qu'ils ont entre eux, tels sont :

1 Chapelier,	5 Perruquier,	9 Imprimeur.
2 Tapissier,	6 Dégraisseur,	10 Parasolier.
3 Plumassier,	7 Cartonnier,	11 Emballeur.
4 Pailliste,	8 Pelletier,	12 Vitrier, 13 Opticien.

Une phalange de grande échelle aura besoin de tous ces emplois. Il serait fâcheux à elle de recourir aux ouvriers de la ville pour imprimer son bulletin de la bourse et autres minuties ; pour raccommoder pendule, montre, tabatière, cuiller, couteau, chapeau : les instructeurs enrôlés aux deuxième et troisième essaim auront dû former des élèves en ces divers genres. Sans adopter les fabriques de tissage, il en faudra quelque peu, un seul groupe, afin d'éveiller ce goût, le faire éclore chez certains enfans, à qui il est naturel.

Mais la génération élevée, dans l'état civilisé, ne

se passionnera que lentement pour les fabriques usuelles, qui, par cette raison ne pourront pas, dans les premières années, fournir des séries régulières en chaque espèce indiquée plus haut, sous les chiffres 1 à 13, et même dans les genres cotés de A jusqu'à N. Plusieurs des douze séries A N manqueront de compacité entre leurs groupes, et seront mal intriguées; (chap. VI.) Ce seront des séries *hongrées*, insuffisantes en ressorts d'harmonie, en équilibre de passions. Il sera force, pendant la première génération, de se contenter de ces séries défectueuses, dites hongrées ou non compactes.

Les fonctions 1 à 13 ne formeront guère que des groupes détachés : elles n'ont pas de lien entre elles ; mais chacune, au bout de 30 ans, fournira une série, parce que les enfans élevés dans l'état sociétaire y prennent parti pour un très-grand nombre de métiers, *sauf exercice parcellaire;* de sorte que, pour une fonction peu étendue comme celle d'emballeur ou parasolier, la phalange aura aisément une trentaine de sectaires, formant série.

L'emploi des séries hongrées et mal échelonnées, est une faute où tomberont fréquemment des fondateurs non exercés ; il importe de les prévenir sur ce sujet, déjà effleuré au chap. VII, sous le titre de séries faussées.

Il y a peu de différence entre les hongrées et les faussées. J'appelle faussée celle qui est mal assortie,

mal graduée, mais corrigible, comme on l'a vu au chap. VII.

La série hongrée pèche par le même défaut de graduation inexacte, mais sans possibilité d'y remédier, parce qu'elle se compose de fonctions dont on ne peut pas se passer, quoiqu'elles ne soient pas assez vicinales pour qu'on en puisse former une série d'échelle compacte, bien nuancée. J'ai donné au chap. VII un exemple de série faussée : j'en ajoute un de série hongrée très-méthodique.

TRAVAIL SUR MÉTAUX COMMUNS.

Transition asc :	= Lampistes.
	Ferblantiers.
Aile descend^{e}	Chaudronniers.
	Arquebusiers.
Centre	Serruriers.
	Maréchaux, éperonniers.
	Taillandiers.
	Charrons.
Aile descend^{e}	Carossiers.
	Pompiers.
	Coffretiers.
Transition desc :	= Couteliers.

Ici les fonctions sont bien graduées, mais éloignées entre elles, formant échelle d'espèce et non de variétés. Ce vice est le caractère des séries hongrées : elles manquent de compacité, leur échelle est d'ordre lâche quoique régulier, et par cette raison leurs groupes ne sont pas susceptibles de riva-

lités vicinales et discords gradués entre groupes contigus. Ce sont des séries rabaissées en échelle, car la leur se forme d'espèces ; une bonne échelle n'est formée que de variétés très-voisines, discordantes et jalouses ; et comme ici les douze groupes ont des fonctions trop distinctes pour créer les discords, c'est une série hongrée, privée du jeu de la cabaliste ou passion des intrigues rivales.

On sera forcé, pendant la 1re génération, de former dans toutes les fonctions de fabriques usuelles et même dans d'autres industries, ces Séries défectueuses, cumulatives d'espèces éloignées : au reste, dans son début, le mécanisme sociétaire ne pourra être en son ensemble qu'une harmonie hongrée, puisqu'il sera privé des relations d'amour libre qu'on ne pourra établir qu'à la 2e ou 3e génération, et des relations de famille harmonisée qui ne pourront naître que dans les 4e et 5e générations sociétaires. (Voyez 5e section ce qui touche aux harmonies de famille et d'héritage.)

Heureusement les Séries agricoles, dans la phalange d'essai, ne seront pas sujettes à ce défaut de compacité qui paralyserait tout ; on pourra les former en échelle de variétés bien nuancées, donnant plein essor au 3 passions mécanisantes.

Les principes que je viens d'établir sur le choix et la direction des fabriques tant usuelles que spéculatives, sont fort opposés à ceux de la science dite économie politique, aux yeux de qui toute

industrie est utile pourvu qu'elle crée des légions d'affamés, qui se vendent à bas prix au conquérans et aux chefs d'atelier. La concurrence outrée réduit toujours cette populace au plus minime salaire en cas d'activité et à l'indigence en cas de stagnation.

L'ordre sociétaire n'envisage dans les manufactures, que le complément de l'agriculture, le moyen de faire diversion aux calmes passionnels qui éclateraient pendant la longue fériation d'hiver et les pluies équatoriales. Aussi toutes les phalanges du globe auront-elles des fabriques, mais elles s'efforceront de porter les produits manufacturés à la plus haute perfection, afin que la longue durée de ces objets réduise à peu de temps le travail de fabrication.

Posons sur ce sujet un principe méconnu de tous les économistes, principe qui se lie au chap. VIII, sur les sortes et doses d'attraction.

Dieu n'a distribué pour le travail manufacturier qu'une dose d'attraction correspondante au *quart du temps* que l'homme sociétaire peut donner au travail. Les trois autres quarts doivent être employés au service des animaux, des végétaux, des cuisines, des armées industrielles, enfin de tout travail autre que celui des manufactures, dans lequel je ne comprends pas les cuisines de consommation journalière, car elles sont service domestique.

Si l'on voulait, dans une phalange, outre-passer la dose d'attraction manufacturière, pousser ce genre de travail au-delà du quart du temps appli-

cable à l'industrie, enfin donner aux fabriques moitié du temps disponible en travail non domestique, on verrait avorter l'attraction manufacturière et par suite l'attraction agricole ; car les séries d'agriculture perdraient un tiers de leur temps d'exercice, et par suite un tiers de leurs sociétaires : on verrait diminuer en même rapport leur compacité et leur activité.

Ainsi tout le mécanisme d'attraction industrielle serait bouleversé si l'on procédait comme les civilisés, confusément et sans maintenir la proportion des doses d'industrie avec les doses d'attractions spéciales que distribue la nature.

En outre cette proportion serait faussée en toutes branches de manufactures, si l'on fabriquait comme aujourd'hui des qualités inférieures, et ruineuses pour le corps social ; car des étoffes et teintures défectueuses réduisant la durée d'un vêtement à demi, tiers ou quart de ce qu'elle doit être, obligeraient à augmenter d'autant la masse de fabrication, et restreindre en même rapport la somme de temps et de bras que donnerait à l'agriculture une population limitée à tel nombre fixe.

Des sophistes répondront que ce serait un moyen d'augmenter la population ; c'est précisément le vice qu'on voudra éviter en harmonie : du moment où le globe sera parvenu à son grand complet d'environ cinq milliards, on ne s'occupera qu'à assurer le bonheur de ses habitans et non pas à en accroître

le nombre. Or ce bonheur déclinerait si l'on faussait les équilibres d'attraction, en prenant du temps aux cultures pour en donner aux fabriques plus que ne leur en assigne la nature; elle veut réduire les travaux de fabrication à la plus courte durée possible, en organisant les intrigues des séries de manière à élever tout produit à la perfection.

C'est d'après ce principe que les manufactures, au lieu d'être comme aujourd'hui concentrées dans des villes où s'amoncellent des fourmillières de misérables, seront disséminées dans toutes les campagnes et phalanges du globe, afin que l'homme en se livrant au travail de fabrique, ne dévie jamais des voies de l'attraction qui tend à employer les fabriques en accessoire et variante de l'agriculture, et non pas en fonction principale, ni pour un canton ni pour aucun de ses individus.

En terminant ces notions élémentaires sur la formation des séries, rattachons toutes les règles à un précepte général, qui est d'assurer aux 3 passions mécanisantes un plein essor en toutes fonctions. Or dans l'hypothèse d'accroissement de l'industrie manufacturière aux dépens de l'industrie agricole qui est la plus attrayante, on n'arriverait qu'à un résultat absurde, au ralentissement de ces trois passions dont l'activité est gage de l'attraction industrielle et de tous les biens qu'on en doit recueillir.

COMPLÉMENT DE LA Ire PARTIE.

Duperie des détracteurs; Secte Owen.

Déjà l'on peut s'apercevoir que ma théorie sociétaire ne donne point dans l'arbitraire des faiseurs de systèmes; elle se fonde sur un procédé spécial, puisé dans la nature, conforme au vœu des passions et aux théorèmes de géométrie; car le mécanisme des Séries passionnées est géométrique en tout sens; on en verra la preuve aux chapitres qui traitent de la répartition, section V, et de l'analogie, S. VII.

Nous pouvons maintenant examiner les inconséquences commises à cet égard par le 19e siècle qui, sur l'affaire d'où dépend le changement de sort du genre humain, sur l'invention du procédé sociétaire, se confie à des hableurs fardés de philantropie, et ne leur impose aucune règle à suivre en théorie ni en pratique.

On voit qu'il y avait un procédé à inventer, c'est la Série passionnée, découverte qui exigeait de profondes recherches sur les dispositions et les emplois de ce ressort tout à fait étranger au mécanisme civilisé.

Pour peu qu'on eût voulu opérer méthodiquement, on aurait exigé des prétendans, comme M. Rob Owen ou autre, une invention et non pas des statuts ni des bizarreries telles que la communauté des biens, l'absence de culte divin, l'abolition brusque

du mariage : ce sont là des lubies de casse-cou politique et non des moyens neufs ; c'est pourtant à ces billevesées que le 19e siècle a donné sa confiance depuis vingt ans.

Observons que dès son début Rob Owen opéra tout à contre-sens de l'association : ignorant que l'agriculture doit être la base du mécanisme sociétaire, il rassemblait à New Lanark 2000 tisserands n'ayant pas un arpent de terre à cultiver. En commettant cette lourde faute, il se vantait de convertir les nations à sa méthode, et se faisait présenter aux souverains comme régénérateur présomptif du monde social. Sa science n'était autre que celle des sophistes, HASARDER TOUT, jouer en casse-cou sur les innovations ; *audaces fortuna juvat ;* et surtout faire sonner bien haut sa philantropie ; ce masque fait toujours des dupes.

Comment notre siècle, après tant d'expériences, après avoir vu depuis quarante ans tous les ambitieux affublés de ce titre, peut-il se laisser prendre encore à la fausse monnaie philantropique ? Un vrai philantrope aurait dit : « Il faut tenter des » essais d'association ; mais on doit en même temps » s'exercer à la recherche de la méthode naturelle, » et mettre au concours cette découverte. »

Une marche si loyale ne sera jamais adoptée par des hommes qui veulent jouer un rôle sans moyens réels : M. Owen a préféré se donner pour inventeur, il a bâti un système qui est la contre-partie de celui

de Gᵉ Penn fondateur des Quakers. J'en donnerai ailleurs le parallèle : remarquons seulement dans la méthode Owen, une marche de casse-cou politique, décidé à tout hasarder, à essayer des monstruosités sans en prévoir les résultats.

Par exemple : sur la liberté d'amours, il ignore quels seraient les effets de l'orgie amoureuse corporative, qui ne manquerait pas de s'établir quand la nouvelle secte aurait acquis de la consistance : il parait aussi peu instruit sur le mécanisme des amours libres que sur les effets d'une absence de culte divin. Avant d'admettre seulement une demi-liberté en amour, il faut introduire des contre-poids que les harmoniens mêmes ne pourront créer qu'au bout de quinze ou vingt ans d'exercice.

Au reste les changemens que pourra subir le régime des amours, n'auront lieu qu'après avoir été demandés par le gouvernement, le sacerdoce, les pères et les maris; lorsque ces quatre classes de commun accord, voteront une innovation, l'on pourra être sûr qu'elle est utile et non pas dangereuse.

Sans doute le système conjugal engendre une foule de vices; j'en ai décrit bon nombre à l'intermède du Traité de l'Association domestique-agricole; tous ces désordres ne sont pas un motif de supprimer le mariage, mais de le ramener à une échelle méthodique, établir dans les mariages une série régulière comprenant sept degrés, plus l'ambigu et le pivotal.

Et pour ne parler que des 1er et 2e degrés, n'est-il pas évident qu'un mariage stérile est un lien moins fort que celui qui donne un enfant? Voilà une distinction des 1er et 2e degrés; il reste à établir celle des 7 autres. Je renvoie ce détail, en faisant observer que lors même qu'on connaîtrait les neuf degrés à établir en mariage, il faudrait encore connaître et organiser l'état de choses qui fournira des contre-poids et garanties contre l'abus des libertés, abus que n'a pas prévu le sophiste Owen; il veut émanciper tout-à-coup, lâcher la bride aux amours, comme si l'on était à l'île d'Otahiti, au pays d'Hamil, à Lancerote, à Java, en Laponie et autres lieux où les coutumes et les préjugés ont établi des contre-poids.

Négligeons ce débat puisque ce ne sera qu'après trente ans d'harmonie qu'on commencera à s'en occuper; mais pendant la 1e génération sociétaire, il sera nécessaire de laisser les amours (voyez chap. XVI) dans l'état d'hypocrisie et de tromperie universelle qui caractérise la civilisation : l'amour et la paternité sont les dernières passions qu'on pourra amener au régime véridique; difficulté très-ignorée de ceux qui veulent, comme M. Owen, faire sur la liberté des passions un essai aussi téméraire que celui des philosophes de 1791 sur le brusque affranchissement des nègres.

C'est l'affluence de ces sophistes qui prévient contre les véritables inventeurs, et engouffre notre siècle dans la détraction : elle est plus que jamais

le travers dominant. Au reste elle est vice endémique du caractère civilisé ; les découvertes les plus précieuses ont été proscrites à leur apparition : le café et la pomme de terre ont été judiciairement interdits et mis au rang des poisons ; Fulton inventeur du bateau à vapeur, et Lebon inventeur de l'éclairage au gaz ne purent se faire écouter de personne dans Paris.

D'après ces bévues récentes des Zoïles, on peut juger de la confiance que méritent leurs jugemens; ils se disent partisans des lumières, ennemis de l'obscurantisme ; ils accusent tel ministre d'être un nouvel Omar, telle société d'être une réunion d'éteignoirs, eh ! que sont-ils eux-mêmes quand ils impriment, *qu'il ne peut point exister de découverte en calcul d'attraction ;* et quand ils excitent à *ne pas lire le livre* qui en apporte la théorie complète, dont Newton n'a donné qu'un lambeau ?

Ainsi le 19e siècle se montre en digne héritier du 15e et de la génération qui persécuta les Colomb et les Galilée ; alors c'était la superstition qui proscrivait les sciences neuves ; aujourd'hui elles sont proscrites par ceux qui se disent ennemis de la superstition. Voilà le secret de leur zèle simulé pour le progrès des lumières ; voilà leur vol sublime : ils n'attaquent la superstition que pour prendre sa place, opprimer autant et plus qu'elle.

Etrange inconséquence ! On porte aux nues l'homme qui a pris l'initiative en calcul d'attraction,

Newton qui en a traité savamment la branche inutile et de pure curiosité ; car que nous sert de savoir le poids de chaque planète ? il restait, en attraction, à explorer les deux branches importantes :

L'UTILE ou théorie de l'attraction passionnée.

L'AGRÉABLE ou théorie de l'analogie et des causes. Celui qui apporte ces deux sciences est une bête brute au dire des Zoïles qui pourtant exaltent Newton, pour avoir traité de la branche INUTILE, celle des effets matériels en attraction où il ne peut expliquer aucune cause ; si on demande aux newtoniens pourquoi Dieu a donné 7 satellites à Saturne et 4 à Jupiter qui est double en grosseur, pourquoi un anneau à Saturne et point à Jupiter, ils ne pourront donner aucune réponse.

Leur science n'en est pas moins belle par sa justesse mathématique ; mais elle n'est qu'un germe borné à l'explicaltion des effets et non des causes ; et au moment où la théorie des causes est dévoilée, il faut, ou flétrir Newton puisqu'il a commencé l'étude de l'attraction, ou protéger son continuateur bien plus digne d'appui, en ce qu'il a traité les deux branches de l'utile et de l'agréable, dont l'une conduit au bonheur social bien autrement précieux que la science.

Ajoutons que le calcul de l'analogie, quoique branche d'agrément, a bien son côté utile, car c'est à cette nouvelle science qu'on devra la découverte de tous les antidotes naturels, la plupart inconnus, tels que ceux contre la goutte, l'hydrophobie, l'é-

pilepsie, et autres maladies qui sont encore l'écueil de l'art. C'est un appât pour notre siècle et surtout pour la France, à faire trêve de malveillance contre les inventeurs et accorder à la plus précieuse des découvertes, sinon une protection positive, au moins un accueil dubitatif, motivé sur des considérations que goûtera tout homme impartial ; en voici l'abrégé.

« C'est la première fois qu'on nous présente une » théorie régulière sur le problème de l'association, » réputé insoluble, et sur le mécanisme d'harmo- » nie des passions, considéré jusqu'ici comme une » énigme impénétrable : si cette théorie est pra- » ticable, elle nous donnera les biens que tous les » siècles ont vainement rêvés, la cessation de la » mendicité prévenue par concession d'un *mini-* » *mum* à la classe pauvre, l'abolition convenue de » l'esclavage et de la traite, le règne de la vérité et » de la justice, fondé sur les bénéfices dont elles » deviendraient la voie dans le nouvel ordre ; il est » donc prudent d'examiner cette théorie, en indi- » quer les côtés défectueux, inviter de plus habiles » à la rectifier S'ILS LE PEUVENT, et à défaut de ce, » en faire l'essai bien exempt de risque, puisqu'elle » ne roule que sur des travaux agricoles et domes- « tiques évidemment lucratifs, par le régime de « combinaison et d'économie qu'elle y introduit. »

Sur ce, les beaux esprits répliquent : « On pour- » rait prêter l'oreille, si l'auteur savait se revê-

» tir des formes usitées et rendre hommage à l'au-
» guste philosophie moderne. » Eh! c'est la ruse de tous les sophistes : un inventeur serait bien suspect s'il adoptait cette manière hypocrite; on serait fondé à penser qu'il n'est comme tant d'autres, qu'un charlatan de plus, cherchant à se mettre en scène *per fas et nefas :* tous ces contrebandiers scientifiques savent prendre le ton académique, passeport des erreurs et des jongleries. Ici il s'agit d'éveiller les beaux esprits sur leurs illusions et leur duperie ; de prouver qu'ils sont les premières victimes de leur crédulité pour les faiseurs de systèmes.

Depuis vingt ans qu'on parle d'association, s'ils avaient pris des mesures pour atteindre au but, à la vraie association, s'ils n'avaient pas donné une folle confiance au sophiste Owen, ils auraient obtenu la vraie théorie; un essai aurait décidé la métamorphose ; le chaos civilisé, barbare et sauvage aurait déjà disparu, les savans et artistes vivraient tous dans la haute opulence, et ne seraient pas réduits à déclamer contre la censure et l'obscurantisme (qu'ils exercent eux-mêmes à l'égard des inventeurs); ils jouiraient de la pleine liberté, de la fortune et des dignités, sans être sous la férule d'aucun Omar.

Pour les désabuser de cette duperie, de cette manie de choisir le rôle servile et la pauvreté, faut-il que je me traîne à leurs pieds? ils me croiraient

d'autant moins que je les flagornerais plus. On a vu récemment, à l'époque où les systèmes universels étaient à la mode, un sophiste éloquent prodiguer l'encens aux savans, les louanger tous nominativement, et ne pas réussir à accréditer près d'eux son système universel, (dans lequel il avait oublié seulement l'analyse de l'homme ou des passions et attractions, celle de 3 mécanismes, civilisé, barbare et sauvage, de leurs caractères permanens, successifs et engrenés; celle des turpitudes civilisées, telles que le commerce mensonger ou concurrence inverse et circulation inverse; il avait oublié aussi la théorie des destinées futures et passées, la théorie des *causes* en mouvement, etc., etc., etc.)

Les savans lui ont reproché à juste titre de ne rien dire de neuf, de répéter en d'autres termes ce que cent autres avaient dit avant lui. Je me rangerais dans la catégorie de ces beaux esprits faiseurs de systèmes, si je m'affublais de leurs formes académiques dont souvent l'on tire bien peu de fruit. L'auteur cité n'en a recueilli que le compliment assez banal de savoir se faire lire en flattant les puissances académiques.

Le ton d'adulation n'est guères familier aux inventeurs; au lieu de la souplesse oratoire, ils ont le caractère de droiture et de fermeté qu'Horace admire dans l'homme juste; *non civium ardor prava jubentium mente quatit solidâ*. Mon sujet ne comporte pas le ton adulateur; il s'agit de remontrer les

hommes sur leur refus de foi en la providence, leur manque d'espérance et d'activité à rechercher le code divin, leur défaut de charité, leur insouciance sur une invention qui doit mettre subitement un terme à l'esclavage, à l'indigence et aux misères de l'humanité.

Ici le seul ton convenable est celui de la chaire; on n'exige pas que les Bossuet, les Bourdaloue encensent un siècle pervers; on les approuve quand ils tonnent contre les fausses doctrines qui nous égarent; et si je n'ai pas leur éloquence, je n'en dois pas moins adopter leur manière, dédaigner la souplesse banale des charlatans scientifiques, et m'en tenir au ton de franchise et de rondeur qui est le seul convenable à un inventeur étayé de preuves mathématiques et irrécusables.

Un écueil où le monde savant ne manquera pas de tomber, c'est la jalousie; on voit avec dépit qu'un intrus enlève la plus belle proie; et le premier mouvement de chacun est de nier, d'étouffer la découverte qu'il ne peut pas s'approprier, de foudroyer le profane inventeur qui, en dépit du monopole de génie, veut s'introduire dans les rangs des privilégiés, méconnaître la loi:

« Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. »

Je sais que s'il s'agissait d'invention médiocre, il serait imprudent de violer cette loi: un poète mo-

derne, *Viollet le Duc*, a fort bien dit : « S'il vous vient quelque idée neuve,

« Sachez la présenter avec ménagement,
« Comme leur propre idée arrangée autrement. »

de sorte que pour passe-port de sa découverte, l'auteur doit dire aux monopoleurs de génie : « C'est à » vos vastes lumières que je la dois, c'est dans vos » doctes écrits que j'en ai puisé les élémens ; vous » aviez créé tous les matériaux de cette nouvelle » science ; je les ai mis en œuvre selon vos sages » méthodes ; je ne fais qu'acquitter ma dette en vous » dédiant une invention qui est la vôtre bien plus » que la mienne ; elle n'est qu'un fleuron détaché » de votre couronne, et que je dois y replacer. »

A ces mots le monde philosophique dirait : « voilà un ouvrage écrit avec sagesse, impartialité, l'auteur sait se faire lire, son ton est décent, son style est fleuri, suave, marchand : *Æra metet Sosiis, — dignus intrare in nostro docto corpore.* »

Si je me présentais ainsi l'encensoir à la main, ce serait tromper le monde savant ; il vaut mieux, pour son intérêt, lui dire franchement quels seront dans cette affaire ses bénéfices et les miens, assigner à chacun son lot.

Le leur sera immense ; aux bénéfices pécuniaires indiqués précédemment, ils pourront joindre une moisson de gloire non moins immense. Je leur livre

des mines vierges ; ma théorie leur ouvre l'entrée du nouveau monde scientifique, l'accès à vingt sciences que je ne peux pas traiter moi seul, pas même en partie ; je me réserve seulement celle de l'attraction passionnée sur laquelle il restera beaucoup à dire après moi ; quant aux autres sciences, j'en livre la clé : celle de l'analogie exigera plus de 200,000 articles fort étendus, j'en pourrai à peine donner 200, parce que je ne suis pas versé dans les trois branches de l'histoire naturelle : il m'eût fallu y employer trois ans d'étude exclusive ; je ne l'ai pas pu et ne le pourrai pas.

Les savans ont donc à se louer, dans cette affaire, de ce que la proie échoit à un homme qui ne peut pas la dévorer, et qui est obligé de leur en laisser la majeure partie, en se réservant seulement l'honneur d'invention. Le sort les a bien servis en me livrant la mine scientifique : un homme plus instruit que moi, aurait pu tout accaparer pour lui seul.

Après cette franche explication, il reste à les prémunir contre leur penchant à la détraction et la jalousie, dont ils seraient dupes dans cette conjoncture : je vais faire parler des hommes plus en crédit que moi, qui leur reprochent d'être aveuglés par l'orgueil et la petitesse. Condillac leur dit : « des » sciences neuves qui seraient traitées avec une » grande netteté, une grande précision, ne seraient » pas à la portée de tout le monde ; ceux qui n'au-

» raient rien lu les entendraient mieux que ceux qui
» ont fait de grandes études, et surtout que ceux qui
» ont beaucoup écrit. »

Voilà pour l'orgueil et la jalousie qui les aveuglent au point de prétendre que la science de l'attraction passionnée *traitée avec une grande netteté, une grande précision*, n'est pas intelligible. J'ai vu des demoiselles de 15 ans comprendre à merveille le mécanisme des Séries passionnées, expliqué par les 3 causes et les 3 effets, selon les chap. V et VI; et des savans exercés prétendront que cela est obscur; c'est qu'ils ne veulent pas comprendre. Si j'étais mort et qu'on pût exercer le plagiat sans obstacle, ils sauraient trop bien comprendre et travestir ma théorie, essayer de se l'approprier EN PARTIE, car personne ne pourra tenter de la piller en totalité. Ma *prise de possession* est trop bien constatée par les insultes des contemporains, déclarant *qu'il ne peut pas exister de découverte en théorie d'attraction :* pourquoi n'ont-ils pas opposé à Newton, cette savante décision? que ne faisaient-ils excommunier Newton comme on excommunia Chr. Colomb, que la cour de Rome se hâta d'absoudre quand elle fut mieux avisée: ainsi feront les antagonistes de la théorie sociétaire, ils ne tarderont guères à démentir leurs actes de vandalisme.

Condillac cité plus haut a signalé l'orgueil qui les irrite contre les sciences neuves; un autre va signaler leur petitesse; je transcris ses expressions,

sur l'outrage fait à un homme célèbre par les Zoïles de son temps.

« Bacon dont le génie prophétique se fit contem-
» porain du 18e siècle, Bacon qui avait ouvert dans
» ses écrits un trésor inépuisable de vérités, eut le
» tort de prendre un vol trop élevé ; et de planer à
» une si grande hauteur sur les hommes et les
» idées de son temps, qu'il n'exerça sur eux aucune
» influence. » *Jouy.*

Même chose a lieu aujourd'hui ; ma doctrine, comme celle de Bacon, n'est point trop élevée, mais notre siècle est, comme celui de Bacon, trop petit pour y atteindre, sauf quelques personnages d'exception qu'il s'agira de rencontrer ; *pauci sed boni.* Je ne recherche que ces hommes qui, tels que Bacon et Condillac donnent à leur siècle le sage conseil de *refaire l'entendement humain*, *d'oublier tout ce qu'on a appris des sciences philosophiques* plus obscurantes encore qu'au temps où Jésus-Christ leur reprochait leur obscurantisme en disant : « malheur
» à vous scribes et pharisiens qui vous êtes saisis de
» la clé de la science, et qui n'y étant point entrés
» vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui
» voulaient y entrer. » (St.-Luc, chap. XI.)

Les scribes de nos jours sont encore ce qu'ils étaient au temps de J.-C. Newton leur a donné la clé de la science, en attraction ; ils l'ont saisie, et n'ayant pas su y entrer, s'avancer plus loin que Newton, étudier les branches que ce géomètre n'a-

vait pas traitées, ils veulent aujourd'hui en dérober la connaissance, et diffamer l'inventeur qui a apporté au monde la suite du calcul Newtonien, la théorie de l'attraction passionnée et de l'unité sociétaire; science à défaut de laquelle toutes les autres ne sont qu'un opprobre pour la raison; car que nous servent ces trophées scientifiques tant que la multitude privée du nécessaire est au-dessous du sort des animaux sauvages, qui vivent heureux dans la liberté et l'insouciance.

« On convient de cela, disent les critiques, mais » il eût fallu dans votre théorie ménager les sciences » révérées, comme la tendre morale, douce et pure » amie du commerce. » Eh! c'est par son alliance avec le commerce et le mensonge qu'elle est devenue méprisable; elle a apostasié à ses derniers momens; elle était excusable dans ses erreurs, quand elle prêchait le mépris des richesses, en se fondant sur ce qu'il est presque impossible de les gagner en civilisation par la voie de la justice; elle a perdu ses droits à l'estime en transigeant avec l'esprit mercantile: si elle l'eût attaqué par une recherche du régime véridique, elle se serait ouvert une belle issue de civilisation, une brillante carrière de progrès social; elle a cédé lâchement au vice heureux, elle a embrassé le culte du *veau d'or*, comment peut-elle prétendre à la considération?

J'avoue que tant qu'on a ignoré la théorie de l'attraction ou développement harmonique des passions,

on a dû s'en tenir à la méthode répressive dite morale ; mais elle devient dès ce moment inutile, et on ne lui doit pas de capitulation honorable, parce qu'elle a repoussé la lumière, la théorie sociétaire qui seule peut garantir une récompense à la vertu, et parce qu'elle a de tout temps manqué à ses devoirs, tels que l'analyse franche de la civilisation et de ses caractères (section 6e), et la recherche du mode commercial véridique. Elle n'a spéculé que sur la vente de systèmes que chaque année voit éclore au nombre d'une quarantaine, pour le bien du commerce de morale.

Nous n'avons eu cette année que 17 *traités de morale,* disait un journal de 1803, qui s'appitoyait sur la modicité de cette récolte. Il ne parlait que de la France : en y ajoutant les autres états qui font le commerce de morale ou la fabrique de morale, très-active en Angleterre, Allemagne, Italie, les traités doivent s'élever au moins à une quarantaine par an, même dans les temps de disette : et comme tous ces traités sont contradictoires, chacun renversant celui de la veille, il faut changer de conduite et de mœurs au moins quarante fois par an pour être docile aux leçons de la morale douce et pure; il faut avoir en outre beaucoup d'argent pour acheter ses innombrables controverses, beaucoup de temps et de patience pour les lire, et beaucoup d'intelligence pour les comprendre, car leurs auteurs ne se comprennent pas eux-mêmes. Nous expliqueront-ils

comment on peut être à la fois ami du commerce et ennemi des richesses perfides! ce sont là deux dogmes de morale, aussi judicieux, aussi homogènes que tous les autres. En est-il un qui ne soit regardé en pitié par ses auteurs mêmes? Sénèque tout en nous prêchant de renoncer aux richesses, dès aujourd'hui, sans attendre à demain, et d'embrasser sans délai la philosophie, accumulait une fortune de cent millions de francs. Ainsi la morale n'a jamais été qu'une jonglerie oratoire et un masque d'ambition. Tout hypocrite qui médite quelque fraude s'affuble soigneusement de moralité.

On répond qu'elle n'est pas moins bonne en elle-même quoiqu'elle serve de manteau à l'hypocrisie: non; elle est vicieuse, et par double raison; l'une est qu'elle conduit à sa perte celui qui essaie de pratiquer exactement ses doctrines, tandisqu'elle conduit à la fortune celui qui la prend pour masque et non pour guide; l'autre est que ses dogmes sont contradictoires et la plupart impraticables, comme celui qui ordonne d'aimer et soutenir l'auguste vérité: qu'un homme aille dans un salon y dire l'auguste vérité sur le compte des personnes réunies, dévoiler les grivelages de tel financier présent, les galanteries de telle dame présente, enfin la conduite secrète de tous les assistans, il sera honni de toutes voix: qu'il s'avise de publier la vérité, toute la vérité sur le gaspillage des deniers publics, et compromettre de hauts personnages,

il verra où conduit la pratique de l'auguste vérité. Tous les dogmes de la morale sont également impraticables.

D'ailleurs n'est-il pas avéré qu'elle a constamment produit des effets opposés à ses promesses, et que plus une nation enfante de traités de morale, plus elle s'engouffre dans la dépravation ? voilà donc une science trompeuse par le fait comme par les doctrines toutes contradictoires. Elle a mal fini, elle s'est prostituée sur ses vieux jours, en s'alliant à l'esprit mercantile, source de tous les vices : la religion ne s'est pas souillée de cette infamie.

Mais pourquoi cette boutade contre la tendre morale? C'est que les hypocrites s'étayent de la morale pour dénigrer la théorie de l'attraction. Ils sont jaloux de voir naître une science qui va donner les biens que promettait l'astucieuse morale, établir le règne de la vérité, de la justice et des bonnes mœurs, conduire à la fortune ceux qui les pratiqueront, et conduire à la ruine et au déshonneur ceux qui essaieront de pratiquer la fausseté.

Quelques-uns de ces détracteurs veulent aussi s'affubler d'esprit religieux, prétendre que la théorie de l'attraction n'est pas en pleine harmonie avec la religion ; ce n'est pas moi qui répondrai à ces tartufes, c'est l'Evangile ; c'est la parole de Jésus-Christ qui les confondra. Je traiterai ce sujet dans un article spécial.

C'est parce que ma théorie marche en tout point

dans le sens de la religion, qu'elle doit discorder avec ces scribes et pharisiens modernes, ces moralistes insidieux, ces saltimbanques de vertu que Jésus-Christ démasquait si bien, et qu'il maudissait comme obscurans, comme sophistes vandales, feignant de chercher la lumière, et ligués pour l'étouffer à son apparition. Ils sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps de Jésus-Christ; manqueraient-ils à diffamer le chef-d'œuvre de la sagesse divine, le code d'unité sociétaire et d'harmonie des passions appliquées à l'industrie?

Si les moralistes sont de bonne foi, et tiennent à paraître tels, que n'acceptent-ils un défi, un essai, afin que l'expérience prononce entre leur science et la mienne? S'ils augurent bien de leur méthode et mal de la mienne, ils doivent souhaiter qu'une épreuve me confonde authentiquement, ce sera pour eux un triomphe éclatant; mon but est le même que celui où ils feignent de tendre, c'est d'établir le règne de la vérité, de la justice et des vertus réelles; on verra bien vite laquelle des deux méthodes arrive au but.

Si la mienne est juste, elle doit décider le procès en six semaines de plein exercice; la leur a eu non pas six semaines, mais trente siècles d'exercice en de nombreux empires; il n'en est résulté que le progrès du mal; en outre ils ont fait obtenir au moins vingt épreuves à la fausse méthode sociétaire, celle de Rob Owen; à force de la prôner dans les

journaux, ils ont procuré à son auteur des souscriptions pour une grande quantité d'établissemens, qui ont avorté comme on le sait, puisqu'aucun propriétaire d'esclaves ne l'a adoptée pour les nègres, aucune horde ne s'y est soumise.

Ils se sont donc abusés en systèmes d'association, comme en systèmes de morcellement industriel; leurs moyens sont évidemment illusoires, c'est une présomption favorable pour une théorie opposée aux leurs, et opérant en quelques semaines. S'ils n'acceptent pas le défi ce sera faire preuve d'insigne mauvaise foi, et d'insouciance complète pour le véritable progrès social.

Avertissons-les sur la fausse position où ils se placent. Un incident les réduira tous à une palinodie subite: dès qu'un écrivain notable et désireux de jouer un grand rôle, se prononcera *dubitativement* pour l'examen et l'essai, les Zoïles compromis, opineront à se rétracter en toute hâte, sans attendre l'épreuve qui les couvrirait de ridicule. Ceux de Colomb furent confondus, lorsque le confesseur d'Isabelle, plus judicieux que les savans, opina à l'examen; aussitôt la débacle des détracteurs fut complète.

Ici le rôle dubitatif est bien plus sûr pour un écrivain; car avec Colomb il restait deux risques, naufrage en mers inconnues, et danger de fausse route, de recherche infructueuse: mais en essai de l'attraction industrielle, on aura, au lieu de risque,

une garantie de bénéfice énorme dans tous les cas. En proposant cette épreuve, un écrivain appuyé du précepte de Descartes, DOUTE et EXPÉRIENCE, obtiendra le plus brillant succès. Il sera en politique ce que fut St.-Augustin en religion; il renversera les faux dieux scientifiques, le caduc édifice de la philosophie; il sera l'apôtre de la métamorphose sociale: je reviendrai sur la haute fortune que ce rôle vaudra à l'orateur.

SECTION TROISIÈME.

ÉDUCATION HARMONIENNE.

CINQUIÈME NOTICE.

ÉDUCATION DE LA BASSE ENFANCE.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Contrariété de l'éducation civilisée avec la nature et le bon sens.

En passant des principes à l'application, je dois rappeler que la difficulté apparente en théorie sociétaire, c'est d'établir une répartition satisfaisante pour les 3 facultés industrielles de chacun, Capital, Travail et Talent. L'ordre civilisé ne sait répartir équitablement que sur le capital, en raison des versemens; c'est un problème d'arithmétique et non de génie; le nœud gordien du mécanisme sociétaire, est l'art de satisfaire chacun sur le travail et le

talent. C'est là l'obstacle qui a épouvanté tous les siècles et empêché les recherches.

Pour escobarder ce double problème de répartition, la secte Owen met en jeu la communauté des biens, l'abandon à la masse, de tout profit autre que celui de revenu des actions. C'est avouer qu'elle n'ose pas même envisager le problème d'association.

On ne peut atteindre à cette répartition équilibrée qu'en étendant aux 3 sexes l'harmonie des passions. Les enfans considérés chez nous comme nuls en mécanique sociale, sont la cheville ouvrière de l'harmonie sociétaire et de l'attraction industrielle; il faudra donc examiner d'abord les ressorts que l'attraction met en jeu chez le sexe neutre ou impubère, qui étant privé de deux passions, amour et paternité, n'a pas autant de ressources que l'âge pubère pour la formation des Séries passionnées. La méthode une fois étudiée sur les enfans sera d'autant plus facile à appliquer aux 2 autres sexes qui présentent plus de moyens, plus de passions. C'est donc par l'éducation qu'il faut commencer, d'autant mieux qu'elle sera la branche de mécanisme qu'on devra organiser la première, parce que les enfans n'étant que peu faussés par le préjugé et les défiances, seront plus dociles à l'attraction que les pères; ils s'y livreront en plein dès la Ire semaine, et manifesteront bien vite l'excellence du régime des Séries passionnées.

L'éducation sociétaire a pour but d'opérer le

plein développement des facultés matérielles et intellectuelles, les appliquer toutes, même les plaisirs, à l'industrie productive.

L'éducation civilisée suit une marche opposée, elle comprime et dénature les facultés de l'enfant; le peu d'essor qu'elle leur laisse ne tend qu'à l'éloigner de l'industrie, la lui rendre odieuse, l'exciter à la destruction. Elle dirige donc le jeune âge à contre-sens de la nature; car le Ier but de la nature ou attraction est le LUXE : il ne peut naître que de l'industrie partout odieuse à l'enfant, quoique les produits industriels, gimblettes, panaches, friandises, aient un vif attrait pour lui. Il est donc en développement faussé, en guerre contre lui-même. Nos soi-disant observateurs de l'homme ne s'aperçoivent pas de ces contre-sens de mécanisme : analysons-les avec distinction de *luxe interne et externe.*

LUXE INTERNE, *vigueur corporelle et raffinement des sens.* L'éducation civilisée est contraire à la santé, elle affaiblit l'enfant en raison des frais d'éducation. Cent enfans de dix ans, pris au hasard dans la classe opulente qui leur donne des gardes et médecins, et de bons comestibles, seront bien moins robustes que cent enfans de village à demi-nus, exposés aux intempéries, nourris de pain noir et dépourvus de médecins : ainsi l'éducation civilisée éloigne l'homme de la santé ou luxe interne, en raison des efforts qu'elle fait pour l'y conduire. Elle l'éloigne aussi du

raffiniment des sens qui, grossiers naturellement chez l'enfant villageois, sont grossiers spéculativement chez l'enfant opulent. Les pères et précepteurs entravent chez lui les penchans à la parure et surtout au raffinement gastronomique, principal ressort de l'éducation naturelle ou harmonienne.

D'autre part les civilisés, même au village, sont moins robustes que les sauvages qui n'ont aucun système d'éducation philosophique. (Je parle des contrées où le voisinage des civilisés n'a pas abâtardi les hordes, par les vexations, les liqueurs fortes, les maladies, etc.)

Cependant, parmi les civilisés, on voit souvent des exemples de longévité qui attestent que l'homme pourra fournir une très-longue carrière, lorsqu'il sera secondé par l'éducation naturelle et l'industrie attrayante. Il atteindra communément au terme des ultra-centenaires, tels que la famille Rovin, en Hongrie, dont les moins robustes ont vécu 142 ans, et quelques-uns 170 ans, longévité qui s'est étendue aux femmes comme aux hommes.

Récemment en France un chirurgien nommé Tiran, à Vaudemont en Lorraine (octobre 1825), est mort à l'âge de 140 ans, avec des circonstances qui promettaient 180 ans. « La veille de sa mort, » disent les rapports, il avait fait avec beaucoup » d'habileté et d'une main ferme, l'opération du » cancer à une femme âgée. Jamais il n'avait été » saigné ni purgé, ni médicamenté, n'ayant jamais

» été malade, quoiqu'il n'ait jamais passé aucun » jour de sa vie sans s'énivrer à soupé, repas qu'il » n'a jamais manqué de faire. » On voit que sa mort prématurée fut l'effet de quelque impression nuisible que lui causa l'opération de la veille. Tel est le genre de santé qu'on obtiendra communément de l'éducation sociétaire.

La nôtre, qui nous éloigne de la santé ou luxe interne, opère de même à contre-sens quant au luxe externe ou richesse. Je viens de l'observer au sujet de la manie destructive des enfans, et de leur aversion pour l'industrie utile. Mais de toutes les preuves, la plus frappante est celle déjà donnée dans la préface, l'*absorption des vocations*. J'ai cité à ce sujet le charretier devenu habile fondeur *par effet du hasard*, par initiation fortuite. Cet événement est la condamnation de tous les systèmes d'éducation civilisée; ils ne donnent aucun moyen de discerner et faire éclore dès le bas âge les vocations industrielles, au nombre de vingt et trente, et non pas une seule : au contraire, ils travestissent tous les caractères. Sénèque et Burrhus ont formé Néron, qui eût été en harmonie un très-beau caractère; Condillac, avec toutes ses subtilités métaphysiques ne sut produire qu'un imbécile; J.-J. Rousseau n'osa pas élever ses enfans ; Diderot et tant d'autres n'ont pas mieux brillé en ce genre. Au reste, la civilisation sent fort bien qu'elle est tout-à-fait hors de nature en éducation ; c'est

à peu près le seul point sur lequel elle soit assez modeste pour avouer qu'il lui reste beaucoup à inventer.

Je supprime plusieurs pages de détails très-importans sur cette contrariété de l'éducation civilisée avec la NATURE. Il resterait à examiner sa contrariété avec le BON SENS, par confusion de méthodes et duplicité d'action. Indépendamment des variantes de système en institution publique, on entremet encore, soit dans le domestique, soit dans le monde, une douzaine de méthodes hétérogènes, donnant à l'enfant autant d'impulsions contradictoires, lesquelles, à l'âge de puberté, sont absorbées par une nouvelle éducation, dite l'*esprit du monde*; c'est encore un des chapitres à omettre pour abréger. J'ai décrit quatre de ces méthodes, dans le Traité de l'Association domestique-agricole; il en est un bien plus grand nombre : j'en compte jusqu'à seize, données par les pères, les précepteurs, les voisins, les parens, les camarades, les valets, etc. Je me borne à en citer une.

La MONDAINE, ou *absorbante*, qui broche sur toutes les autres : elle en élimine ou modifie tout ce qui n'est pas à sa convenance. Lorsque l'enfant, à 16 ans, fait son entrée dans le monde, on lui enseigne à se moquer des dogmes qui intimident et contiennent le bas âge, à se conformer aux mœurs de la classe galante, se rire comme elle des doctrines morales ennemies du plaisir, se rire bientôt après des prin-

cipes de probité, lorsqu'il passera des amourettes aux affaires d'ambition. Quelle absurdité à nos sciences de façonner les enfans à un système d'opinions et de préceptes qui seront dédaignés et même conspués dès l'entrée en âge pubère : car on ne verra pas un jeune homme de vingt ans qui, trouvant une heureuse occasion d'adultère, veuille, comme le chaste Joseph, résister à la belle Zaluca, pour obéir à la morale et aux saines doctrines. Un tel jeune homme, s'il s'en trouvait un, serait la fable du public et des moralistes mêmes. Le monde âgé se moquerait mieux encore d'un financier qui, malgré l'assurance d'impunité, ne grivelerait pas une obole. Il serait de toutes voix titré « d'imbécile, » de visionnaire, qui ne sait pas que lorsqu'on est » au ratelier, c'est pour manger. » Dans quelle fausse position se placent nos sciences, avec ces doctrines de civilisation perfectible, qui ne sont parfaites qu'en impraticabilité ou en sottise : telle est parmi les 16 éducations divergentes, l'*héréditaire*, tendance du père à inoculer aux enfans tous ses défauts. Un procureur, un marchand, donnent pour modèle à leurs enfans le plus rusé ; un père juif vante le plus rampant ; un buveur admire celui qui boit bien dès le bas âge ; un joueur les façonne à aimer le jeu ; puis la morale nous conte que l'instituteur naturel est le père !

Passons à l'éducation naturelle ou harmonienne, bien exempte de ces contradictions. Je la diviserai

en 4 phases et un prélude ou dégrossissement appliqué au bas âge.

Prélude, en âge brut, ou prime enfance, 0 à 2 ans.
1re Phase, éduc. antér. en basse enfance, 2 à 4 1/2.
2e — Educat. citér. en moyenne enfance, 4 1/2 à 9.
3e — Educat. ultér. en haute enfance, 9 à 15 1/2.
4e — Educat. post. en mixte enfance, 15 1/2 à 20.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Education préparatoire, âge brut ou prime enfance.

Rappelons ici le grand problème que doit résoudre l'éducation sociétaire, c'est d'employer les caractères de Néron, Tibère, Louis XI, aussi utilement que ceux de Titus, Marc-Aurèle, Henri IV.

Pour atteindre ce but, il faut, dès le berceau, développer franchement le naturel que l'éducation familiale tend à étouffer et travestir même chez l'enfant au berceau.

Le régime civilisé ne donne à cet âge que des soins purement matériels; il n'en est pas ainsi de l'éducation sociétaire qui, dès l'âge de six mois, opère très-activement sur les facultés intellectuelles, comme sur les matérielles, faussées chez nous dès le plus bas âge.

La phalange d'essai opérant sur des enfans déjà viciés par l'éducation civilisée, ne pourra que difficilement essayer les dispositions d'harmonie sur les

âges de 9 à 20 ans ; mais on pourra opérer avec succès sur les âges de 2 à 9, et encore mieux sur l'âge brut, 0 à 2 ans.

(*Nota.* Je renvoie plus loin divers principes qu'il faudrait poser ici sur l'unité de l'éducation : cette didactique ennuierait le lecteur.)

Observons d'abord que l'entretien des âges extrêmes, petits enfans jusqu'à trois ans, et patriarches ou infirmes, étant considéré en association comme œuvre de charité obligée pour le corps sociétaire, la phalange donne gratuitement tous les soins à l'enfant jusqu'à trois ans ; c'est le canton entier qui supporte les frais des sérisières de nourrissons, poupons et lutins. (Je n'y ajoute pas les bambins, âge 3 à 4 1/2, qui gagnent déjà leur entretien.) Quant aux séries de bonnes et bonnins, elles sont rétribuées comme toutes les autres, par un dividende sur le produit général.

La boussole à suivre dans les détails de l'éducation sociétaire est la même que dans tout le mécanisme ; il s'agit toujours de former les séries, soit de fonctionnaires, soit de fonctions ; il faudra donc former la série des bonnes, la série des salles et la série des enfans, toutes trois distinguées en genres et espèces.

La brute enfance comprend les catégories de *nourrissons ou allaités*, et *poupons* ou *sevrés*.

Toutes deux sont subdivisées, sans distinction de sexe, en série trinaire ; savoir :

Nourrissons et poupons { Les pacifiques ou bénins,
Les rétifs ou malins,
Les désolans ou diablotins,

Pour loger ces deux collections de marmots, il faut deux sériséres, chacun de trois salles au moins, avec des pièces accessoires, comme dortoirs séparés des salles bruyantes, pièces affectées aux fonctions des bonnes et nourrices, et des médecins qui visitent chaque jour les enfans, sans distinction de riches ni de pauvres.

Observons à ce sujet que la médecine harmonienne spécule, comme toute autre fonction, à contre-sens de nos calculs d'égoïsme civilisé (1).

---

(1) *Médecine harmonique.* En civilisation le médecin gagne en proportion du nombre de malades qu'il a traités, il lui convient donc que les maladies soient nombreuses et longues, principalement dans la classe riche.

Le contraire a lieu en harmonie, les médecins y sont rétribués par un dividende sur le produit général de la phalange. Ce dividende est conditionnel pour le taux, il s'accroît de 1, 2, 3, 4, 5, 6 dix-millièmes, ou décroît d'autant, en raison de la santé *collective* et *comparative* de la phalange entière. Moins elle aura eu de malades et morts dans le cours de l'année, plus le dividende alloué aux médecins sera fort. On estime leurs services par les résultats, et comparativement aux statistiques sanitaires des phalanges voisines jouissant de pareils climats.

L'intérêt des médecins harmoniens est le même que celui des assureurs sur la vie; ils sont intéressés à prévenir et non à traiter le mal; aussi veillent-ils activement à ce que

Dans une grande phalange, les fonctions des bonnes et sous-bonnes ou adjointes, n'occupent guère que le vingtième ou vingt-quatrième du nombre immense de femmes que la civilisation absorbe à ce service; et pourtant l'enfant le plus pauvre y est beaucoup mieux soigné que ne peut l'être en civilisation l'enfant d'un monarque; expliquons ce mécanisme.

La série des bonnes et sous-bonnes comprend à peu près un quart des femmes actives, et ne les occupe que le sixième du temps qu'on donne au soin des enfans civilisés, ce qui réduit le service au vingt-quatrième du temps actuel : examinons.

On emploie chaque jour, pour les six salles des deux séristères de nourrissons et poupons,

---

rien ne compromette la santé d'aucune classe, que la phalange ait de beaux vieillards, des enfans bien robustes, et que la mortalité s'y réduise au *minimum*.

Les dentistes spéculent de même sur les ratelicrs, moins ils opèrent plus ils gagnent; aussi surveillent-ils assidûment les dents des enfans comme des pères.

Bref, l'intérêt de ces fonctionnaires est que chacun ait bon appétit, bon estomac, bon ratelier; s'ils étaient comme les nôtres, dans le cas de spéculer sur les maladies individuelles, il y aurait dans leur industrie duplicité d'action, contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif, comme dans le mécanisme civilisé qui est une guerre universelle des individus contre les masses, et nos sciences politiques osent parler d'unité d'action !

18 bonnes en six séances, relayées de deux en deux heures.

6 officières, pour inspection et direction.

Total : 24 bonnes de garde chaque jour, avec pareil nombre de sous-bonnes, qui la plupart sont de petites filles de 7 à 9 ans. On en trouve de très-zélées à cet âge pour le service des petits enfans. Le total du poste qui soigne les marmots est donc d'environ quarante-huit femmes ou petites filles.

Et comme on ne fonctionne à ce service qu'un jour sur trois, la série des bonnes et sous-bonnes doit être de cent quarante-quatre, fournissant chaque jour un tiers. Ajoutons six officières supérieures; total : cent cinquante femmes pour la série des bonnes et sous-bonnes. C'est le quart de ce qu'en emploie la civilisation; car un bourg de dix-huit cents personnes contient neuf cents femmes, dont six cents entremises au soin des enfans.

Les bonnes, réduites au quart en harmonie, ne font que le sixième du service des femmes actuelles, car on n'est de garde au séristère qu'un jour sur trois, et pendant cette journée on ne fait que huit heures de faction sur vingt-quatre; les bonnes civilisées en font seize heures, et souvent plus à la ville.

Le soin des enfans est donc réduit au vingt-quatrième du temps et des bras qu'il emploie en civilisation;

1/4 de réduction sur le nombre,
1/3 » sur les jours de service,
1/2 » sur les heures de faction.

Ces trois nombres multipliés donnent 1/24.

On peut répliquer que le calcul est exagéré, en ce que les femmes de village ne donnent pas seize heures par jour aux enfans; elles vont aux champs, il est vrai; mais souvent elles donnent à l'enfant une partie de la nuit : mère et fille le veillent s'il est indisposé, et ses cris troublent encore le sommeil du père. C'est perte réelle pour un paysan qui a besoin de repos. Au surplus, pour compenser au juste, réduisons l'ensemble des trois économies à un douzième au lieu d'un vingt-quatrième; mon usage étant de réduire toujours à moitié de l'estimation régulière.

Je passe au parallèle des deux méthodes.

Une bonne n'est pas tenue de stationner vingt-quatre heures au sérisière, comme un soldat de garde, ou comme les bonnes de la classe riche : il suffit qu'elle arrive aux heures de faction.

Ce service deviendrait fastidieux s'il avait lieu tous les jours : une bonne peut, pendant les deux jours de vacance, ne pas se mêler du soin des enfans; il ne varie pas malgré les changemens de bonnes, car leur série est divisée en groupes cabalistiques, exerçant chacun sur tel système, à la pratique duquel on n'admet que les adeptes passionnées pour la dite méthode.

Une bonne peut, pour voyage ou autre cause, se faire suppléer par une collègue. Le service de nuit ne la fatigue point, car il y a dans les cabinets du séristère, des lits pour les bonnes qui veulent y passer une portion de nuit, comprise entre deux factions, comme de minuit à quatre heures.

Une bonne, en civilisation, est grondée, querellée par ceux qui la paient pour cet esclavage perpétuel; en harmonie, elle est complimentée sans cesse par les mères qui viennent au séristère allaiter ou voir l'enfant, admirer la bonne tenue des nattes et berceaux.

La série des bonnes et sous-bonnes reçoit non-seulement un fort dividende, mais de grands honneurs; elles sont considérées comme mères communes, et tiennent un rang distingué dans les festivités. Leur fonction procure beaucoup d'avancement, car elle exige beaucoup d'officières au moins un tiers sur le tout. Il faut la réunion de toutes ces amorces et facilités d'exercice, pour qu'on parvienne à former une série bien passionnée et bien intriguée, sur un travail si peu attrayant par lui-même.

Ces bonnes sont très-précieuses pour les mères harmoniennes qui ne peuvent pas, comme les nôtres, vaquer au soin de leurs enfans. Une mère, dans l'état sociétaire, fréquente une quarantaine de groupes industriels, dont elle épouse chaudement les intrigues; elle est déjà fort ennuyée que la corvée

des couches l'ait distraite, pendant un mois, de toutes ces réunions cabalistiques ; en conséquence, dès le jour des relevailles ; elle sera fort empressée de revoir tous ces groupes ; elle ne sera pas inquiète de l'enfant, assurée qu'il est soigné au mieux dans le sériste de nourrissons, où veillent nuit et jour des bonnes expertes, disposées par la nature pour ce service.

J'ai dit que les nourrissons et poupons sont distribués en six salles distinctes pour les pacifiques, les rétifs et les diablotins ; afin que les hurleurs ou diablotins ne puissent incommoder ni les pacifiques, ni même les rétifs déjà traitables.

Parmi ces six corvées, les bonnes ayant l'option, choisissent le poste où l'attraction les appelle, et sont stimulées par rivalité avec des phalanges voisines, qui peuvent différer en méthode. Elles ont aussi entr'elles des systèmes différens, qu'on applique à divers groupes d'enfans ; c'est un sujet d'intrigue pour les pères et mères, dont chacun se passionne pour la méthode de tel groupe de bonnes. Obligées de soutenir leur renommée, elles éprouvent les enfans dans une salle préparatoire avant de les classer et les admettre aux salles des nattes.

La civilisation, toujours *simpliste*, ou simple dans ses méthodes, ne connaît que le berceau pour asile du nourrisson ; l'harmonie, qui opère partout en

ordre composé, donne à l'enfant deux situations; elle le fait alterner du berceau à la natte élastique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui, leurs supports forment des cavités où chaque enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de corde ou de soie, placés de distance en distance, contiennent l'enfant sans le priver de se mouvoir, ni de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin, dont il est séparé par un filet.

La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en vêtement léger, et éviter l'embarras de langes et de fourrures. Les berceaux sont mus par mécanique : on peut agiter en vibration vingt berceaux à la fois. Un seul enfant fera ce service, qui occuperait chez nous vingt femmes.

Les nourrices forment une série distincte et doivent être classées par tempérament, afin qu'on puisse les assortir aux enfans, surtout dans les cas de changement de lait. Le nourrissage indirect est fort usité en harmonie, parce qu'il est très-lucratif et peu fatigant, et parce que les harmoniens plus judicieux que J.-J. Rousseau, penseront que lorsque la mère est d'une complexion délicate, il est très-prudent de donner à l'enfant une nourrice robuste; c'est le greffer, le renforcer, la nature veut ces croisemens; si on accole un enfant faible à une mère faible, c'est les exténuer tous deux pour l'honneur d'une rêverie morale. Au reste on s'appliquera

beaucoup à perfectionner le régime d'allaitement artificiel, et l'employer concurremment avec le naturel, ou isolément. Dans l'état sociétaire, une mère, quelque opulente qu'elle soit, ne peut jamais songer à élever son enfant chez elle isolément; il n'y recevrait pas le quart des soins qu'il trouve au sériستère des pouparts ou nourrissons; et avec toutes les dépenses imaginables, on ne pourrait pas y réunir une corporation de *Bonnes passionnées*, intelligentes, se relayant sans cesse, en trois caractères assortis à ceux des enfans. Une princesse, malgré tous ses frais, n'aurait pas des salles si habilement soignées, des nattes élastiques, avec voisinage d'enfans qui se servent réciproquement de distraction, et sont assortis en caractères. C'est principalement dans cette éducation de prime enfance qu'on reconnaîtra combien le plus riche potentat civilisé est au-dessous des moyens que l'harmonie prodigue aux plus pauvres pères et enfans.

Loin de là tout est disposé en civilisation, de manière que le nourrisson fait le tourment d'une maison organisée pour le tourmenter lui-même. L'enfant, sans le savoir, désire les dispositions qu'il trouverait dans un sériستère d'harmonie; à défaut de quoi il désole par ses cris, parens, valets et voisins, tout en nuisant à sa propre santé.

Ceci nous conduit à parler des germes d'éducation intellectuelle que les potentats mêmes ne pourraient dans aucun cas faire donner à leurs enfans

de 1 et 2 ans. Ils font, pour y parvenir, une dépense énorme, sans autre fruit que de travestir le caractère de leur enfant, fausser ses facultés et nuire à sa santé.

Pour expliquer cette duperie, je m'appuie d'un principe qui ne sera pas contesté, c'est que « les deux « âges extrêmes, âges de transition, doivent être pré« servés de passions vives et ramenés au calme, parce « que leurs organes, leurs sens n'ont plus ou n'ont « pas encore la force de se prêter aux émotions « violentes qui leur seraient nuisibles et souvent « mortelles ; mais ils peuvent comporter les émo« tions douces ; elles sont donc bonnes à employer « dans l'éducation des enfans de 0 à 2 ans. »

Indiquons cet emploi par quelque exemple de culture des sens appliqué à la masse des enfans.

A l'âge de 6 mois où nous ne songeons pas à donner aux marmots le moindre enseignement, on prendra de nombreuses précautions pour former et raffiner leurs sens, les façonner à la dextérité, prévenir l'emploi exclusif d'une main et d'un bras qui condamne l'autre bras à une maladresse perpétuelle; habituer dès le berceau l'enfant à la justesse d'oreille en faisant chanter des trios et quatuors dans les salles de nourrissons, et promenant les poupons d'un an au bruit d'une petite fanfare à toutes parties. On aura de même des méthodes pour joindre le raffinement auditif au raffinement musical, donner aux enfans la finesse d'ouïe des rhino-

céros et des cosaques, exercer de même les autres sens.

Il est, sur chacun des 5 sens, quantité de perfectionnemens auxquels on façonnera l'enfant harmonien. Les bonnes auront sur la culture du matériel divers systèmes en rivalité. De là vient que l'enfant sociétaire sera, à 3 ans, plus intelligent, plus apte à l'industrie, que ne le sont à 10 ans beaucoup d'enfans civilisés qui n'ont à cet âge que de l'antipathie pour l'industrie et les arts.

L'éducation civilisée ne fait éclore chez l'enfant au berceau que des manies anti-sociales : chacun s'exerce à lui fausser les sens, en attendant l'âge où on lui faussera l'esprit. Si c'est en France, les parens et valets lui chantent à l'envi des airs faux et sans mesure : partout on lui ôte l'usage des doigts de pied et on l'habitue à se fausser un bras.

On croit en civilisation que les doigts de pied sont inutiles : les harmoniens s'en serviront comme des doigts de main : par exemple une orgue harmonienne aura des claviers pour les doigts de pied ; et l'organiste enfourché sur une selle, travaillera des doigts de pied presqu'autant que de ceux de de main. Il fera du talon le service des pédales que nous faisons du pied.

Le rôle de bonne exigera donc de nombreux talens, et ne se bornera pas comme en France à chanter faux et faire peur du loup. Les bonnes s'exerceront surtout à prévenir les cris des enfans ;

le calme leur est nécessaire, et ce sera sur l'art de le maintenir que s'exerceront les prétentions cabalistiques et émulatives.

Le vacarme des petits enfans si désolans aujourd'hui, se réduira à peu de chose ; ils seront très-radoucis dans les sérisières, et il en est une raison bien connue, c'est que les caractères querelleurs s'humanisent avec leurs semblables : ne voyons-nous pas chaque jour, les férailleurs et pourfendeurs devenir fort doux, et renoncer à l'humeur massacrante quand ils se trouvent en compagnie de leurs égaux ? Il en sera de même des marmots élevés dans un sérisière d'harmonie et distribués en plusieurs salles de caractère. J'estime que ceux de 3e genre, les diablotins ou démoniaques, seront déjà moins méchans, moins hurleurs, que ne sont aujourd'hui les benins. D'où naîtra ce radoucissement? Aura-t-on selon le vœu de la morale, *changé les passions des petits enfans*? non, sans doute ; on les aura développées sans excès, en leur procurant les délassemens de réunion sympathique, la distribution en séries trinaires, en groupes de caractères benin, mixte et malin, dans les 2 âges de prime enfance, comprenant nourrissons et poupons.

Quelle distraction donnera-t-on à ces diaboliques rejetons. Ce sera chose à inventer par les bonnes : stimulées par les rivalités de méthode, elles auront, en moins d'un mois, deviné ce qui peut calmer les enfans, et mettre fin à leur infernal charivari. Je

me borne à établir en principe, la nécessité de les réunir en corps, et les distribuer par séries d'âge et de caractère, de même que les bonnes par séries de caractères et de systèmes. La série est toujours la boussole de toute sagesse en harmonie sociétaire; c'est le fanal que Dieu nous présente dans le rayon de lumière. S'écarter du régime sériaire, c'est s'engager à plaisir dans les ténèbres.

Le point où il est le plus à craindre d'échouer, c'est dans la tenue des petits enfans, parce qu'ils ne peuvent expliquer ni leurs besoins ni leurs instincts; il faut tout deviner: quel en est le moyen? celui qu'indique l'attraction pour les pères mêmes; former en tout sens des séries, en fonctions, en salles, en tempéramens, en caractères, en âges, en méthodes et en tout.

Vu la nécessité d'éducation unitaire et fusion des classes parmi les enfans, j'ai recommandé et je réitère l'avis de choisir pour la phalange d'essai, des familles polies, surtout dans la classe inférieure, puisqu'il faudra dans les travaux mélanger cette classe avec les riches, et leur faire trouver dans cet amalgame un charme qui dépendra beaucoup de la politesse des subalternes; c'est pourquoi le peuple des environs de Paris, Blois et Tours, sera très-convenable pour l'essai, sauf encore à faire un bon choix.

Il reste à vérifier la régularité des dispositions indiquées, leur conformité aux vœux des 3 passions

mécanisantes qui doivent tout diriger, et dont le jeu combiné est gage d'équilibre et d'harmonie. (Chap. V et VI.)

La Cabaliste, dans les salles où l'on élève les nourrissons et poupons, a pour aliment les méthodes rivales que pratiquent les bonnes, dans la phalange et dans les voisines. Ces méthodes sont un sujet de débat et d'esprit de parti chez les parens; ils ont option de confier leur enfant à telle classe de bonnes, sauf adhésion de celles-ci; elles ne reçoivent pas un enfant capable de compromettre leur renommée. Si pour vice de tempérament ou excès de malignité, il n'était admis par aucun groupe de bonnes, on le placerait à la salle d'ambigu, soignée comme d'autres.

Quant à l'enfant en si bas âge, il n'est point encore susceptible d'esprit cabalistique, étant privé de la parole et ne connaissant en intrigue d'autre ressort que les pleurs par lesquels il sait réduire ses parens à l'obéissance.

La Composite est développée chez les bonnes par double charme; 1° l'exercice parcellaire borné à telle fonction préférée, sans surcharge d'autres emplois, comme chez les bonnes civilisées qui font le travail en entier. Les bonnes et sous-bonnes harmoniennes se subdivisent l'ouvrage, chacune, aux heures de faction, n'exerce que sur la partie dont elle s'est chargée; il y a toujours au séristère 16 bonnes, sous-bonnes et officières, c'est plus qu'il

n'en faut pour se répartir les fonctions selon les goûts. 2° Le tribut de louanges qu'elles reçoivent des parens qui ont pris parti pour leur méthode, puis des voisins de canton ou des voyageurs passionnés pour cette méthode.

Chez les enfans, la Composite naît du double charme que leur procure le régime des nattes élastiques divisées par cases contiguës; ils y gagnent, pour le corps, liberté et souplesse des mouvemens, pour l'esprit, contact avec leurs semblables qu'ils aiment à voir et approcher, contact qui serait dangereux et causerait des maladresses sans la séparation des cases par un filet de soie ou de lin.

La Papillonne est satisfaite chez les bonnes par l'intermittence d'exercice borné à un jour sur 3, et à 8 heures en 4 séances dans l'intervalle desquelles on vaque à autre chose, sans tomber dans l'esclavage des mères et bonnes civilisées qui n'ont aucun répit.

Elle est satisfaite chez l'enfant par alternat du berceau à la natte, par variété dans les plaisirs de tous les sens, alimens, concerts, spectacles, gimblettes, promenades en char, etc.

Voilà pour l'éducation du 1er âge, des règles fixes et non pas des systèmes que chacun peut varier selon son caprice : je suivrai la meme base dans l'éducation des autres âges d'enfance, et dans toutes les relations des pères; toujours le développement combiné des 3 passions mécanisantes qui doivent

diriger les 9 autres, et par suite diriger l'ensemble du mécanisme sociétaire distribué en Séries passionnées, hors desquelles il est impossible de faire jouer combinément les 3 passions rectrices.

Pour compléter les preuves, il faudrait vérifier sur chacune des dispositions, si elle favorise le jeu des 3 passions mécanisantes; tout ce qui peut les entraver est faux et doit être supprimé, remplacé par un procédé qui atteigne au but.

Les règles données sur l'éducation de la prime enfance, ne sont que l'application des principes établis aux chap. V et VI; et comme elles s'étendront à tous les âges, à toutes les relations, l'on voit que le Créateur a pourvu à tout par des méthodes fort simples dont l'observance garantit de tout écart. Cessons donc de prêter l'oreille aux alarmistes qui nous effraient de l'impénétrabilité des mysteres : l'Évangile leur disait : *cherchez et vous trouverez;* mais en éducation comme en tout, ils ont mieux aimé faire le commerce de systèmes arbitraires et répressifs, que de chercher le système de la nature, qui, une fois connu, donne congé à toutes ces méthodes civilisées tendant à réprimer et changer les passions, soit des enfans soit des pères.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Éducation des lutins par les bonnins et bonnines.

Je viens de décrire la période matérielle de l'éducation, celle où les fonctions ne s'étendent guères qu'à la culture des sens, à l'art de les dégrossir et les préserver du faussement dont ils sont frappés en civilisation dès le bas âge. Sur 1000 enfans français il en est 999 qui ont l'oreille faussée, et ainsi des autres sens.

Nous passons à la période d'initiative en industrie et en attraction industrielle sans laquelle tout est faux en éducation; car le 1er des 3 buts de l'homme étant la richesse ou luxe, on peut dire que son éducation est faussée et qu'il se dirige à contresens, si dès les premiers pas, dès l'âge d'environ 2 ans, il ne s'adonne pas spontanément au travail productif, source de la richesse; et s'il se livre comme l'enfant civilisé à ne faire que le mal, souiller, briser, commettre des dégâts que de sots parens trouvent charmans.

Cette duplicité d'action dans le bas âge, cet instinct, de si bonne heure en divergence avec l'attraction, serait la honte du Créateur, s'il n'avait pas inventé un autre mécanisme propre à faire concerter les passions et l'attraction à tout âge. Examinons ce mécanisme sur le 1er âge susceptible d'industrie.

Dès que l'enfant peut marcher et agir, il passe de la classe des poupons et pouponnes à celle des lutins et lutines. S'il a été élevé dès sa naissance dans les sériستères d'une phalange, il sera dès l'âge de 21 mois assez fort pour passer aux lutins. Parmi ces enfans on ne distingue point les 2 sexes ; il importe de les confondre à cette époque pour faciliter l'éclosion des vocations et l'amalgame des sexes à un même travail. On ne commence à distinguer les sexes que dans la tribu des bambins.

J'ai dit que la nature donne à chaque enfant un grand nombre d'istincts en industrie, environ une trentaine, dont quelques-uns sont primaires ou dirigeans et doivent acheminer aux secondaires.

Ils s'agit de découvrir d'abord les instincts primaires : l'enfant mordra à cet hameçon dès qu'on le lui présentera ; aussi dès qu'il peut marcher, quitter le sériستère des poupons, les bonnins et bonnines à qui il est remis s'empressent-ils de le conduire dans tous les ateliers, et toutes les réunions industrielles peu éloignées ; et comme il trouve partout de petits outils, une industrie en miniature, exercée déjà par les lutins de 2 1/2 à 3 ans, avec qui il veut s'entremettre, fureter, manier, on peut discerner au bout d'une quinzaine, quels sont les ateliers qui le séduisent, quels sont ses instincts en industrie.

La phalange ayant des travaux excessivement variés, (voyez chap. XV et XVI), il est impossible

que l'enfant qui les parcourt n'y trouve pas l'occasion de satisfaire plusieurs de ses instincts dominans ; ils éclateront à l'aspect des petits outils maniés par d'autres enfans plus âgés que lui de quelques mois.

Au dire des pères et instituteurs civilisés, *les enfans sont de petits paresseux :* rien n'est plus faux ; les enfans dès l'âge de 2 à 3 ans sont très-industrieux, mais il faut connaître les ressorts que la nature veut mettre en œuvre pour les entrainer à l'industrie, *dans les Séries passionnées et non pas en civilisation.*

Les goûts dominans chez tous les enfans, sont :

1 Le FURETAGE ou penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir, varier sans cesse de fonction ;

2 Le *fracas* industriel, goût pour les travaux bruyans ;

3 La *singerie* ou manie imitative ;

4 La *miniature* industrielle, goût des petits ateliers ;

5 L'ENTRAINEMENT PROGRESSIF du faible au fort.

Il en est bien d'autres, je me borne à citer d'abord ces 5 très-connus des civilisés ; examinons la méthode à suivre pour les appliquer à l'industrie dès le bas âge.

Les bonnins et bonnines exploiteront d'abord la manie de furetage si dominante chez l'enfant de deux ans. Il veut entrer partout, manier, retourner tout ce qu'il voit. Aussi est-on obligé de le tenir à

l'écart dans une pièce démeublée, car il briserait tout.

Ce penchant à tout manier est une amorce naturelle à l'industrie; pour l'y attirer, on le conduira aux petits ateliers; il y verra des enfans de 2 1/2 et 3 ans opérant déjà avec de petits outils, petits marteaux. Il voudra exercer sa manie imitative dite SINGERIE; on lui prêtera quelques outils, mais il désirera être admis avec les enfans de 26, 27 mois, qui savent travailler et qui le repousseront.

Il s'obstinera si ce travail est au nombre de ses instincts: alors le bonnin ou le patriarche présent lui enseignera quelque parcelle du travail, et il parviendra bien vite à se rendre utile sur quelques riens qui lui serviront d'introduction; examinons cet effet sur un menu travail à portée des plus petits enfans, un égoussage et triage de pois verts. Ce travail qui occuperait chez nous des bras de 30 ans, sera confié à des enfans de 2, 3, 4 ans: la salle contient des tables inclinées, à diverses concavités; deux bambines sont assises au côté supérieur, elles égrènent des pois en silique; l'inclinaison de la table fait rouler le grain vers le côté inférieur où se trouvent assis 3 lutins ou lutines de 25, 30, 35 mois, chargés du triage et pourvus d'instrumens spéciaux.

Il s'agit de séparer les plus petits pour le ragoût au sucre, les moyens pour le ragoût au lard et les gros pour la soupe. La lutine de 35 mois choisit

d'abord les petits qui sont les plus difficiles à trier ; elle renvoie tout le gros et moyen à la cavité suivante, où la lutine de 30 mois pousse à la 3e cavité ce qui paraît gros, renvoie à la 1re ce qui est petit, et fait glisser le moyen grain dans le panier. Le lutin de 25 mois placé à la 3e cavité a peu de chose à faire, il renvoie quelques moyens grains à la 2e et recueille les gros dans sa corbeille.

C'est à ce 3e rang qu'on placera le lutin débutant ; il s'entremettra fièrement à pousser les gros grains dans le panier ; c'est un travail de rien, mais il croira avoir fait autant que ses compagnons ; il se passionnera, prendra de l'émulation, et dès la 3e séance il saura remplacer le bas lutin de 25 mois, rejeter les grains de 2e grosseur en 2e case, et recueillir seulement ceux de 1re faciles à distinguer. Dès qu'il saura figurer à ce minime travail, on lui placera solennellement sur son bourrelet ou bonnet un pompon d'aspirant au groupe d'égoussage des pois verts.

C'est une précaution employée dans tous les ateliers sociétaires que de réserver au très-petits enfans un travail de nulle valeur comme celui de recevoir quelques gros pois qu'on fait glisser vers l'enfant et qu'il pousse dans une corbeille. On pourrait faire cela sans lui et sans perte de temps, mais on manquerait l'amorce industrielle qu'il faut toujours présenter à un lutin arrivant dans l'atelier et même à un bambin ou chérubin ; car tel qui n'a pas pris parti à 2 ans pourra s'engager à 3 ou à 4.

Cette amorce qu'on réserve partout aux divers âges, ne peut être pour le lutin de 24 mois qu'une ombre de travail, flattant son amour-propre, lui persuadant qu'il a fait quelque chose, et qu'il est presque l'égal des bas lutins de 26,28 mois, déjà engagés à ce groupe, déjà revêtus de panaches et ornemens qui inspirent un profond respect au lutin débutant.

L'enfant de 2 ans trouve donc aux petits ateliers d'une phalange quantité d'amorces que la civilisation ne saurait lui offrir, elles sont au nombre d'une vingtaine dont je vais donner un tableau.

Ressorts d'éclosion des vocations.

1. Le charme de petits outils en dimension graduée pour les divers âges et de petits ateliers.

2. Les gimblettes harmoniques ou application de tout l'attirail des gimblettes actuelles, chariots, poupées, etc. à des emplois d'apprentissage ou de coopération en industrie (Voyez chap. XVIII).

3. L'appât des ornemens gradués; un panache suffit déjà chez nous pour ensorceler un villageois, lui faire signer l'abandon de sa liberté; quel sera donc l'effet de cent parures honorifiques, pour enrôler un enfant au plaisir et à des réunions amusantes avec ses pareils.

4. Les priviléges de parade et maniement d'outils; on sait combien ces amorces ont de pouvoir sur l'enfant.

5. La gaîté inséparable des réunions enfantines quand elles travaillent par plaisir ou attraction.

6. L'enthousiasme pour la phalange où l'enfant jouira de tous les plaisirs dont son âge est susceptible.

7. Les compagnies de table, variées chaque jour selon les intrigues du moment, et servies de mets adaptés au goût des enfans qui ont leur cuisine spéciale.

8. L'influence de la gastronomie sériaire qui a la propriété de stimuler les cultures par la gourmandise, et lier tout le mécanisme industriel. (Voyez 7e notice).

9. L'orgueil d'avoir fait quelque rien que l'enfant croit de haute importance: on l'entretient dans cette illusion.

10. La manie imitative qui, dominante chez les enfans, acquiert une activité décuple, quand l'enfant est stimulé par les prouesses de tribus enfantines plus âgées.

11. La pleine liberté d'option en sortes de travail, et en durée de chaque travail.

12. L'indépendance absolue, ou dispense d'obéissance à tout chef qui ne serait pas choisi passionnément.

13. L'exercice parcellaire ou avantage de choisir, dans chaque industrie, la parcelle sur laquelle on veut exercer.

14. Le charme des séances courtes, variées fré-

quemment, bien intriguées et désirées par leur rareté. Elles sont rares, même lorsqu'elles sont diurnales, car elles n'emploient à tour de rôle que 1/3 ou 1/4 des sectaires.

15. L'intervention officieuse des patriarches, des bonnins, des mentorins, tous chéris de la basse enfance qui ne reçoit d'enseignement qu'autant qu'elle en sollicite.

16. L'absence de flatterie paternelle, déjouée dans l'ordre sociétaire où l'enfant est jugé et remontré par ses pairs.

17. L'harmonie matérielle ou manœuvre unitaire inconnue dans les ateliers civilisés, et pratiquée dans ceux d'harmonie où l'on opère avec l'ensemble des militaires et des chorégraphes, méthode qui fait le charme des enfans.

18. L'influence de la distribution progressive, qui peut seule exciter chez l'enfant le charme et la dextérité nécessaires en études industrielles.

19. L'entraînement collectif ou charme de suivre les collègues s'exaltant par les hymnes, parures, festins, etc.

20. Les esprits de corps très-puissans chez les enfans, et très-nombreux en régime sociétaire.

21. Les émulations et rivalités entre chœurs et sous-chœurs contigus, entre groupes d'un même chœur et d'une même série, entre catégories d'un groupe.

22. La prétention périodique à s'élever, soit aux

chœurs et aux tribus supérieures, soit aux catégories moyenne et haute de chaque tribu.

23. L'enthousiasme pour les prodiges opérés par les chœurs supérieurs en degré, selon la loi de déférence pour l'ascendant (le Traité de l'Association domestique-agricole).

24. Les intrigues vicinales ou luttes émulatives avec les enfans des phalanges voisines et rencontre avec leurs cohortes. Ce ressort manquera à la phalange d'essai.

Je ne mentionne pas ici d'autres stimulans qui n'agissent guères avant l'âge de 4 ans, tels que

La concurrence des sexes et instincts,

L'appât du gain et des forts dividendes.

Ces deux ressorts n'ont point encore d'influence sur les lutins et peu sur les bambins; ce n'est que parmi les chérubins qu'ils commencent à se développer.

La réunion de ces amorces opérera en moins d'un mois, au bout duquel on aura fait éclore chez l'enfant 3 ou 4 de ses vocations primordiales qui, avec le temps, en feront éclore d'autres; celles où le travail est difficile ne pourront naître que vers l'âge de 30 à 32 mois.

L'éclosion sera facile, si l'on observe la règle générale, (chap. V et VI,) de mettre en jeu les 3 passions mécanisantes: elles peuvent déjà germer parmi les poupons, et bien mieux parmi les lutins: la Cabaliste, la Composite, la

Papillonne, seront pleinement satisfaites chez les lutins, par leurs visites, furetages et essais aux petits ateliers, où tout est charme et intrigue pour eux.

Le bonnin ou la bonnine qui promènent l'enfant d'atelier en atelier, savent discerner les époques opportunes pour le présenter à tel travail; ils tiennent note de ce qui a paru lui plaire, on essaie à 2 ou 3 reprises si le goût naîtra, on juge s'il faut attendre quelques mois, et on n'insiste jamais quand la vocation ne se déclare pas; on sait qu'il en éclora une trentaine dans le cours de l'année, peu importe lesquelles.

Un bonnin promène communément trois lutins à la fois; il aurait peu de chances avec un seul, mais sur 3 il s'en trouve un plus adroit, un autre plus ardent, l'un des deux entraîne le 3e à l'ouvrage. Le bonnin ne les prend pas tous trois de même âge; d'ailleurs il en change dans les ateliers, il laisse tel lutin à l'égoussage, il emmène les autres qui n'ont pas accepté et un 3e qui a achevé.

La fonction de bonninisme convient au 2 sexes, et exige un talent spécial qu'on peut trouver chez tous deux; celle de bonne est communément pour les femmes seules, sauf rares exceptions.

Le meilleur stimulant pour un lutin débutant, sera la vérité qu'il ne trouve jamais vers les père et mère, tous d'accord à flatter un marmot de 2 ans sur toutes ses maladresses. Le contraire a lieu dans

les ateliers sociétaires ; les enfans entre eux ne se font point de quartier, et raillent impitoyablement un maladroit ; on le renvoie avec dédain, il va pleurnicher vers le patriarche ou le bonnin qui lui donnent des leçons, et le présentent de nouveau quand il est de force ; et comme on lui ménage toujours de très-petits, très-faciles travaux, il s'insinue bien vite dans une dizaine de groupes où son éducation se fait par pure attraction et très-rapidement, car on n'apprend vite et bien que ce qu'on apprend par attraction.

De tous les ressorts qui peuvent exciter l'enfant à l'industrie, le plus inconnu, le plus travesti en civilisation, est *l'entraînement ascendant* ; le penchant de tout enfant à imiter ceux qui sont un peu supérieurs en âge, déférer à toutes leurs impulsions, tenir à honneur de s'incorporer avec eux dans quelque petite branche de leurs amusemens. (Tous les travaux sont amusemens pour les enfans harmoniens ; ils n'agissent que par attraction).

Cette manie d'entraînement ascendant est très-pernicieuse aujourd'hui, parce que les amusemens d'une troupe d'enfans libres sont, ou malfaisans, ou dangereux, ou très-inutiles ; mais ces enfans libres ne s'adonneront qu'aux travaux productifs, grâces aux amorces mentionnées plus haut ; on reconnaîtra l'erreur fondamentale où sont tombés tous les auteurs de systèmes sur l'éducation civilisée.

Ils ont prétendu que l'instituteur naturel est le

père, ou bien un précepteur endoctriné par le père ; la nature opine en sens contraire, elle veut exclure le père d'élever le fils, il en est triple motif.

1° Le père cherche à communiquer ses goûts à l'enfant, étouffer l'essor des vocations naturelles presque toujours différentes de père à enfant. Or tout le mécanisme des Séries passionnées serait détruit, si le fils héritait des goûts du père.

2° Le père incline à flatter et louer à l'excès le peu de bien que fera l'enfant, celui-ci au contraire a besoin d'être critiqué très-sévèrement par des groupes de collaborateurs fort exigeans.

3° Le père excuse toutes les maladresses, il les prend au besoin pour des perfections, comme font les philosophes sur leur infâme civilisation qu'ils appellent un perfectionnement de la raison ; le père entrave donc tous les progrès que doit opérer une critique soutenue, si elle est goûtée de l'enfant.

La nature pour parer à tous ces vices de l'éducation paternelle, donne à l'enfant une répugnance pour les leçons du père et du précepteur : aussi l'enfant veut-il commander et non pas obéir au père. Les chefs qu'il se choisit passionnément sont toujours les enfans dont l'âge est de 1/3 ou de 1/4 supérieur au sien, par exemple :

A 18 mois, il révère l'enfant de 2 ans, et le choisit passionnément pour guide ;

A 2 ans, il choisira l'enfant de 30 mois;
A 3 ans, celui de 4 ans;
A 8 ans, celui de 10;
A 12 ans, celui de 15.

Cet entraînement ascendant redoublera de force, si l'enfant voit les enfans supérieurs en lien corporatif et jouissant d'une considération méritée par des succès dans l'industrie et les études.

Les instituteurs naturels de chaque âge sont donc les enfans un peu supérieurs en âge. Mais comme en civilisation ils sont tous enclins au mal, et s'entraînent respectivement à mal faire, on ne peut pas établir parmi eux une hiérarchie d'impulsions utiles : cet effet n'est possible que dans les Séries passionnées, hors desquelles l'éducation naturelle est impraticable, même en approximations.

Elle sera le plus frappant des prodiges qu'on viendra admirer dans la phalange d'essai où on laissera les 7 ordres d'enfans s'élever les uns par les autres et se diriger, selon le vœu de la nature, par *entraînement ascendant* qui ne pourra que conduire au bien la masse entière ; car si les jouvenceaux, ordre le plus élevé, ne tournent qu'au bien en industrie, en étude et en mœurs, ils ne pourront qu'entraîner au bien les gymnasiens à qui ils donneront l'impulsion ; même influence des gymnasiens sur les lycéens, des lycéens sur les séraphins, puis sur les chérubins, les bambins, les lutins ; les 7 corporations abandonnées à l'entraînement as-

cendant, rivaliseront d'excellence et d'activité aux travaux utiles et aux harmonies sociales, quoique abandonnées à leur pleine liberté. En voyant ce prodige on ne pourra plus douter que l'attraction est l'agent de Dieu, sauf à la développer en Séries passionnées, et que dans ce mécanisme elle est vraiment la main de Dieu dirigeant l'homme au plus grand bien possible.

Cette harmonie qui sera un coup de foudre pour la civilisation et la philosophie, avorterait si l'on manquait à développer l'attraction dans toutes ses branches *admissibles*. L'amour ne sera pas admissible dans l'essai, mais cette exception ne gênera pas le mécanisme des 7 ordres d'enfans exerçant en industrie. C'est pourquoi il faudra s'attacher dans le début, à l'organisation des enfans, seul des 3 sexes qui puisse arriver d'emblée au plein de l'harmonie.

Achevons sur le service des bonnins : loin de flatter ou excuser l'enfant, leur tâche est de lui ménager des refus, des affronts dans divers groupes, et le stimuler à s'en venger par des preuves d'habilete. Un père ne pourrait pas remplir cette fonction, il donnerait tort au groupe qui aurait repoussé son enfant, il prétendrait que ce groupe est barbare, ennemi de la tendre nature ; de là vient que pour les fonctions de bonnin et bonnine, et de même pour celles de bonne, il faut des caractères fermes et judicieux, cabalistiques dans leurs fonctions,

gens qui par esprit de corps se passionnent pour le progrès des lutins en général et non pour les caprices de tel ou tel.

On n'avance en grade chez cette série, comme chez toute autre, que par des succès d'ensemble; chaque bonnin est en concurrence avec des rivaux; chacun peut choisir les enfans adaptés à ses moyens, ceux dont il compte pouvoir faire éclore les vocations sans délai, soit en plein, soit en demi-instinct; et dans ce choix d'enfans, il se guide sur les renseignemens donnés par les pouponnistes, bonnes du sérisière des poupons d'où sortent les lutins.

L'importance du ministère de bonnin se fonde sur ce qu'ils opèrent sur l'époque la plus influente en éducation : si l'enfant réussit bien en début industriel, c'est un gage de succès continu pour toute sa carrière enfantine : une fois initié à dix branches d'industrie, il le sera bientôt à cent, et connaîtra à l'âge de 15 ans presque toutes les cultures, fabriques, sciences et arts dont s'occupent sa phalange et les voisines. Examinons cet effet.

Tel enfant, quoique fils d'un prince, témoigne dès l'âge de 3 ans du goût pour l'état de savetier, et veut fréquenter l'atelier des savetiers, gens aussi polis que d'autres en association. Si on l'en empêche, si on réprime sa manie savetière, sous prétexte qu'elle n'est pas à la hauteur de la philosophie, il s'irritera contre les autres fonctions, ne prendra aucun goût

pour les travaux et études aux quelles on voudra l'entrainer ; mais si on le laisse débuter par le point où l'attraction le conduit, par la savaterie, il sera bientôt tenté de prendre connaissance de la cordonnerie, de la tannerie, puis de la chimie sous le rapport des diverses préparations du cuir, puis de l'agronomie sous le rapport des qualités que les peaux de bestiaux peuvent acquérir par tel système d'éducation et de régime, telle sorte de pâturage.

Peu à peu il s'initiera à toutes les industries par suite d'une émulation primitive en savaterie. Peu importera par quel point il ait commencé, pourvu qu'il atteigne dans le cours de sa jeunesse à des connaissances générales sur toutes les industries de sa phalange et qu'il en conçoive de l'affection pour toutes les séries qui l'y auront initié.

Cette instruction ne peut pas s'acquérir en civilisation où rien n'est lié. Les savans nous disent que les sciences forment une chaîne dont chaque anneau se rattache au tout et conduit de l'une à l'autre ; mais ils oublient que nos relations morcelées sèment la discorde parmi toutes les classes d'industrieux, ce qui rend chacun indifférent pour les travaux d'autrui ; tandis que dans une phalange chacun s'intéresse à toutes les séries, par suite d'intrigues avec quelques-uns de leurs membres, sur la gastronomie, l'opéra, l'agriculture, etc. Le lien des sciences ne suffit donc pas pour entraîner aux études ; il faut y joindre le lien des fonctions,

des individus, des intrigues rivales, chose impraticable en civilisation.

Il reste encore divers détails sur l'éducation des lutins, on peut les joindre à celle des bambins dont je vais traiter.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Education de la tribu des bambins par les mentorins et mentorines.

Nous abordons une classe fort intéressante parmi les enfans sociétaires, celle qui dès l'âge de 4 ans sait déjà *gagner beaucoup d'argent* : je dois faire sonner ce mérite, puisque c'est le plus apprécié en civilisation, chez l'enfant comme chez le père.

Les enfans dont il s'agit, les bambins et bambines, âge de 3 à 4 1/2 tiennent un rang très-notable dans la phalange ; ils forment la 1re des 16 tribus d'harmonie : mais la 1e et la 16e étant 2 âges extrêmes ou âges de transition, d'ambigu, dérogent en divers point aux règles générales ; par exemple elles n'ont point de sous-tribu en demi-caractère. J'en ai expliqué les causes.

La distinction du plein et du demi-caractère est l'objet principal de l'éducation des bambins, confiée à une catégorie de fonctionnaires spéciaux : le nom de mentorins et mentorines que je leur donne est

assez impropre, car un mentor est un homme qui étouffe le naturel pour y substituer les doctrines; au contraire les mentorins d'harmonie ne s'attachent qu'à développer très-exactement le caractère, afin qu'on parvienne à en discerner le rang en échelle générale, et que ce rang soit bien connu vers l'âge de 4 ans 1/2 où l'enfant devra entrer aux chœurs de chérubins et chérubines.

Les mentorins ont une 2e tâche qui est de discerner le tempérament de l'enfant et lui assigner comme au caractère, son rang dans l'échelle des 810 tempéramens de plein titre, ou des 405 de demi-titre.

On ne réussirait point à discerner caractères et tempéramens, si l'enfant pendant l'année passée aux lutins avait été gêné dans ses fantaisies industrielles ou gastronomiques; la période lutine est celle du dégrossissement en l'un et l'autre genre; un lutin s'est déjà prononcé pour diverses branches d'industrie, on voit quelle carrière il veut suivre, à quelles fonctions la nature le destine. Il en est de même en gastronomie; l'enfant au sortir des hauts lutins, âge de 3 ans, a déjà des goûts prononcés en gastronomie; il est engagé dans les cabales et l'esprit de parti, aux tables, aux cuisines, et par suite dans les jardins, les vergers; ce genre de passion ne se trouverait pas chez un bas lutin de 26 à 28 mois: ainsi le lutin de 36 mois est pleinement dégrossi en arrivant aux bambins.

Parmi les lutins on évite de distinguer les 2 sexes par costumes contrastés, comme le jupon et le pantalon ; ce serait risquer d'empêcher l'éclosion des vocations et de fausser la proportion des sexes en chaque fonction. Quoique chaque branche d'industrie soit spécialement convenable à l'un des sexes, comme la couture pour les femmes, la charrue pour les hommes, cependant la nature veut des mélanges, quelquefois par moitié et sur quelques emplois par 1/4 ; elle veut au moins 1/8 de l'autre sexe dans chaque fonction. Ainsi quoique la cave soit spécialement le domaine des hommes, il convient que la série des cavistes contienne un huitième de femmes, qui prendront parti au travail des vins blancs, mousseux, bourrus, sucrés, et autres genres agréables aux femmes, dont quelques-unes, comme la femme du savant Pittiscus, aiment les vins mâles et vendent au besoin la bibliothèque du savantas pour solder en secret le marchand de vin.

Moyennant ce mélange, en chaque emploi, le sexe féminin formera une rivalité utile au masculin. On se priverait de cette concurrence en excluant un sexe entier de quelque fonction, comme la médecine et l'enseignement ; et ce serait l'en exclure par le fait, que d'empêcher le développement de ces instincts chez les enfans de 2 à 3 ans. La différence de costumes serait un obstacle à cette éclosion, les filles se sépareraient des garçons ; et il convient de les laisser confondus à cet âge, afin que les penchans

extra-sexuels, penchans mâles chez une petite fille, penchans féminins chez un petit garçon, éclosent sans obstacle, par la présentation confuse des deux sexes à chaque atelier, à chaque travail.

Ces penchans sont déjà éclos à 3 ans, lorsque l'enfant passe à la tribu des bambins et bambines. Là on commence à distinguer les sexes qu'il était sage de confondre parmi les lutins. Il semble que cette confusion s'écarte de la règle générale de rivalité des sexes, voulue par la 10e passion, la cabaliste : à cela il faut observer que les lutins et lutines, âge de 2 à 3 ans, sont la classe de sous-transition en industrie, demi-avénement à l'industrie, car ils ne font que l'effleurer ; les bambins, âge de 3 à 4 1/2, sont la pleine transition à l'industrie. Or la nature exige que dans les périodes formant transition ou ambigu, l'on déroge aux lois générales du mouvement ; aussi à l'extrémité de chaque série de végétaux ou animaux, place-t-elle des produits de transition nommés ambigus, mixtes, bâtards, comme le coing, le brugnon, l'anguille, la chauve-souris, produits qui font exception aux méthodes générales, et qui servent de lien.

C'est pour avoir ignoré la théorie des exceptions ou transitions, théorie de l'ambigu, que les modernes ont échoué partout dans l'étude de la nature ; ils commencent à s'apercevoir de cette erreur.

Les mentorins ont le même but que les autres

instituteurs, c'est de diriger toutes les facultés de l'enfant à l'industrie productive et aux bonnes études, par des amorces judicieuses.

En amorce d'industrie, le ressort primordial est toujours la série ou division trinaire : ainsi, qu'on opère sur des bambins, sur des chérubins ou autres, on doit toujours les distinguer en 3 degrés, les *hauts*, les *moyens* et les *bas*, distinction que nous avons vue appliquée même aux poupons et pouparts, soit pour les âges, soit pour les caractères. Plus on forme de séries, plus le mécanisme est facile. La série à 4 divisions n'est pas moins parfaite qu'à 3.

On applique d'abord cette échelle aux instituteurs formant pour la basse enfance une série quaternaire, bonnins et bonnines, mentorins et mentorines; aucun de ces précepteurs n'exerce sur tous les caractères indifféremment : chacun d'eux se fixe aux catégories d'enfans qui lui conviennent, soit par les passions dejà apparentes, soit par les penchans industriels. Chaque instituteur, dans le choix des enfans à régir, consulte ses sympathies; aucun ne se chargerait comme en civilisation d'une cohue d'enfans confusément assortis. L'enfant de son côté consulte aussi ses affinités dans le choix des instituteurs; le régime de l'attraction réciproque devant s'établir en éducation comme partout, il n'y existerait plus du moment où on adopterait la confusion civilisée.

Je ne traiterai pas des procédés qu'emploient les mentorins pour distinguer les caractères et les tempéramens ; cette branche d'éducation ne sera pas praticable dans les débuts. D'ailleurs avant d'en parler, il faudrait donner connaissance du clavier général des caractères; voyez 5e section.

La phalange d'essai manquera d'officiers experts en ce genre, au lieu de gens habiles à discerner le naturel des enfans, donner cours à leurs penchans, elle n'aura que des esprits faussés par la morale, excitant l'enfant à réprimer l'attraction, à mépriser les richesses perfides, à être en guerre avec ses passions etc : de telles visions nommées aujourd'hui *saines doctrines* seront inadmissibles dans un ordre où il faudra exciter l'enfant au raffinement des passions, dès l'âge de 2 ans, car on ne peut discerner ni son tempérament ni son caractère, tant qu'il n'a pas des goûts prononcés et cabalistiques sur le choix des travaux et des comestibles.

La fonction des bonnins et bonnines, l'art de faire éclore les vocations, s'exerce encore sur les bambins comme sur les lutins, car il est beaucoup d'industries hors de la portée d'un lutin et sur lesquelles on n'a pas pu mettre ses penchans à l'épreuve ; il est des branches de travail qu'il ne pourra aborder qu'à 10 ans, d'autres à 15 : jusqu'à ce qu'il soit parvenu aux chérubins où l'émulation seule suffira à le guider, il faut lui appliquer les méthodes d'éclosion artificielle. Ce sujet nous conduit à parler

des *gimblettes harmoniques*, sorte d'amorce industrielle qu'on emploie avec les lutins et bambins : un exemple en va faire connaître l'usage.

Nisus et Euryale touchent à l'âge de 3 ans et sont impatiens d'être admis parmi les bambins qui ont de beaux costumes, beaux panaches, et une place à la parade sans y figurer activement. Pour être admis à cette tribu, il faut donner des preuves de dextérité en divers genres d'industrie, et ils y travaillent ardemment.

Ces 2 lutins sont encore trop petits pour s'entremettre au travail des jardins. Cependant un matin, le bonnin Hilarion les conduit au centre des jardins, au milieu d'une troupe nombreuse de bambins et chérubins qui viennent de faire une cueillette de légumes. L'on en charge douze petits chars attelés chacun d'un chien. Dans cette troupe figurent deux amis de Nisus et Euryale, 2 ex-lutins admis depuis peu aux bambins.

Nisus et Euryale voudraient s'entremettre avec les bambins ; on les dédaigne en leur disant qu'ils ne sauront rien faire, et pour essai on donne à l'un d'eux un chien à atteler, à l'autre des petites raves à lier en botte ; ils n'en peuvent pas venir à bout, et les bambins les congédient sans pitié, car les enfans sont très-sévères entre eux sur la perfection du travail. Leur manière est l'opposé de celle des pères qui ne savent que flagorner l'enfant maladroit, sous prétexte qu'il est trop petit.

Nisus et Euryale congédiés reviennent tout chagrins vers le bonnin Hilarion qui leur promet que sous 3 jours ils seront admis s'ils veulent s'exercer à l'attelage. Ensuite on voit défiler ce beau convoi de petits chars élégans; les chérubins et bambins après le travail achevé ont pris leurs ceintures et panaches, ils partent avec tambours et fanfare, chantant l'hymne autour du drapeau.

Nisus et Euryale dédaignés par cette brillante compagnie remontent en pleurant dans le cabriolet du bonnin ; à peine sont-ils arrivés, qu'Hilarion les conduit au magasin des gimblettes harmoniques, leur présente un chien de bois, leur enseigne à l'atteler à un petit chariot, ensuite il leur apporte un panier de petites raves et oignons de carton, leur apprend à en former des paquets, et leur propose de prendre pareille leçon le lendemain ; il les stimule à venger l'affront qu'ils ont reçu, et leur fait espérer d'être admis bientôt aux réunions des bambins.

Ensuite les deux lutins sont conduits vers quelqu'autre compagnie et remis à un autre bonnin par Hilarion qui a terminé avec eux sa faction de deux heures.

Le lendemain ils seront empressés de revoir le bonnin Hilarion, répéter avec lui la leçon de la veille. Après trois jours de pareille étude, il les conduira au groupe de la cueillette des petits légumes, ils sauront s'y rendre utiles, et on les y admet-

tra au rang des novices postulans. Au retour, à 8 heures, on leur fera l'insigne honneur de les inviter à déjeuner avec les bambins.

C'est ainsi que la fréquentation d'une masse d'enfans aura entraîné au bien deux enfans plus petits qui, en civilisation, ne suivraient leurs aînés que pour faire le mal avec eux, briser, arracher, ravager.

Remarquons ici l'emploi fructueux des gimblettes: on donne aujourd'hui à l'enfant un chariot, un tambour qui seront mis en pièces le jour même, et qui dans tous les cas ne lui seront d'aucune utilité. La phalange lui fournira toutes ces gimblettes en diverses grandeurs, mais toujours dans des circonstances où elles seront employées à l'instruction. S'il prend un tambour, ce sera pour se faire admettre parmi les bas tambours, enfans qui figurent déjà en chorégraphie : je prouverai de même que les gimblettes féminines, poupées et autres, seront utilisées chez les petites filles, comme le chariot et le tambour chez les petits garçons. (Voyez 7e notice.)

Des critiques diront que le menu service des 12 petits chars à légumes, serait fait plus économiquement par un grand char. Je le sais, mais pour cette petite économie on perdrait l'avantage de familiariser de bonne heure l'enfant à la dextérité dans les travaux agricoles, chargement, attelage et conduite, puis l'avantage bien plus précieux de créer aux enfans des intrigues sur les cultures auxquelles ils auront coopéré par ces petits services, qui les passionne-

ront peu à peu pour l'ensemble de l'agriculture. Ce serait une bien fausse économie que de négliger ainsi les semailles d'attraction industrielle, et les moyens de faire éclore les vocations; épargne aussi désastreuse que la concurrence réductive du salaire, qui réduit les ouvriers en victimes de naumachie, s'entretuant politiquement pour se disputer le travail.

Un stimulant qu'on ne peut pas faire valoir en civilisation et qui est décisif en régime sociétaire, c'est la précocité de certains enfans. Dans toutes les catégories il s'en trouve de précoces d'esprit ou de corps. J'en ai vu un qui à 18 mois, valait en l'un et l'autre genre les enfans de 3 ans. Ces précoces montent en grade avant le temps; c'est un sujet de jalousie et d'émulation pour leurs pareils dont ils ont quitté la compagnie. La civilisation ne peut tirer aucun moyen émulatif de cette précocité que l'harmonie utilise en matériel et en intellectuel. L'ascension prématurée d'un enfant fait une vive impression sur les plus habiles de la tribu qu'il abandonne, ils redoublent d'efforts pour l'égaler, se présenter bientôt aux examens d'ascension; cette impulsion se communique plus ou moins aux inférieurs, et l'éducation marche d'elle-même par tous ces petits ressorts dont la civilisation ne peut faire aucun emploi, parce que ni l'industrie ni les études ne sont attrayantes hors des Séries passionnées.

L'état sociétaire peut seul présenter à l'enfant,

dans toutes les branches d'industrie, un matériel échelonné qui fait le charme du bas âge, comme sera une échelle de chariots, bêches et outils en sept grandeurs différentes, appliquées aux sept corporations de lutins, bambins, chérubins, séraphins, lycéens, gymnasiens et jouvenceaux. Les outils tranchans, haches, rabots, ne sont pas encore livrés aux lutins et bambins.

C'est principalement par emploi de cette échelle qu'on tire parti de la *singerie* ou manie imitative qui domine chez les enfans; et pour renforcer cet appât, on subdivise les diverses machines, en sous-échelons. Tel outil à l'usage des lutins est encore de 3 dimensions adaptées aux 3 catégories de hauts lutins, mi-lutins et bas lutins; c'est à quoi devront veiller ceux qui feront les préparatifs de la phalange d'essai.

On emploie de même cette échelle dans les grades industriels qui sont de plusieurs degrés, aspirant, néophyte, bachelier, licencié, officiers divers.

Dans tout travail, ne fût-ce que l'assemblage des allumettes, on établit cette échelle de grades et de signes distinctifs, afin que l'enfant puisse déchoir ou s'élever d'un degré selon son mérite.

Les enfans harmoniens ont le même faible que les pères civilisés, le goût des hochets, des titres pompeux, des décorations en tringle, etc : un enfant de 3 ans, haut lutin, a déjà pour le moins une vingtaine de dignités et décorations, comme celles de

Licencié au groupe des allumettes,
Bachelier au groupe d'égoussage,
Néophyte au groupe du réséda, etc., etc.,
avec ornemens indicatifs de toutes ces fonctions.

L'on procède avec beaucoup de pompe dans les distributions de grades qui ont lieu aux parades.

L'impatience d'admission à ces dignités, ainsi qu'aux échelons bas, moyen et haut de chaque chœur, est un grand stimulant pour les enfans; cet âge étant peu distrait par l'intérêt, point par l'amour, est tout à l'ambition de gloriole ; chaque enfant brûle de s'élever de tribu en tribu, d'échelon en échelon, toujours empressé de devancer l'âge, s'il n'était contenu par la sévérité des examens et des thèses : chaque tribu en laisse le choix au récipiendaire, car il est indifférent que l'enfant prenne parti pour tels ou tels groupes industriels. (chap. 19.) Il doit seulement faire preuve de capacité dans certain nombre de groupes qui, en se l'aggrégeant, attestent par le fait sa dextérité et son instruction. Ces attestations sont expérimentales, et nulle protection ne pourrait les faire obtenir, puisqu'il faut opérer et figurer adroitement dans les fonctions d'épreuve. Les groupes d'enfans étant très-orgueilleux, aucun d'eux n'admettrait un postulant qui pourrait exposer le groupe aux railleries dans les rivalités avec les phalanges voisines.

Je cite pour exemple une bambine de 4 ans et demi, postulant l'admission au chœur des chéru-

bines. Elle subira, à peu près, les épreuves suivantes :

1. Intervention musicale et chorégraphique à l'Opéra. — 2. Lavage de 120 assiettes en une demi-heure, sans en fêler aucune. — 3. Pelage d'un demi-quintal de pommes en temps donné, sans en retrancher au-delà de tel poids indiqué. — 4. Triage parfait de telle quantité de riz ou autre grain en temps fixé. — 5. Art d'allumer et couvrir le feu avec intelligence et célérité. En outre on exigera d'elle, des brevets de licenciée dans cinq groupes,

de bachelière dans sept groupes,

de néophyte dans neuf groupes.

Ces épreuves dont le choix est libre pour la postulante, sont exigées lorsqu'elle veut monter de chœur en chœur; on en exige d'autres pour monter d'échelon en échelon, comme des bas chérubins aux mi-chérubins, etc.

L'éducation harmonienne dédaigne l'usage des prix qu'on donne aux enfans civilisés et par fois aux pères; elle n'emploie que des ressorts nobles, plus justes que les prix si souvent donnés à la faveur, comme on l'a vu lors des prix décennaux sous Bonaparte. Elle met en jeu l'honneur et l'intérêt; l'honneur de s'élever rapidement de grade en grade, et l'intérêt ou récolte de forts dividendes dans plusieurs séries. (Voyez chap. XIX le tableau des ressorts pour la basse enfance: j'en décrirai bien d'autres pour la haute enfance).

Jusqu'à 9 ans les épreuves roulent sur le matériel plus que sur le spirituel; et au-delà de 9 ans, plus sur le spirituel que sur le matériel qui est déjà formé.

Dans la basse enfance on s'attache d'abord à obtenir l'exercice intégral des fonctions corporelles, et le développement simultané des organes. Si des bambins ou bambines se présentent aux chérubins, on exigera d'eux outre les cinq emplois et les brevets indiqués plus haut, une autre épreuve en *dextérité intégrale*, appliquée aux diverses parties du corps, par exemple, les sept exercices qui suivent; 1er, de main et bras gauche; 2e, de main et bras droit. 3e, de pied et jambe gauche; 4e, de pied et jambe droite. 5e, de 2 mains et un bras; 6e, de 2 pieds et une jambe; 7e, un des quatre membres; plus une thèse intellectuelle qui, selon les facultés de leur âge, roulera sur la compétence de Dieu seul en direction sociale, et l'incompétence de la raison humaine dont les lois n'engendrent que barbarie et civilisation, que fourberie et oppression.

En gradation des chérubins au séraphins, on sera plus exigeant, soit en matériel sur des exercices plus difficiles que les précédens, soit en intellectuel sur des sujets à portée de l'âge de 6 ans.

Si l'on exige de la basse enfance majorité ou totalité d'épreuves en matériel, c'est pour se conformer à l'impulsion de l'âge qui est tout au matériel. On ne s'applique en harmonie qu'à seconder l'attrac-

tion, favoriser l'essor de la nature avec autant de soin que la civilisation en met à l'étouffer.

L'éducation se terminant aux 2 chœurs de jouvenceaux et jouvencelles, ils n'ont plus d'épreuves à subir pour passer aux 2 chœurs d'adolescens et adolescentes ; mais ces épreuves se prolongent par degrés dans tous les chœurs et échelons de l'enfance, elles sont le ressort qui excite l'enfant impatient de s'élever, et honteux de quelques revers, à solliciter passionnément l'instruction.

Les chœurs et tribus, même les plus jeunes, sont pétris d'amour-propre, et n'admettraient pas un candidat maladroit. Il serait renvoyé mois par mois, d'examen en examen. Les enfans sont des juges très-rigoureux sur ce point. L'affront du refus devient piquant pour ceux qui ont passé l'âge d'admission dans une tribu. Après 6 mois de répit et d'épreuves réitérées, ils sont, en cas d'insuffisance, placés dans les chœurs de demi-caractère. Les parens ne peuvent pas se faire illusion sur leur infériorité, ni prôner, comme à présent la gentillesse d'un enfant idiot. L'émulation est étouffée dans sa source, tant que les *gâteries* du père n'ont aucun contre-poids.

Le renvoi au demi-caractère, quoique peu flatteur, n'est pas offensant, parce que cette classe contient beaucoup d'individus disgraciés en facultés sensuelles, quoique remplis d'aptitude intellectuelle. Ladite classe contient aussi certains ambigus précieux, figurant dans 2 caractères et doublant l'un et l'autre.

D'ailleurs comme le plein caractère forme un corps très-nombreux où l'avancement est difficile, les enfans faibles en moyens intellectuels se décident aisément pour le demi-caractère, où la faiblesse réelle d'un sujet se trouve déguisée sous un rôle d'ambigu.

En outre lorsqu'un enfant passe au demi-caractère de la tribu supérieure, c'est pour lui un avancement réel qui ne l'empêchera pas de passer au plein caractère de cette tribu, lorsqu'il fera preuve de l'aptitude nécessaire.

Certains individus peuvent passer leur vie entière dans les chœurs de demi-caractère; ils n'en sont pas moins heureux pour cela, ni déconsidérés, puisque cette classe, je l'ai dit, contient des individus de très-grand prix. On sait d'ailleurs que souvent un caractère mal prononcé dans les premiers âges, se déploie avec le temps et devient un titre de très-haut degré.

Du reste, dans le demi comme dans le plein caractère, les nombreux moyens d'attraction industrielle, (voyez ceux de la basse enfance), conservent toute leur influence. La seule envie de passer des aspirans aux néophytes de tel groupe, des néophytes aux bacheliers, suffit pour électriser un jeune enfant dans les ateliers, jardins, étables et manœuvres: l'on est moins en peine d'exciter son émulation que de modérer son ardeur, et le consoler d'une impéritie dont il s'indigne et s'efforce de se corriger.

Quel contraste avec les enfans civilisés qu'on dit charmans, et qui à 4 ans n'ont d'autre talent que de tout briser et souiller, et de résister au travail auquel on ne peut les résoudre que par le fouet et la morale.

Aussi leur sort est-il si fâcheux qu'ils soupirent tous après la *récréation*, chose qui sera ridicule aux yeux des enfans harmoniens. Ils ne connaîtront d'autre amusement que de parcourir les ateliers et les réunions bien intriguées sur l'industrie. L'un des prodiges qu'on viendra admirer dans la phalange d'essai, sera le spectacle d'enfans qui ne voudront jamais se récréer, mais toujours passer d'un travail à un autre, et qui n'auront de sollicitude que celle de savoir quels rassemblemens vont être négociés à la bourse pour les travaux du lendemain, par les chœurs de chérubins de qui les bambins prennent l'impulsion, car ils ne sont pas encore en activité à la bourse, et n'ont la direction d'aucun travail.

La pleine liberté qu'on accorde aux enfans harmoniens ne s'étend pas aux licences dangereuses ; il serait ridicule qu'on permit à un bambin de manier un pistolet chargé. Les harmoniens n'abusent pas du mot liberté comme les civilisés qui, sous prétexte de liberté, autorisent chez un marchand toutes les fourberies imaginables.

L'admission à manier l'arme à feu, les chevaux nains, les instrumens tranchans, n'est accordée que

par degrés, lorsqu'on s'élève de chœur en chœur, d'échelon en échelon; et c'est un des moyens d'émulation qu'on met en jeu pour stimuler l'enfant à l'industrie, à l'étude sans jamais l'y obliger.

On ne verra pas cette émulation en pleine activité dans la phalange d'essai, parce qu'elle manquera de tous les ressorts que fournissent les relations extérieures pour exciter l'amour-propre et les rivalités parmi l'enfance. Un enfant de cette phalange n'aura pas la perspective d'arriver dès l'âge de 12 à 13 ans à de hautes dignités telles que le commandement de dix mille hommes dans une manœuvre de parade ou d'armée; mais il suffira des résultats déjà très-brillans qu'on obtiendra au début, pour faire juger de ceux que donnera le nouvel ordre, quand il sera pourvu de toutes les ressources, et élevé au plein mécanisme par l'organisation générale.

Il est dans l'éducation des bambins et bambines, une branche sur laquelle je n'ai pas pu disserter, c'est l'art de déterminer le caractère et le tempérament de l'enfant, l'échelon qu'il occupe dans une échelle de 810 pleins et 405 mixtes, plus les transcendans. C'est une discussion qui sortirait du cadre des connaissances actuelles; j'ai dû l'éviter et je n'en fais mention que pour signaler la haute importance du rôle de mentorin et mentorine auquel sont affectées ces fonctions scientifiques.

Faut-il s'étonner que la nature qui assigne aux mentorines un emploi si éminent, leur inspire du

dégoût pour les rôles subalternes de l'éducation, le soin des marmots au berceau? Comment pourraient-elles vaquer à l'éclosion des caractères, à celle des penchans industriels, à la classification des tempéramens, et aux épreuves très-délicates qu'exigent ces divers services, si elles étaient obligées de passer tout leur temps à donner la bouillie aux marmots, écumer le pot, ressarcir les culottes pour se rendre dignes d'un mari moraliste. Il est donc dans l'ordre que les femmes réservées à ces hautes fonctions dédaignent la broutille du ménage, et que ne trouvant pas dans l'état civilisé des emplois dignes de leur talent, elles se jettent dans les distractions, bals, spectacles, amourettes, pour combler le vide que la mesquinerie civilisée laisse à tous les caractères supérieurs. C'est bien à tort qu'on les accuse de dépravation, quand on ne doit accuser que le régime civilisé qui, en éducation comme en toutes choses, n'ouvre de carrière qu'aux femmes enclines à la petitesse, à la servilité, à l'hypocrisie. L'étalage d'amour maternel n'est souvent qu'hypocrisie, marchepied de vertu pour les femmes qui n'ont aucune vertu réelle, aucuns moyens.

Diogène dit que l'amour est l'occupation des paresseux; on en peut dire autant des excès maternels. Ce beau zèle de certaines femmes pour le soin du marmot, n'est qu'un pis-aller de désœuvrement. Si elles avaient une vingtaine d'intrigues industrielles à suivre pour leur intérêt et leur renommée,

elles seraient fort aises qu'on les délivrât du soin des petits enfans, sauf garantie de leur bonne tenue.

L'harmonie ne commettra pas comme nous la sottise d'exclure les femmes de la médecine et de l'enseignement, les réduire à la couture et au pot. Elle saura que la nature distribue aux 2 sexes par égale portion, l'aptitude aux sciences et aux arts, sauf répartition des genres; le goût des sciences étant plus spécialement affecté aux hommes, et celui des arts plus spécialement aux femmes, en proportion approximative de

hommes, 2/3 aux sciences,	1/3 aux arts.
femmes, 2/3 aux arts,	1/3 aux sciences.
hommes, 2/3 à la grande culture,	1/3 à la petite.
femmes, 2/3 à la petite culture,	1/3 à la grande.
hommes, 2/3 aux mentorins,	1/3 aux bonnins.
femmes, 2/3 aux bonnines,	1/3 aux mentorines.

Ainsi les philosophes qui veulent tyranniquement exclure un sexe de quelqu'emploi, sont comparables à ces méchans colons des Antilles qui, après avoir abruti par les supplices leurs nègres déjà abrutis par l'éducation barbare, prétendent que ces nègres ne sont pas au niveau de l'espèce humaine. L'opinion des philosophes sur les femmes est aussi juste que celle des colons sur les nègres.

L'éducation harmonienne en direction des penchans, se trouve achevée à l'époque où la nôtre n'est

pas commencée, à l'âge d'environ 4 ans 1/2. Dès cet âge l'enfant passant à la tribu des chérubins, s'élèvera par le seul effet de l'attraction et de l'émulation. Sans doute il aura encore beaucoup à apprendre jusqu'à 20 ans, mais ce sera qui lui demandera l'enseignement, et s'instruira de lui-même dans les réunions scientifiques ou industrielles. Aucun officier ne le surveillera pour le diriger comme les bambins et lutins; il sera dès l'âge de 5 ans ce qu'est chez nous l'homme de 25 ans qui ne s'instruit qu'à son gré et fait d'autant plus de progrès.

Ajoutons une différence à établir entre les deux éducations; c'est que la nôtre sépare les sciences et l'industrie qui sont toujours réunies dans l'ordre sociétaire. L'enfant y fait marcher de front l'agriculture, la fabrique, les sciences, les arts; c'est une propriété de l'exercice parcellaire et des courtes séances, méthodes impraticables hors des Séries passionnées.

Conclusions.

Avant d'aller plus loin en éducation, remarquons la contrariété de nos méthodes civilisées avec le vœu de la nature. Loin de vouloir que les femmes soient toutes uniformes en penchans maternels, toutes empressées de soigner les petits enfans, elle n'en veut affecter à ce soin qu'environ le huitième, et répartir ce petit nombre à des fonctions très-

opposées, celles de bonnes, bonnines et mentorines qui n'ont aucun rapport, et qui encore sont subdivisées chacune en emplois parcellaires, en différens rôles sur lesquels on a l'option.

En outre la nature veut mettre en concurrence les sexes et les instincts; ce sont des instincts très-différens, que ceux des 3 corporations précitées, et cependant ils concourent à former une série coopérative des 2 sexes dans l'ensemble de la basse éducation.

Ainsi dès son enfance l'homme n'est point compatible avec la simple nature, il faut pour l'élever un vaste attirail de fonctions contrastées et graduées, même dès le plus bas âge où il n'est point fait pour le berceau. J.-J. Rousseau s'est insurgé contre cette prison où l'on garotte les enfans, mais il n'a pas su imaginer le régime de nattes élastiques, des soins combinés et des distractions nécessaires à l'appui de cette méthode. Ainsi les philosophes ne savent opposer au mal que des déclamations stériles, au lieu d'inventer les voies du bien qui, fort éloignées de la simple nature, ne naissent que des méthodes composées.

Plus nous avancerons dans l'examen de l'éducation harmonienne, plus nous reconnaîtrons cette contrariété de la morale avec la nature : il convient d'en récapituler ici quelques détails tirés de l'éducation de basse et prime enfance.

La morale veut fonder le système d'éducation

des petits enfans, sur la plus petite réunion domestique, celle du ménage conjugal. La nature veut fonder cette éducation sur la plus grande combinaison domestique, distribuée en 3 degrés, les groupes, les séries de groupes et la phalange de séries. Hors de cette vaste réunion, l'on ne peut ni former les deux échelles de fonctions et de fonctionnaires exerçant émulativement sur chaque parcelle de l'échelle, ni satisfaire chez l'enfant le caractère et le tempérament qui ont besoin des salles et des services annexés à cette double échelle, services impraticables hors d'une phalange de Séries industrielles. Aussi dans les ménages de famille, l'enfant s'ennuie-t-il au point de hurler nuit et jour, sans que ni lui ni les parens ne puissent deviner les distractions dont il a besoin et qu'il trouverait dans un sériste de prime enfance.

La morale veut que dans ce ménage de famille, le père se complaise à entendre le vacarme perpétuel de marmots, qui le privent de sommeil et troublent son travail. La nature veut au contraire que l'homme, pauvre comme riche, soit délivré de ce charivari moral, et que rendu à sa dignité, il puisse reléguer en local éloigné cette diabolique engeance, placer les enfans en lieu où ils soient sainement et agréablement tenus, selon la méthode sociétaire qui assure le repos des pères, des mères et des enfans; ils sont tous harcelés par le régime civilisé nommé doux ménage, véritable enfer pour le peuple, quand

il n'a ni appartement séparé pour les marmots, ni argent pour subvenir à leurs besoins.

La morale veut que la mère allaite son enfant; précepte inutile avec les mères pauvres qui forment les 7/8; loin d'avoir de quoi payer une nourrice, elles cherchent des nourrissons payans. Quant aux mères fortunées, en nombre de 1/8, il faudrait leur interdire cette fonction, car elles sont assassines de l'enfant. Par désœuvrement, elles s'étudient à lui créer mille fantaisies nuisibles, qui sont un poison lent et tuent la plupart des enfans riches.

On s'étonne sans cesse que la mort enlève le fils unique d'une opulente maison, tandis qu'elle épargne dans les chaumières de misérables enfans privés de pain; ces marmots de village ont une garantie de santé dans la pauvreté de leur mère qui, obligée d'aller au travail des champs, n'a pas le temps de s'occuper de leurs fantaisies, et encore moins de leur en créer, comme le fait la dame du château. Ainsi J.-J. Rousseau en croyant rappeler les mères au tendres sentimens de la tendre morale, a fait naître la mode d'allaitement, chez la classe de femmes qu'il fallait en exclure; car dans cette classe riche elles manquent pour l'ordinaire ou de la santé nécessaire, ou du caractère froid et prudent qui serait un préservatif de mal pour la mère et l'enfant.

La morale défend au père de gâter l'enfant; c'est au contraire la seule fonction réservée au père, son

enfant étant suffisamment critiqué et remontré en régime sociétaire, par les groupes qu'il fréquente, ou s'il est très-petit, par les bonnes qui le soignent au séristère du bas âge.

La morale veut que le père soit instituteur naturel de l'enfant ; c'est un soin dont la nature l'exclut et qu'elle réserve aux bonnins et mentorins, gens formés pour cette fonction par l'instinct et l'esprit corporatif.

La morale veut qu'on place autour de l'enfant une demi-douzaine d'aïeules et tantes, sœurs et cousines, voisines et commères pour lui créer des fantaisies qui nuisent à sa santé et lui fausser l'oreille par la musique française. La nature veut qu'on n'emploie pas le vingtième de cet attirail pour tenir l'enfant gaiment et sainement, dans un séristère assorti à tous les instincts du premier âge.

La morale veut que l'enfant soit élevé dès le bas âge à mépriser les richesses, et estimer les marchands ; la nature veut au contraire que l'enfant soit élevé de bonne heure à estimer l'argent et s'évertuer à en acquérir par la pratique de la vérité qui, en civilisation ne peut pas conduire aux richesses, et qui est incompatible avec le commerce inverse ou méthode actuelle.

La morale veut qu'on ne permette aux enfans aucun raffinement, surtout en gourmandise, et qu'ils mangent indifféremment, tout ce qu'on leur présente. La nature veut qu'on les élève aux exigences

gastronomiques, aux finesses de cet art qui, en harmonie, devient moyen direct de les passionner pour l'agriculture. (Traité de l'Association domestique-agricole.)

Il est donc certain que la morale, même en lui supposant de bonnes intentions, joue le rôle d'un médecin ignorant qui ne donne que des avis pernicieux, ne sait que contrarier les vues de la nature et tuer les malades avec un étalage de belles doctrines. Mais est-il certain que la morale et ses coryphées aient de bonnes intentions ? Avant de prononcer sur ce point, continuons à analyser la contrariété de cette science avec la nature ; après l'avoir pleinement convaincue de contre-sens perpétuel, nous examinerons ses perfidies égales à son ignorance.

SIXIÈME NOTICE.

Éducation de moyenne, haute et mixte enfance. Concurrence des instincts et des sexes.

Préambule. Je me suis étendu assez longuement sur l'éducation de 1re phase ou basse enfance, parce qu'elle sera le côté fort de la phalange d'essai, le point où elle pourra briller d'emblée, n'étant que peu contrariée par le préjugé : il n'aura pas encore circonvenu les enfans de 3, 4, et même de 5 ans ; ils seront moins imbus de morale, moins faussés que

ceux de 10 et 15 ans, on aura plus de facilité à déployer franchement leur naturel et apprécier en eux la justesse de l'attraction.

Dès l'âge de 5 ans, la civilisation commence à leur meubler l'esprit de saines doctrines qui travestissent leur caractère, surtout celui des filles. De là vient que la phalange d'essai aura beaucoup de peine à classer les caractères, discerner le plein et le demi-titre. Assurément elle n'y réussira pas dès la première année.

Nous passons aux phases 2e, 3e, 4e de l'éducation :

2e phase, la moyenne enfance comprend les 2 tribus de chérubins et séraphins, âge, 4 1/2 à 9 ans.

3e phase, la haute enfance, comprend les 2 tribus de lycéens et gymnasiens, âge, 9 à 15 1/2 ans.

4e phase, la mixte enfance, tribu des jouvenceaux et jouvencelles, âge 15 1/2 à 19 1/2 ou 20 ans.

Les limites d'âge seront moins élevées au début ; d'ailleurs elles ne seront pas les mêmes pour les 2 sexes.

Je traiterai cumulativement des phases 2 et 3, parce que le système qui y règne est le même quant au fond, sauf à observer qu'en 2e phase on doit cultiver plus activement les facultés matérielles, et en 3e, les spirituelles.

Ce n'est que dans la 4e phase que le système

d'éducation doit subir des changemens, parce que l'amour y intervient : il convient donc d'étudier conjointement les 2e et 3e phases, et isolément la 4e.

Il faudrait, non pas 4 chapitres, mais vingt au moins pour traiter convenablement le sujet : c'est pourquoi je ne puis pas même en promettre l'abrégé, mais seulement l'exposé, l'argument ; je renverrai souvent au traité qui contient des détails circonstanciés sur l'éducation des 2e, 3e et 4e phases d'enfance harmonienne.

On va voir que la morale a manqué toutes les bases d'opérations relatives à ces 3 phases, et placé selon son usage au rang des vices, tous les ressorts que la nature veut employer à créer des vertus.

Pour établir la lutte des instincts et des sexes qui enfante des prodiges en industrie et en vertu, on divise toute la haute et la moyenne enfance, les 4 tribus de gymnasiens, lycéens, séraphins et chérubins, en deux corporations d'instinct, ce sont :

Les petites hordes affectées aux travaux répugnans pour les sens ou l'amour-propre.

Les petites bandes affectées au luxe collectif.

Ces deux corporations, par leur contraste, emploient utilement les instincts que la morale cherche en vain à comprimer dans chaque sexe, le goût de la saleté chez les petits garçons, et de la parure chez les petites filles.

En opposant ces goûts, l'éducation sociétaire conduit l'un et l'autre sexe au même but par diverses voies;

Les petites hordes au beau par la route du bon,
Les petites bandes au bon par la route du beau.

Cette méthode laisse aux enfans l'option, la liberté dont ils ne jouissent pas dans l'état actuel où l'on veut toujours les obliger à un même système de mœurs. L'état sociétaire leur ouvre deux voies contrastées favorisant les inclinations opposées, parure et malpropreté.

Parmi les enfans, on trouve environ 2/3 de garçons qui inclinent à la saleté; ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres ; ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant le ton rogue et les locutions grossières, aimant le vacarme et bravant les périls, les intempéries, etc., pour le plaisir de commettre du dégât.

Ces enfans s'enrôlent aux petites hordes dont l'emploi est d'exercer, par point d'honneur et avec intrépidité, tout travail répugnant qui avilirait une classe d'ouvriers. Cette corporation est une espèce de légion à demi sauvage qui contraste avec la politesse raffinée de l'harmonie, seulement pour le ton et non pas pour les sentimens, car elle est la plus ardente en patriotisme.

L'autre tiers de garçons a du goût pour les bonnes manières et les fonctions paisibles; il s'enrôle aux

petites bandes, et par opposition il est 1/3 de filles qui ont des inclinations mâles et qu'on nomme petites garçonnières, aimant à se faufiler dans les jeux des garçons dont on leur interdit la fréquentation : ce tiers de filles s'enrôle aux petites hordes. Ainsi le contenu de 2 corporations est :

Petites hordes, 2/3 de garçons, 1/3 de filles.

Petites bandes, 2/3 de filles, 1/3 de garçons.

Chacun des 2 corps se subdivisera en 3 genres qu'il faudra dénommer : on adoptera pour les petites hordes 3 noms de genre poissard, et pour les petites bandes 3 noms de genre romantique afin de contraster en tout point ces 2 réunions qui sont des leviers de haute importance en attraction industrielle.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

Des petites Hordes.

Analysons d'abord leurs attributions et leurs vertus civiques. Plus ces vertus sembleront colossales, plus il sera intéressant d'examiner par quels ressorts l'attraction peut obtenir ces efforts généreux que la civilisation n'ose pas même rêver, malgré son penchant pour les chimères morales et philantropiques.

Les petites hordes ont rang de *milice de Dieu* en service d'unité industrielle : à ce titre, elles doivent

être les premières à la brêche, partout où l'unité serait en danger; et l'on verra en 5e section que pour le soutien de l'unité, elles doivent s'emparer de toutes les branches d'industrie qui, par excès de répugnance, obligeraient à rétablir des classes de salariés et de gens dédaignés.

Dans l'exercice de ces travaux elles se divisent en 3 corps, le 1er affecté aux fonctions immondes, curage des égoûts, service des fumiers, triperies, etc. Le 2e affecté aux travaux dangereux, à la poursuite des reptiles, aux emplois de dextérité. Le 3e participant de l'un et de l'autre genre. On doit monter sur chevaux nains toute la classe composée de lycéens et gymnasiens, d'un et d'autre sexe.

Elles ont parmi leurs attributions, l'entretien journalier des grandes routes *en superficie* : c'est à l'amour-propre des petites hordes, que l'harmonie sera redevable d'avoir par toute la terre des grands chemins plus somptueux que les allées de nos parterres, des routes garnies d'arbustes, et même de fleurs en lointain.

Si une route de poste essuie le moindre dommage, l'alarme est à l'instant sonnée, les petites hordes vont faire une réparation provisoire et arborer le pavillon d'accident, de peur que le dommage étant aperçu par quelques voyageurs ne donne lieu d'accuser le canton d'avoir une mauvaise horde, reproche qu'il encourrait de même, si on trouvait un reptile malfaisant, une bourse de chenilles, ou si

on entendait un croassement de crapauds à la proximité des grands chemins : cette immondicité ferait dédaigner la phalange et baisser le prix de ses actions.

Quoique le travail des petites hordes soit le plus difficile, par défaut d'attraction *directe*, elles sont de toutes les séries, la moins rétribuée; elles n'accepteraient rien s'il était décent en association de n'accepter aucun lot; elles ne prennent que le moindre, ce qui n'empêche pas que chacun de leurs membres ne puisse gagner les premiers lots dans d'autres emplois; mais à titre de congrégation de philantropie unitaire, elles ont pour statut le dévoûment aussi gratuit que possible.

Pour donner de l'éclat à ce dévoûment, on laisse aux petites hordes, la faculté, (quoiqu'elles soient composées d'enfans mineurs), de sacrifier dès l'âge de 9 ans un 8e de leur fortune au service de *Dieu* ou de *l'Unité*, mots synonymes, puisque l'unité ou harmonie est le but de Dieu. Ainsi l'enfant qui possède 80,000 fr. dont il ne peut disposer qu'à l'âge de majorité, a le droit d'en distraire 10,000 dès l'âge de 9 ans, pour le verser au trésor des petites hordes, s'il en est membre. Encore ne sera-t-il pas aisé aux enfans riches d'obtenir cette faveur, malgré l'offre de belles sommes qui, en civilisation, seraient un gage de brillant accueil.

A la séance de répartition, les petites hordes font apporter leur trésor en nature ; et si quelque série

se plaint d'une lésion proportionnelle de 100 ou 200 louis, le Petit Kan porte une corbeille de 200 louis devant les chefs de cette série; elle doit l'accepter; en la refusant elle outragerait l'opinion qui a décidé d'avance que la milice de Dieu a le droit de sacrifier sa fortune pour le soutien de l'unité, pour la réparation des fautes qu'ont pu commettre les jugemens des hommes. C'est pour cette série un affront, un avis de mieux s'organiser une autre année, mieux distribuer son assortiment de caractères et de rivalités, de manière qu'il ne s'élève à la séance de répartition, aucun débat capable de compromettre l'unité. Une phalange qui passerait pour être sujette aux mésintelligences dans l'instant décisif, au jour de la répartition, serait décréditée dans l'opinion comme faussée en échelle de caractères; ses actions tomberaient, on s'en déferait promptement, parce qu'on sait en harmonie que le matériel ou industrie périclite si le passionnel est en discorde; et que le passionnel est de même en danger si le matériel n'est pas satisfait.

Les petites hordes étant le foyer de toutes les vertus civiques, elles doivent employer au bonheur de la société *l'abnégation de soi-même* recommandée par le christianisme, et *le mépris des richesses* recommandé par la philosophie : elles doivent réunir et pratiquer toutes les sortes de vertus rêvées et simulées en civilisation. Conservatrices de l'honneur social, elles doivent écraser la tête du serpent au

physique et au moral; tout en purgeant les campagnes de reptiles, elles purgent la société d'un venin pire que celui de la vipère; elles étouffent, par leurs trésors, toute rixe de cupidité qui pourrait troubler la concorde; et par leurs travaux immondes elles étouffent l'orgueil qui, en déconsidérant une classe d'industrieux, tendrait à ramener l'esprit de caste, altérer l'amitié générale, et empêcher la fusion des classes; elle est l'une des bases du mécanisme sociétaire fondé sur

L'attraction industrielle, la répartition équilibrée,
La fusion des classes, l'équilibre de population.

Il semblera que pour obtenir de l'enfance des prodiges de vertu, il faille recourir à des moyens surnaturels, comme font nos monastères qui, par des noviciats très-austères, habituent le néophyte à l'abnégation de soi-même; on suivra une marche tout opposée, on n'emploiera avec les petites hordes que l'amorce du plaisir.

Analysons les ressorts de leurs vertus; ils sont au nombre de 4, tous réprouvés par la morale; ce sont les goûts de saleté, d'orgueil, d'impudence et d'insubordination. C'est en s'adonnant à ces prétendus vices, que les petites hordes s'élèvent à la pratique de toutes les vertus; examinons, en nous aidant d'un indice.

J'ai dit que la théorie d'attraction doit se borner à utiliser les passions telles que Dieu les donne, et sans y rien changer; à l'appui de ce principe, j'ai

justifié la nature sur plusieurs attractions du bas âge, qui nous semblent vicieuses; telles sont la *curiosité* et *l'inconstance;* elles ont pour but d'attirer l'enfant dans une foule de sériستères où se développeront ses vocations. Le penchant à *fréquenter les polissons plus âgés;* c'est d'eux qu'il doit recevoir en harmonie l'impulsion d'entrainement à l'industrie, (ton corporatif ascendant, Traité de l'Association domestique-agricole). *La désobéissance au père et au précepteur;* ce ne sont pas eux qui doivent l'élever; son éducation doit être faite par les rivalités cabalistiques des groupes. Ainsi toutes les impulsions du jeune âge sont bonnes en basse enfance, et de même en haute enfance pourvu qu'on y applique l'exercice en Séries passionnées.

Ce ne sera pas du premier jour qu'on entraînera une horde aux travaux répugnans; il faudra l'y amener par degrés; on excitera d'abord son orgueil par la suprématie de rang; toute autorité, les monarques mêmes, doivent le 1er salut aux petites hordes; elles possèdent les chevaux nains et sont première cavalerie du globe: aucune armée industrielle ne peut ouvrir sa campagne sans les petites hordes; elles ont la prérogative de mettre la première main à tout travail d'unité; elles se rendent à l'armée au jour fixé pour l'ouverture; les ingénieurs ont fait le tracé du travail, et les petites hordes défilant sur le front de bandière fournissent la 1re charge aux acclamations de l'armée : elles y

passent quelques jours et s'y signalent dans de nombreux travaux.

Elles ont le pas sur toutes les autres troupes ; et dans tout exercice matinal, le commandement est dévolu à l'un des Petits Kans. Si des légions ont campé dans une phalange, (aux camps cellulaires), le lendemain après le repas du délité, on s'assemble pour le départ à la parade, et c'est le Petit Kan qui la commande. Il a son état-major comme un général, prérogative qui charme les enfans, de même que l'admission à l'armée; elle n'est accordée qu'aux petites hordes ou à quelques élus des petites bandes qui n'y sont reçus que par la protection des hordes.

Dans les temples, une petite horde prend place au sanctuaire ; et dans les cérémonies elle a toujours le poste d'honneur.

Ces distinctions ont pour but d'utiliser leur penchant aux fonctions immondes. Il faut par des fumées de gloriole qui ne coûtent rien, les passionner pour ces travaux, leur y créer une carrière de gloire; c'est pour cela qu'on favorise leurs goûts d'orgueil, d'impudence et d'insubordination.

Elles ont leur argot ou langage de cabale, et leur petite artillerie : elles ont aussi leurs druides et druidesses qui sont des acolytes choisis parmi les personnes âgées, conservant du goût pour les fonctions immondes, et à qui ce service vaut de nombreux avantages.

La méthode à suivre avec les petites hordes est

d'utiliser leur fougue de saleté, mais non pas de *l'user* par des travaux fatigans. Pour ne point user cette fougue on l'emploie-gaîment, honorifiquement et en courtes séances ; par exemple :

S'il s'agit d'un travail très-immonde, on rassemble les hordes de 4 ou 5 phalanges vicinales ; elles viennent assister au délité ou repas matinal servi à 4 heures 3/4, puis après l'hymne religieux à 5 heures, et la parade des groupes qui vont au travail, on sonne la charge des petites hordes, par un tintamarre de tocsin, carillons, tambours, trompettes, hurlemens de dogues et mugissemens de bœufs : alors les hordes conduites par leurs kans et leurs druides s'élancent à grands cris, passant au-devant du sacerdoce qui les asperge ; elles courent frénétiquement au travail qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la phalange, service de Dieu et de l'unité.

L'ouvrage terminé, elles passent aux ablutions et à la toilette, puis se dispersant jusqu'à 8 heures dans les jardins et ateliers, elles reviennent assister triomphalement au déjeuné. Là, chaque horde reçoit une couronne de chêne qu'on attache à son drapeau, et après le déjeuné, elles remontent à cheval et retournent dans leurs phalanges respectives.

Elles doivent être affiliées au sacerdoce à titre de confrérie religieuse, et porter dans l'exercice de leurs fonctions un signe religieux sur leurs habits, croix ou autre emblême. Parmi leurs stimulans

industriels, on ne doit pas négliger l'esprit religieux, mobile très-puissant sur les enfans pour exciter le dévoûment.

Après les avoir électrisées corporativement dans des fonctions difficiles, il sera bien aisé de les façonner aux emplois habituels de service immonde dans les appartemens, les boucheries, cuisines, étables, buanderies; elles sont toujours sur pied à trois heures du matin, prenant l'initiative du travail dans la phalange comme à l'armée.

Elles ont la haute police du règne animal, veillant dans les boucheries à ce qu'on ne fasse souffrir aucune bête et qu'on lui donne la mort la plus douce. Quiconque maltraiterait quadrupède, oiseau, poisson, insecte, en rudoyant l'animal dans son service ou en le faisant souffrir aux boucheries, serait justiciable du Divan des petites hordes; quel que fût son âge, il se verrait traduit devant un tribunal d'enfans, comme inférieur en raison aux enfans mêmes; car on a pour règle en harmonie, que les animaux n'étant productifs qu'autant qu'ils sont bien traités, celui qui, selon la coutume française, maltraite ces êtres hors d'état de résister, est lui-même, plus animal que les bêtes qu'il persécute.

La phalange d'essai n'aura pas, pour enthousiasmer sa petite horde, les moyens de relations générales décrits plus haut, mais elle approchera du but par quelques moyens de circonstance, tels que les contrastes à établir entre la petite horde et

la petite bande ; par exemple, en costumes : les petites bandes ont les vêtemens chevaleresques et romantiques, et la manœuvre moderne ou mode rectiligne nommé escadron ; les petites hordes ont la manœuvre tartare ou mode curviligne, les parures grotesques, et probablement le costume mi-parti du barbaresque et du Hongrois, dolman et pantalon de couleurs tranchantes et variées sur chaque individu, de manière que la horde semble un carreau de tulipes richement panachées : cent cavaliers devront étaler deux cents couleurs artistement contrastées ; problème bien embarrassant pour la belle France, qui, avec ses perfectibilités mercantiles, n'a jamais su trouver 40 couleurs pour différencier méthodiquement à deux couleurs tranchantes, les marques distinctives des régimens.

On peut voir sur ce sujet de plus amples détails (Traité de l'Association domestique-agricole). J'en ai dit assez pour faire entrevoir qu'une corporation d'enfans adonnée à tous les goûts que la morale interdit à leur âge, est le ressort qui réalisera toutes les chimères de vertu dont se repaissent les moralistes :

1° La *douce fraternité* ; si l'immondicité parvenait à déconsidérer quelque fonction, la série qui l'exerce deviendrait classe de Parias, d'êtres avilis avec qui les riches ne voudraient plus se rencontrer dans les travaux. Toute fonction qui produirait ce vicieux effet est ennoblie par les petites hordes qui s'en

emparent, et maintiennent ainsi le rapprochement, l'unité ou fusion des classes, riche, moyenne et pauvre.

2° Le *mépris des richesses*. Les petites hordes ne méprisent pas la richesse, mais l'égoïsme en usage des richesses; elles sacrifient partie de la leur pour augmenter celle de la phalange entière, et maintenir la vraie source de richesse qui est l'attraction industrielle étendue aux 3 classes, et opérant leur réunion affectueuse dans tous les travaux, même au genre immonde réservé aux enfans; car ceux des riches seront aussi empressés que les pauvres d'être admis à la horde; c'est le caractère qui décide ce choix en corporation.

3° *La charité sociale*. On verra que les petites hordes, en exerçant cette vertu, entraînent tout le monde à l'exercer *indirectement* en affaires d'intérêt. Voyez sect. V. l'équilibre de répartition en mode inverse ou voie de générosité, par laquelle les riches se coalisent pour favoriser le pauvre qu'ils s'accordent tous à spolier en civilisation.

On se convaincra dans les sections suivantes que tous les triomphes de la vertu tiennent à la bonne organisation des petites hordes; elles seules peuvent, en mécanique générale, contrebalancer le despotisme de l'argent, maîtriser ce tyran du monde, ce VIL MÉTAL, vil aux yeux des moralistes, et qui deviendra très-noble quand il sera employé au maintien de l'unité industrielle : il en est l'écueil dans

nos sociétés civilisées où l'on titre de *gens comme il faut*, ceux, qui, à l'appui de la richesse, ne font rien, ne sont bons à rien. Leur surnom de gens comme il faut se trouve malheureusement fort sensé; car la circulation en régime civilisé ne se fondant que sur les fantaisies des oisifs, ils sont vraiment les gens *comme il en faut* pour soutenir le régime de circulation inverse et consommation inverse.

Pour résumer sur les petites hordes, il nous resterait à analyser la force des ressorts qui les font mouvoir; on n'en pourra bien juger qu'après que j'aurai décrit leur contraste ou force opposée, qui est la corporation des petites bandes. Je vais les définir abréviativement, après quoi il faudra définir encore les 2 corps de vestalat et damoisellat, avant de pouvoir expliquer le système des équilibres de passions parmi les diverses tribus de l'enfance.

Remarquons provisoirement que parmi les petites hordes, aucune passion n'a été comprimée; au contraire on donne plein essor à leurs goûts dominans, entre autres à celui de saleté.

Si nos moralistes avaient étudié la nature de l'homme, ils auraient reconnu ce goût de saleté chez le grand nombre des enfans mâles, et ils auraient opiné à l'employer utilement, comme fait l'ordre sociétaire qui tire parti de ce goût pour former une corporation de Décius industriels, en favorisant ces penchans immondes que la tendre morale réprime

à grands coups de fouet, ne voulant pas chercher les moyens d'employer les passions telles que Dieu nous les a données. C'est par son obstination à ne pas étudier la nature, qu'elle a manqué en éducation le ressort primordial, l'*entraînement progressif ascendant* ou *impulsion corporative échelonnée*, manie commune à tous les enfans de se laisser diriger par des groupes d'enfans un peu supérieurs en âge. L'échelle corporative des âges est le seul maître que l'enfant veuille reconnaître; il en suit avec transport les impulsions; c'est pourquoi la nature qui le destine à cette discipline, (Voyez chap. XXIII, opéra, chorégraphie), le rend rétif aux ordres des pères et des instituteurs qu'elle réserve pour l'instruction sollicitée.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Des Petites Bandes.

L'ACTIVITÉ et l'émulation des petites hordes doubleront d'intensité si on leur oppose le contraste que la nature a dû leur ménager. La majorité des enfans mâles inclinent pour le genre immonde, l'impudence et la rudesse; on voit par opposition, la majorité des petites filles incliner pour la parure et les belles manières. Voilà un germe de rivalité bien prononcé; il reste à le développer, en application à l'industrie.

Plus les petites hordes sont distinguées par les vertus et le dévoûment civique, plus la corporation rivale doit réunir de titres pour entrer en balance dans l'opinion. Les petites bandes sont conservatrices du *charme social*, poste moins brillant que celui de soutiens de la *concorde sociale* affecté aux petites hordes ; mais les soins donnés aux parures collectives, au luxe d'ensemble, deviennent en régime sociétaire aussi précieux que d'autres branches d'industrie. Les petites bandes interviennent très-utilement dans ce genre de travail, elles ont pour attribution l'ornement du canton entier *en matériel et spirituel.*

Chacun est fort libre en harmonie quant au choix de ses vêtemens, mais lors des réunions corporatives, il faut des costumes unitaires : chaque groupe, chaque série en discute le choix, et dans les concours qu'exige l'ornement matériel ou choix et renouvellement des costumes, le goût des poupées est utilisé comme celui des gimblettes citées en éducation de basse enfance. Les petites bandes composées en majorité de filles, sont chargées de la présentation des poupées et mannequins sur lesquels on fera choix, après examen critique.

Opposées en ton aux petites hordes, elles se passionnent pour l'atticisme ; elles sont si polies que les garçons y cèdent le pas aux filles ; et c'est une coutume tres-utile pour donner aux enfans le change sur les manières galantes des tribus de 20 à 30 ans.

L'enfance n'en soupçonne pas la cause, parce qu'elle voit régner cette courtoisie parmi les petites bandes qui sont composées d'enfans impubères ; elles brillent principalement aux écoles.

En sexe masculin, qui n'y figure que pour un tiers, elles réuniront les jeunes savans, les esprits précoces comme Pascal, ayant pour l'étude une vocation prématurée ; et les petits efféminés qui dès le bas âge inclinent à la mollesse.

Moins actives que les petites hordes, elles se lèvent plus tard et n'arrivent aux ateliers qu'à 4 heures du matin. Elles n'y seraient pas nécessaires plus tôt, ne s'adonnant que fort peu au soin des grands animaux, mais à celui des espèces difficiles à élever et priver, comme les pigeons de correspondance, les volières, les castors en travail combiné, et les zèbres.

Elles ont la haute police du règne végétal ; celui qui casse une branche d'arbre, qui cueille fleur ou fruit mal à propos, qui foule une plante par négligence, est traduit au sénat des petites bandes qui juge en vertu d'un code pénal, appliqué à ce genre de délits, comme le divan des petites hordes en police du règne animal.

Chargées de l'ornement spirituel et matériel du canton, elles exercent les fonctions des académies *françaises* et *della crusca;* elles ont la censure du mauvais langage et de la prononciation vicieuse ; chaque chevalière des petites bandes a le droit d'a-

gir comme la revenderesse d'Athènes qui badina Théophraste sur une locution défectueuse. Le sénat des petites bandes a le droit de censure littéraire sur les pères mêmes, il dresse la liste des fautes de grammaire et de prononciation commises par chaque sociétaire, et la chancellerie des petites bandes lui envoie cette liste, avec invitation de s'en abstenir.

Auront-elles fait des études suffisantes pour exercer une critique si difficile, sans doute : mais je brise sur ce sujet qui tient au chap. de l'enseignement.

Stimulées par les grands exemples de vertu et de dévoûment social que donnent les petites hordes; elles ont à cœur de les égaler en ce qui est de leur compétence ; une chevalière fortunée fera dans le cours de sa jeunesse, et lors de son admission à la cavalerie, (âge de 9 ans), un présent d'un ornement quelconque à son escouade, et à l'escadron entier, si ses moyens le lui permettent. Elle serait méprisée si on pouvait la suspecter d'égoïsme, d'esprit civilisé qui entraine les femmes à dédaigner leur sexe, à se réjouir de ses disgrâces, de ses servitudes et privations, ne faire cas d'un colifichet qu'autant que des voisines pauvres en sont privées. Les petites bandes s'honorent de mœurs tout opposées à celles des femmes civilisées, et ne s'adonnent à la parure que pour en faire un ressort d'amitié générale et d'ornement du canton, un levier d'enthousiasme

dans l'industrie et de générosité corporative.

On devra former aux petites bandes un trésor corporatif pour l'exercice de cette générosité. Si l'on accorde aux petites hordes l'emploi d'un 8e de leur patrimoine en service philantropique, on pourra bien accorder aux petites bandes l'emploi d'un 16e, et au besoin le produit des agios de leurs actions, agios que l'enfance accumule, parce qu'elle gagne toujours au-delà de sa dépense.

Les petites bandes s'adjoignent parmi l'âge pubère des coopérateurs titrés de corybans et corybantes, par opposition aux druides et druidesses des petites hordes. Même contraste règne dans leurs alliés voyageurs qui sont les grandes bandes de chevalières errantes et chevaliers errans voués aux beaux arts. D'autre part les petites hordes ont pour alliés voyageurs, les grandes hordes d'aventuriers et aventurières vaquant aux travaux publics.

La nature a ménagé, dans la répartition des caractères, une division fondamentale en nuances fortes ou *majeures* et nuances douces ou *mineures*, distinction qui règne dans toutes les choses créées; en couleurs, du foncé au clair; en musique, du grave à l'aigu; etc., etc. Ce contraste forme naturellement chez l'enfance, la distinction des petites hordes et petites bandes, adonnées à des fonctions opposées.

Les fonctions des petites hordes opèrent le grand prodige de la fusion des classes; on obtient des pe-

tites bandes un service non moins éminent, qui est le raffinage des séries dès le plus bas âge, c'est le but de l'éducation.

On a vu, chapitre V et VI, qu'une Série industrielle serait défectueuse si elle manquait de compacité; pour la rendre compacte, il faut mettre en jeu la distinction minutieuse des goûts en variétés, ténuités, minimités. On habituera de bonne heure les enfans à ces distinctions de nuances en passion. C'est la tâche des petites bandes qui réunissent les enfans enclins aux raffinemens minutieux sur les parures, controverse familière aux petites filles et aux femmes; elles voient, comme nos littérateurs et nos peintres, des effets choquans là où un homme vulgaire n'apercevra aucun défaut.

Les petites bandes ont l'aptitude à établir des scissions sur les nuances de goût, classer les finesses de l'art, et opérer ainsi la compacité des séries, par le raffinement des fantaisies et la graduation d'échelle. Cette propriété règne bien moins chez les petites hordes, excepté en gastronomie.

Ainsi l'éducation harmonienne puise ses moyens d'équilibre dans les 2 goûts opposés, celui de la saleté et celui de l'élégance raffinée; penchans condamnés tous deux par nos sophistes en éducation. Les petites hordes opèrent en sens négatif autant que les petites bandes en sens positif; les unes font disparaître l'obstacle qui s'opposerait à l'harmonie, elles détruisent l'esprit de caste qui naîtrait des

travaux répugnans ; les autres créent le germe des séries par leur aptitude à organiser les échelles de goûts, les scissions nuancées entre divers groupes ; de là il est évident que

Les petites hordes vont au beau par la route du bon, par l'immondicité spéculative.

Les petites bandes vont au bon par la route du beau ; par les parures et les efforts studieux.

Cette action contrastée est loi universelle de la nature; on trouve, dans tout son système, les contre-poids et balances de forces en jeu direct et inverse, en vibration ascendante et descendante ; en mode réfracté et réflecté, majeur et mineur ; en force centripète et centrifuge, etc. ; c'est partout le jeu direct et inverse, principe absolument inconnu dans l'institution civilisée qui, toujours simple et simpliste en méthode, veut façonner toute la masse des enfans à un moule unique : à Sparte elle les veut tous amis du brouet noir ; à Paris, tous amis du commerce, sans contraste ni concurrence des instincts.

D'autre part elle emploie le mode confus au lieu du composé ; elle assujétit les enfans à différentes morales selon les castes, à différens principes selon les changemens de ministère ; on les élève aujourd'hui selon Brutus et demain selon César. C'est dire qu'au lieu de l'unité de système, on emploie la monotonie quant aux caractères, la confusion quant aux méthodes : et nulle part on ne trouve dans

l'éducation civilisée aucune trace de la méthode naturelle ou contraste des instincts et des sexes, dont nous examinerons plus loin l'emploi sur l'âge qui entre en puberté. Préalablement il faut traiter du système d'enseignement sociétaire dont les ressorts et les méthodes n'ont aucun rapport avec les nôtres.

J'ai donné peu de détails sur les petites bandes : (Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole.) Quant aux preuves, elles seraient les mêmes que sur toute autre disposition ; il s'agit de vérifier si on a formé la série et donné plein cours aux 3 passions mécanisantes. La série se formera aux petites bandes comme aux petites hordes, par 3 divisions, dont 2 sur fonctions de genre contrasté, et une sur fonction mixte, le tout en contraste avec les emplois des petites hordes. Si cette règle est bien observée les 3 passions auront un développement plus facile que celui décrit plus haut, au sujet de la fonction la plus ingrate de toute l'éducation. Réservons ces détails pour la fin de la section.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

De l'enseignement harmonien.

Jusqu'ici je n'ai envisagé l'éducation sociétaire qu'en détail, chœur par chœur, fonction par fonction : il faut maintenant envisager l'ensemble des tri-

bus au-dessous de la puberté, les ressorts de leur émulation ; en faire un parallèle avec l'éducation civilisée où nous remarquerons cinq désordres :

1. Contre-sens de marche. — 3. Vice de fond.
2. Simplisme d'action. — 4. Vice de forme.
5. Absence d'attraction matérielle.

1° *Contre-sens de marche :* elle place la théorie avant la pratique : tous les systèmes civilisés tombent dans cette erreur : ne sachant pas amorcer l'enfant au travail, ils sont obligés de le laisser en vacance jusqu'à 6 ou 7 ans, âge qu'il aurait dû employer à devenir un habile praticien ; puis à 7 ans, ils veulent l'initier à la théorie, aux études, à des connaissances dont rien n'a éveillé en lui le désir. Ce désir ne peut manquer de naître chez l'enfant harmonien qui, à 7 ans, pratique déjà une trentaine de métiers différens, et éprouve le besoin de s'étayer de l'étude des sciences exactes. Voilà l'éducation civilisée en contre-sens de marche, plaçant la théorie avant la pratique, vrai *monde à rebours* comme tout le système dont elle fait partie.

2° *Simplisme d'action.* L'enfant est limité à un seul travail qui est d'étudier, pâlir sur le rudiment et la grammaire, matin et soir, pendant 10 à 11 mois de l'année, peut-il manquer de prendre les études en aversion? c'est de quoi rebuter ceux même qui ont l'inclination studieuse. L'enfant a besoin d'aller dans la belle saison travailler aux jardins, aux bois, aux prairies ; il ne doit étudier

qu'aux jours de pluie et de morte-saison, encore doit-il varier ses études. Il n'y a point d'unité d'action là où il y a simplicité de fonction.

Une société qui commet la faute d'emprisonner les pères dans des bureaux, peut bien y ajouter la sottise de renfermer l'enfant toute l'année dans un pensionnat où il est aussi ennuyé de l'étude que des maîtres. Si nos faiseurs de systèmes connaissaient les passions, je leur demanderais comment cet assujétissement des enfans à la réclusion, à la *solité* d'emploi, peut s'accorder avec les deux passions dites Papillonne et Composite (chap. V)? Nos auteurs politiques et moraux parlent sans cesse de la nature et ne veulent pas la consulter un instant : qu'ils observent les enfans amenés en vacance, lorsqu'au nombre d'une demi-douzaine, et revêtus de blouses, ils vont se rouler sur le foin, s'entremettre joyeusement aux vendanges, aux cueillettes de noix, de fruits, aux chasses d'oiseaux, etc. ; qu'on essaie en pareil moment d'offrir à ces enfans d'étudier le rudiment, et on pourra juger si la nature de l'enfant est d'être enfermé tout le jour pendant la belle saison, avec un entourage de livres et de pédans.

On réplique : ne faut-il pas qu'ils étudient dans le jeune âge, pour se rendre dignes du beau nom d'hommes libres, dignes du commerce et de la charte? Eh ! quand ils étudieront par attraction et rivalités cabalistiques, ils en apprendront plus en cent

leçons d'hiver, bornées à deux heures de séance, qu'en trois cent trente journées qu'on leur fait passer dans la réclusion nommée pensionnat.

3° *Vice de fond* dans l'emploi de la contrainte. L'enfant civilisé ne peut être façonné à l'étude qu'à l'aide des privations, des pensum, des fouets, des palettes de cuir. Depuis un demi-siècle seulement, la science, confuse de cet odieux système, a cherché à le farder par des procédés moins acerbes; elle s'étudie à masquer l'ennui des enfans aux écoles, à créer un simulacre d'émulation chez les élèves, et d'affection pour les maîtres; c'est-à-dire, qu'elle a entrevu ce qui devrait être, mais elle n'a trouvé aucun moyen de l'établir.

L'accord affectueux des maîtres et élèves ne peut naître que dans le cas d'instruction *sollicitée comme faveur*: c'est ce qui n'aura jamais lieu en civilisation où tout l'enseignement est faussé par le contre-sens de placer la théorie avant la pratique, et par l'action simple ou perpétuité d'étude.

On trouve quelques enfans, tout au plus un huitième, qui *acceptent* l'instruction avec docilité, mais qui ne l'ont pas *sollicitée*. Les professeurs concluent de là que les sept huitièmes sont vicieux: c'est argumenter sur des exceptions prises pour règle; illusion habituelle chez tous les chantres de perfectibilité. Il est dans toutes les classes un huitième d'exception qui déroge aux habitudes générales, et qu'on peut aisément ployer à de nouvelles mœurs,

mais le changement n'est réel qu'autant qu'il s'applique à la grande majorité, aux sept huitièmes, et c'est ce que ne font pas nos systèmes; j'ai observé qu'ils n'amènent l'élève qu'à *accepter* et non pas *solliciter* l'enseignement. Quant aux sept huitièmes d'enfans formant la majorité, ils sont ce qu'ils ont été de tout temps, fort ennuyés de l'école et n'aspirant qu'à en être délivrés. J'ai vu et questionné des enfans sortant des écoles célèbres, comme celle de Pestalozzi et autres, je n'ai trouvé en eux qu'une médiocre dose d'instruction, une grande insouciance pour l'étude et les maîtres.

4° *Vice de forme*, méthode exclusive, opérant sur les élèves comme si leurs caractères étaient tous uniformes.

J'ai décrit, dans le Traité de l'Association domestique-agricole, une série de 9 méthodes auxquelles on pourrait en ajouter bien d'autres. Toutes sont bonnes pourvu qu'elles sympathisent avec le caractère de l'élève, et ce ne serait pas trop d'une série de 9 ou 12 méthodes sur lesquelles un enfant aurait l'option.

J'ai fait observer, dans le Traité de l'Association domestique-agricole, que d'Alembert fut raillé lorsqu'il osa proposer, en étude de l'histoire, *la synthèse inverse* qui procède à contre-sens de l'échelle chronologique; elle remonte du présent au passé, par opposition à *la synthèse directe* qui va du passé au présent. On reprocha à d'Alembert de vouloir

détruire le charme de l'histoire et porter la sécheresse mathématique dans les méthodes d'enseignement : étrange sophisme ! aucune des méthodes ne porte la sécheresse ; elles sont toutes fécondes, sauf application aux caractères faits pour les goûter. Si on ne présente pas aux enfans une série de méthodes à choix, beaucoup de caractères ne pourront pas prendre goût à l'étude. Les contrastes seraient fort goûtés : au livre adulateur, intitulé *Beautés de l'histoire de France*, qu'on oppose en parallèle un écrit sincère sur *les duperies de la politique française*, même sous Louis XIV et Bonaparte, deux règnes si homogènes, on verra l'étude des duperies séduire dix fois plus que celle des prétendues beautés.

J'ai donné sur l'enseignement harmonien, 3 chap., tom. II du Traité de l'Association domestique-agricole, on peut les consulter pour la marche à suivre dans la phalange d'essai, où il faudra tenter l'approximation des méthodes concurrentes, malgré l'impossibilité de les employer pleinement au début.

5° *Absence de ressorts en attraction matérielle.* On a vu plus haut que nos méthodes manquent du ressort affectueux ou spirituel ; elles manquent de même des ressorts d'attrait matériel, l'opéra et *la gourmandise appliquée.*

L'opéra forme l'enfant à l'unité mesurée qui devient pour lui source de bénéfice et gage de santé ; il est donc la voie des deux luxes interne et externe,

qui sont premier but en attraction ; il entraîne les enfans, dès le plus bas âge, à tous les exercices gymnastiques et chorégraphiques. L'attraction les y pousse fortement, c'est là qu'ils acquièrent la dextérité nécessaire dans les travaux des Séries passionnées, où tout doit s'exécuter avec l'aplomb, la mesure et l'unité qu'on voit régner à l'opéra ; il tient donc le premier rang parmi les ressorts d'éducation pratique du bas âge.

Sous le nom d'opéra je comprends tous les exercices chorégraphiques, même ceux du fusil et de l'encensoir. Les enfans sociétaires enchériront beaucoup sur nos manœuvres en ce genre ; nous ignorons souvent les plus élémentaires, telle que la série de pas combinés ; par exemple, chaque phalange forme pour le service divin, un corps de 144 figurans à pas gradués, savoir :

THURIFÉRAIRES.	FLEURISTES.	PAS.
Gymnasiens, 24.	Gymnasiennes, 24.	*Le coupé.*
Lycéens, 20.	Lycéennes, 20.	*Le mi-plein.*
Séraphins, 16.	Séraphines, 16.	*Le plein.*
Chérubins, 12.	Chérubines, 12.	*Le doublé.*

Ce nombre de douze douzaines convenant merveilleusement à la variété d'évolutions, la procession religieuse sera beaucoup plus pompeuse dans un canton d'harmonie que dans nos grandes capitales où elle est fort mesquine, surtout à Paris.

Les évolutions chorégraphiques de l'encensoir, du fusil, de l'opéra, plaisent excessivement aux en-

fans ; c'est pour eux une haute faveur que d'y être admis. L'opéra réunit tous ces genres d'exercices, et c'est être ignorant sur la nature de l'homme, que de ne pas placer l'opéra en première ligne parmi les ressorts d'éducation du bas âge, qu'on ne peut attirer qu'aux études matérielles.

L'éducation sociétaire envisage dans l'enfant le corps comme accessoire et co-adjuteur de l'âme: elle considère l'âme comme un grand seigneur qui n'arrive au château qu'après que son intendant a préparé les voies ; elle débute par façonner le corps, dans son jeune âge, à tous les services qui conviendront à l'âme harmonienne, c'est-à-dire, à la justesse, à la vérité, aux combinaisons, à l'unité mesurée. Pour habituer le corps à toutes les perfections avant d'y façonner l'âme, on met en jeu deux ressorts bien étrangers à nos méthodes morales, ce sont l'*opéra et la cuisine* ou gourmandise appliquée.

L'enfant doit exercer

Deux sens actifs, goût et odorat, par la *cuisine*.

Deux sens passifs, vue et ouïe, par l'*opéra*.

et le sens du tact dans les travaux où l'individu excelle.

La cuisine et l'opéra sont les deux points où le conduit l'attraction, dans le régime des Séries pas. : la magie de l'opéra et des féeries entraîne fortement le bas âge. Aux cuisines d'une phalange distribuées en mode progressif, l'enfant acquiert la dextérité,

l'intelligence en menus travaux sur les produits de deux règnes auxquels il s'est intéressé dans les débats gastronomiques à table, et les débats agronomiques au jardin, aux étables : la cuisine est le lien de ces fonctions.

L'opéra est la réunion des accords matériels, on y en trouve une gamme complète.

Intervention chorégraphique de tous âges et sexes.

1. Chant ou voix humaine mesurée.
2. Instrumens ou sons artificiels mesurés.
3. Poésie ou pensée et parole mesurées.
4. Pantomime ou harmonie du geste.
5. Danse ou mouvement mesuré.
6. Gymnastique ou exercices harmoniques.
7. Peintures et costumes harmoniques.
8. Mécanisme régulier, exécution géométrique.

L'opéra est donc l'assemblage de toutes les harmonies matérielles, et l'emblème actif de l'esprit de Dieu ou esprit d'unité mesurée. Or, si l'éducation de l'enfant doit commencer par la culture du matériel, c'est en l'enrôlant de bonne heure à l'opéra qu'on pourra le familiariser avec toutes les branches d'unité matérielle, d'où il s'élèvera facilement aux unités spirituelles.

Je n'ignore pas combien de dépenses et d'inconvéniens causerait l'emploi de l'opéra dans l'éducation civilisée ; ce serait un levier très-dangereux : il convient peu de polir le peuple en régime d'industrie répugnante : mais autres temps, autres mœurs;

il conviendra en harmonie que le peuple rivalise en politesse la classe opulente avec qui il se trouvera entremêlé dans les travaux. Un peuple grossier en ferait disparaître le charme ; dès-lors la 12e passion dite Composite manquerait d'essor.

L'opéra n'étant parmi nous qu'une arène de galanterie, un appât à la dépense, il n'est pas étonnant qu'il soit réprouvé par les classes morale et religieuse ; mais il est, en harmonie, une réunion amicale, il ne peut donner lieu à aucune intrigue dangereuse, entre gens qui se rencontrent à chaque instant dans les divers travaux des Séries industrielles. (Traité de l'Association domestique-agricole.)

L'opéra si dispendieux aujourd'hui, ne coûte presque rien aux harmoniens ; chacun d'eux s'y entremet pour la construction, les machines, la peinture, les chœurs, l'orchestre, les danses ; ils sont tous dès le bas âge maçons, charpentiers, forgerons, par attraction. Chaque phalange, sans recourir aux cohortes vicinales et aux légions de passage, aura environ 12 à 1300 acteurs à fournir, soit en scène, soit à l'orchestre et aux mécaniques. Le plus pauvre canton sera mieux monté en opéra que nos grandes capitales. C'est l'habitude générale de la scène que les harmoniens devront, en grande partie, l'unité de langage et de prononciation réglée en congrès universel.

Résumant sur les voies et moyens de l'enseigne-

ment harmonieu, j'observe qu'il emploie la pratique longtemps avant la théorie, et que cette pratique repose sur 2 séries de genre contenant chacune beaucoup de séries d'espèces.

L'opéra fournissant d'amples séries en musique, danse, peinture, etc. : (voyez plus haut ses 9 divisions).

La *Cuisine*, également pourvue de séries en tout genre, ustensiles, batterie, mécanique ; tout le matériel est distribué par séries dans l'immense cuisine d'une phalange ; par exemple, on peut bien y compter sept degrés de broches, depuis celles où rôtissent les plus grandes pièces, jusqu'aux brochettes de petits oiseaux qui occupent déjà quelques bambins exercés. Quant à la préparation, j'ai observé, qu'elle peut entretenir une soixantaine de séries bien intriguées et d'exercice permanent.

Mais comment l'enfance prendra-t-elle parti à ce travail de cuisine, si elle n'est pas stimulée par des débats gastronomiques sur les préparations culinaires, ces débats ne pourront s'établir qu'autant qu'on exercera l'enfant dès le plus bas âge aux raffinemens de gourmandise, penchant dominant chez tous les enfans. Il suffira donc, après avoir bien formé les séries en tous genres, d'abandonner les enfans à l'attraction ; elle les portera d'abord à la gourmandise, aux partis cabalistiques sur les nuances de goûts ; une fois passionnés sur ce point, ils

prendront parti aux cuisines, et du moment où les cabales graduées s'exerceront sur la consommation et la préparation, elles s'étendront dès le lendemain aux travaux de production animale et végétale, travaux où l'enfant arrivera fort des connaissances et prétentions écloses tant aux tables qu'aux cuisines. Tel est l'engrenage naturel des fonctions.

On peut consulter sur ce sujet les chap. des amorces que trouve l'enfant aux cuisines sériaires (Traité de l'Association domestique-agricole), des cultures enfantines de l'harmonie (idem), de l'éducation harmonique des animaux (idem), et tout le traité d'éducation harmonienne (idem).

Je devrais un article sur les instituteurs civilisés, qui ont eu l'art de se placer au dernier rang en civilisation, où ils font un métier de forçats mesquinement rétribués, et courbés sous toutes les espèces de jougs. Le sacerdoce tombe dans le même écueil; à part quelques évêques et un très-petit nombre de favoris, la masse des curés et vicaires végète dans un état voisin du dénûment, et sans moyens d'avancement. Combien ces deux classes ont besoin de stimuler un homme à l'essai du régime sociétaire où elles vivront dans la grande opulence! (Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole.)

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Éducation de l'enfance mixte.

Nous en sommes à la partie délicate de l'éducation, à l'âge de transition amoureuse, point sur lequel échouent toutes nos méthodes répressives qui ne savent établir en relations d'amour que l'hypocrisie universelle, dès le début comme dans tout le cours de la vie galante.

Il est fatigant d'avoir sans cesse des reproches d'impéritie à adresser aux sciences ; mais il est force d'en redoubler la dose en affaires d'amour où elles se montrent plus inhabiles qu'en toute autre partie.

Sur les abus de l'administration, de la finance, de la chicane, les philosophes ont du moins essayé quelques antidotes ; mais rien en amour où ils doivent pourtant être confus de leur ouvrage, car ils n'y ont établi que la fausseté générale et la rébellion secrète aux lois ; l'amour n'ayant pour se satisfaire d'autre voie que la fausseté, il devient un conspirateur permanent qui travaille sans relâche à désorganiser la société, fouler tous les préceptes.

La nécessité d'abréger me réduit ici à donner seulement le sommaire du sujet qui est exposé assez amplement au Traité de l'Association domestique-agricole. J'y ai prouvé que la civilisation n'a sur l'amour que des lois inexécutables, assurant partout

l'impunité à l'hypocrisie, protégeant les infracteurs en raison de leur audace.

Au lieu de ces scandales qu'engendre la législation coërcitive des civilisés, il faut que l'harmonie sache, d'une pleine liberté en premier amour, faire naître :

1. L'entraînement des divers âges à l'industrie.
2. La concurrence de bonnes mœurs entre les sexes.
3. La récompense aux vertus réelles.
4. L'emploi de ces vertus au bien public dont elles sont isolées en civilisation.

Attirer à l'industrie les 2 âges opposés, celui au-dessous et celui au-dessus de la puberté, tel est le plus important des rôles réservés aux premiers amours de l'état sociétaire. On y organise, dans la tribu des jouvenceaux et jouvencelles, deux corporations qui forment, comme les petites hordes et les petites bandes, concurrence d'instincts et de sexes. Je donne à ces deux corps les noms de

Vestalat, contenant 2/3 vestales, 1/3 vestels.

Damoisellat, 1/3 damoiselles, 2/3 damoiseaux.

Le corps du vestalat pratique la chasteté jusqu'à un âge convenu, 18 ou 19 ans. Le corps du damoisellat se livre plus tôt à l'amour : l'option est libre à chacun, l'on peut s'engager à volonté dans l'un ou l'autre corps, et en sortir à volonté ; mais il faut, tant qu'on y figure, en observer les coutumes ; virginité au vestalat, fidélité au damoisellat. Les harmoniens ont sur ce point des garanties suffisantes,

même sur la fidélité des hommes plus suspecté encore que celle des femmes.

Les jeunes gens ont peu d'inclination à imiter le chaste Joseph ; il est dans l'ordre qu'ils soient en minorité au corps du vestalat ; encore faudra-t-il que ce corps présente de grands avantages, pour qu'un jeune homme se soumette jusqu'à 18 ou 19 ans, à une chasteté bien constatée. Dissertons sur ces avantages que présentera le rôle vestalique, et répétons que les usages que je vais décrire ne pourront pas s'établir au début de l'harmonie ; on ne les introduira *partiellement* qu'au bout de 10 ans, et pleinement qu'au bout de 40 ou 50 ans, lorsque la génération élevée dans l'ordre civilisé sera éteinte.

En général, ce sont les caractères de forte trempe qui optent pour le vestalat et s'y maintiennent jusqu'au terme ; les caractères de nuance douce préfèrent communément le damoisellat ou précocité en exercice amoureux. Pour la décence, une jeune fille, sortant du chœur des gymnasiennes, commence d'ordinaire par entrer au vestalat et y passer au moins quelques mois.

Les damoiselles et damoiseaux qui ont cédé à la tentation, sont obligés de déserter les assemblées matinales de l'enfance, car fréquentant l'une des salles de la cour galante qui tient séance de 9 à 10 heures du soir, ils ne pourraient pas se lever de bonne heure, comme l'enfance et le corps du vestalat qui se couchent à 9 heures en hiver. Par suite

de cette désertion et d'autres incidens, le corps damoisel est déconsidéré parmi l'enfance qui ne révère que le corps vestalique. Toutes les jeunes tribus ont pour les vestales l'affection qu'on a pour un parti resté fidèle après une scission. Les petites hordes envisagent les damoiseaux comme les anges rebelles de Satan, elles escortent le char des hautes vestales.

Les tribus supérieures, âgées de 20, 30, 40 ans, ont pour la vestalité et virginité réelle une considération fondée sur d'autres motifs; en sorte que le corps vestalique réunit au plus haut degré la faveur de l'enfance et de l'âge viril. C'est un ressort très-précieux pour le succès de l'industrie locale et des travaux d'armée.

La chasteté des vestales et vestels est d'autant mieux garantie qu'ils sont pleinement libres de quitter le corps en renonçant aux avantages du rôle; d'ailleurs cette chasteté, qui dure tout au plus jusqu'à 19 ou 20 ans, peut finir légitimement à 18 et 17 ans, si le sujet trouve une alliance convenable dans son séjour aux armées dont je parlerai plus loin.

Les logemens vestaliques sont disposés de manière à donner pleine garantie sur les mœurs secrètes : la civilisation n'a de garantie que sur les mœurs visibles, corporation vestalique ne peut occuper que deux quartiers affectés à chacun de ses deux sexes. On ne voudrait pas se fier aux pères et mères sur cette surveillance; ils sont trop aveu-

gles sur les manœuvres de qui sait les flatter. Du reste les vestales et vestels ne sont point en réclusion hors l'heure du coucher; la fréquentation journalière du monde est indispensable pour les vestales, obligées de suivre leurs travaux habituels dans vingt et trente groupes d'un et d'autre sexe.

Elles ont leurs séances de cour et leurs poursuivans titrés. Les vestels ont aussi leurs poursuivantes. Le titre de *poursuivant admis* procure l'avantage d'être reçu à la prochaine campagne, dans l'armée où figurera la personne courtisée. Ce titre est concédé par le corps vestalique, assisté de dignitaires féminins et masculins de la cour d'amour. Si c'est un homme qui postule, sa conduite est scrutée; on ne lui fait pas un crime de l'inconstance, car elle a son utilité en harmonie; mais on examine si dans ses liaisons il a fait preuve de déférence et de loyauté avec les femmes. Ceux qu'on appelle en France d'aimables roués, faisant trophée de duper le sexe faible, seraient refusés, et de même ces aigrefins moraux, dont la feinte discrétion n'est qu'une ruse pour engeoler femmes et filles : ces caffards sentimentaux sont souvent pires que les roués; ceux-ci ne cherchent que le plaisir, les autres en veulent à la bourse; leurs vertus ne sont qu'une comédie pour happer une riche héritière. Il est unitile d'ajouter qu'une femme sera soumise au même examen, si elle sollicite le titre de poursuivante d'un vestel; on n'y admettrait pas celle qui aurait fait de ses

charmes un trafic direct, ou *indirect selon la mode civilisée* qui alloue le titre *d'honnêtes et comme il faut*, à des femmes aussi vénales que les courtisanes.

Des beaux esprits vont répondre : « On laissera vos réunions vestaliques s'il y règne tant de bégueulerie. Quel homme voudra se faufiler avec un comité de femmes qui se donneraient les airs de censurer en plein conseil ses actions, ses habitudes, son caractère? Le vaudeville ferait justice de leur prudotte synagogue. » Voilà des objections de civilisé; mais en harmonie un homme ne trouverait pas son compte à être mal dans l'opinion des vestales; il serait le lendemain rayé du testament d'une cinquantaine de vieillards de qui il attend des legs et portions d'hoiries : (voyez sect. V les hoiries disséminées :) la vieillesse fondera son bien-être et ses plaisirs sur l'appui de 4 corporations, vestales, petites hordes, faquiresses et fées sympathistes; et comme elle ne sera pas tentée de retomber à la triste condition des vieillards civilisés, elle saura bien protéger les quatre appuis de son bonheur. D'ailleurs, le lustre des vestales sera fondé sur le besoin d'idolâtrie qui est une passion de tous les âges.

Les Romains, à part leur atrocité envers les vestales séduites, eurent une idée heureuse en faisant de ces prêtresses un objet d'idolâtrie publique, une classe intermédiaire entre l'homme et la divinité. Les harmoniens leur confient de même la garde du *feu sacré*, non pas d'un feu matériel, objet de vaine

superstition, mais du feu vraiment sacré, celui des mœurs loyales et généreuses et de l'attraction industrielle.

Chez de jeunes filles de 16 à 18 ans, rien ne commande mieux l'estime qu'une virginité non douteuse, un dévoûment ardent aux travaux utiles et aux études. Quant aux travaux, les vestales sont coopératrices des petites hordes, excepté pour le genre immonde ; mais lorsqu'on sonne le ban d'urgence, comme pour enlèvement de récolte par imminence d'orage, le corps vestalique et les petites hordes sont les premiers au poste.

Chaque phalange s'efforce de produire les plus célèbres vestales, et pour mettre en évidence les divers genres de mérite, on les distingue en vierges :

1° D'apparat ou beauté. 2° De talent.
3° De charité ou dévoûment. 4° De faveur.

Sur cet assortiment, les moralistes diront qu'on ne doit rien donner à la faveur ; c'est en ne lui accordant rien que nos lois aboutissent à lui tout donner. Il faut, avec la faveur, agir comme avec le feu, à qui on fait sa part dans un incendie, afin qu'il ne dévore pas tout. L'harmonie aura même des trônes, donnés spécialement à la faveur. Ceux qui prétendent l'exclure sont bien ignares en mécanique de passions.

Chaque mois les vestales élisent un quadrille de présidence qui occupe le char dans les cérémonies; et fait aux jours de gala les honneurs de la phalange,

dans les repas et assemblées d'étiquette. Lorsqu'un monarque y arrive, on se garde bien de l'obséder comme chez nous par un envoi de discoureurs glacials, pérorant sur les beautés du commerce et de la charte, sur leurs transports d'amour pour les pensions et les sinécures. Au lieu de cette escorte insipide, chaque phalange lui députe ses plus aimables vestales qui vont le recevoir aux colonnes du territoire, ou ses vestels si c'est une princesse.

Lors du rassemblement d'une armée, ce sont les vestales qui lui remettent l'oriflamme et qui y tiennent le premier rang dans les fêtes, comme dans les séances d'industrie : la réunion des plus fameuses vestales est une des amorces qui attirent les jeunes gens à ces armées, où le travail exécuté sous tente mobile n'a rien de fatigant. Comme on y donne chaque soir des fêtes magnifiques, on n'a pas besoin d'y amener les jeunes gens la chaine au cou, à l'instar de nos conscrits fiers du beau nom d'homme libre. L'armée industrielle étant composée par tiers de bacchantes, bayadères, faquiresses, paladines, héroïnes, fées, magiciennes, et autres emplois féminins, on trouve pour ce service beaucoup plus de jeunes gens et de jeunes femmes qu'on n'en veut. C'est pourquoi l'admission est une récompense et les vestales sont le premier corps qui doit y participer. On y admet toutes celles qui sont à leur 2e année et même à la 1re en cas que la phalange y voie matière à spéculation.

L'un des services rendus par le corps vestalique, est de faire briguer l'admission à l'armée : là se décident les choix et unions avec les poursuivans, ou avec des monarques de divers degrés, masculins et féminins, qui viennent à l'armée pour y faire choix d'une épouse ou d'un époux à leur goût; car les monarques ne sont pas esclaves en harmonie comme en civilisation où on les marie oppressivement, selon la mode chinoise, à femme ou homme qu'ils n'ont jamais vu.

Recommandé par tous les titres à la faveur de l'enfance et de l'âge mûr, il n'est pas étonnant que le corps vestalique soit l'objet d'une idolâtrie sociale, d'un culte semi-religieux. Le genre humain aime à se créer des idoles, et par suite de ce besoin général, le corps vestalique devient en masse l'idole de la phalange : il a rang de corporation divine, *ombre de Dieu*. Les petites hordes qui n'accordent le premier salut à aucune puissance de la terre, inclinent leur drapeau devant le corps vestalique révéré comme ombre de Dieu, et lui servent de garde d'honneur.

Les plus belles carrières ouvertes à cette corporation sont les sceptres gradués, et l'hérédité princière; j'en vais donner une définition succincte.

1° Les *sceptres gradués*. L'harmonie en a de tous degrés, depuis les couples régnant sur une seule phalange, jusqu'à ceux qui règnent sur le globe entier : cette échelle nécessaire en équilibre de pas-

sions, forme 13 degrés de souveraineté. (12 et le pivotal : (voyez le Traité de l'Ass. dom.-agricole.)

Si dans chacun des 13 degrés l'on n'établissait qu'un couple de monarques, ce serait exciter les fureurs de l'ambition, comme dans l'état civilisé ; il faudra pour satisfaire cette passion, au moins seize et peut être vingt-quatre couples de souverains dans chacun des 13 degrés.

Encore parmi ces couples, établit-on des régies très-distinctes, de manière que le sexe masculin n'empiète pas sur les attributions du féminin, qu'une Reine, une Impératrice, une Césarine, une Omniarque, ne soient pas souveraines de nom, et esclaves de fait, comme en civilisation où elles n'ont ni commandement, ni pouvoir positif ; elles sont réduites au rôle servile de Solliciteuses, rôle que dédaignerait des femmes harmoniennes élevées au véritable honneur, à la vraie liberté. Chez nous madame la présidente ne préside rien, madame la maréchale ne commande rien ; leur rang n'est qu'une fumée honorifique. Une harmonienne exerce les fonctions qu'indique son titre ; une présidente préside tel conseil, telle cour ; une maréchale commande telle armée. Les femmes figurant en tiers aux armées industrielles, si la réunion est de 300,000 légionnaires, il s'y trouve cent mille femmes, bacchantes, bayadères, paladines, fées, magiciennes, etc., qui ne veulent point d'hommes pour les commander ; elles ont leurs maréchales et officières de tous degrés.

Il en est de même dans les 16 couples de souveraineté échelonnée en 13 degrés; sur ces postes dont 14 sont électifs, l'un appartient au corps vestalique. Ainsi une vestale, pendant la courte durée de sa chasteté, peut être élue en degré suprême, Ornitarque du globe ou

En 1er degré Auguste, régnant sur un tiers du globe;
2e degré Césarine, sur un 12e du globe;
3e degré Impératrice, sur un 48e environ;
4e degré Calife, sur un 144e environ;
5e degré Soudane, sur un 576e environ;
6e degré Reine, sur un 1728e environ;
7e degré Cacique, sur un 6912e environ.

Ces divers sceptres comportent de beaux traitemens et offrent de vastes chances de gloire à une vestale. Les sceptres de 8e, 9e, 10e, 11e et 12e degré devenant trop nombreux, n'ont de traitement que celui des frais qui sont presque insensibles, malgré le faste énorme des dignitaires. (1)

---

(1) Comment un faste énorme coûtera-t-il fort peu de chose quand on voit la civilisation dépenser énormément pour un faste mesquin? c'est que le luxe sociétaire est combiné avec l'industrie dont il est isolé aujourd'hui; par exemple, dans toute phalange, les vestales primates vont en char à 12 chevaux blancs, trijugués, et panachés de rose, avec un cortége brillant de fanfares, cavalerie et chars; elles portent les pierreries du trésor, formé des dons que lui fait en mourant chaque sociétaire opulent; leur cortége, que je ne m'arrête pas à décrire, est plus fastueux que celui d'un roi de France, allant au Te Deum en voitures de gala.

2° *L'hérédité princière*, le rôle de génitrice choisie par un prince de l'un des treize degrés.

Les princes en titre familial, qui sont les mêmes que nos rois et seigneurs actuels, se rendent à l'armée pour y faire choix d'une génitrice, ou d'un géniteur si c'est une princesse. D'ordinaire c'est aux vestales et vestels qu'ils donnent la préférence, quoique bien libres dans leurs choix. (Voyez 5e section aux harmonies de paternité, pourquoi ils sont tenus

---

Cependant il en coûtera fort peu : cet attirail, au sortir de là, sera employé au travail ; des chevaux blancs travailleront aussi bien que des noirs ; cette horde brillante, ces faquirs et paladins, qui forment le cortége, seront une heure après aux jardins, aux ateliers. Le monarque même qu'on est allé recevoir, s'entremettra dans ceux des travaux pour lesquels il est passionné; il voudra connaître les procédés de cette phalange où il séjourne, les comparer avec ceux de sa phalange.

Quant à la dépense d'apparat, chars et costumes, c'est une portion du mobilier de la phalange : un beau char servira consécutivement à toutes les vestales ; on n'est pas obligé, comme en civilisation, d'acheter un mobilier d'apparat pour chaque individu, tenir des chevaux, des gardes et des valets oisifs hors des momens de représentation. Nos coutumes ne créent que des oisifs payés chèrement par le peuple; en harmonie, les fonctionnaires sont productifs, ce sont tous gens qui, au sortir d'un cérémonial très-court, exercent et soutiennent des travaux utiles pour lesquels ils sont passionnés cabalistiquement; de là vient qu'on créera vingt fois plus de dignitaires qu'en civilisation, au lieu de les supprimer selon l'avis de nos politiques.

d'aller faire le choix à l'armée, et comment cette formalité favorise leurs passions, en leur donnant la double faculté de choix d'une épouse et d'un successeur, deux libertés dont nos monarques civilisés sont dépouillés). Le titre de génitrice peut conduire au titre d'épouse de souverain, si la vestale devient mère : nos rois font cette distinction, rompent un mariage stérile. Il faudrait de longues explications sur cet ordre que la phalange d'essai ni la génération présente n'auront pas besoin de connaître. (Traité de l'Association domestique-agricole.)

Remarquons que le rôle vestalique doit, comme tout autre, donner cours aux 3 passions dites Cabaliste, Papillonne et Composite. Il doit compenser quelques retards en amour par des chances de lustre immense et de haute fortune : à défaut, il ne serait plus rôle passionné, mais poste moral, fastidieux, accablant, comme celui de nos demoiselles, réduites à être toutes philosophes, à modérer leurs passions, étouffer leurs penchans affectueux, sans aucune indemnité pour cette pénible privation.

Au tableau des honneurs accordés en harmonie à la virginité, il conviendrait de joindre un parallèle des mépris qu'elle recueille en civilisation, où la faveur n'est que pour le simulacre de virginité, pour les jongleries de libertines qui, dans le cours de plusieurs liaisons galantes, ont appris l'art de traire les hommes, imposer aux dupes, et se faire des prôneurs parmi les aigrefins qui dirigent l'opi-

nion. (Traité de l'Association domestique-agricole.)

Quel encouragement trouve parmi nous une fille décente, à conserver sa virginité au-delà de 16 ans? si elle est pauvre, elle n'engeolera pas les épouseurs tous bons arithméticiens, sachant que les vertus ne sont pas des provisions pour le ménage. Ses parens seront réduits à spéculer sur quelque sexagénaire, ou quelque dévergondé qui la prostituera par spéculation; elle ne trouvera pas même un honnête homme de moyen âge; sa beauté deviendra un sujet d'inquiétude maritale, sa vertu sera suspectée pour l'avenir.

Jouit-elle d'une fortune moyenne? elle sera pendant longtemps l'objet d'un sordide négoce entre les courtiers et courtières de mariage, puis enfin livrée à quelque homme pétri de vices, car il y a beaucoup plus de mauvais maris que de bons.

Si elle chôme dix ans sans époux, elle est en butte au persifflage public : dès qu'elle atteint 25 ans, on commence à gloser sur sa virginité comme denrée suspecte; et pour prix d'une jeunesse perdue dans les privations, elle recueille, à mesure qu'elle avance en âge, une moisson de quolibets dont toute vieille fille est criblée; injustice bien digne de la civilisation! elle avilit le sacrifice qu'elle a exigé : ingrate comme les républicains, elle paie le dévoûment des jeunes filles par des outrages et des vexations. Faut-il s'étonner après cela qu'on ne trouve chez toute demoiselle peu surveillée, qu'un masque de chas-

teté; que le simulacre d'une obéissance dont toute vierge serait punie dans sa vieillesse, par l'opinion même qui exige le sacrifice de sa belle jeunesse au préjugé!

Quoi de plus inutile qu'une virginité perpétuelle! c'est un fruit qu'on laisse corrompre au lieu de s'en nourrir : monstruosité digne de cet ordre civilisé qui prétend à la sagesse et à l'économie! Et quand on garantirait à la fille décente un mariage pour prix de sa chasteté, sera-ce une récompense? elle risque fort de rencontrer un mari brutal, quinteux, joueur, débauché; une honnête fille a rarement assez de finesse pour discerner les hypocrisies de ses prétendans, leur délicatesse fardée, dont une femme un peu manégée ne serait pas dupe : d'ailleurs s'il y a un bon parti en homme, il sera enlevé par quelque intrigante exercée à l'art d'ensorceler des amans; la fille décente y échouera, elle n'obtiendra qu'un stérile tribut d'estime, et vieillira dans le célibat.

Je devrais ici un chap. spécial sur les vestels, un autre sur les damoiselles et damoiseaux; mais on veut un abrégé qui ne peut se faire qu'en franchissant beaucoup d'articles nécessaires; ceux qui touchent aux relations d'amour ne peuvent pas être effleurés, ce sont des sujets qui de prime-abord blessent le préjugé; il faut donc les traiter à fond, pour démontrer que l'indécence, l'hypocrisie et les mauvaises mœurs sont du côté des coutumes civilisées; et que les coutumes d'harmonie, quoique cho-

quantes au premier aperçu, font naître toutes les vertus que rêve inutilement la civilisation.

J'ai dû disserter préférablement sur le régime de l'enfance harmonienne, parce que les dispositions dont il se compose ne contredisent que des systèmes, et rarement des préjugés; par exemple, si je décris les fonctions de bonnins et bonnines, de mentorins et mentorines, faisant éclore les vocations industrielles de l'enfant, le dirigeant au mieux dans les voies de santé, de fortune, d'émulation, de bonnes mœurs, et sans frais, tout père à cette lecture s'écrie, voilà ce que je voudrais pour mes enfans : mais si j'entreprends de décrire des coutumes amoureuses autres que la vestalité, des moralistes hargneux vont crier que je blesse les convenances : elles seront nécessairement blessées dans tout parallèle; par exemple dans celui des mariages vestaliques avec les mariages civilisés, où la morale n'établit que des coutumes indécentes et scandaleuses : l'union des conjoints est précédée de cérémonies obscènes appelées *noces*, où l'on entremet les calembourgeois et les ivrognes du quartier, qui viennent godailler, dégoiser quelques bordées de mauvaises plaisanteries sur la mariée.

Ces coutumes de dévergondage ne sauraient convenir à une société décente comme celle des vestales; elles ont des méthodes pour consommer les unions avant d'en informer les calembourgeois et les ivrognes qui ne l'apprennent que le lendemain

lorsqu'il ne reste plus de marge ni pour leurs éternels jeux de mots, ni pour leur goinfrerie morale.

Vestels. On ne commettra pas, en harmonie, l'inconséquence de créer des vestales sans créer des vestels ; ce serait imiter la contradiction de nos coutumes, qui prescrivent la chasteté aux filles, et tolèrent la fornication chez les garçons. C'est provoquer d'un côté ce qu'on défend de l'autre : duplicité digne de la civilisation.

Quelle sera la classe de jeunes gens qui prendront parti au vestalat? ce seront ceux qui, comme le fils de Thésée, entrainés par des fonctions actives, inclinent peu à l'amour. Si la chasse à elle seule, suffisait pour distraire Hippolyte de l'amour, que sera-ce d'un ordre social où tout jouvenceau sera préoccupé d'une trentaine d'intrigues industrielles et ambitieuses, plus intéressantes que n'est le médiocre plaisir de la chasse?

Il est pour la vestalité masculine bien d'autres chances ; d'abord, l'amour pour une vestale dont on est poursuivant, et par suite admissible avec elle aux grandes armées : les armées sont de 12 degrés en harmonie, et une campagne vestalique y est comptée pour double, même aux poursuivantes de vestels. Douze campagnes donnent le rang de paladin et paladine, officiers de l'unité universelle.

Les vestels tant soit peu distingués, ont aux armées une belle chance d'alliance monarcale ; ils

peuvent être choisis par quelque haute souveraine, comme géniteurs d'héritiers titulaires, et parvenir au titre d'époux, s'il survient progéniture vivante. Qu'une souveraine perde son héritière, elle vient aux armées choisir un géniteur; et c'est d'ordinaire sur un vestel que porte son choix.

La virginité des vestels sera applaudie même des femmes, qui aujourd'hui s'en moqueraient; elles spéculeront bien différemment des dames civilisées qui, incertaines des jouissances futures, se pressent d'user les jeunes gens. On pourra voir à l'article Faquirat, que les femmes harmoniennes ont des moyens décens de pourvoir à leurs plaisirs, et que l'essor de passions est assuré dans cet ordre à tous les âges, dans chaque sexe.

Rappelons que ces coutumes qui, à la lecture, peuvent sembler romantiques, ont pour but de quadrupler la richesse effective, de vingtupler et quarantupler la richesse relative, en faisant coopérer l'amour, dans toutes ses variétés, au progrès de l'industrie. La richesse s'élèvera en proportion du libre essor de toutes les passions; c'est pour cela que les vieillards qui, en harmonie, aimeront les richesses et les plaisirs plus qu'on ne les aime à présent, seront les premiers à demander l'établissement de la liberté amoureuse, à l'époque où l'harmonie sociétaire sera parvenue au degré nécessaire pour fonder régulièrement ce genre de liberté, l'étayer de tous les contre-poids qui peuvent le garantir d'abus dans

les divers âges, et le coordonner en tout sens au soutien de l'industrie. Ces contre-poids se composent d'un grand nombre de corporations dont je ne peux pas traiter, et qui établissent la concurrence des instincts et des sexes.

D'autre part les vieillards s'apercevront bien vite qu'ils sont les dupes du régime coërcitif et des astuces de civilisation. Les lois civilisées ayant été de tout temps l'ouvrage de la vieillesse, il est bizarre qu'elle les ait faites entièrement à son désavantage, et que nos vieillards aient organisé les amours et les relations de famille de manière à se faire haïr, persiffler et pousser dans la tombe par la jeunesse; quelques rares exceptions confirment la règle : on voit, je le sais, des familles où les enfans ne souhaitent pas la mort des vieillards, mais combien cette affection est rare, surtout parmi le peuple! or je ne peux pas dans cet ouvrage, supprimer, en faveur de quelques gens vertueux, la critique des vices généralement régnans.

Je reviendrai sur ce sujet; car nous aurons, sur l'amour, un grand problème à résoudre, celui de procurer aux pères et mères les jouissances de paternité dont ils sont presqu'entièrement privés dans l'état civilisé, en dépit des illusions dont ils se repaissent. Les harmonies de paternité étant intimement liées avec celles d'amour, il faudra traiter simultanément les deux sujets, et d'abord expliquer les harmonies de famille convoitées par tous les

pères civilisés qui sont loin d'y parvenir : lorsqu'ils auront été convaincus que les accords d'amour et de famille sont inséparables, ils deviendront tolérans sur les innovations en régime amoureux, sans lesquelles il leur est impossible d'atteindre aux jouissances de famille où ils voudraient placer leur bonheur. Je renvoie à la 3e section pour dissiper leurs illusions et leur duperie, bien expliquées dans le Traité de l'Association domestique-agricole. Il n'est pas de classe plus froissée, et plus fondée à se plaindre de la civilisation.

Fin de la 3e section.

RÉSUMÉ DE LA THÉORIE EXPOSÉE.

Plus le sujet est neuf et éblouissant, plus il est nécessaire d'aider le lecteur par de fréquentes récapitulations, et de l'affermir sur les principes qu'il oublie facilement pour se rallier aux préjugés moraux dont il est imbu.

On a vu qu'en fait de principes ma théorie est UNE, et invariable dans tous les cas ; quelque problème qui se présente sur l'accord des passions, je donne toujours la même solution ; former des séries des groupes libres, les développer selon les 3 règles *d'échelle compacte, exercice parcellaire et courtes séances,* (chap. VI) afin de donner cours aux trois passions, Cabaliste, Composite et Papillonne qui doivent diriger toute Série passionnée. (chap. V).

Voilà la règle bien précise pour la formation et le développement des séries ; quant à leur but, j'ai dit qu'elles doivent établir partout la concurrence des sexes et des instincts ; j'ai appliqué cette méthode aux divers âges de l'enfance, et aux fonctionnaires de l'enfance, depuis le berceau jusqu'à la puberté.

Telle est ma réponse aux détracteurs qui accusent ma théorie d'obscurité, en disant : on ne conçoit pas comment marcheront toutes ces séries ; la règle est UNE pour toutes, et quand nous en viendrons au problème le plus important, qui est la répartition satisfaisante aux 3 facultés de chacun, capital, travail, talent, je suivrai constamment le même procédé, l'emploi de séries passionnées conformes aux règles précitées.

J'ai dû appliquer ma théorie à l'enfance, parce qu'elle ne connaît pas les deux passions amour et paternité, (affectives mineures), qui dans le cours des 1re et 2e générations seront moins susceptibles d'harmonie, et ne s'y ployeront que par degrés. Le lecteur est choqué à l'idée de liberté amoureuse d'où résulterait un mélange d'enfans de diverses branches ; pour le désabuser sur ses préventions à cet égard, il faudrait une théorie très-étendue que je ne veux pas effleurer ; elle prouvera que le régime civilisé engendre tous les vices qu'on redoute de la liberté d'amours, et que cette liberté appliquée à une phalange de Séries pass., sera le préservatif de

tous les désordres qu'elle produirait en civilisation.

On a vu que les dix autres passions s'harmonisent chez les enfans par la pleine liberté, jointe au développement par séries de groupes libres ; si les 2 passions *amour* et *paternité* n'étaient pas applicables à ce régime de libre essor en série, il y aurait duplicité dans le système de Dieu ; il aurait destiné dix passions à jouir de la liberté dont deux seraient exclues, et il commettrait le contre-sens d'appliquer la liberté aux enfans, et l'oppression aux pères, aux âges pubères.

J'ai dit que la méthode civilisée conduit à tous les écueils qu'elle veut éviter en relations d'amour et de famille : appliquons la thèse aux 4 âges, en nous bornant à signaler pour chaque âge un écueil entre cent.

1° *Age impubère.* Il est privé de la garantie de paternité. La statistique de Paris nous présente un tiers des hommes reniant et abandonnant leurs enfans ; sur 27000 naissances, on compte au-delà de 9000 bâtards délaissés ; et cependant Paris est le centre des lumières morales et des perfectibilités perfectibilisantes. S'il existait partout autant de perfectibilité qu'à Paris, on verrait partout le tiers des enfans condamné à l'abandon.

2° *Age adolescent.* L'ordre civilisé le rend victime des maladies syphilitiques ; fléau qui cesserait au bout de 4 à 5 ans de quarantaine générale dont l'ordre sociétaire est seul susceptible. Les coutumes

civilisées habituent tellement la jeunesse à la fausseté, qu'elle se fait un jeu de répandre ces maladies dont le danger oblige toute personne prudente à s'isoler du monde galant.

3° *Age viril.* Il est trompé à son tour sur la fidélité des femmes qu'il a trompées précédemment; elles usent de représailles : et si dans Paris, foyer de la morale, on voit chaque année 9000 pères abandonner leurs enfans, la vengeance des mères doit être en même rapport, et sur 27000 naissances, 9000 femmes adjugeront au mari ou à l'amant un enfant qui ne sera pas de lui : c'est réciprocité de lésion pour les enfans, les pères et les mères.

Le résultat présente :

9000 enfans frustrés de l'appui paternel,

9000 mères frustrées de l'appui marital,

9000 pères frustrés de la réalité de progéniture et chargés des enfans d'autrui, après abandon des leurs.

4° *Age avancé.* Les vieillards après l'âge d'amour conçoivent le plaisant projet de se concentrer dans les affections familiales, au sein de leurs tendres enfans et neveux élevés selon les saines doctrines; ils ne trouvent en ce genre d'affection que duperie et simulacre de réciprocité. C'est leur fortune qu'on considère et non pas eux. Pour s'en convaincre, il faudrait qu'ils parvinssent à s'introduire dans les réunions secrètes où les amans et maîtresses glosent sur les parens; ils s'y verraient traités comme des Harpagons ridicules ou des Argus incommodes; ils

entendraient le comité galant accélérer par ses vœux l'instant où on pourra jouir d'une fortune dont ils ne savent pas jouir, si l'on en croit la jeunesse.

On va répondre que les familles *honorables* sont à l'abri de ces orgies secrètes; oui, tant que la contrainte y règne; mais dès que les pères et les Argus sont morts ou absens, l'orgie s'établit à l'instant, et souvent même du vivant des pères; car les jeunes gens persuadent au père qu'ils ne viennent point pour séduire les demoiselles, qu'ils sont de vrais amis de la charte et de la morale; d'autre part ils persuadent à la mère qu'elle est aussi jeune que ses filles, *cela est quelquefois vrai;* à l'appui de ces deux argumens, ils organisent dans la maison une orgie masquée. Le père entrevoit la manigance, il essaie de regimber, mais sa femme lui prouve qu'il n'a pas le sens commun, il finit par se taire.

Et lors même que les pères savent éviter ce trébuchet, ne tombent-ils pas dans vingt autres disgrâces, dans un cercle vicieux de sottises morales? ici c'est une fille obéissante, une victime qui tombe malade et meurt par besoin d'un lien que la nature exige: là c'est un enlèvement ou une grossesse qui déjoue tous les calculs des parens; ailleurs c'est une séquelle de filles sans dot, que le père porte sur les épaules; pour s'en débarrasser, il ferme les yeux sur les allures de plus belles, afin qu'elles en finissent de lui demander de l'argent pour leurs chiffons; il jette les moins belles dans une prison perpétuelle

en leur disant qu'elles seront bienheureuses, qu'elles seront avec Dieu. Plus loin c'est un mariage d'attrape qui ramène à la charge du père, une fille et sa jeune famille ruinée; il croyait avoir placé un enfant, c'est tout le contraire, il en a une demi douzaine de plus.

On citerait par centaines ces disgrâces paternelles et conjugales, (voyez le Traité de l'Association domestique-agricole) auxquelles la morale toujours gasconne, oppose quelques exceptions, quelques ménages heureux qui servent à prouver que le bonheur pourrait exister, mais que l'immense majorité des ménages en est privée dans l'état civilisé : les pères comme les enfans y sont en fausse position, le bon ordre n'y repose que sur une contrainte plus ou moins masquée; or la contrainte étouffe les affections; elle les réduit à un simulacre de lien. Les pères n'obtiendront la réalité que dans un ordre conforme au vœu de la nature dont les moralistes n'ont jamais voulu faire aucune étude en amour; voici un exemple récent de leurs bévues sur cette passion.

On vantait beaucoup un pensionnat d'Yverdun en Suisse, dont on promettait des merveilles, parce qu'il était dirigé par le célèbre Pestalozzi aidé du célèbre Kausi et du célèbre Buss, qui élevaient les jeunes gens d'un et d'autre sexe selon la méthode *intuitive*. Il arriva que cette jeunesse peu satisfaite de la méthode intuitive, y joignit en secret la mé-

thode *sensitive* ; de là résulta un galimatias épouvantable, quantité de demoiselles enceintes du fait des maîtres d'études où des jeunes élèves, au grand désapointement des trois maîtres *célèbres* qui, dans leurs subtilités intuitives, avaient oublié de porter en compte les intuitions amoureuses. Ainsi les passions que la philosophie croit supprimer, viennent inopinément supprimer les systèmes de la pauvre philosophie.

Les demoiselles qui n'étaient pas enceintes n'en furent pas moins suspectées d'avoir essayé la méthode *sensitive*, plus prudemment que leurs camarades ; il fallut congédier toute cette orgie de nouvelles Héloïses amoureuses de leurs précepteurs. Dès qu'on veut se rapprocher de la liberté, soit en amour, soit en autre passion, l'on tombe dans un abîme de sottises, parce que la liberté n'est faite que pour le régime des séries passionnées, dont la morale n'a aucune notion. Assurément la liberté est destin du genre humain, mais avant d'en faire aucun essai, ni en ménage ni en éducation, il faut connaître le mécanisme des contre-poids à opposer aux abus de la liberté. Jusque-là l'esprit humain est dans les ténèbres, ses novateurs tombent de Charybde en Scylla ; et cela est assez prouvé par les essais politiques des révolutionnaires, et les essais moraux des Pestalozzi (1), des Owen et autres cassecou en

(1) Je ne connaissais pas ce dénoûment en 1822, lors-

libertés politiques ou amoureuses. Si l'on veut établir une liberté réelle en exercice d'ambition, ou d'amour, ou d'autres passions, la méthode à suivre est bien invariable; je la résume dans la règle suivante imposant neuf conditions *sur le dispositif*, je donnerai celles de mécanique générale en 5e section.

Former des Séries passionnées;

y développer	A la Cabaliste,	*Trois causes*
Chap. v. »	B la Papillonne,	*ressorts radicaux*
»	C la Composite,	*d'harmonie;*

y établir la concurrence des instincts et des sexes;

procéder par	A échelle compacte,	*tendance et effets*
Chap. vi. »	B Courtes séances,	*des 3 passions*
»	C Exercice parcell.,	*mécanisantes.*

Atteindre à l'unité d'action.

Cette unité n'existe qu'autant qu'une disposition satisfait en plein les personnages de tout sexe et de tout âge qu'elle entremet, qu'elle touche directe-

---

que j'écrivis le Traité que je cite parfois. Je voyais alors les esprits engoués de la méthode intuitive de Pestalozzi qu'on prônait dans les journaux; et je crus servir les lecteurs à leur goût, en disposant mes deux premiers volumes selon la méthode intuitive. Il s'agissait d'enseigner la distribution des Séries contrastées, je disposai le premier tome en Série composée ou mesurée et le deuxième en Série simple. Les lecteurs ont été effarouchés de cette innovation *intuitive* que je ne voulais pas continuer dans les volumes suivans, et que j'essayais croyant satisfaire leur prédilection pour la méthode intuitive.

ment ou indirectement. La dite condition est violée dans toutes les libertés civilisées, notamment dans le système électoral qui exclut du poste représentatif les 99/100 de la population.

Il suit de là que les civilisés n'ont aucune connaissance exacte sur les libertés d'ambition; comment en auraient-ils sur les libertés d'amour, de famille et autres passions, dont ils n'ont jamais fait aucune étude? Les deux philosophes Owen et Pestalozzi qui font des essais de liberté amoureuse, ignorent qu'avant de pouvoir remplir seulement la première des 9 conditions, former des séries d'amour, il faut au moins 50 à 60 ans d'harmonie, il faut une belle vieillesse, des femmes très-robustes, et autres élémens qui n'existent chez nous qu'en exception.

Quant aux séries de famille, il faudra de 100 à 120 ans avant de pouvoir les former en plein; on n'y parviendra que lorsque l'espèce humaine régénérée par degrés, aura repris sa vigueur, sa longévité primitive, et qu'elle verra communément sa 5e génération.

Je dois ces détails pour démenti aux détracteurs qui prétendent que je propose d'établir des libertés en amour, dès le début de l'harmonie, quand le contraire est exprimé en toutes lettres dans vingt passages de mon traité de 1822. Loin d'opiner ainsi, je suis le seul homme qui puisse expliquer pourquoi ces libertés seront inadmissibles au début de l'harmonie, comme en civilisation. Il existe d'abord un

obstacle matériel, le syphilis qu'il faudra extirper radicalement du globe entier; puis l'obstacle politique des habitudes; mais un empêchement plus fort est celui de l'orgie secrète et corporative, qui naît à l'instant, partout où on laisse à l'amour quelque liberté. L'orgie amoureuse est à la Série amoureuse ce qu'est la chenille au papillon, c'est la subversion de toutes les propriétés industrielles et de tous les caractères honorables d'une Série passionnée; et pourtant la secte Owen hasarde de s'engager dans ce cloaque de vices, par ses tentatives de liberté confuse, sans connaissance des contre-poids naturels; elle n'arriverait qu'à l'orgie corporative, résultat inévitable tant qu'on ne pourra pas former la série des âges et fonctions en amour.

On a vu par l'aperçu des amours du 1er âge d'harmonie, que l'orgie corporative en est exclue non par voie répressive, mais par prédominance de vertu et d'honneur; il en sera de même de toutes les corporations amoureuses de l'harmonie. Une science inconnue, l'algèbre des sympathies essentielles et occasionnelles, transformera en anges de vertu ces corporations qui, sous les noms profanes de Bacchantes et Bayadères, peuvent être suspectées de libertinage. Si j'emploie ces noms, c'est que je ne pourrais pas leur en donner d'autres sans tomber dans la néologie, qui n'est permise en France qu'aux privilégiés du monde académique.

Quant aux vues de Dieu relativement à ces mo-

difications futures, j'ai traité ce sujet dans le Traité de l'Association domestique-agricole; et j'y toucherai à l'article *Confirmation tirée des SS. Ecritures*, où sans rien préjuger sur les décrets divins qui pourront intervenir après la régénération sociétaire, je satisferai aux doutes et objections, en m'étayant de faits notoires et d'autorités irrécusables.

Du reste il faut se garder de croire que Dieu ait créé la plus belle des passions pour la réprimer, comprimer, opprimer, au gré des législateurs, des moralistes et des pachas. Qu'arrive-t-il du régime coërcitif des civilisés? que l'essor secret et illégal de l'amour est sept fois plus étendu que l'essor légal, dont je distrais les mariages spéculatifs ou forcés qui ne sont pas liens d'amour. Est-ce un ordre sensé, naturel, que celui où la contravention est septuple de l'essor licite? et lorsque les moralistes choisissent un tel régime pour voie de sagesse, comment osent-ils se vanter d'étudier la nature, d'être amis de la nature?

Ils ont organisé l'amour de manière qu'il détourne du travail et des études; il n'excite la jeunesse qu'à l'indolence, à la frivolité, aux folles dépenses. Les premiers amours des harmoniens redoubleront l'émulation à la culture et à l'étude. (Voyez chapitre XXVIII.)

Quant aux harmonies de famille auxquelles ils veulent nous amener sans connaître celles d'amour qui en sont inséparables, je leur répondrai dans

la section des équilibres, en décrivant des séries de famillisme ou harmonie familiale, (Traité de l'Association domestique-agricole) qui doit s'étendre à la domesticité l'une des sources de disgrâce dont se plaignent les familles civilisées : on pourra voir combien ces familles sont loin du bonheur.

J'ai rempli dans cet article une tâche importante, en rappelant au lecteur que sur tous les problèmes d'harmonie sociale, il n'est qu'un procédé à suivre, c'est la formation des séries, selon les conditions exposées plus haut. Si je m'écartais de cette méthode, mes dispositions tomberaient dans l'arbitraire et l'esprit de système ; qu'on me prouve que je m'en écarte en quelque point, et l'on sera fondé à critiquer et corriger ma théorie ; mais quel détracteur osera tenter pareille réfutation ?

On peut déjà faire le parallèle de ma méthode et des leurs ; ils ne savent et ne peuvent procéder que par la contrainte, ils n'ont aucune idée de la voie naturelle ou attraction. Veulent-ils former des filles chastes, des vestales ? ils emploient les duègnes, les moralistes, les verroux, les bourreaux dans l'antiquité, les brasiers d'enfer dans l'âge moderne ; quels moyens ai-je employé ? La liberté, l'honneur, le charme, l'appât de la gloire et des grandeurs, les distractions d'une vie active et intriguée.

Il en sera de même sur toutes les phases de la vie ; ma théorie n'emploiera que des ressorts nobles pour conduire à la vertu et à la vérité. Les philo-

sophes civilisés ne veulent et *ne peuvent* employer que la contrainte et la fourberie mercantile. Ils parlent sans cesse de liberté, de libéralisme, et ne peuvent en faire aucun usage, par exemple :

En relations *d'amour*, la moindre liberté accordée aux jeunes femmes civilisées, conduit à l'orgie secrète qui est la source de tous les vices.

En affaires d'ambition, la liberté engendre les fureurs des partis, les fourberies commerciales; elle ne trouve de remède à ses excès, que dans des oppressions scandaleuses, comme cette loi du cens électoral, admettant à la représentation un intrigant qui a pillé 300,000 fr., puis excluant un homme d'honneur qui n'a que 250,000 fr.

En affaires de famille, on verrait chez les neuf dizièmes des ménages, autant de scandales que dans la famille des Atrides, si les lois coërcitives ne réduisaient les discordes à éclater en procès, en débats litigieux toujours favorables au plus fourbe.

En relations d'amitié, on ne voit que le jeu des dupes et des fripons, tant de faux amis, tant de piéges, que les pères interdisent aux enfans les sociétés amicales, et leur prêchent l'égoïsme dont ils ont appris la nécessité.

Voilà le fruit des théories philosophiques, des perfectibilités civilisées; c'est un ordre qui ne peut reposer que sur la contrainte et la défiance, et qui engendre tous les vices dès qu'il s'écarte de la contrainte. Qu'on prononce après cela, entre la théorie

sociétaire et les sciences morales qui la diffament, parce qu'elle opère par Attraction et n'emploie d'autres ressorts que la liberté et la vérité, dont l'emploi conduit tout civilisé à une perte inévitable, à moins qu'il ne soit un homme puissant et opulent; c'est le seul cas où il soit possible à un civilisé de pratiquer *parfois* la justice et la vérité.

FIN DU 1er VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Notice biographique sur Charles Fourier.

AVANT-PROPOS. Entraves opposées aux inventeurs.

PRÉFACE. *Indices d'égarement, monde à rebours.*

Article 1er Exposé et notions préparatoires. 1
2e Enormité du produit sociétaire. 24
3e Cercle vicieux de l'industrie civilisée. . . 45

SECTION I. ANALYSE DE L'ATTRACTION PASSIONNÉE.

I NOTICE. *Notions élém. sur les Séries passionnées.*

Chap. I. Analyse de l'attraction passionnée. . . . 79
II. Généralités sur les Séries passionnées. . . 87
III. Personnel des Séries passionnées. . . . 93
IV. Relations des groupes d'une Série passionnée. 102

II NOTICE. *Distribution du passionnel des séries.*

Chap. V. Des 3 causes ou passions mécanisantes. 111
VI. Des 3 effets obligés en Série passionnée. . 132
VII. Des séries faussées, leurs correctifs. . . 146
VIII. Des sortes et doses d'attraction. . . . 154
Appendice, chapitres omis. 161

SECTION II. DISPOSITIONS DE LA PHALANGE D'ESSAI.

III NOTICE. *Partie matérielle des préparatifs.*

Chap. IX. Préparatifs en matériel et personnel. . . 167
X. Classification, direction, devis. 181
XI. Distribution des cultures en trois ordres. 197
XII. Distribution unitaire des édifices. . . . 204

IV NOTICE. *Partie spéculative des préparatifs.*

Chap. XIII. Séries à préférer en règne animal. . . . 216
XIV. Séries à préférer en règne végétal. . . . 224
XV. Choix des manufactures spéculatives et usuelles. 232
XVI. Séries faussées et hongrées. 247
Complément. Duperie des détracteurs. Secte Owen. 255

SECTION III. ÉDUCATION HARMONIENNE.

V NOTICE. *Éducation de la basse enfance.*

Chap. XVII. Absurdité de l'éducation civilisée. . . 276
XVIII. Education préparatoire, prime enfance. 283
XIX. Education des lutins par les bonnins. . 300
XX. Education des bambins par les mentorins. 316
Conclusions. 336

VI NOTICE. *Éducation des moyenne et haute enfance.*

Concurrence des instincts et des sexes.
Préambule. 341
Chap. XXI. Des Petites Hordes. 345
XXII. Des Petites Bandes. 357
XXIII. De l'enseignement harmonien. . . . 364
XXIV. Education de l'enfance mixte. . . . 376
Résumé. 393

FIN DE LA TABLE.

21

G 1539
PP 108/1